This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

39534.36.5

Harvard College Library

FROM THE

DANIEL TREADWELL FUND

Residuary legacy from Daniel Treadwell, Rumford
Professor and Lecturer on the Application
of Science to the Useful Arts
1834–1845.

ÉMILE MAGNE

—

Scarron et son milieu

L'ADOLESCENCE DE SCARRON
LE MANS, PATRIE DES CHAPONS — AU GRÉ DES INFORTUNES ET DES REQUÊTES
SCARRON ET LA FRONDE
LE MARIAGE DE SCARRON — L'HOTEL DE L'IMPÉCUNIOSITÉ
LA MORT DE SCARRON

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMV

SCARRON ET SON MILIEU

DU MÊME AUTEUR

LE CYRANO DE L'HISTOIRE . . . . . 1 vol.

BERTRAN DE BORN . . . . . 1 vol.

ÉMILE MAGNE

Scarron et son milieu

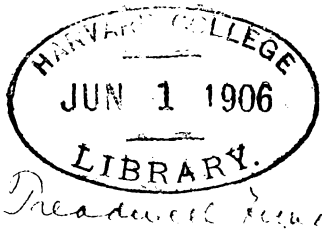
L'ADOLESCENCE DE SCARRON
LE MANS, PATRIE DES CHAPONS — AU GRÉ DES INFORTUNES ET DES REQUÊTES
SCARRON ET LA FRONDE
LE MARIAGE DE SCARRON — L'HOTEL DE L'IMPÉCUNIOSITÉ
LA MORT DE SCARRON

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMV

39534.36.5



JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1544

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays
y compris la Suède et la Norvège.

A MON CHER AMI

ALBERIC CAHUET

Affectueux hommage

E. M.

« Je dis que... j'ai bien vu en plusieurs lieux de l'antiquité des douleurs constantes, des douleurs modestes, voire des douleurs sages, et des douleurs éloquentes ; mais que je n'en ai point vu de si joyeuses que celle-ci ; mais qu'il ne s'était point encore trouvé d'esprit qui sut danser la sarabande et les matassins dans un corps paralytique. Un si beau prodige mérite d'être considéré par les philosophes curieux ; l'histoire ne le doit point oublier ; et s'il me prenait fantaisie d'être historien comme je suis historiographe, je ne le compterais pas pour le plus petit miracle de notre temps qui a produit de si grands miracles... »

(Lettre de Balzac à Costar.)

L'ADOLESCENCE DE SCARRON

L'ascendance du petit Scarron se signala par une féconde production de magistrats. Deux de ses oncles seuls abandonnèrent cette tradition familiale; l'un, Pierre, évêque de Grenoble, dut sa notoriété à la longueur d'une barbe que jalousait le président Molé. Le dernier des magistrats fut Paul Scarron, père de notre poète (1).

C'était le type haïssable de ces conseillers ratiocineurs qu'il fallut ramener à une étroite conscience de leurs fonctions juridiques. A la Grand' Chambre, où l'avait conduit la destinée, son caractère exécrable lui concilia l'admiration des autres conseillers dont il outrepassait l'humeur atrabilaire. Il avait des manies(2), pontifiait, s'exprimait par axio-

(1) Pour l'ascendance de Scarron, V. Jal : *Dictionnaire*, article *Scarron;* Moreri : *Dictionnaire*, article *Scarron :* La Beaumelle : *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon*, t. Ier; Paul Morillot : *Scarron, étude biographique et littéraire*, p. 7.

(2) Tallemant : *Hist. du petit Scarron*.

mes et régentait le Parnasse (1). Une invraisemblable bigoterie animait ce cerveau racorni. Enthousiaste de saint Paul, son patron, dont les extases et la conversion le hantaient, il portait avec lui les *Epîtres* enflammées. Il en dissertait sans lassitude, avec l'espoir, peut-être, de conquérir des adeptes à cette prose d'un autre âge. Même en voyage, le petit volume et son commentaire, les *Actes,* ne le quittaient non plus que son humeur. Il exaspérait si fort ses contemporains, insoucieux, sauf en carême, de cette austère littérature, qu'Henri II, père du grand Condé, le surnomma l'Apôtre (2). Il garda ce surnom sans en être incommodé.

Cet obstiné mettait dévotieusement en pratique les injonctions chrétiennes de la croissance et de la multiplication. Il épousa, vers 1595, Gabrielle Goguet, nièce de l'historien La Popelinière, femme sans doute insignifiante, dont on ignore la vie (3). Il l'accabla de huit enfants. Elle mourut de cette postérité. Trois de ces enfants survécurent : Anne, Françoise et le petit Paul.

Non content de ce lignage forcené, le bonhomme ronronna autour de Françoise de Plaix, laquelle,

(1) Scarron : *Œuvres*, *Factum ou Requête ou tout ce qu'il vous plaira*, I, p. 120. L'édition des *Œuvres* de Scarron dont nous faisons de nombreuses citations est celle de 1786.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Epître à M. le prince*, VII, p. 66.

(3) Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, pp. 9 et 192.

chattemitte et vorace, convoita les fortes rentes dont s'agrémentait sa charge. Françoise de Plaix, c'était la comtesse Pimbêche des *Plaideurs*. Femme de l'Apôtre, elle l'amena vite à changer de conduite. De maître intransigeant qu'il était, apportant à ses arrêts ménagers la même arrogance qu'à ses arrêts de la Grand' Chambre, il devint la bête patiente qu'un perpétuel aiguillon fouaille, et dut chercher dès lors, dans les enseignements de saint Paul, la résignation et la sérénité. Ce ne l'empêcha pas d'ailleurs de compléter, en la compagnie de l'acariâtre mégère, la douzaine d'enfants que le ciel bénin lui avait dévolue. Madeleine, Claude et Nicolas demeurèrent avec les trois survivants de l'ancien lit; et, à cause de ces étrangers, la querelle intestine s'installa au foyer, rendue immédiatement acerbe par la ladrerie et la méchanceté de Françoise de Plaix. Elle possédait, en effet tous ces vices bourgeois, que Furetière nombra dans son roman, sauf peut-être la coquetterie. Elle jouait, perdait; et lorsque les pertes étaient sérieuses, le ménage s'en ressentait. Il soufflait un vent de colère et de sordidité. Il ne suffisait plus de « faire apetisser les trous du sucrier » et de se livrer à cent autres grotesques procédés, voici que dans la demeure même de l'Apôtre, gardien des lois, se pratiquait le délit d'usure. Françoise prêtait à des intérêts assez gros

pour que ses débiteurs découragés oubliassent de payer leurs dettes, sachant quelle déconsidération atteindrait l'intègre conseiller, si quelque poursuite dévoilait ces profits clandestins (1).

D'ailleurs, le conseiller ignorait ces trafics, soucieux seulement de sa tranquillité, dédaigneux des questions pécuniaires, et désintéressé d'elles au point de se croire pauvre (2). Ce merveilleux maniaque, vêtu d'un pourpoint du temps de Henri II attaché au haut-de-chausse avec des aiguillettes (3), quittait le plus possible un milieu devenu inhabitable, laissant Anne, Françoise et Paul, les trois enfants du premier lit, en butte à toutes les avanies. Nulle tendresse et nulle sollicitude ne les entourèrent et la bastonnade fut souvent le complément de la haine.

On ne sait au juste de quelle manière les deux filles envisagèrent ce régime. Mais le petit Scarron n'avait pas un tempérament à plier sous le joug et à accepter les châtiments immérités. L'esprit éveillé, observateur et imitateur simiesque, il accoutuma son enfance à la raillerie. Françoise de Plaix vit perpétuellement s'insinuer dans ses

(1) Scarron : *Œuvres, Factum ou Requête ou tout ce qu'il vous plaira*, I, p. 121.

(2) *Ibid.*, I, p. 120.

(3) Edouard Fournier : *Préface au théâtre complet de Scarron.* V. aussi Scarron : *Œuvres, Factum...*

tripotages de jeu ou ses combinaisons usurières le museau du fin matois. Elle eut assez de travail à cacher ses menées au turbulent gambadeur. Il ne mettait pas de méchanceté, mais de la malice, à ses investigations et plus d'un tour, sorti de sa besace, importuna la marâtre. Il fit, en quelques années, son apprentissage du burlesque entre ce père lunatique qu'il bravait insolemment et cette femme qu'il poursuivait de sa curiosité narquoise.

Mais il paya de l'exil son exubérance et son indiscrétion. L'Apôtre exaspéré des désagréments continuels qu'il lui causait, exauça les vœux de sa femme et le prochain coche emporta le jeune réfractaire. Il passa deux ans chez un parent, à Charleville, dans les Ardennes (1). Il en revint non retourné à résipiscence, et, cette fois, on s'en débarrassa en le confiant à des magisters qui gonflèrent son cerveau des connaissances nécessaires.

Les « ensoutanés » de collège et les sorbonagres avaient érigé en loi le pédantisme, au fond de leurs officines universitaires. Les Hortensius et les Grangier sympathisaient avec l'apophtegme. On ne parlait que latin. Ces largesses de latin étaient d'ailleurs compensées par la chicheté de la table où l'on se nourrissait de « regardeaux ». La saleté était un principe. Les écoliers en toques plates,

(1) Scarron : *Œuvres*, *A. M.*..., I, p. 194.

pourpoints sans boutons, robes déchirées, collets noirs et souliers blancs, vivaient en vauriens, friponnant les maîtres et recrutant au dehors des romans libidineux. Parfois on jouait la tragédie et c'était la joie de se travestir en monarque ou d'endosser la défroque des dieux (1).

Si la lésinerie dominait l'âme de ces faiseurs de bacheliers, l'ivrognerie et la lubricité n'avaient pas moins d'empire sur leurs sens. Ils tripotaient leurs servantes ou bien cherchaient parmi les gaupes du voisinage des complaisances peu dispendieuses (2).

Les magisters rendirent à sa famille le gamin trépidant auquel leurs fameux enseignements n'avaient pu communiquer le ton doctoral, l'allure balourde et le savoir indigeste. Le petit Paul avait glissé entre leurs mains ainsi qu'une anguille menue, souriant peut-être, comme Cyrano, de leur pédantisme chronique. Rien malheureusement ne subsiste de cette période de son existence. Mais nous nous figurons aisément le jeune malandrin en face des orateurs de collège ou des docteurs en Sorbonne. Plus d'une fois, sans doute, germèrent dans sa tête écervelée les projets de révolte contre la règle des cours (3).

(1) Sorel : *Francion.*

(2) Sorel : *Francion* ; Cyrano de Bergerac, *le Pédant joué.*

(3) V. la façon dont il traite les Pédants dans *Epître chagrine à Mlle de Scudéry*, VII, p. 161. Il les déteste et ne manque jamais l'occasion de le proclamer.

De suite, au sortir de la geôle universitaire, il se débarrassa de sa gourme et rejeta, comme un vêtement trop lourd à ses épaules, le fardeau des connaissances acquises. Il se plut dans le moderne toujours, proscrivant de ses poésies et de ses proses le latin cher à l'intolérable Ménage. Il ne vola pas à l'antiquité classique de quoi élaborer quelque forte tragédie dont auraient frissonné ses contemporains. Son œuvre est un au jour le jour captivant, en perpétuelle trémulation.

L'Apôtre, dès le premier moment, sentit que cet être inconsistant, au sourire railleur, serait indigne de continuer la lignée des magistrats dont il était le plus solennel représentant. Sa taille petite et svelte, son facies aigu ne convenaient pas à un dignitaire du Parlement. En outre les charges étaient onéreuses et Françoise de Plaix se montrait mal disposée à favoriser cet étranger renié aux dépens de ses propres enfants.

On délibéra avec gravité et de cette grave délibération sortit la folle pensée de vouer à l'état ecclésiastique l'âme la moins ecclésiastique qui se pût rencontrer. Probablement, sous cette décision, se cachait l'inspiration de la marâtre, désireuse de loger, sans bourse délier en un gras bénéfice, à l'aide de quelques pouvoirs, le garnement dont elle conservait si mauvais souvenir.

Quoiqu'il en soit, à dix-neuf ans, Scarron prend

le petit collet (1). Prendre le petit collet ce n'est point, à la vérité, s'engager à la vertu et renoncer au péché, même mortel. Le petit collet ne pèse pas plus aux abbés de ces temps précieux qu'une pastorale à Mme Deshoulières. Le petit collet, c'est l'élégance et la finesse, un soupçon de poudre aux joues, des souliers à boucles d'or, et parfois, au gré d'un caprice, le pourpoint, les canons et les armes. On est homme de guerre par l'épée et homme de cour par les dentelles ; et toujours les femmes songent, vous apercevant, à quelque malice ou quelque déduit. D'ailleurs les yeux sont pétillants, la bouche prompte aux reparties, la main habile au maniement du pistolet. En outre, lorsque l'heure des plaisirs passée, la maturité conseille la sagesse, quelque grasse abbaye sert d'aimable retraite et compense par les délices de la table, le regret des fêtes et des mascarades (2).

Scarron, non plus que Retz et que tant d'autres, ne pense pas une minute à adopter d'austères pratiques. De son enfance malheureuse, sevrée d'amour familial, lui demeure un grand appétit de vie brillante et sensuelle. Son caractère est tout

(1) Paul Morillot, *op. cit.*, p. 10.

(2) Bruzzen de la Martinière : *Histoire de Scarron et de ses ouvrages* en tête des *Œuvres de Scarron*, I, p. 59, dit que le petit collet facilitait l'accès des meilleures maisons.

de gaminerie ; et la ville s'offre, pleine d'attrait et de nouveauté, à son adolescence jusqu'alors recluse. Epicurien déjà, il épouse la gaieté avec fougue.

Le petit Scarron s'adonise (1). Poudré de Chypre, badigeonné d'essences embaumées, frêle et galant, il va dans les ruelles. De suite, il obtient la faveur des belles, parées et fines mouches sous la prétentieuse apparence de leur maintien. Il ne fréquente pas les plus hautes, étant très mince personnage. Mais son esprit est partout bien accueilli. Le siècle n'a pas encore le visage compassé qu'il prendra dans la suite. On prise la liberté de langage et d'allure. Les poètes sont l'écho de la licence générale. Scarron hante leurs cercles débraillés. Une demoiselle de Palaiseau arrête son caprice momentané (2). Puis il sautille d'amour en amour, sans trop de ferveur ni de douleur, toujours brûlant et toujours prêt à mourir, selon la coutume.

Iris, pour qui je brûle nuit et jour,
Me donne à tout moment de nouvelles atteintes.
Pleurs, soupirs, désespoirs et craintes
Serez-vous seulement le fruit de mon amour ?

Il s'interroge, ne sachant pas si la belle comprend

(1) Expression de Bruzzen de la Martinière. V. aussi Cousin d'Avallon : *Scarroniana*.

(2) Segrais : *Segraisiana*.

l'angoisse de son cœur et si, la comprenant, elle deviendra pitoyable. Iris, cependant permet les épanchements, feint d'accorder sa sollicitude, puis se reprend tout entière, malgré les tourments de son favori.

Celui-ci d'ailleurs est déjà consolé. Philis a d'autres charmes qu'Iris, sinon plus de mansuétude. C'est une fieffée coquette, dont les yeux flambent et qui pratique les roueries de la passion :

Quand je parle et quand je me tais
Sans cesse j'importune
Et jamais je ne plais.

Philis veut qu'on soit, pour la conquérir, beau cavalier. Mais cela ne suffit pas. Il faut ajouter à la parure du corps la parure de l'esprit.

Philis, vous vous plaignez que je n'ai point d'esprit
A vous parler de mon martyre :
Hélas, ignorez-vous qu'un mal qu'on ne peut dire
N'est jamais si grand que l'on dit ?

Le petit abbé aurait-il vraiment une tendresse au cœur que sa verve habituelle soit dissipée ? Philis souhaite qu'on raffine les mots. Elle n'écoute point les compliments tournés en termes fades. Son amant en vain espèrera un adoucissement à sa souffrance s'il perd le sens, devant elle, jusqu'à oublier la jolie règle des concetti. D'ailleurs Philis éploie, pour l'ensorceler, tous les enchantements. Sa voix est harmonieuse autant que

sa taille est souple. Elle chante, et de son luth habile, Scarron l'accompagne (1). Les heures s'envolent, l'amertume de se croire méprisé s'évanouit :

Je meurs, je meurs : mais je meurs de plaisir.....

Et lorsque enfin les moments sont venus de n'être plus cruelle, lorsque l'amant enfiévré a écrit:

Hélas ! vous savez bien ce que cela veut dire
Et ce que j'ai besoin que vous fassiez pour moi,

Philis, la dédaigneuse, montre le bout de l'ongle. Elle encouragera l'amour, elle le protégera, elle le satisfera, mais...

Mais vous demandez tout,
Et moi je plains jusqu'au moindre bijou ;
Nous aimons prou
Tous deux la pistolle.
Vous n'êtes pas folle
Et je ne suis pas fou.

Le petit Scarron, la porte de cette belle fermée, frappe à celle de Cloris. Cloris est adorable comme un bijou de Cellini. Ses cheveux dorés, rejetés en culebutte, meurent sur le front en mince bordure de dentelle ; son visage s'encadre entre des bouf-

(1) Scarron, en effet, jouait du luth et l'on sait que cet instrument était particulièrement en faveur au XVIIe siècle. Ninon de l'Enclos y était experte et une foule d'écrivains, Saint-Amant notamment, se glorifiaient d'en pincer agréablement les cordes. V. Scarron : *Œuvres, Lettres à ...*, I, p. 250.

fons soyeux du même or tendre (1). Ses yeux sont le refuge de l'intelligence et sa bouche celui du rire. Rien n'égale la majesté de sa démarche et la grâce de son geste. Sa voix surpasse en mollesse et en ampleur celle de la damnable Philis. C'est pourquoi, dès la première rencontre, Scarron s'écrie :

Rendez, rendez les armes,
O mon cœur, ô mes yeux, c'était trop hazarder,
Que de l'entendre et de la regarder.

Mais cette fois, notre homme a l'expérience. On ne le prendra de longtemps à l'appeau des regards enjôleurs, des intimités caressantes et des heures musiciennes. Il aime, mais il sera aimé. Il se méfie comme le chat échaudé. Jaloux? Non, mais prudent. D'ailleurs la prudence lui sert aussi peu que la confiance.

Me venir rire au nez
Est un petit présent
Qui n'est pas suffisant
Pour radoucir mes esprits mutinés
Durant quatre ou cinq mois un peu trop mal menés.
Je veux absolument
Qu'on ferme jour et nuit la porte,
Et qu'on ne sorte
Que très rarement,
Car je sais bien,
Ou le diable m'emporte,
Si vous sortez que je ne tiens plus rien.

(1) G. d'Eze et A. Marcel : *Histoire de la coiffure des femmes en France.*

Après Cloris, c'est Silvie. Mourir une fois encore pour cette nouvelle inhumaine ne coûte qu'un trait de plume. Mais l'expérience est plus parfaite et l'on sent, dans les vers, un beau scepticisme se mêler aux épithètes enflammées. Silvie semble avoir apaisé son éternel martyre. Il se désespère de la quitter tout en badinant sur le dépit qu'elle aurait à ne se savoir point regrettée.

D'ailleurs Silvie comme les autres, s'est montrée infidèle et l'infidélité comme la cupidité lui enlèvent bientôt la quiétude en compagnie de ses maîtresses.

Une aventure advenue à cette époque affermit son scepticisme. Son esprit, la vivacité de ses poésies lui avaient attiré quelque notoriété. Un jaloux voulut-il se venger? Un mystifié voulut-il lui rendre la pareille de quelque mystification? Toujours est-il qu'une lettre de femme joliment tournée lui parvint. Ses mérites, disait-elle, avaient fait souhaiter le connaître. Un rendez-vous était donné. Scarron ajouta foi à ce poulet, et, selon les indications, alla, au fond du faubourg Saint-Germain, attendre sous l'orme. Il revint, furieux de son équipée, mais une deuxième lettre, exubérante d'excuses, accusait la fatalité de cette déconvenue. Un nouveau poste d'attente était fixé où le jeune homme trouva la même déception. Deux fois encore la plaisanterie se renouvela. A

la fin il cherchait contre qui exercer sa colère lorsqu'une mauvaise langue lui désigna le coupable : son ami Madaillan avait voulu éprouver sa fatuité naturelle. Cette innocente facétie ne lui fut jamais pardonnée (1).

Cette aventure et quelques autres détournèrent Scarron des longues affections. Désormais les chansons et les courantes vont d'Angélique à Lysimène, toujours pleines de tristesse, d'assurances passionnées, de superflus désirs, de protestations. On y démêle le sentiment d'un petit abbé qui a brûlé ses ailes, qui joue, flatte et espère, mais qui, si son jeu, sa flatterie, son espoir sont abusés, ne se morfondra pas en un chagrin éternel. Les femmes sont le passe-temps de ses journées désœuvrées. Elles lui ont découvert la source de toutes les vanités. Il leur doit d'avoir ri toute sa vie pour n'avoir pas trop souffert d'aimer.

Il pénétra on ne sait comment, chez Marion de

(1) Du moins Segrais le dit. Il existe dans l'œuvre de Scarron une *Epître à une dame inconnue* que quelques auteurs rapportent à cette aventure. M. Morillot, essayant de la dater, se base sur sa parution en un recueil de poésie. D'après lui Scarron fut victime de cette mystification à une époque postérieure. Mais cette lettre pouvait avoir été écrite dix ans plus tôt. Il nous paraît bien improbable que le petit abbé, revenu du Mans et malade, songeât alors aux femmes. A notre sens cette lettre n'a rien à voir avec l'aventure susdite. D'ailleurs Scarron invite la dame invisible à lui rendre visite et se déclare laid, chargé d'ans et d'ennuis. — V. Bruzzen de la Martinière, *op. cit.*, p. 84.

l'Orme parmi la grande et la noble société (1). On y commettait cent folies et chaque invité nourrissait peu ou prou l'espoir de supplanter son voisin. La belle, de temps à autre, s'offrait quelque pauvre diable qui l'avait intéressée. D'ailleurs « elle ne prenait point d'argent, rien que des nippes. Le plus souvent on convenait de tant de marcs de vaisselle d'argent » (2). Marion de l'Orme avait, malgré ses entraînements, de la dévotion. Choisit-elle pour confesseur d'une minute de tendresse le petit abbé qui lui venait avec l'indulgence de ses vingt ans, sa matoiserie, son cœur léger et l'originalité de ses boutades? Nous ne l'assurerons pas bien qu'elle eut quelques pis-aller, dont Chevry, pour les jours de viduité.

Du moins si Scarron ne fut pas admis à « faire la chosette » (3) il eut la bonne fortune de rencontrer dans la maison Paul de Gondi (4), « petit homme noir, myope », mal fait et maladroit de ses mains en toute chose. D'humeur altière, querelleuse, babillarde et sensuelle, il entretenait à son profit le luxe de la courtisane. Il débitait des galanteries avec charme, ayant, malgré

(1) Scarron: *Œuvres*, VII, p. 326. *Etrennes à Marion de l'Orme*.
(2) Tallemant : *Hist. de Marion de l'Orme*.
(3) Tallemant: *Hist. de Marion del'Orme*.
(4) Scarron: *Œuvres*, I, p. 268. Scarron rappelle avec plaisir souvent dans son œuvre ses relations avec l'abbé de Gondi.

sa méchante complexion physique, de la verve et de l'à propos. Il était railleur et ne souffrait pas la contestation. Suffisant, il paonnait sur ses titres nobiliaires. Sa vie était pleine d'intrigues. Les femmes foisonnaient dans sa ruelle. Il aspirait à soulever l'opinion par des duels retentissants.

L'abbé de Gondi et l'abbé Scarron durent se captiver réciproquement, l'un et l'autre sans autre envie que jouir et dissiper au gré des plaisirs les années. Mais ils étaient éloignés par des fréquentations différentes et la disparité des fortunes. Leurs relations certainement se bornèrent à des rencontres provoquées par des goûts communs. Cependant une amitié, faite de causeries étincelantes, les unit à travers le temps et, plus tard, nous retrouverons le cardinal de Retz dans la chambre de Scarron malade.

Ce dernier d'ailleurs, quittant salons et ruelles, se laisse volontiers prendre à l'attraction du théâtre. C'est au Marais, près de la Grève, à l'Hôtel d'argent, dans cette rue de la Poterie (1), noire et boueuse, qu'environnent les demeures hautaines et sombres des officiers du roi et des personnes de qualité. Les carrosses, l'après-midi,

(1) Le théâtre du Marais, en 1635, fut transporté rue Vieille-du-Temple. Pour sa situation, V. Fr. Parfaict : *Histoire du théâtre français*, t. III, p. 244, note B ; Despoix : *Le théâtre français sous Louis XIV*, p. 11 : Fournel : *Les contemporains de Molière*, t. III, p. 8.

y pullulent, éclaboussant le peuple, troublant de leur tintamarre, la rêverie des hautes douairières. Les chaises viennent, nombreuses aussi, portant les seigneurs amis de la comédie. Ou bien, c'est, rue Monconseil, à l'hôtel de Bourgogne. Le théâtre, bâtisse laide et sans art (1), n'offre pas grand aspect. Une affiche en vers indique sur la porte la pièce que des crieurs publics ont déjà annoncée en ville. Le « trésorier des menus plaisirs » reçoit l'argent. Quelques audacieux payent d'un « branlement de tête » (2) ; d'autres entrent de force, en livrant bataille au portier dont s'agite, impuissante, la longue rapière (3).

Et l'on pénètre dans le jeu de paume. Les loges courent alentour, occupées par les seigneurs et les dames. Sur la scène même, à grand bruit de chaises, s'assemblent les privilégiés, godelureaux aux canons extraordinaires, avec leurs manteaux incarnadins et les rosettes de leurs fins souliers. Là aussi se placent les auteurs misérables, à qui les comédiens font crédit (4).

Debout, au parterre, le peuple, pour son teston,

(1) Félibien : *Histoire de Paris.*

(2) *Fantaisies* de Bruscambille ; Chappuzeau : *Le théâtre françois.*

(3) E. Fournier : *Chansons de Gaultier-Garguille*, p. 242. V. Fournel : *Curiosités théâtrales*, pp. 134, 135 ; Chappuzeau : *Le théâtre françois.*

(4) Scarron : *Œuvres*, *Epître à Guillemette*, I, pp. 155 et suiv.

jouit du spectacle. C'est un ramassis de gens du commerce, de commères et de laquais. Les mousquetaires font la loi. On se caresse ou se querelle. Les soufflets volent sans vergogne et quelquefois les épées trouent les pourpoints. Alors les officiers du théâtre fendent la foule, calment les esprits surchauffés par de longues heures d'attente ou expulsent les escogriffes moustachus prompts aux estocades (1).

Nulle gêne au parterre : une commune liberté et des beuveries de bière lourde (2). Le vol des manteaux s'y pratique fructueusement (3). Du parterre viennent tous les scandales et aussi toutes les ripostes de la raison aux divagations des poètes comiques. Il est le sain jugement.

Dans la salle quasiment noire, quelques chandelles fixées sur des plaques de fer blanc, attachées aux tapisseries de la scène, épandent une lumière diffuse. Une fumée âcre prend aux narines si les moucheurs distraits oublient leur mandat. Ils haussent et baissent les lampadaires à l'aide de cordes et de poulies et pratiquent au nez de la foule le mouchage nécessaire (4).

(1) Chappuzeau : *Le théâtre françois*, p. 231.
(2) Chappuzeau, *op. cit.*, p. 231.
(3) R. P. Garasse : *Doctrine curieuse*, etc. *Fantaisies de Bruscambille*.
(4) Perrault: *Parrallèle des anciens et des modernes*, 1682, t. III, p. 191.

Scarron se mêle volontiers à ce public houleux et bruyant. On joue, ce soir, à l'Hôtel de Bourgogne les *Occasions perdues* de Rotrou. Il arrive comme Bruscambille commence sa harangue :

Je vous dis donc que avez grand tort de venir depuis vos maisons jusqu'ici pour montrer l'impatience qui vous est naturellement habituelle... c'est-à-dire pour n'être entrés à peine dans ce lieu de divertissement que, dès la porte, vous criiez à gorge déployée :

« Commencez ! commencez ! » Et que savez-vous si le seigneur Bruscambille aura bien étudié son rôle avant que de paraître devant l'excellence de Vos Seigneuries ?... Nous avons bien eu la patience de vous attendre de pied ferme, et de recevoir votre argent à la porte, de meilleur cœur pour le moins que vous nous l'avez présenté ; de vous préparer une jolie décoration de théâtre, une belle pièce toute neuve, qui, sortant de la forge, est encore toute chaude ; mais vous ne voulez pas nous donner le plaisir de commencer méthodiquement une pièce qui doit divertir les individus de Vos Excellences ; mais c'est encore bien pis quand on a commencé : l'un tousse, l'autre crache, l'autre pète, l'autre rit, l'autre se gratte le cul; il n'est pas jusqu'aux laquais qui n'y veulent mettre le nez, tantôt en faisant intervenir des gourmades réciproques, tantôt en lançant avec des sarbacanes des pois au nez de ceux qui ne peuvent mais de leurs folies... Vous répondrez que le jeu ne vous plaît pas, c'est là que je vous attendais, pour vous prouver que vous êtes d'autant plus fous d'y venir nous apporter votre bel et bon argent. Ma foi, si tous les

ânes mangeaient du chardon je n'en voudrais pas fournir la compagnie qui est devant moi à cent écus par an... (1).

Des applaudissements forcenés et des cris saluent la péroraison du bon apôtre. Puis des flûtes, un tambour et quelques violons font une symphonie nasillarde. Enfin, la salle étant emplie, le rideau se lève. La scène représente un palais. Au fond un double escalier surmonté de balustres et de trois arcades de feuillage. A droite et à gauche deux portes et deux fenêtres. Un jardin s'ouvre sur le devant, supposé par la représentation sur toile de quelques végétaux informes. Un bois, près de la rampe, à gauche, est figuré par un gribouillis verdâtre. Il encadre une vasque peinte, prétentieusement dénommée fontaine par les esprits imaginatifs. La droite de la rampe est décorée d'un pan de toile simulant une ruine (2).

Hélène, reine de Naples, en habit de chasse, son amant Cléonte et plusieurs autres chasseurs entrent en scène. Charmante bien qu'un peu grasse : c'est Mme Bellerose. Elle murmure à son

(1) *Les pensées facétieuses et les bons mots du fameux Bruscambille*, comédien original, Cologne, 1741, pp. 82 et et suiv.

(2) Décors fournis par les *Mémoires manuscrits* et les dessins de Mahelot.

amant quelques paroles tendres, puis lasse de la longue course :

> Attendez mon réveil sous ce divin feuillage
> Où ces petits oiseaux font un si doux ramage.

Cependant que Cléonte la quitte non sans l'avoir amoureusement contemplée, Clorimand, ambassadure d'Alphonse, roi de Sicile, survient avec trois gentilshommes de sa suite.

Et le parterre, follement, interpelle l'acteur :

— Bellerose ! Bellerose !...

Bellerose a grande allure sous son chapeau aux larges ailes. Son manteau de satin blanc accentue la distinction de son maintien. Il parle d'une voix pathétique bien qu'un peu prétentieuse. Trop de pureté confine chez lui à la fadeur (1).

Quel est donc ce bruit d'épées dont frémit la salle. Clorimand-Bellerose aimait, à la cour d'Alphonse, la sœur du roi et les trois gentilshommes sont chargés de venger cette injure. Ils doivent accomplir cette vengeance sur la terre étrangère. L'ambassade n'est qu'un prétexte. La reine Hélène s'éveille au froissement des épées. Elle appelle ; et Cléonte suivi de ses braves met les assassins en fuite. Clorimand fait à la reine indignée le récit de son aventure.

(1) Tallemant : *Hist.* ; Retz : *Mémoires* ; Scarron : *Roman comique*, chap. V, le trouve « affecté ». Voir aussi *Gazette* de Robinet, 25 janvier 1670.

Et, le rideau baissé, les violons reprennent la symphonie. Le parterre discute violemment sur la traîtrise des rois, cependant que, dans les loges, s'émeuvent, en faveur de Bellerose, les cœurs précieux sous leurs enveloppes de satin.

Maintenant, sur la scène, Isabelle, confidente d'Hélène, souffre les caresses de son amant Adraste. Et voici que la reine dérange ce déduit. La valeur de Clorimand, le pathétique de son langage, la misère de son sort l'ont touchée d'une ardeur singulière. Isabelle servira son amour. Et bientôt, affolée, cette reine peu soucieuse de sa majesté criera à sa valetaille :

Arrosez tout d'odeur, jetez partout de l'ambre,
Je reçois cette nuit votre prince en ma chambre.
Attendant que l'hymen unisse nos désirs
Je prépare à ses vœux mille innocents plaisirs.
Je ne veux épargner ni raison ni caresse
A le rendre sensible à l'ardeur qui me presse...

A ce moment un tohu-bobu indescriptible interrompt la reine :

— Vous m'incommodez, Monsieur, glapit un marquis.

— Je ne saurais faire autrement, Monsieur.

— Monsieur, j'aurai raison de cette incommodité !

— A deux pas d'ici, Monsieur, s'il vous plaît !...

— Paix, là, Messieurs, laissez parler la reine !...

Mais subitement les voix et le tumulte des chaises remuées sont couverts par l'aboi d'un chien qu'un

seigneur essaie vainement de maîtriser. Et le parterre vocifère. Il faut attendre une accalmie. Elle se produit enfin (1).

Et c'est dès lors sur la scène le quiproquo le plus extraordinaire. Les querelles d'amants abondent. Les billets sont remis à des destinataires inattendus. Clorimand, aimé de la reine et d'Isabelle, attend en vain de leurs nouvelles. Alphonse, venu sous le nom de son ambassadeur, reçoit ce poulet :

> Quand la nuit voilera les cieux
> Venez apprendre de ma bouche,
> Combien, malgré vos envieux,
> Votre insigne vertu me touche.

A travers la nuit propice Clorimand partout désiré est remplacé chez Isabelle par Adraste et chez la reine par Alphonse. Et tandis qu'il s'écrie, plein de tristesse :

> Hélas ! quel Jupiter baise mon Alquemène !...

Adraste fait d'Isabelle sa femme sans partage et Alphonse épouse sans bénédiction préalable la reine. Si bien que Lysis, valet de Clorimand, philosophe avec juste raison :

> O la parfaite amour que l'amour des laquais !...
> Ils ne s'amusent point à de si longs caq[illegible]
> Deux mots unissent tout ou deux mots les racc[illegible]ent,
> De même que leurs pieds, leur passion va vite.

(1) Pour ces interruptions, V. Despoix : *Le théâtre français sous Louis XIV*, pp. 115 et suiv.

Et la pièce se termine par des mariages, à la satisfaction de tous. La reine épousera Alphonse, Adraste sera le compagnon d'Isabelle, Clorimand, rentré en grâce, pourra, sans encombre en conter à la sœur du roi (1).

Le peuple acclame longuement les acteurs, Gaultier-Garguille qui fut un roi majestueux et grave ; Turlupin qui donna du lustre au valet Lysis ; la Valiotte, tour à tour perfide et tendre en la défroque d'Isabelle (2).

Mais le spectacle n'est point achevé. Le bon trio des farceurs va dilater les rates aristocratiques et populaires. C'est d'abord Turlupin, hilare et bon drille avec son visage rousseau. Puis Gaultier-Garguille l'efflanqué qui porte sur des jambes interminables et un torse effilé, une tête hirsute, énorme, bourgeonnée, où basculent, sur un nez rosâtre, des lunettes. Une grande barbe pointue, une calotte noire et plate complètent le grotesque de cette physionomie. Le vêtement est en harmonie : un pourpoint et des chausses de frise

(1) Rotrou : *Les Occasions perdues* (1631).

(2) V. pour les acteurs de cette époque : Scarron : *Roman comique ;* Tallemant : *Historiettes ;* Tristan l'Hermite : *Préface de Panthée ;* Michel de Marolles : *Mémoires ;* Scudéry : *Apologie du Théâtre* et *la Comédie des Comédiens ;* Gougenot : *Comédie des Comédiens ; Mercure de France ;* Le chevalier de Mouhy : *Journal manuscrit du Théâtre français ;* Chappuzeau : le *Théâtre françois ;* Parfaict (frères) : *Histoire du Théâtre français ;* Eug. Rigal : *le Théâtre français avant la période classique.*

noire, des manches de frise rouge, des escarpins noirs, une ceinture, une gibecière, une dague. C'est une longue marionnette automatique. Gros-Guillaume présente son antithèse, petit et obèse, d'une laideur inégalable, la face farinée, affublé d'un sac de laine, « coupé en deux hémisphères par une ceinture équatoriale » semblable à un tonneau ambulant, espèce de Sancho plus grotesque, prototype de Montfleury l'entripaillé, ivrogne, fécond en aphorismes et en sentences (1).

Le vacarme de la salle est à son comble. Bruscambille violemment crie :

— Silence, marauds !...

Et dans le recueillement revenu, la farce est donnée.

Perrine, femme chatouilleuse au bas du ventre, coureuse d'hommes, donne depuis longtemps du souci à son mari Gaultier-Garguille. Il a résolu de la faire rentrer dans le devoir et pour cela lui adresse une mémorable semonce :

— Ma mie, ma fille, Perrine, foi de corporal (caporal) je suis homme d'honneur ; je suis le dernier et le premier fils de putain de ma race ; vous estes du mestier il y a plus de trois semaines ; vous savez que j'en ai le courage offensé jusques au crevé !... Ces remontrances, Perrine,

(1) Pour le trio des farceurs, V. Tallemant : *Hist.*; Sauval : *Antiquités de Paris; Chansons* de Gaultier-Garguille; Jal : *Dictionnaire*.

sont maritales. J'ai plus de deux heures d'âge que vous : cédez à la vieillesse et au respect que vous me devez. Ce n'est point que je sois jaloux que vous passiez le temps joyeusement, mais il me déplaist de vous voir tantost une entrape (anthrax) ici, une mélandie là, et subjette enfin aux fratres de l'Espature (espatule) et outre ce qu'on me salue avec deux doigts, comme si je portois une aigrette à double branche.

Perrine n'accepte pas sans révolte la quérimonie :

— Mercy Dieu, vieil cornard ! est-il temps de fermer la porte quand les chevaux sont échappés ?... Vrayment tu me la bailles belle. Vois-tu, Gaultier-Garguille, depuis qu'une fille ou une femme a laissé aller le chat au fromage, il n'y a moyen d'en retenir la pelure.

— Comment, Perrine, tu veux donc être toujours putain ?

— Puisque je ne sais point de meilleur mestier, je suis d'avis de m'y tenir...

Et comme, après une longue dispute, Perrine se déclare opposée à tout changement de condition, Gaultier-Garguille « enfle la gibecière de son courroux », jette pot, plats, potage et écuelles sur le plancher, casse les verres et prend un bâton pour la frotter, « à quoi il eut longuement travaillé sans la Renaud, qui mist la tête à la fenêtre. »

Perrine offensée par ce traitement se résoud à divorcer et fait comparaître devant le juge Gaultier-

Garguille et ses deux pieds et demi de cornes. Le juge, bon apôtre, ayant entendu les plaidoieries des deux parties décide que Perrine « jouyra pleinement et paisiblement des fruits revenus et émoluements de son devant » et prononcé la séparation de corps et de biens (1).

Après la farce, c'est la chanson. Gaultier-Garguille survient en larges pantoufles, un bâton à la main, sa calotte laissant passer les cheveux droits comme baguettes, le nez en parade, traversant la scène à petits sauts ou l'arpentant à larges pas de ses jambes grêles. Il ouvre une bouche énorme et la salle entière déjà s'esclaffe. Cette ouverture de four est irrésistible. Il en sort bientôt, en notes tantôt de flûtes et tantôt de cymbales, d'extraordinaires gaillardises :

Baisez-moi, Julienne,
Jean Julien, ne puis (2)...

Et l'ombre descend déjà sur la ville que le peuple acclame encore le désopilant farceur. Mais Scarron n'a pas attendu la fin du spectacle. Pour lui le véritable spectacle est derrière le théâtre. Ainsi que les acteurs revenant de la scène, il se

(1) *La Farce de la querelle de Gaultier-Garguille et de Perrine, sa femme, avec la sentence de séparation entre eux rendue à Vaugirard par* A. E. I. O. U., à l'enseigne des 3 Raves.

(2) Dassoucy attribuait cette chanson à Gaultier-Garguille.

heurte aux tapisseries qui forment les coulisses (1). Les toiles qui serviront indistinctement aux évolutions des héros grecs, romains ou espagnols pendent à côté de celles destinées à représenter des armées en marche ou en bataille (2). Des hommes revêtus encore de leurs costumes de confidentes ou de nourrices lui envoient une gouaillerie au passage (3). Il trébuche contre les tonneaux d'eau et les grandes seringues, placés là en perspective d'un incendie. Les lumières que l'on promène en guise d'astres, derrière les décors, demeurent allumées sur les montagnes et les rochers de carton. Et dans les hauteurs de la scène vacillent sur des tringles, les gros nuages de toile mêlés aux poulies qui, dans les pièces à machines, conduiront le vol des enfants transformés en sylphes (4).

Scarron, familier de ces choses, se dirige en grande hâte vers la chambre où acteurs et actrices se déshabillent pêle-mêle. Des godelureaux l'y ont précédé. Benserade et Armentières, tous deux collégiens, amusent de leur amour ingénu Mme Bel-

(1) Perrault: *Parallèle des anciens et des modernes*, 1682, t. III, p. 191.

(2) E. Fournier: *Chansons de Gaultier-Garguille*, p. 159.

(3) Parfaict: *Histoire du Théâtre français*; l'acteur Alison tenait ces rôles de confidentes et de nourrices,

(4) L. Celler: *Les décors, les costumes et la mise en scène au* XVIIe *siècle*.

lerose et la Valiote. Des complots s'ourdissent pour la célébration de prochaines orgies (1).

Les comédiens, en effet, sont coutumiers de la débauche. Tallemant les traite de filous. Personne à cette époque ne croit à la dignité de leur profession. Au sortir du théâtre beaucoup n'ont pas de domicile. Ils courent les ruelles en quête d'un refuge. Ils sont un peu brigands, en décousent dans les coins sombres. Bruscambille se fait leur historiographe. Le cabaret est leur ressource ordinaire : « L'antilésine les fait chanter à cinq parties, le gobelet en mains : *Liberalitas optimum vestigat.* Puis à l'issue du repas, et en se curant les dents, l'on discourt des circonstances de la braguette. Baste ! La comédie est une vie sans souci et quelquefois sans six sous (2). »

Pourtant Scarron les trouve en meilleure posture. Mondory au Marais et Bellerose à l'Hôtel de Bourgogne ont assagi les mœurs de leur troupe. Plus de régularité et plus de bien-être. Mais les femmes demeurent des coureuses. Elles sont entourées de seigneurs huppés. Les comtes de Fiesque et de Cramail (3) les protègent. Pour les beaux yeux

(1) Scarron : *Roman comique*, chap. VIII. ; Scudéry : *Comédie des Comédiens*, Acte I, Scène III.

(2) *Fantaisies de Bruscambille.*

(3) Challamel : *Histoire anecdotique de la Fronde ;* Tallemant : *Hist. de Mondory.*

de la Lenoir, le comte de Belin obtient que Mondory joue à l'Hôtel de Rambouillet (1). Les auteurs font aussi autour d'elles des cercles admiratifs.

En leur faveur certainement, Scarron persiste dans l'occupation divertissante, jusque-là ébauchée, d'écrire des madrigaux et des courantes. La plupart de ces femmes sont belles et gracieuses. On peut sans crainte consigner leurs faiblesses pour sa mignardise d'abbé passionné, traitant l'amour comme le vin d'Espagne, grisé à peine et toujours souriant. La débauche était chez lui une nécessité. Il y allait, comme Retz, plus souvent qu'à la messe. Cependant il dut éprouver des déconvenues. Et nous n'hésitons pas à dire que les vers suivants en témoignent :

Je vous ai donné des bijoux,
Collet, robe et jupe,
Enfin jamais dupe
N'a tant fait pour vous.
Monsieur votre frère
A fait de grands repas,
Vos sœurs et votre mère
Ont eu de bons ducats
Que je ne compte pas.

Je vous ai promenée aux champs:
Souvent à ma porte
Soit que j'entre ou sorte
Je vois vos marchands ;
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
Tous les jours une chaise
Coûte un bel écu
A moi pauvre cocu (2).

La continuelle présence des poètes au cours de

(1) Tallemant : *Hist. de Mondory*.
(2) Scarron : *Œuvres, Courante*, VII, p. 315.

ses incursions, soit au théâtre, soit dans les cercles, soit dans les cabarets l'induisit aussi à l'occupation d'aligner des rimes. Sarrasin, Tristan l'Hermite furent ses compagnons de fête. Il vécut dans la crotte de Maillet dont Saint-Amant fit l'image et dont Claude Le Petit se souvint. Il hanta l'Académie de Retz où il fraternisa avec Dulot, Saint-Amant, Marigny, Patris, Salomon Virelade, tous bons ivrognes qui le traînaient au Pont-Neuf où se débitaient les libelles et lui ouvrirent le cabaret. Et là Beys (1), Neufgermain (2) sa grande barbasse et son épée, Rangouze (3) qui commençait la série de ses lettres, Faret dont le nom était écrit en grosses lettres (4) sur tous les cabarets de Paris, Colletet, aimable chopineur, vivant Sosie de Jodelet, et qui venait d'épouser la servante de son père (5), le comte d'Harcourt, La Miche, Mairet, amateur du laurier décorant les jambons de Mayence, cent autres l'attendaient autour des tables, parmi les péronnelles faciles, engloutissant les pâtés et expédiant les flacons de Beaune, de Coindrieux et

(1) Scarron : *A. M. Beys sur ses œuvres poétiques*, Stances burlesques, VII, p. 267.

(2) Scarron : *Satisfaction à M. D. M., Stances, à la manière du Poète Neuf-Germain*, VII, p. 270 ; Tallemant : *Hist.*

(3) Tallemant : *Hist. de Rangouze.*

(4) Sauval : *Antiquités de Paris.*

(5) Tallemant : *Hist. de Colletet.*

d'Arbois. Et Flotte, le grand Flotte était aussi de ces agapes :

Grand Flotte de qui les entrailles
Ne s'ouvrent qu'aux friands morceaux,
Sans qui les festins les plus beaux
Sont tristes comme des funérailles,
Fronce ton nez aquilin
Toi dont le rot est un tonnerre (1).

Ecoutons encore notre petit homme maigre et blafard claironner sa joie, parmi le cliquetis des verres et les chansons :

Que j'aime le cabaret,
Tout y rit, personne n'y querelle.
. . . . . .
Qu'un chacun crie et braille,
Hurlons comme des loups,
Jetons nos chapeaux et nous coiffons de nos serviettes,
Et tambourinons de nos couteaux sur nos assiettes,
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bègue, cornu,
Que je sois perclus, alors que je ne boirai plus.
Que le vin nous envoie
D'agréables fureurs
C'est dans lui que l'on noie
Les plus grandes douleurs.
O Dieux! qu'il est bon ! Prenons-en par-dessus la tête
Aussi bien chez nous vomir est une chose honnête (2).

(1) Scarron : *Œuvres, Chansons à boire*, VII, p. 310. Cette chanson à boire est d'une époque peut-être postérieure, bien qu'aucun document positif ne le prouve. Nous l'avons insérée à cet endroit afin d'achever le tableau de ces franches lippées. Flotte était un ami de Maynard et Scarron conput ce dernier à Rome.

(2) Scarron : *Œuvres, Chansons à boire*, VII, p. 311. (Même observation que précédemment).

Et plus tard le petit abbé pacifique se félicite de n'avoir point comme ces hommes de guerre impudents et fanfarons qu'il dédaigne l'obligation de courir les Pays-Bas, de coucher sur la dure, de manger à demi, de boire moins encore, pour revenir avec des membres cassés. La table où s'accroupit, intéressante victime, quelque chapon lardé, couvé par des prunelles gourmandes, lui paraît infiniment plus respectable que le bastion guigné par les maréchaux du royaume :

Que d'Anguien comme un lion
Du soldat flamand fasse occision;
J'aime mieux comme un pourceau
Me remplir jusqu'à la gorge
De friands morceaux.
Ces exploits sont bien plus beaux,
Que d'aller aux Pays-Bas
A cheval comme un Saint-Georges
Où, lorsqu'on n'y pense pas,
Un flamand vous met à bas (1).

Pourtant le destin devait le diriger vers le plus matamore des capitans, vers Georges de Scudéry (2). Il le connut sans doute à l'Hôtel de Bourgogne où fut jouée sa première pièce *Lygdamon et Lydias*. De suite une amitié se scella entre eux et l'on ne sait pas par quelle inadvertance,

(1) Scarron : *Œuvres*, *Chansons à boire*, VII, p. 321.
(2) Scarron : *Vers* en tête de *Lygdamon et Lydias*, tragi-comédie, par M. de Scudéry, 1631.

Scarron, plutôt modeste et bénin, étant l'opposite de ce cuistre pédant et ronronnant. Personne jamais n'égala et n'égalera en superbe cet extraordinaire bravache, qui mettait en croix sur chacun de ses volumes sa colichemarde et son poignard. Scudéry, c'est le rapé outrecuidant, le guenillard au large feutre, au manteau percé que soulève une immense rapière dont la pointe bat les bottes. Il est, dans sa tenue de malpropre soudard, moins sympathique que Cyrano, lequel fut un brave e non point un bravache et dépensa, durant les trente cinq années de son existence, plus d'érudition et d'esprit, d'originalité et de vie que l'Hôtel de Rambouillet tout ensemble (1).

On écrivit, par raillerie, de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde :

> Un homme de fort bonne mine,
> Vaillant, riche et toujours bien mis.

Ce distique peint l'homme. Il prônait au-dessus de toutes vertus, les vertus guerrières qu'il ne possédait pas ; il voulait une considération pour une fortune et un génie dont il était dépourvu. Son existence passa à d'inimaginables rodomontades et à des coups d'épée dans le vide. Il fut le type de ces ratés, dévorés d'ambition qui proclament leurs

(1) V. Théophile Gautier : les *Grotesques*, article *Georges de Scudéry*. Le portrait qu'il en trace est parfaitement ressemblant et nous dispense d'indiquer ici une bibliographie trop considérable.

talents en tous lieux et finissent par persuader leurs cénacles. Son nom est attaché à cette folle querelle du *Cid* qu'il entreprit et entretint, sachant le bonhomme Corneille incapable de lui tirer les oreilles et que tout se résoudrait en polémiques dont sa réputation serait renforcée. Il fut le tire-laine des lettres, grapillant partout, soporifique et lamentable. Il eut un débit fabuleux, inconciliable avec son assurance à toujours déclarer que la plume n'était pas son outil. A part cela, ami sincère, plein de gratitude et capable de dévouement.

Il revenait des camps et criait beaucoup. Il avait aimé en Provence Catherine de Rouyère, brave fille qu'il inonda de vers mirlitonnesques. Il rapportait une odeur de cuirs militaires et d'oliviers fleuris.

Il dut prendre sous sa tutelle le petit Scarron et l'aider aux intrigues de théâtre. L'abondance de sa production lui donnait une autorité dans ce milieu. Sa physionomie resta certainement dans la mémoire de notre jeune abbé. Elle est tout entière consignée dans les *Boutades du capitan Matamore* :

Aujourd'hui des laquais me trouvant à l'écart
M'ont donné quantité de bonnes bastonnades,
Mais cet affront m'a mis dans de telles boutades
Que j'en ai dévoré les murs d'un boulevard.
Enfin, tout boursouflé de dépit, de rancune,
De rage et de fureur,
J'ai roué la fortune,
Ecorché le hasard et brûlé le malheur.

Les premières étapes de Scudéry en la capitale furent une course aux pistoles. Scarron n'était pas beaucoup plus fortuné et attendait son canonicat. A en juger par son expérience postérieure à faire fructifier ses œuvres, on peut supposer qu'il essaya par mille moyens, de se procurer les subsides nécessaires à ses festins de beau mangeur et de buveur émérite. Scudéry était ami de Tristan l'Hermite et de Rotrou. Avec eux assurément Scarron pénétra dans les tripots et les mystères de l'hombre et du tric-trac lui furent révélés (1). Il vécut le drame intérieur du jeu. La société tout entière des princes aux prêtres, des prêtres aux bourgeois était décimée par ce vice angoissant. Il y avait dans les différents milieux des professionnels du dé. On jouait jusqu'à sa chemise, comme il advint à Dassoucy (1).

Rotrou, amoureux de Caliste et de Perside, deux inconnues charmantes, à en juger par ses poésies,

(1) M. Henri Chardon *(Vie de Rotrou mieux connue)* affirme que Scarron et Rotrou ne se connurent pas avant le séjour au Mans du petit abbé. Nous croyons cependant fermement que cette connaissance fut antérieure. En effet, il est indiscutable que Scarron fréquentait les théâtres. Or Rotrou était l'auteur stipendié de l'Hôtel de Bourgogne. Amis tous deux de Scudéry, puisque leurs vers précédent sa tragi-comédie *Lygdamon et Lydias*, tout milite en faveur de leurs relations à l'époque où nous les plaçons. V. Dom Liron : *Singularités*, I, pp. 331, 332.

(2) Sorel : *Les maisons de jeux* ; Anonyme : *Les désordres du jeu* ; Dassoucy : *Aventures*.

pauvre, bohême et en servitude honteuse auprès des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, demandait aux tripots un complément à ses gains d'auteur salarié (1). Il tentait quelquefois de se corriger de ce vice. Lorsque Bellerose lui remettait l'argent de ses pièces, « il le jetait ordinairement sur un tas de fagots ». Puis le besoin le poussant, il secouait les fagots pour en faire tomber quelques écus. Mais il prenait à ce travail une telle fatigue qu'il se voyait bientôt obligé d'y renoncer; et ainsi se constituait-il des réserves pour l'avenir (2).

Scarron avait eu en sa belle-mère un trop bel exemple de joueuse endurcie pour ne pas à son tour tenter la chance. Rotrou déjà célèbre par le succès de ses pièces (3), Tristan l'Hermite et leurs amis communs l'encouragèrent de leurs contagieuses menées. Les tripots consolaient beaucoup de poètes que la rime n'avait pas enrichis. Voiture y trônait spirituellement (4).

(1) Henri Chardon : *Vie de Rotrou mieux connue.*

(2) *Anecdotes littéraires*, Paris, 1752, p. 129

(3) Fr. Parfaict : *L'Hypocondriaque*(1628), *Cléagénor et Doristée* (1630), *Diane* (1630) et peut-être *l'Hercule mourant.*

(4) Tallemant, *Hist.*. C'est assurément à cette époque que Scarron rencontra Voiture pour la première fois. Il n'a rien laissé de suffisamment positif pour qu'on puisse circonstancier leurs rencontres postérieures. Mais on peut préjuger que le cul-de-jatte avait pour l'épistolier une affection profonde si l'on pèse les termes de sa *Relation véritable de tout ce qui s'est passé en l'autre monde au combat des Parques et des Poètes, sur la mort de Voiture.* Voi-

Quand on avait fortement perdu, on se rabattait sur les femmes. Madeleine Béjart habitait au Marais, impasse Thorigny, et Rotrou tout près, rue Saint-François. Intéressante, jolie, très jeune et facile, elle jouait au Marais, et lançait des œillades au poète comique. On avait librement accès auprès d'elle. La chronique prétend considérable le nombre de ses amants. Peut-être fut-elle des ripailles et des godailles.

Par Tristan l'Hermite, Scarron fut admis à l'Académie de Gaston d'Orléans, où le comte de Modène, qui devait être l'amant de la Béjart, servait les turpitudes de son maître. C'était le milieu épicurien par excellence. Les femmes de théâtre y venaient en foule. On les y prenait au lacet des rimes, des boutades et des pistoles (1).

Ainsi vivait, plein de concupiscence, intempérant, joueur, bambocheur, le petit Scarron. Et quand tous les plaisirs étaient épuisés, le soir à la sortie des théâtres avec quelques drôles de son espèce, il partait pour la foire Saint-Germain. C'était à l'autre bout de Paris deux grandes halles couvertes d'une immense charpente. Neuf rues se coupant en angle droit les partageaient en vingt-quatre îles bordées

ture est mort en 1648. *La Relation véritable* est une sorte de pompe funèbre. Les talents du poète y sont célébrés sous une forme attrayante et burlesque.

(1) Lacroix : *La jeunesse de Molière.*

d'inombrables huches où paradaient les marchands. Une chapelle était au bout. On y célébrait tous les jours une messe expiatoire des friponneries commises (1).

Dès l'abord on s'embourbait dans une crotte épouvantable. Les chaises, les carrosses, les promeneurs se croisaient en un désordre affolant. Une infinité de quinquets épandait une lumière diffuse et des volutes noires de fumée. Un tintamare affreux de cris, de conversations, de sifflets, de flageolets, de flûtes, de cornets, de musettes, de hautbois, l'appel des marchands à la clientèle, le hèlement des bateleurs, le martèlement des chaudronniers, le tambourinement des joueurs de marionnettes brisaient le tympan le mieux averti. Et parfois sur cette cacophonie montait la voix sonore des trompettes. La blanque s'ouvrait, toute proche. C'était une loterie où le billet blanc perdait la partie. Les blanqueurs trompettaient d'un souffle terrible. Plus loin les pâtissiers offraient des gâteaux, des pains d'épice et des sucreries bariolées; une odeur infecte s'échappait de l'antre des gaufriers.

Ailleurs l'atmosphère devenait plus respirable. Le quartier tranquille des lingers et des marchands

(1) Sauval : *Antiquités de Paris* ; Fournel : *Le Vieux-Paris* ; Bernardin; *La Comédie italienne en France et le théâtre de la foire.*

de drap occupait une foule sage. On y débitait les tissus de Gournay, de Darnetal, de Rouen ; les points coupés de Gênes, les bonnets à la siamoise, les chemises de toile de Hollande.

Un cosmopolitisme étrange décorait un banc de porcelaine fine, de chinoiseries, de tapis du levant; les citrons, les oranges, les eaux de senteur, le thé, le chocolat, le café confondaient leurs arômes. Un autre quartier englobait les comestibles. Des épiciers y vendaient un poivre gris sternutatoire et des fromages milanais aux exhalaisons particulières. Des marchands tenaient boutique de peinture flamande. Les barbiers, les bottiers, les armuriers, les couteliers, les chapeliers, quincailliers, oiseliers, parcheminiers, chirurgiens pullulaient. Les chiens logeaient en un chenil comme une marchandise particulière.

Mais le coin le plus encombré était celui de la bijouterie et de l'orfèvrerie. Sous les lustres, il brillait de mille étincellements. Il attirait à la fois les coquettes et les tire-laine. La presse y était considérable. Le beau monde d'ailleurs ne fréquentait la foire que le soir. On se donnait rendez-vous chez les confituriers, où, selon Boursault, on mangeait tout son soûl d'exquises pâtes et friandises. On y buvait de l'aigre de cèdre, breuvage délicieux dont se délectaient les palais gourmands.

La foire Saint-Germain était un lieu de débauche

pour les gens du monde comme pour les filous. Dans le tohu-bobu général les billets glissaient des mains des belles aux mains de leurs amants. Les œillades s'entrecroisaient et les coins sombres profitaient aux étreintes et aux baisers. En ce « pays de piperie » chacun se trouvait pipé : le mari par sa femme et l'amant par la canaille rampante :

Foire, l'élément des coquets,
Des filous et des tire-laine,
Foire, où l'on vend moins d'affiquets,
Que l'on ne vend de chair humaine;
Sous le prétexte des bijous,
Que l'on fait de marchés chez vous
Qui ne se font rien qu'à la brune!
Que de gens chez vous sont déçus!
Que chez vous se perdent d'écus!
Que chez vous c'est chose commune
De voir converser sans rancune
Les galants avec les cocus!... (1)

« Poudrés, frisés, luisants, polis, les plumets » contaient des histoires aux souriantes écouteuses. Moustaches retroussées « à quatre étages » le chapeau large et l'épée battant les talons, ils prenaient le prétexte d'une dentelle à offrir pour offrir également leur service au déduit et l'accord se faisait avec quelques pistoles dans l'escarcelle de la marchande connivente. Les dragées de Verdun aussi permettaient l'instant de causerie durant le-

(1) Scarron : *Œuvres*, *La foire Saint-Germain*, à S. A. Royale, VII, p. 234.

quel se joignaient deux sourires et deux caprices.

Mais l'entour de cette madrigalade gracieuse, où se multipliaient en révérences les plumes des feutres masculins, était noir de mille incongruités et crimes. Dans les blanques et les jeux de dés, on soutirait leurs testons aux naïfs. Les patrons de ces bouges participaient de l'interlope et clandestine canaille dont les rues parisiennes étaient peuplées. Le théâtre des marionnettes, où exercait un affreux arlequin, entretenait parmi ses spectateurs une pègre sournoise experte à dévaliser les badauds; les marchands d'orviétan, les voltigeurs, les limonadiers italiens, les saltimbanques, les astrologues, les bateleurs, farceurs, opérateurs, les barnums des vaches à deux têtes et des veaux à figure humaine, des nains et des géants, des automates et des momies, avaient tous plus ou moins tâté du Châtelet et dormi sous le Pont-Neuf. Un brigandage facile s'exerçait sur les poches des dupes à robes de soie ou à pourpoint de velours. Les filles étaient, entre les coupe-bourses et les bourgeois, des intermédiaires habiles. Fardées d'une pommade de craie et de lard, elles promenaient leur impudence, arrêtées par un compliment, une caresse ou une injure, promptes à proposer le marché ou à provoquer les querelles, suivies de leurs braves qui demandaient raison des insultes ou récoltaient les pistoles du stupre.

Les mendiants aux pires désordres physiques, bandeaux cachant les plaies, bras en charpie, béquillards puant la crotte, la voix éraillée et quémandeuse, formaient une partie de cette société sombre, amie des ruelles et des coupe-gorges. Les écoliers et les laquais y rivalisaient de claques et de gueuleries. Une soldatesque féroce traquait les tenanciers de théâtre et de cabarets, s'imposant partout, passant au fil de l'épée les récalcitrants et les mauvais caractères.

Les cabarets tapissés luxeusement, couverts de glaces où se reflétait l'or et la lumière des lustres, s'engorgaient d'une multitude de grenouillards qui braillaient cependant que coulaient à torrents, dans la fumée des pipes, le muscat, l'hypocras, l'aigre de cèdre, les vins d'Espagne, de la Vendée, de Saint-Laurent, de Rivesaltes, de Malvoisie, et les eaux souveraines de Bourbon et de Forges. Une gloutonnerie de cannibales naissait autour des chapons et des pâtés, empourprait les trognes et suscitait les gauloiseries.

Le vol et l'assassinat étaient choses bénignes dans ce milieu de superbe élégance et de sombre friponnerie. Un mot faisait surgir les épées et les dagues. On se battait seul à seul ou par groupes. Le sang se mêlait à la boue du champ crotté où s'ébrouaient les chevaux. On se coupait les oreilles pour une bourse ou pour une femme volée. La vermine dans l'om-

bre tapie, sautait d'un bond sur le bourgeois égaré ou ivre. La bedaine trouée, les poches retournées, il dormait là jusqu'au passage du guet. Les beaux « porte-point coupé », privés de carrosses, étaient sujets aux mésaventures de l'ombre ; au sortir du confiturier où de galantes promesses avaient été faites, ils tombaient entre les pattes crochues des maltôtiers à l'affût. Et leur rêve de tendresse s'achevait dans l'autre monde (1).

Une foire où l'on trouvait tant d'agréments, à côté de tant de dangers, fut fréquentée assidûment par le jeune Scarron, trousse-cottes expérimenté. Les pénombres favorisèrent ses projets de paillardises, et s'il ne put, comme les seigneurs fortunés, vaincre les résistances à l'aide de précieux cadeaux, du moins fit-il servir le madrigal à ses conquêtes passagères.

Parce qu'il y avait en lui deux hommes contradictoires, l'un pratiquant les préceptes du sacré troupeau d'Epicure, l'autre conquis à la délicatesse et à la beauté, tendre, ému, imaginatif, charitable, il ne fut pas seulement l'hôte des cabarets et le coureur de filles. Le mondain suivait les lois

(1) Scarron: *Œuvres, La foire de Saint-Germain*, VII, p. 234; Colletet: *La foire Saint-Laurent;* Loret: *Muze historique*, 23 février 1664; F. Parfaict : *Mém. pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire;* Germain Brice : *Description de la ville de Paris*, 1717, pp. 135 et 136 ; Campardon : *Les Spectacles de la Foire de 1595 à 1791.*

de la stricte politesse et faisait du bel air parmi les hommes de réputation et les femmes de qualité. Les promenades du Cours-la-Reine virent gambader autour des chaises et farauder dans les carrosses au ventre damasquiné un petit abbé sémillant. On venait au Cours par la porte de la Conférence. Des allées innombrables, finement sablées, obscurcies par les voûtes d'arbres fleuris, menaient, avec lenteur, vers les bois des Champs-Elysées.

A gauche, la Seine ensoleillée et limpide ouvrait ses berges fleuries. Une haleine fraîche et parfumée fluait de la campagne proche. Des cavaliers causaient aux portières des carrosses où les dames altières étalaient les toilettes de velours et de soie et l'entrelacs des rubans graciles. Un va-et-vient de promeneurs s'établissait. Et, lorsque avait sonné l'heure de regagner les lointains hôtels du Marais, on avait le spectacle, en rentrant, de Paris dans sa gloire : au loin, le Pont-Royal et ses arches majestueuses, le Pont-Neuf et le grouillement de ses groupes passionnés ; à gauche, les îlots de verdure des Tuileries d'où émergeait l'ossature sombre du Louvre, les clochers de Saint-Germain-l'Auxerrois, la masse carrée de la tour Saint-Jacques et les tourelles du Châtelet; à droite, la tour de Nesle et celles, toutes noires, du Palais de Justice; puis le fin clocher ajouré de la Sainte-Chapelle, et enfin, longeant la berge du fleuve,

l'infini déroulement des maisons populaires et mercantiles (1).

(1) V. Cousin : *La Société française au XVIIe siècle, d'après le Grand Cyrus.* Le livre de Scudéry et, en conséquence, celui de Cousin, c'est l'admiration béate pour tout ce qui touche à la haute société de ces temps. On trouvera la contre partie de ces deux volumes dans celui du R. P. Archange Ripaut, gardien des Capucins de Saint-Jacques, et qui porte ce titre cacophonique : *L'Abomination des abominations des fausses dévotions de ce temps.*

LE MANS, PATRIE DES CHAPONS

L'Apôtre, malgré son culte pour saint Paul, pratiquait quelquefois le commerce des filles (1) et des bouteilles (2). Son épouse, sans doute, ne lui était pas suffisamment agréable pour qu'il lui consacrât une entière dévotion conjugale. Ces femmes acariâtres, usurières et joueuses se présentent à nos esprits avec des faces de duègues et des accoutrements singuliers. Elles n'ont, pour la bagatelle, qu'un médiocre enthousiasme. Le calcul, chez elles, a remplacé le sentiment.

Le conseiller, dès lors, nous paraît excusable d'avoir négligé les devoirs de son ménage et toléré les déréglements de son fils. Passionné aussi des

(1) Henry Arnault, *Lettre manuscrite* du 27 mars 1641.

(2) La lettre royale qui, quelques années plus tard, signifiait son exil au conseiller Paul Scarron, mentionnait, parmi d'autres griefs, son amour pour la bouteille.

poètes de la pléiade (1), il ne pouvait s'insurger contre un jeune homme qui modelait sa conduite sur leurs enseignements. Ronsard avait, de tout temps, aimé la fête et célébré ses maîtresses. Il était donc juste que l'abbé Scarron perdît quelquefois la notion de son état ecclésiastique.

Mais, derrière cette indulgence de philosophe cynique, mésalliée à une irréfragable bigoterie, veillait la rancune de la belle-mère. Durant cinq ans, elle travailla à retourner la sollicitude paternelle qui fournissait les subsides nécessaires aux agapes et aux orgies. La présence de son beau-fils lui devenait intolérable depuis que, madré et bec fin, il aiguisait sur elle son esprit en connaissance de cause.

Le petit Scarron, en effet, s'apercevait que l'intruse grugeait son père et les enfants du premier lit. Si le capital de la famille n'était pas entamé, du moins passait-il peu à peu dans la poche des uns aux dépens des autres. Il était à craindre qu'un jour le patrimoine eût, sans contrat préalable, glissé vers des destinées irrégulières.

Or, le jeune homme sympathisait trop avec les pistoles qui procurent sur cette terre des jouissances appréciables pour ne pas s'inquiéter des clandestins devenirs de l'héritage paternel. De là,

(1) Scarron : *Œuvres*, *Factum ou Requête*, etc., I, p. 120.

des fâcheries nombreuses qui assourdissaient les oreilles du conseiller. Cependant la femme, dans ce combat de toutes les heures, et sous couleur de le sauver des pires défaillances, eut raison du fils. Elle démontra sans peine qu'à baguenauder au théâtre, dans les cabarets et les foires, à s'acoquiner avec les poètes-larrons et les filles, on gagnait peu de réputation et encore moins de bénéfices. La notoriété naissante de l'écrivain ne tint pas devant l'avantage solide qu'offrait une prébende acquise par des services réguliers auprès d'un évêque opulent.

L'Apôtre se rendit à cette saine logique, et l'on fit des démarches pour transformer le petit collet réfractaire en une belle et chaude robe et le corps maigrelet en une bedaine profonde. Charles II de Beaumanoir, évêque du Mans, accepta le jeune Scarron, à titre de domestique, promettant pour plus tard de lui concéder quelque canonicat (1).

L'abbé dut sentir, à ce moment, quelque chose se révolter en lui contre la vocation forcée. Appartenir à l'Eglise dans les conditions où il lui avait appartenu jusqu'alors ne lui désagréait pas. Le

(1) La Beaumelle, *op. cit.*, et Bruzzen de la Martinière, *op. cit*,, mentionnent à une date fausse le séjour de Scarron au Mans. V. Paul Morillot, *op. cit.*, pp. 11 et 12, et Henri Chardon : *Vie de Rotrou mieux connue*, *La troupe du Roman comique dévoilée*, *Scarron inconnu*, I, p. 13.

petit collet ouvrait bien des salons qui demeuraient fermés au pourpoint et à la toge. En outre, on le considérait comme inexistant pour tous les actes condamnés. Il permettait le libertinage. C'était un habit de purgatoire destiné à conduire vers la vie pour la mieux connaître et sentir son inanité quand viendrait l'heure des prises de robe et des prêches enflammés. La robe effaçait les errements du petit collet : elle était comme une absolution générale (1).

Scarron, à vingt-trois ans, se trouvait un peu jeune pour le renoncement. L'habitude du bien vivre ne pouvait se concilier, dans son esprit, avec la domesticité du Maine. Finies désormais les bonnes parlottes des ruelles et les bons coups des cabarets ! Au lieu de jeter les assiettes d'une fin de repas à la tête des garçons (2), il faudrait murmurer des patenôtres, suivre les offices, se confiner chez soi, écouter le babillage des dévotes. Il est vrai, la table serait une ressource contre l'ennui de la benoîte province ; mais que vaudrait une table d'où seraient proscrites les belles aux seins nus et aux rubans facilement dénouables ?

Pourtant il fallut se soumettre à la volonté pa-

(1) Cosnac : *Mémoires*, 1856, I, p. 151, donne quelques renseignements sur les obligations du petit collet.

(2) François Colletet : *Les tracas de Paris*, dans *Paris ridicule et burlesque*, p. 295.

ternelle. Les paquets, accompagnés du mauvais sourire de la marâtre, partirent pour l'hôtellerie des coches. Le coche, c'était une grande malle d'osier balancée aux deux bouts sur des roues criardes et dures. Des fusils, des étuis à chapeaux, des paniers, des mannes, des ballots, des coffres, des marchandises de toutes sortes s'y accrochaient, retenus par de fortes cordes.

Lorsque le postillon eut à grand'peine enfourché l'un des quatre chevaux, le village roulant s'ébranla. Des cavaliers l'escortaient. Scarron, à loisir examina la compagnie : étrangers jargonnant, prêtres emmitouflés en de lourds manteaux, femmes masquées, marchands aux tournures roturières, gentilshommes provinciaux vêtus de sombres habits en drap d'Espagne (1).

Ces êtres lui donnaient un avant-goût de la petite ville où allait pour toujours peut-être s'engourdir son âme festoyeuse. Il n'apprécia pas la compagnie, non plus que les relais puants où des repas malpropres étaient servis. Pourtant, il songea que le Maine se recommandait aux gourmets par l'abondance et la succulence de ses chapons. Et cette pensée dissipa l'infection du voyage.

D'ailleurs le Mans, à première vue, était agréa-

(1) François Colletet : *Les tracas de Paris, Description d'un coche qui part de Paris.*

ble, coupé par le filet d'eau limpide de l'Huisne, environné de campagnes florissantes. Scarron reçut un accueil charmant de l'évêque Beaumanoir, gaillard svelte et racé, dont le visage ovale, couronné de longs cheveux bruns, souriait de ses yeux perçants et de sa bouche aux lèvres fines (1). Il connaissait l'Apôtre et savait la renommée de Pierre Scarron, évêque de Grenoble (2). Cela suffisait à créer de suite, autour de l'abbé, un milieu amical. D'ailleurs, Charles de Beaumanoir, homme distingué, riche et puissant, aimait s'entourer de beaux esprits, comme les grands seigneurs de l'époque. Il estima immédiatement l'heureux caractère de son obligé, et nous verrons que ce dernier lui dut, en partie, les sûres relations contractées dans cette ville.

Le chapitre de la cathédrale Saint-Julien n'était pas précisément un lieu de délices. Scarron y tenait sa place suffisamment pour ne point encourir de blâme. Au sortir des occupations ecclésiastiques, il se gaussait de la ville. L'élégance des Mancelles et des Manceaux produisait sur ce Parisien raffiné une irrésistible impression de ridicule. Les godelureaux renchérissaient sur la mode. Des manteaux

(1) Henri Chardon: *Scarron inconnu*, I, pp. 12 et suiv. Pour la généalogie des Lavardin-Beaumanoir, V. Paul Morillot, *op. cit.*, p. 13.

(2) Henri Chardon: *Scarron inconnu*, I, p. 18.

argentés couvraient leurs larges épaules sur lesquelles pendaient de longs crins graisseux coiffés de chapeaux aux ailes courtes. Grègues trop vastes, canons trop plissés, souliers énormes qui les aidaient à braver la crotte dont rues et chemins de ce pays fortuné étaient abondamment pourvus.

Mais les femmes surtout suscitent sa gouaillerie. Leurs yeux outrecuidants d'œillades n'ont cure des masques adornés de dentelles. Leurs coiffures inénarrables laissent échapper des flammèches de cheveux gras dont souffrent leurs robes de panne et de velours. Chez elles, la saison n'implique pas un changement de costume. Hiver comme été elles supportent les mêmes étoffes lourdes. Leurs souliers ont double apparence : dorés dessus, ils servent aux réceptions galantes ; ferrés dessous, ils narguent le temps et les cailloux. Le souci du linge propre les hante médiocrement. Pourvu que l'ornement extérieur soit frais, la chemise est d'un usage indéfini. De là le parfum de leurs « redoutables aisselles ». La coquetterie parisienne, qui inventa les mouches, servit aux Mancelles à se pailleter le visage de taches laides. Leur mauvaise haleine nécessite l'emploi constant de la cannelle, de la menthe, de la marjolaine, du thym, du pouliot, de la lavande et du mélilot, et, pour les éructations dont elles sont coutumières, l'anis fait la fortune des apothicaires. En outre, Mancelles et Manceaux

s'entendent à merveille pour une perpétuelle calomnie. C'est la terre du monde la plus inhabitable à un homme honnête, délicat, spirituel (1).

Heureusement, son séjour fut coupé, dès le début, par un agréable voyage en Italie. Le roi envoyait à Rome, dans un but politique, une ambassade de prélats que conduisait Richelieu, archevêque de Lyon. Charles de Beaumanoir en fit partie avec l'évêque d'Albi. Scarron, enchanté de l'occasion, les accompagna d'autant plus volontiers, que c'était alors la coutume des hommes de lettres et de cour de terminer leur éducation en Italie. En plus, il n'ignorait pas la réputation des festins donnés en la capitale catholique. Il y avait donc double avantage à abandonner pour quelques mois le morne chapitre Saint-Julien.

La société, là-bas, se trouva des plus choisies. L'abbé de Lavardin, neveu de Charles de Beaumanoir, les abbés de l'Eslée et de la Ferté, les maréchaux de Toiras et d'Estrées, le chevalier de Souvré, d'autres encore formaient autour de l'ambassadeur de France, M. de Noailles, un cénacle joyeux. A la suite de M. de Noailles, était venu le poète Maynard, luxurieux luron et bel ivrogne,

(1) Scarron : *Œuvres, Epître à Mme de Hautefort*, VII, p. 131 ; nous savons cette épître postérieure (1646) aux événements relatés à cet endroit, mais nous pensons que l'opinion première de Scarron sur les Manceaux la lui inspira plus tard.

ami de Flotte, qui sympathisait avec tous les camps. Il s'éprit du jeune Scarron (1) et, avec l'abbé de Lavardin, ils composèrent un trio insoucieux des affaires épiscopales. L'abbé de Lavardin passait pour un franc viveur. Il succéda plus tard, au Mans, à son oncle Charles de Beaumanoir, et son administration fut telle, qu'après sa mort on fut obligé de redonner l'ordination aux prêtres de son diocèse. On juge, par la présence de ces deux compères, combien grande fut la dévotion de l'abbé Scarron.

Rome, pour lui, résuma la vie la plus déséquilibrée qu'il soit possible de mener au milieu du luxe et de la fantaisie des propos. La table était extraordinaire chez le cardinal de Richelieu. On y servait des vins de Bourgogne commandés spécialement pour ces circonstances, des sauces et des ragoûts dont pâlissaient de dépit « les tristes cardinaux d'Italie » (2). Dire ce que Maynard, Scarron, Lavardin engloutirent durant les huit mois passés dans la cité des Césars, serait impossible. La correspondance du poète des *Priapées* le laisse entrevoir par la gratitude qu'elle témoigne à l'égard

(1) Maynard : *Œuvres*, 1656, p. 133; Scarron, *Œuvres*, *Epître à M. Maynard*; *Epigramme sur M. Maynard*, VII, pp. 158, 348; Scarron lui portait beaucoup d'affection et le lui témoigna lorsqu'il publia chez Courbé son volume de vers.

(2) Maynard, *ibid.*, p. 352.

de Monseigneur de Lyon. D'ailleurs, pour excuser les débordements de cette ambassade amie de la poésie et du libertinage, il y avait un grand exemple : le pape Urbain VIII recevait favorablement Maynard, lui offrait son recueil de poésies latines et acceptait, au prix de quelques pistoles, des odes et autres versifications.

La haute société romaine prisait fort la compagnie des prélats français. Elle hantait leur maison, partageait leurs repas, se mêlait aux conversations badines, assistait aux mascarades que Richelieu autorisait volontiers, ayant l'âme aisément détournée des préoccupations religieuses.

Devant une tablée de cardinaux émerillonnés, d'évêques balbutiants, d'abbés allumés et de seigneurs flageollants, Maynard, retrouvant la bonne atmosphère des cabarets parisiens, disait des vers :

> Avant que d'être ton amant
> J'estois un homme si charmant
> Que pour un fil de mes cheveux
> Les Vestales rompoient leurs vœux.

Ou bien, quelqu'un commençait d'interminables histoires de maris cocus, mises à la mode par Florence, et où le rôle des représentants de l'Eglise ne paraissait pas des plus édifiants. Et chacun ajoutait son anecdote épicée au menu déjà stimulant des cuisiniers lyonnais. L'anecdote, comme le

poivre, forçait les gosiers aux multiples rasades (1).

A part le geste trop fréquent des gobelets, c'était la raideur et la dignité des mitres, des toques et des petits chapeaux, les offices cérémonieusement suivis, la pompe des processions, le baiser des anneaux améthystes, les génuflexions et les agenouillements, l'encens montant vers les tabernacles, les chants ardents des maîtrises...

Puis les visites courtoises dans les hauts et sombres palais, un froufroutement de robes soyeuses sur les parquets, un chuchottis de voix bénignes, des conspirations ébauchées, des offices auprès du Saint-Siège acquis par l'intrigue sournoise, une vie sourde dans la tranquillité et l'honnêteté de l'apparence...

Pour Scarron, pour Lavardin, pour Maynard, les menées intérieures des âmes demeurèrent invisibles. Ils ne cherchèrent pas à sonder quels mystères cachaient l'humilité des attitudes, la suavité des voix, la benoîterie des gestes, la quiétude des appartements, mais plutôt à savoir si la vertu des femmes romaines prêtait aux commentaires des

(1) Tallemant, *Hist. du cardinal de Richelieu* (le ministre, il y est parlé de son frère l'archevêque de Lyon) ; *Hist. de M. de Lyon*; Abbé de Pure : *Vie du cardinal de Lyon*, en latin; Scarron : *Œuvres, Lettre à M. le Surintendant*, I, p. 229. Il y rappelle que l'archevêque de Lyon donnait la permission de faire le fou.

conteurs et si les vins des sept collines soutenaient la comparaison avec ceux des plaines gasconnes. Ils ne furent pas autre chose, à la table des prélats ambassadeurs, que des fous lucides, des amuseurs de talent, des jongleurs habiles à inventer et à dire.

Ils rencontrèrent par hasard Poussin qui rêvait parmi les splendeurs éparses du Passé et cherchait sous les dômes de Saint-Pierre et parmi les salles du Vatican l'énigme de la Beauté. Ils l'entraînèrent avec eux, essayant de le niveler à leur hauteur de pitres sensuels et godailleurs. Poussin avait une autre conscience intellectuelle. Il voyait avec des yeux admiratifs et inspirés. Il se pénétrait de l'inaltérable rêve ancestral inscrit sur les murailles, au fronton des monuments, sur le marbre des colonnes, sur les toiles frémissantes, sur les tombeaux rangés en allées triomphales et jusqu'au fond de la terre où les catacombes creusaient leurs galeries.

Poussin, malheureux en France, réalisa, grâce au poète Marino, son vœu de voisiner à Rome avec le génie et de lui emprunter la matière de ses compositions. Il habitait au Pincio une maison modeste qu'embellissait de son amour la douce Marie Dughet. On y embrassait la ville tout entière, avec ses dômes et les clochers de ses églises et l'admirable campagne. Le peintre y complétait ses

études de la contexture anatomique. Quelquefois l'opulent neveu du pape, Barberini, visitait ce lieu de tranquille sérénité où devaient naître des œuvres impérissables. Il était le commensal et le Mécène de l'artiste et déjà, en sa faveur, avaient été brossées la *Mort de Germanicus, la Prise de Jérusalem, le Martyre de Saint-Erasme, l'Enlèvement des Sabines* et *les Noces Aldobrandines* (1).

Lorsque Scarron apporta son museau matois dans cette sévère demeure, le peintre travaillait aux *Sept Sacrements* demandés par le commandeur del Pozzo. Le jeune abbé fut frappé sans doute par la ferveur religieuse de cet homme si éloigné de sa propre conception de la vie et qui plaquait sur la toile les types d'une inégalable beauté. Son admiration l'y arrêta, insoucieux, durant les heures que lui concédait l'artiste, des boutades de Maynard et des divertissements de la prélature, tout entier absorbé dans la contemplation des surhumaines figures évoquées par l'habile pinceau. Le Scarron tendre et chimérique qui sommeillait sous la marionnette grimacière s'émouvait et crayonnait à son tour des images où souriait

(1) Nicolas Poussin : *Lettres* ; Bouchitté : *Le Poussin, sa vie et son œuvre;* Maria Graham : *Mémoires sur Nicolas Poussin* ; Lambry, *Essai sur la vie et les tableaux de Poussin* ; Perrault : *Les Grands Hommes de ce siècle.*

une enfantine ardeur de beauté. Le geste du petit abbé, s'essayant à reproduire, aux côtés du grand évocateur d'histoire, les fantômes falots de son imagination, montre mieux que de longues considérations que ses infirmités postérieures l'engagèrent à conformer son œuvre à l'inharmonie de son physique...

Peut-être le Poussin tenta-t-il de l'intéresser aux réalisations de la pensée humaine écloses dans cette ville privilégiée. Il avait pour Raphaël un culte mystique et allait aussi fréquemment revoir, à la villa Ludovisi, le *Jeu des Amours* du Titien. Scarron ne semble pas s'être ressouvenu de ses entraînements vers la Beauté et des sensations profondes que remuait en lui la parole grave de l'artiste (1).

D'ailleurs les impressions étaient éphémères dans son âme. Elles ne laissaient pas de traces ou, du moins, il s'efforçait de maîtriser leur empire. En outre, il adorait la vie dans le Présent et Rome ne la lui présentait que dans le Passé. Petit et grêle,

(1) On conserve à Fontenay-aux-Roses, deux cartes dessinées par Scarron représentant l'*Empire goguenard* et la *République de Rabat-joie*. Pour les relations du cul-de-jatte avec Poussin, V. les *Lettres* de ce dernier. Scarron, par l'intermédiaire de M. de Chantelou, lui demanda une de ses toiles. Il l'assassina de ses volumes. Mais ils n'étaient pas faits pour se comprendre. Poussin dédaignait le burlesque. Cependant, afin de se débarrasser de l'importunité de Scarron, il lui envoya le *Ravissement de Saint-Paul*, toile qui, un jour de misère, prit le chemin des salles de vente.

il se sentit écrasé par la majesté de l'histoire montant de chaque pierre et par la tristesse des ruines pieusement conservées. Une rancune lui vint contre toute cette splendeur morne de l'architecture élevée sur l'obscure taciturnité des sarcophages. L'inutilité et la vanité lui en apparurent. La mort qui habitait les souterraines régions de cette cité orgueilleuse et froide la lui rendit odieuse. Le rire et peut-être le scepticisme jaillirent de sa plume et les quatorze vers d'un sonnet continrent le jugement réaliste du burlesque sur le grand caravansérail du tombeau qui s'érige, indéfectible et menaçant, au sein de l'Italie parfumée par la poésie de ses bardes, la grâce de ses femmes et la joliesse de ses fleurs (1).

Après ce cri de révolte sincère et justifié, Scarron quitta ces parages de haute vertu catholique. L'ambassade avait accompli son mandat et Charles de Beaumanoir regagna le Maine. Quelque temps après l'arrivée en la capitale des chapons (2), une vacance se produisit au chapitre Saint-Julien par la mort du chanoine Melot, l'homme le plus processif du royaume, et Scarron fut investi du titre en suspens avec la bienheureuse prébende qui le complétait. L'ancien domestique de l'évêque s'ima-

(1) Scarron : *Œuvres*, *Sonnet*, VII, p. 330.V. dans le même sens, la *Rome ridicule*, de Saint-Amant.

(2) 18 décembre 1636.

gina dès lors en voie de prospérité, bien qu'il ambitionnât de préférence quelque grasse cure ou quelque riche prieuré. Mais un neveu du chanoine Melot contesta à son profit la validité de la donation et, durant trois ans, les procureurs se débattirent entre les deux adversaires également acharnés à conserver la possession d'écus faciles à gagner (1).

Malgré ces préoccupations procédurières Scarron vécut une existence en partie double. Il remplit ses devoirs ecclésiastiques et, la messe entendue, les vêpres expédiées, il se crut dégagé de toute obligation à l'égard du sacerdoce. La famille de Lavardin-Beaumanoir lui fut presque immédiatement ouverte. Elle avait des mœurs larges et elle accepta sans se formaliser son enjouement et ses libres gaillardises. Lavardines et Lavardins prônaient le bien-être. La gloutonnerie naturelle de Scarron grandit sous leur influence. Et il rendit grâces au Seigneur d'avoir, dans la contexture de son animal, donné à sa panse l'élasticité.

Outre que l'évêque Charles de Beaumanoir pratiquait le libertinage et demeurait plus longtemps à table qu'à l'oratoire, on festoyait au château de Malicorne, chez la marquise de Lavardin, alors comtesse de Modène, délaissée de son mari pour

(1) Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, pp. 26 et suiv.

les beaux yeux de la Béjart (1). L'abbé de Lavardin y faisait bonne figure, continuant dans le Maine l'inconduite de Rome. Il devait plus tard s'illustrer par le luxe de ses dîners et mériter, avec son séide Costar, l'accusation d'athéisme (2). Le marquis et le baron de Lavardin n'eussent point, pour un empire, fait déchoir la réputation gastronomique de leurs proches. Enfin Madeleine, l'infante, présidait les ripailles de sa beauté spirituelle (3).

Non loin du Mans, s'élevait le château de Sablé que la célèbre marquise visitait quelquefois. On la disait galante. « L'amour qu'elle avait d'elle-même la rendait un peu trop sensible à celui que les hommes lui témoignaient (4). » Elle avait eu nombre d'amants, dont M. de Montmorency qui pénétrait chez elle par la fenêtre. Armentières jouissait de ses faveurs dernières. A Paris, il l'allait trouver déguisé en femme. Au Mans, il avait ses coudées plus franches (5). Plaisant et fou, cet amoureux

(1) Paul Lacroix : *La Jeunesse de Molière*, pp. 44 et suiv. Mais Lacroix fait une erreur : Le baron de Modène n'était pas veuf. V. Henri Chardon : *Nouveaux documents sur la vie de Molière. M. de Modène, ses deux femmes et Madeleine Béjart.*

(2) Tallemant : *Hist. de Costar.*

(3) Pour la famille Lavardin, V. Scarron : *Œuvres, Epithalame du comte de Tessé et de Mlle de Lavardin*, VII, p. 206.

(4) Motteville : *Mémoires ;* V. Cousin : *Mme de Sablé ;* Costar : *Lettres.*

(5) Tallemant : *Hist. de Mme de Sablé.* Le château d'Armen-

d'avant la bigoterie qui tombe sur les coquettes au déclin, traînait avec lui une renommée de paillardises. De Sablé il sauta chez Lavardin. L'infante Madeleine lui plut. Il la courtisa. On le crut féru de tendresse au point d'épouser. On les laissa bavarder ensemble de leurs affaires. Il la tint « quatre ans le bec dans l'eau ». Il n'était pas fâché « qu'on crut qu'il estoit bien avec elle » (1). A la fin il fallut se déclarer. L'hypocrite découvrit son jeu. Le marquis de Lavardin, homme de guerre brutal, le tua en duel. La tragédie confinait ainsi à la comédie dans ces familles aimables, polies, raffinées.

La trahison d'Armentières ne désola pas l'infante Lavardin. Les compromissions restaient superficielles chez ces personnages puissants. D'ailleurs le sang avait lavé l'insulte. Les compétiteurs revinrent nombreux sollicités par l'avantage de l'alliance. Parmi eux le comte de Tessé, châtelain de Vernie, dont Scarron vante l'hospitalité confortable, fut distingué et un mariage s'ensuivit. Pour récompenser Lavardin et Tessé d'avoir entretenu son appétit d'ogre et sa soif de dominicain, le chanoine

tières était situé dans les environs. Ce fut sans doute au château de Sablé que Scarron connut la Mesnardière, médecin de la marquise, qui s'évertuait à la préserver de ses imaginations pessimistes et de son éternelle crainte de la petite vérole.

(1) Tallemant : *Hist. de Mme de Sablé.*

de Saint-Julien célébra leurs mérites en une épithalame où éclate sa verve rabelaisienne :

O bien heureux amants, vos ennuis sont passés ;
O comte fortuné, riez, sautez, dansez ;
Riez, sautez, dansez, comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez
Puisse sortir bientôt une heureuse lignée,
Hymen, io, hymen, ô hyménée !...
Enfin l'infante Lavardine
Est femme d'un fort bon mari.
Enfin un comte favori
Lui tâte quand il veut de la main la poitrine.
Mais elle peut pareillement
Lui tâter l'estomac, elle peut mêmement
Lui passer la main sur l'échine... (1)

On juge par là quelle indépendance d'allures régnait en ce milieu et que l'évêque Beaumanoir, non plus que l'abbé de Lavardin n'y apportaient l'exemple de la contrition et de la pénitence. On y voyait d'ailleurs d'autres poètes que Scarron, et de ceux, précisément, qui ne servirent point de modèle d'austérité, Tristan l'Hermite notamment, familier de Gaston d'Orléans, ami du comte de Modène dont il fut un peu l'entremetteur dans sa liaison avec la Béjart. Il se prétendait l'allié des Lavardin. Il avait connu la marquise chez le duc de Mayenne et le marquis de Villars. Il avait une prédilection pour Madeleine dont il

(1) Scarron : *Œuvres, Epithalame du comte de Tessé et de Mlle de Lavardin*, VII, p. 206.

appréciait la beauté, l'esprit et les connaissances multiples (1). Il aspirait à devenir son maître ès-arts et, de temps à autre, lui adressait quelques vers gracieux en hommage :

Le bruit que vous venez ici
A semé des fleurs de souci
Sur des teints de lys et de roses (2).

Le marquis de Jarzé, allié aux Lavardin, était également leur hôte et l'ami de Scarron. Ecervelé bruyant, audacieux et cynique, il participait aux fêtes des cabarets et devait plus tard être, à Paris et au Mans, un des grotesques et malveillants héros de la grotesque Fronde (3).

Scarron, souple convive de tous les amphytrions généreux s'insinua chez François d'Averton, comte de Belin, ami intime de Charles de Beaumanoir. Peut-être l'avait-il rencontré autour des comédiennes du Marais dont l'une, la Lenoir, faisait ses délices avec l'assentiment de son complaisant époux (4). A Paris, dans son hôtel, rue Porte-Foin ; au Mans dans ses admirables châteaux d'Averton et du Plessis, le comte de Belin s'entourait de

(1) Costar : *Lettres*. Elle cultivait les sciences et s'adonnait à la poésie.

(2) Bernardin: *Tristan l'Hermite*.

(3) Scarron : *Œuvres, Epithalame du comte de Tessé*, VII, p. 206 ; Eusèbe Pavie : le *marquis de Jarzé* dans la *Revue d'Anjou*, 5e s., 1881. III, 61-141 ; Tallemant : *Hist.*

(4) Tallemant : *Hist. de Mondory*.

poètes et d'artistes. Il se mêlait à leurs querelles et goûtait en dilettante leurs œuvres. Ses demeures provinciales surtout leur étaient un refuge de grasse liesse et de douce quiétude. Aménagées de façon fastueuse, elles enfermaient de véritables cercles mondains et littéraires (1). La présence du comte de Belin dans le Maine transformait la physionomie de cette province. Dès qu'elle était signalée, les meilleures troupes de comédiens affluaient. Les hôtelleries s'emplissaient et les tripots refusaient du monde. Les dames provinciales prenaient des leçons de tenue avec celles venues de la Cour.

Le comte possédait un superbe équipage de chasse. Les femmes sur leurs haquenées, les hommes hérissés de buffletteries sillonnaient à sa suite les campagnes giboyeuses et les bois gardés. Et, au retour de ces équipées cynégétiques, les tables réunissaient les gourmets autour des plats savoureux et choisis. Après quoi le bal s'ouvrait du château à l'hôtellerie et les ballets et les courantes créaient parmi les seigneurs parisiens et les gaudelureaux du Mans une émulation d'élégance (2).

La comtesse de Belin, belle-fille du comte et son mari ; Marie de Saint-Gelais, marquise de Pezé

(1) Henri Chardon : *Vie de Rotrou mieux connue.*

(2) Scarron : *Roman comique*, 2e part., chap. XVII ; le comte de Belin est représenté sous les traits du marquis d'Orsé.

dont Tallemant conte mainte incartade ; Mme de Blérancourt, femme du célèbre avare ; les Lavardin et les Tessé ; le duc de Tresmes, gouverneur du Maine et son secrétaire Rosteau ; le gros d'Avaugour ; le grand prévôt Neveu ; les de Vassé ; le commandeur de Monteclaire ; de Charmoy ; le mauvais plaisant et goguenard de Villaine ; MM. de Souvré et de Madaillan ; la famille Le Vayer et l'abbé de La Motte Le Vayer ; l'avocat Mathurin-Louis des Malicottes ; les Portail ; le sénéchal des Essarts étaient les visiteurs ordinaires du château du Plessis (1). Scarron les y rencontra tous plus ou moins et fut plus ou moins admis à leur foyer. L'exilé trouvait ainsi dans le Maine une nouvelle patrie. Il ne regrettait plus Paris puisque l'esprit de Paris se transportait et s'acclimatait dans la débonnaire province.

A l'heure où le cuistre Scudéry ameutait le Parnasse par sa ridicule querelle avec Corneille, Rotrou que le comte de Belin avait autrefois tiré des griffes de l'hôtel de Bourgogne, se trouva réuni au château d'Averton avec Scarron et Mairet. Rotrou, personnage élégant et fin, disert, bon enfant, sortait d'une jeunesse orageuse. Il portait avec lui la séduction de la capitale. Le bisontin Mairet triomphait comme lui au théâtre. Mais plus

(1) Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, pp. 112 et suiv.

soucieux que l'auteur de l'*Hercule mourant* des jalousies suscitées par le foudroyant éclat du *Cid*, il se disposait à soutenir les prétentions oiseuses de Scudéry (1).

M. de Belin était malade et son ami l'évêque de Beaumanoir entrait à demi dans la tombe. Les plus cruels pamphlets dont souffrit la gloire de Corneille furent écrits autour de ces deux moribonds. En vérité Rotrou n'eut, en cette affaire, qu'un rôle secondaire. Il ne voulut pas accéder aux vœux inavoués du comte de Belin qui menait la cabale. Il essaya de concilier la rage de Mairet avec le juste ressentiment de Corneille. Ses actes eurent une noblesse dont Scarron, au fond de soi plein de bonhomie, eût dû tirer une salutaire leçon. Mais le petit chanoine ne pensait pas que la postérité perçât un jour l'anonymat de ses libelles. Il ne croyait pas à la postérité. La modestie de ses jugements compensait l'outrecuidance de ses gestes. Mairet était son ami. Il prit parti pour l'amitié contre le génie et traça la plus odieuse de ses pages (2). L'injure et la grosse ordure y bouffissent un style de harengère. C'est une préface malencontreuse à la *Mazarinade* et à la *Baronade*. Toute la boue du Maine y est entrée. Si, plus tard, le même Scarron, venu

(1) H. Chardon: *La Vie de Rotrou mieux connue.*

(2) *Apologie de M. Mairet contre les calomnies du sieur Corneille, de Rouen.*

à résipiscence, dînant chez lui et non point chez les autres, et dès lors délivré de certaines obligations à la flatterie, n'avait effacé cette bassesse en faisant amende honorable (1), elle enlaidirait son œuvre d'une tache indélébile (2).

Charles de Beaumanoir et Rotrou avaient, à Bonnétable, petite ville proche du Mans, une amie et une protectrice en la comtesse de Soissons. L'évêque se rendait souvent à son château en compagnie de Scarron, par des chemins argileux où les coches s'embourbaient (3).

Veuve, la comtesse conservait quelque majesté sinon quelque beauté. Ses manières agréables, sa bienveillance, faisaient oublier ses yeux exorbités (4). Autour d'elle rayonnaient ses filles Louise de Longueville et la princesse de Carignan et sa petite-fille Mlle de Longueville. Comme M. de Belin, elle raffolait de la comédie. A Paris et dans le Maine, les troupes de campagne trouvaient toujours chez elle une scène somptueuse et une aimable assistance. Louis de Mollier, musicien et luthiste,

(1) Il parle en plusieurs endroits de « l'inimitable Corneille » et notamment, *Roman comique*, 2e part., chap. XVIII.

(2) H. Chardon, *op. cit.* La querelle de Mairet et de Corneille est longuement relatée.

(3) Scarron s'en est ressouvenu dans le *Roman comique*. La charrette des comédiens s'embourbe sur le chemin de Bonnétable. Peut-être lui arriva-t-il à lui-même quelque aventure dans ces parages.

(4) Tallemant : *Hist. de Mme de Soissons.*

lui servait de gentilhomme. Il organisait des ballets. On dansait selon des rythmes de son invention en chantant des couplets composés par un poète de l'entourage (1).

Elle emmenait toujours avec elle ses officiers, Campion et Senneterre. Senneterre et sa sœur, pie grièche laide et maigre, la gouvernaient et la grugeaient, car elle se « laissait empaumer » facilement. En quelques années ils acquirent de lourds sacs d'écus dans sa maison et essayèrent même de la tenir tout entière par un ragoût de sensualité. Mais Senneterre usa vainement des madrigaux (2). Pourtant Mme de Soissons avait des mœurs larges. Elle accueillait à Bonnétable cette gaillarde comtesse de Vertus qui, à cinquante ans, belle encore, encourageait les privautés, perpétuant une tradition familiale de galanterie. « Sa maison était le palais d'Atlante : chacun y trouvait sa maîtresse. » Elle portait des robes de jeune fille, allait à la comédie et apprenait les nouvelles figures de danse (3).

On acceptait aussi l'abbé de Croisilles dans ce monde singulier où toutes les inconduites semblaient réunies. Il écrivait. On avait de lui *Les*

(1) H. Chardon : *La troupe du Roman comique dévoilée, App.*, IV, pp. 159 et suiv.

(2) Tallemant : *Hist. de Senneterre et sa sœur.*

(3) Tallemant : *Hist. de la comtesse de Vertus.*

Héroïdes ou *Epîstres amoureuses* dont le cardinal de Richelieu disait : « Quiconque voudra trouver du françois dans cet ouvrage, ayt recours au privilège. » Une histoire de mariage clandestin le conduisit quelque temps au Châtelet. Il ne s'en portait pas plus mal, fort content de lui-même, toujours souriant sous l'auréole de ses cheveux roux (1).

Quand Bonnétable, Sablé ou Averton ouvraient leurs portes, Le Mans se sentait revivre et Scarron retrouvait sa verve des jours anciens. Mais l'aristocratie parisienne faisait des apparitions rares, pour des repos ou des exils, pour des chasses ou des rêveries. En dehors de ces apparitions, on retombait dans le calme plat, la calomnie florissante et les multiples rasades autour des chapons. On s'ennuyait à mourir, nonobstant les maîtres d'hôtels stylés. Il manquait à la population bouffie de viandes et de méchanceté un peu d'exercice qui allège le corps et un peu de fantaisie qui allège l'esprit.

Bien que Scarron eût, à l'évêché de Beaumanoir et chez les Lavardin de quoi satisfaire ses tendances au libertinage, il semble qu'il ait été obligé de réagir contre la mélancolie de la province. Il réagit de deux façons différentes : d'abord en documentant inconsciemment le *Roman comique* dont les

(1) Tallemant : *Hist. de Croisilles et ses sœurs.*

héros se présentaient sur ses pas ; ensuite en participant aux orgies des débauchés condamnés à vivre sur la triste terre mancelle. Il y a dans le *Roman comique* une part de réalité et une part d'imagination. L'œuvre, écrite après le départ du Mans, et avec un sens anachronique qui dérouta les plus habiles chercheurs de clefs, se rattache tout entière aux fréquentations et aux désordres du petit chanoine (1). On aurait pensé que la robe, chez lui, assagirait les penchants du petit collet. Mais elle servit seulement à voiler les rotondités d'une bedaine déjà méritoire dans cette patrie des bedaines.

Force nous est maintenant, pour examiner dans ses détails intimes l'existence mancelle de Scarron, de mêler à nos dissertations les pages du *Roman comique*. Ses rancunes contre la société ennuyeuse et pédante, ses griefs contre la gent ecclésiastique assujettie à l'évêché, ses obscures attaches aux godailleurs et aux comédiens y sont relatés avec un esprit, une éloquence, une minutie d'observation qui font de cette œuvre le seul document authentique sur les mœurs provinciales et sur les mœurs des troupes nomades du XVIIe siècle.

(1) V. la discussion sur les clefs du Roman comique dans Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, pp. 1 et suiv. Cet érudit manceau a établi par des documents probants une clef parfaitement vraisemblable. Nous lui emprunterons donc les noms des personnages réels qu'il substitue à ceux donnés par Scarron.

La protection de l'évêque Beaumanoir introduisit Scarron dans le milieu parlementaire qui entourait Marguerite Le Divin, femme Bautru, de sa gravité prétentieuse. Les Le Corvaisier, les Belocier, les Barbe, les Legras, les Marest, gens vaniteux et riches, parvenus aux charges élevées des juridictions, en étaient les pontifes. L'imposant cortège de ces enrobés épris de leur importance, tenant le pays sous leur férule judiciaire, l'intimida longtemps et cette intimidation nécessitait des représailles. Marguerite Le Divin épousa un parent de ces Bautru, féconds en bouffonneries, qui passaient à la Cour pour de fieffés ivrognes et des écervelés (1). Elle porta le poids de l'incurable sottise de son entourage. Elle avait été à un baptême la commère de Scarron, dès son arrivée au Mans. On ne pourrait établir quel genre de relations il entretint avec elle. Peut-être dédaigna-t-elle ses avances ; peut-être lui adressa-t-elle des œillades dont il ne voulut s'apercevoir. Il eut dans tous les cas contre elle un sérieux motif de ressentiment. Il l'introduisit toute vive dans le *Roman*. Elle avait quarante-cinq ans et se faisait appeler Mme de Serrant de peur qu'on ne prononçât Bautru à l'italienne. Serrant et Bautru s'immortalisèrent en Bouvillon (2).

(1) Tallemant : *Hist. de Bautru.*

(2) Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, pp. 13 et suiv., II, pp. 129 et suiv.

Mme Bouvillon « était une des plus grosses femmes de France quoique des plus courtes ». Elle portait « bon an mal an sur elle trente quintaux de chair, sans les autres matières pesantes qui entrent dans la composition d'un corps humain ». « Très succulente, comme toutes les femmes ragotes », elle conservait dans sa maturité un goût pour la jeunesse.

Et voici que Scarron, remémorant peut-être une aventure personnelle, la pousse brutalement dans le dévergondage de ces coquettes incapables d'abdiquer devant les menaces de l'âge. Elle a rencontré à l'hôtellerie Destin, comédien de campagne dont le physique est séduisant. L'idée lui vient d'assurer une digne retraite à sa sensualité inassouvie en conquérant ce parfait cavalier. L'idée n'est pas neuve et point aussi extravagante qu'on le pourrait supposer : en amour les extrêmes se touchent.

Mme Bouvillon « se recoiffa, se frisa et se poudra, se mit un tablier et un peignoir à dentelles ; et d'un collet de point de Gênes de son fils, se fit une collerette. Elle tira d'une cassette une des robes de noces de sa bru, et s'en para ; enfin elle se transforma en une petite nymphe replète. » Et lorsque Destin fut arrivé, l'ayant entretenu de mille riens qu'elle excellait à dire, « la grosse sensuelle ôta son mouchoir du cou, et étala aux yeux

de Destin qui n'y prenait pas grand plaisir, dix livres de tétons pour le moins, c'est-à-dire la troisième partie de son sein, le reste étant distribué à poids égal sous ses deux aisselles. La mauvaise intention la faisant rougir (car elles rougissent aussi les dévergondées), sa gorge n'avait pas moins de rouge que son visage, et l'un et l'autre auraient été pris de loin pour un tapabor d'écarlate. Destin rougissait aussi, mais de pudeur, au lieu que la Bouvillon, qui n'en avait plus, rougissait je vous laisse à penser de quoi. Elle s'écria qu'elle avait quelque petite bête dans le dos; et, se remuant en son harnais, comme quand on y sent quelque démangeaison, elle pria Destin d'y fourrer la main. Le pauvre garçon obéit en tremblant, et cependant la Bouvillon, lui tâtant les flancs au défaut du pourpoint, lui demanda s'il n'était point chatouilleux. Il fallait combattre ou se rendre (1). »

Bienheureusement survint un fâcheux qui tira le jeune homme d'affaire. Et Mme Bouvillon, de cette crise de sensualité rentrée, gagna le *choléra morbus*.

Et ainsi les Bouvillon courent le monde. Il en est de tous les temps et de tous les milieux, de grosses et de sèches, de belles et de laides. Le ridicule qu'on jette sur elles est un préjugé. Elles

(1) Scarron : *Roman comique*, 2e part., chap. VIII et X.

sont un foyer où brillent encore, parmi les cendres, quelques charbons. Ces charbons peuvent allumer l'incendie. Rien ne saurait prévaloir contre la grâce, la sollicitude, la tristesse de la femme qui va mourir à la beauté et nous croyons que pour s'en être si cruellement vengé Scarron dut en être cruellement dédaigné.

Tout l'entourage de Marguerite Le Divin ne subit pas d'ailleurs la conséquence de cette offense mystérieuse. L'intérêt du petit chanoine le faisait circonspect à l'égard de ceux qui eussent pu lui chercher noise. Lorsque le *Roman comique* parut, Mme Bouvillon avait quitté cette terre, inhumée chastement, avec, sur l'acte d'inhumation, la mention de sa piété apparente. Mais Jacques Chouet, sieur de la Gandie, conseiller au Parlement de Bretagne, allié à la puissante famille des Le Vayer que Scarron fréquenta assidûment, vivait encore (1). Il fallait ménager son influence. Les juges n'avaient pas toujours l'âme endurante, témoin celui qui fit emprisonner le farceur Gros-Guillaume.

Scarron portraitura donc en beau le parlementaire breton. Jacques Chouet devint M. de la Garouffière. La Garouffière était le nom de coteaux situés à l'entour du Mans où poussaient des vignes appartenant au chapitre Saint-Julien. Le chanoine s'y

(1) Henri Chardon, *op. cit.*, II, pp. 149 et suiv.

rendit maintes fois en promenade. Un de ses collègues en avait la jouissance prébendaire et l'on y dégustait le vin nouveau, La Garouffière est plutôt un comparse du *Roman*. Il descend, à l'hôtellerie des comédiens, du carrosse de Mme Bouvillon. « Il avait de l'esprit et ne se croyait point homme de province en aucune manière, venant d'ordinaire, hors de son semestre, manger quelque argent dans les auberges de Paris et prenant le deuil quand la Cour le prenait; ce qui, bien vérifié et enregistré, devait être une lettre, non pas de noblesse tout à fait, mais de non-bourgeoisie (1). »

Une simple ironie perce les lignes de ce portrait. Scarron a retenu l'éclat de rire. La Garouffière d'ailleurs lui était utile pour exprimer quelques opinions personnelles sur le théâtre et la littérature. Il parle congruement. On le respecte si on ne l'admire pas. Il condescend jusqu'à discuter avec les comédiens. Son peintre a voulu, lui laissant quelque dignité, marquer sa gratitude envers les maisons qui l'hébergèrent. Jacques Chouet et M. de Belin, travestis en La Garouffière et le marquis d'Orsé (2) sont les seuls personnages réels du *Roman* suscitant quelque sympathie.

Nous verrons que, dans la fiction, Scarron a

(1) Scarron : *Roman comique*, 2e part., chap. VIII et suiv.
(2) Scarron : *Roman comique*, 2e part., chap. XVII.

peut-être trop idéalisé certains types. Mais auparavant que d'y pénétrer, continuons notre enquête sur les événements de la vie mancelle qui ressuscitèrent, déformés, sous la plume du fantasque distributeur de ridicules. Nous avons donné quelques renseignements sur le milieu de l'évêque Charles de Beaumanoir et dit quelles tendresses il professait pour les industrieux produits culinaires de son maître d'hôtel Jacques Loppé. Mais les occupations de ce milieu ne consistaient pas tout entières en prouesses gastronomiques. Il fallait songer à l'administration des couvents et des chapitres. Et cela n'allait pas sans dérangements. L'évêque et le chanoine, de concert, parcouraient les environs du Mans, visitant les abbayes et ordonnant les prêtres.

Une grande partie de ces derniers, soumis à la loi épiscopale, devait être familière à Scarron. Les bonnes langues rapportaient leurs aventures et l'on s'en gaussait ne songeant pas à leur infliger de blâme. Ambroise le Rées, curé de Domfront-en-Passais, homme chicaneur, gros et court qui avait la gravelle et une nièce charmante, fut le héros obscur de quelque comédie burlesque (1). L'histoire ne nous l'a point fait parvenir. Mais à le ren-

(1) Henri Chardon, *op. cit.*, II, pp. 163 et suiv. ; Scarron, *op. cit.*, 1re part., chap. XIV.

contrer dans le *Roman comique*, juché sur son brancard, son pot-de-chambre de cuivre pendant, attaqué par des gentilshommes en quête d'une femme, on peut supposer que Scarron ne l'a pas mis en scène sans motif. Il passait souvent du côté de sa cure, allant chez les Armentières, ses amis, l'un Henri de Conflans, adversaire malheureux de Lavardin ; l'autre Eustache, abbé de Lonlay, ancien amoureux de la Valiotte, homme de plaisir qui, plus tard, jeta le froc, porta l'épée et conserva dans sa chambre la tête desséchée de cette comédienne morte (1).

Le plus gros souci de l'évêché se trouvait à l'abbaye d'Etival. Claire Nau, l'abbesse, venue des ordres cisterciens, aux règles d'une dureté extrême, transplantée parmi les bénédictines d'Etival, s'alarma de l'indépendance mondaine où vivaient ses brebis. Le couvent était un salon amiable où l'on recevait la noblesse du pays et où de frivoles collations se donnaient. Les nonnes appartenaient aux familles les plus hautes. Elles professèrent pour la nouvelle venue, d'extraction populaire, un souverain mépris. Et lorsqu'elle parla de proscrire les réunions; lorsqu'elle fit verrouiller le parloir et griller les fenêtres; lorsqu'elle supprima, au profit de la religion, toute possibilité de correspondance

(1) Tallemant : *Hist. de Mondory*.

extérieure, la rébellion fut déclarée. Les couchers prématurés, matines, abstinences, suppression de linge, réforme du costume, semblèrent autant d'offenses aux religieuses déréglées. On refusa l'obéissance. Le chanoine Belaillé et le chapelain Racineau, gardiens de ce troupeau révolté, usèrent vainement de leur éloquence. L'abbesse eut recours à Charles de Beaumanoir qui porta l'affaire devant le Parlement. Des arrêts furent rendus qui n'eurent pas d'effet. La querelle se prolongea, après la mort de cet évêque, sous ses deux successeurs dont le dernier, Philibert de Lavardin, adoucit les prescriptions de la terrible abbesse (1).

Cela est évident, Scarron abomina cette Claire Nau qui prétendait enlaidir les belles demoiselles recluses dont le charme, sous les bandeaux, ne lui avait point échappé. Il haïssait la sévérité ayant toujours eu besoin d'indulgence. On l'eût désolé, le soumettant lui-même à la stricte observation de ses devoirs. C'est pourquoi le *Roman comique* contint le châtiment de cette farouche austérité féminine. Vers l'abbesse d'Etival et ses professes venant d'importuner l'évêque, il lança Ragotin nu comme un ver, Ragotin audacieux et ivre, Ragotin emplissant à jamais de péché les yeux de ces saintes filles (2).

(1) H. Chardon, *op. cit.*, II, pp. 168 et suiv.
(2) Scarron, *op. cit.*, 2e part., chap. XVI.

Avec Ragotin nous arrivons à la partie la plus folle du *Roman comique*. Vers le soir, « une charrette attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière » et autour de laquelle galope un poulain, est entrée dans la ville du Mans. « La charrette est pleine de coffres, de malles et de gros paquets de toiles peintes qui font comme une pyramide, au haut de laquelle paraît une demoiselle habillée moitié ville, moitié campagne ». Cette demoiselle a nom La Caverne. « Un jeune homme aussi pauvre d'habits que riche de mine, marche à côté de la charrette. Il a un grand emplâtre sur le visage... et porte un grand fusil sur son épaule dont il a assassiné plusieurs pies, geais et corneilles qui font comme une bandoulière, au bas de laquelle pendent par les pieds une poule et un oison... Au lieu de chapeau il n'a qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs... Son pourpoint est une casaque de grisette, ceinte avec une courroie. laquelle lui sert aussi à soutenir une épée... Il porte aussi des chausses trouées à bas d'attaches, comme celles des comédiens quand ils représentent un héros de l'antiquité et il a, au lieu de souliers, des brodequins à l'antique que la boue a gâtés jusqu'à la cheville du pied. » Ce jeune homme n'est autre que Destin. «Un vieillard vêtu plus régulièrement, quoique très mal, marche à côté de

lui. Il porte sur ses épaules une basse de viole et parce qu'il se courbe un peu en marchant, on le prendrait de loin pour une grosse tortue qui marche sur ses jambes de derrière. » Ainsi nous est dépeint le comédien La Rancune (1).

C'est avec si peu de solennité que la troupe de comédiens de campagne aux aventures de laquelle Scarron mêla tant de personnages réels, pénétra dans la ville des chapons. Elle n'était pas au complet. Il y manquait Léandre, l'Olive, le poète Roquebrune, le portier et les valets. Mlle de l'Étoile et Angélique La Caverne étaient aussi demeurées en arrière. La troupe avait eu quelques désagréments à Tours où elle avait séjourné. On avait tué un malandrin de fusillier et force avait été de gagner le pied pour ne subir point les conséquences de ce mouvement inconsidéré. Le tripot de la Biche fut choisi pour passer la nuit et, dès le premier moment, le charretier de l'attelage échangea des coups de poings avec les valets de la Tripotière.

Les coups de poings sont une entrée en matière. Ils se renouvelleront à l'hôtellerie de l'*Image de St-Jacques* où la troupe s'installera le lendemain (2). Ils foisonneront, orages de soufflets, tempêtes de bourrades, le jour, la nuit, en pourpoint ou en

(1) Scarron, *op. cit.*, 1re part., chap. 1er.
(2) Pour les hôtelleries, H. Chardon, *op. cit.*, II, 190.

chemise. On s'entre-harpera, au cours du volume, pour le moindre prétexte, pour une stance, pour une qualification de cocu, pour rien, pour le plaisir et les servantes troussées recevront cent claques sur les fesses...

Les comédiens, on l'imagine, sont venus pour donner la comédie. Qu'on se détrompe, la comédie ne sera pas donnée. Les soufflets l'interrompront. La première fois, des joueurs de paume à qui l'on aura emprunté leurs habits, provoqueront une raclée générale. La deuxième fois l'espoir d'écouter les doléances de Chimène sera déçu par l'enlèvement d'Angélique la Caverne. La troisième fois la joie d'entendre Destin et Mlle de l'Etoile s'évanouira et une grêle de coups pleuvra sur les gentilshommes et bourgeois conviés par le marquis d'Orsé.

Scarron, on n'en doute point, a vu ces comédiens et s'est mêlé à leurs jeux. S'il les a affublés de noms d'emprunt dont l'investigation des chercheurs n'est pas parvenue à démêler la réalité, du moins les lieux de l'action, l'hôtellerie de la *Biche*, celle de l'*Image St-Jacques* dont Despin et sa femme étaient les tenanciers, laissèrent des témoignages de leur existence. Le chanoine certainement passa des heures excellentes dans ces hôtelleries avec son ami Rosteau, franc ivrogne, bel esprit, cavalier élégant dont les aventures amoureuses

eurent du retentissement. Peut-être fut-ce parmi les belles filles de ces tripots que Scarron connut cette mystérieuse demoiselle Coquille dont le nom seul a survécu (1). Le vin, les femmes, le bal furent ses délices préférées. Et combien les chapons, à cette époque de bienheureuse insouciance, contribuèrent à fixer dans son âme le souvenir qu'il conserva du Maine!

Belle nation des chapons, voués, comme les clercs de l'Eglise, au célibat et par cela doublement chers à leurs cœurs, nous direz-vous les gais propos tenus devant vos corps dorés, sur les plats géants où vous vous offriez en holocaustes? Rares et vénérables oiseaux, quel peintre rendra sous son pinceau magistral les pétillements d'yeux que vous éveillâtes ? Quel musicien, les clappements de langues et les borborygmes de gosiers? Quel poète, les frissons intimes des estomacs caressés par vos chairs blanches et délicates? Chapons favoris des tables royales, ambition des pauvres hères que tourmente la fumée du rôt, indulgentes et pacifiques victimes, quel sort plus enviable eussiez-vous souhaité que celui d'être ré-

(1) *Lettre* de Sarrasin à Scarron (Cousin : *La Société française au XVIIe siècle*, II, *Append.*, p. 366) «... du temps que vous écriviez les poulets de Mlle Coquille, que l'ami Rosseteau vous accompagnoit de nuit et que vous passiez pour le meilleur baladin du Mans. »

vérés, comme des dieux palpables, par le doux Scarron, auteur de l'unique chanson à manger (1)?

Rien, rien au monde ne traduisit jamais aussi ardemment la félicité des gourmandises et des saouleries comme ce *Roman comique* où les femmes, fussent-elles les gorgiasses appétissantes de Rabelais, demeurent dans la profonde pénombre. D'hôtellerie en hôtellerie, d'ivrognerie en ivrognerie, les comédiens vont avec Scarron à leur suite. « J'aime cette nation », dit-il. Et c'est pour les avoir pratiqués constamment qu'il put en tracer cette psychologie minutieuse. La vie de Francion, en moins les facilités de rapine, pourrait, à ce moment, servir à la biographie de notre chanoine. De même que le héros de Charles Sorel eut de fréquentes relations avec les commissaires parisiens, de même nous n'hésitons pas à affirmer que ses débordements procurèrent à Scarron l'avantage de connaître noble Nourry, sieur de Vauseillon, lieutenant du prévôt et sa femme, Elisabeth du Mans (2).

Peut-être ce lieutenant du prévôt ne fut-il pas,

(1) Scarron : *Œuvres*, *Chanson à manger*, VII, p. 309.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Lettre à Marigny*, I, p. 201. Il y parle des dissipations de sa jeunesse. V. aussi : *Le Balet du Pont-Neuf* ou *des Romans*, 1643, pp. 42 et 43. Une partie des courantes et des chansons à boire se rapporte également à cette époque.

à son égard, d'une correction parfaite. La maréchaussée de ces temps facétieux n'usait pas toujours envers le public de procédés méritoires. L'exaction lui semblait une nécessité de sa puissance. Noble Nourry, sieur de Vauseillon (1) gallefretier émérite, brigand ayant endossé les insignes de la loi, devint, sous la plume de messire Scarron, le sieur de la Rappinière. Jamais nom symbolique ne fut mieux porté. Le lieutenant du prévôt plane sur le *Roman comique*, étalant le faste de ses extérieures dignités. Il protège les comédiens et cela lui vaut maints soufflets et coups de raquette.

La Vanité, il avait de la mauvaise gloire autant que barbier de la ville. — *La Rapacité*, il daubait sur le pauvre monde et s'appropriait ses biens. — *La Lésinerie*, il mangeait d'ordinaire au cabaret, aux dépens des sots et son ménage souffrait, bien qu'il fût riche, du manque perpétuel des moindres choses. — *L'Ivrognerie*, les pots dans son estomac s'enterraient avec une aisance surprenante. — *La Couardise*, sa hâte à fuir les coups était aussi grande que celle à verbaliser, telles étaient les caractéristiques du personnage. Avec sa femme complimenteuse et sèche au point « qu'elle n'avait jamais mouché de chandelles avec ses doigts que le feu n'y prît », il forme un couple d'étonnante

(1) Henry Chardon, *op. cit.*, II, pp. 102 et suiv.

farauderie mêlée à la cuistrerie la plus noire. On se le représente aisément, maigre et long, la moustache en croc, le feutre cascadeur où ballent des plumes orgueilleuses, la rapière capable d'embrocher cinq hommes à la file, insolent, dressé sur ses ergots, voulant des révérences et n'en rendant pas, d'une platitude sans bornes devant les puissants et avec cela, gai, content de soi, aimant rire au-dessus de tout, prisant la comédie et encore plus les comédiennes. La canaillerie est en lui comme une lèpre. « Jamais homme, dit Scarron, n'a eu tant de vices ensemble et à un degré plus éminent. » Son passé est gonflé d'actes louches. Il fit quelque peu le tire-laine sur le Pont-Neuf et faillit être roué en Bretagne.

On le voit passer dans le *Roman* comme un mauvais songe, toujours en expédition et les bras chargés de butin. Sa méditation est constamment dirigée vers quelque pillage. Et voici comment, pour avoir déplu à Scarron, un lieutenant de prévôt, chargé de mettre la paix dans une population déjà pacifique, y sème, selon lui, le désordre et la désolation (1).

Mais le plus extraordinaire, le plus exhilarant de tous les personnages réels introduits dans cette

(1) Scarron : *Roman comique*. Le sieur de la Rappinière apparaît dans de nombreux chapitres.

fresque est assurément Ragotin. Avec quelles délices morales, avec quelle sûre dextérité, avec quel sourire de malicieuse colère le petit chanoine se vengea du pédant Ambroïs Denisot, avocat, secrétaire de l'évêque Charles de Beaumanoir que la vie plaça à ses côtés! Il y avait antipathie profonde de sensations et d'aspirations entre les deux hommes. L'un, Scarron, était simple, enjoué, bon compagnon, amoureux de la clarté; l'autre, Denisot, avait une âme guindée de sorbonagre. Tous deux poètes, l'un prisait le pur français, l'esprit gaulois, la blague innocente et fine; l'autre latinisait férocement, créait des hexamètres solennels et lourds, abondait en citations et en sentences. Denisot, en outre, incarnait une partie de la société lettrée du Mans avec laquelle le chanoine échangeait des horions. Les oratoriens Le Clercq et Ferroy, le prêtre Ferrand, les avocats Bodereau et Martin Cureau de la Chambre, les médecins de Cléré et Faissot, les sieurs de Saint-Ouen et Le Corvaisier de Courteilles, hommes restés fidèles aux traditions de l'antiquité et ne traçant pas une ligne qu'elle n'eût une parenté cicéronienne, furent, en même temps que Denisot, traînés au pilori du ridicule (1).

Ragotin-Denisot est intimement mêlé aux aven-

(1) H. Chardon, *op. cit.*, II, pp. 30 et suiv.

tures des comédiens. On sait la composition de la troupe. Destin et Mlle de l'Etoile, Léandre (1) et Angélique parfument le roman de leur tendresse délicate. Ils ont la beauté, l'intelligence, la grâce. Ils sont la contrepartie heureuse de tant de figures laides et d'âmes malgracieuses. On n'a point percé leur anonymat. Peut-être furent-ils créés pour dénoter le besoin idéal qui souffrait en la personnalité de Scarron.

La Rancune est le type exécrable du comédien de campagne, « un de ces misanthropes qui haïssent tout le monde et qui ne s'aiment pas eux-mêmes »... Il « avait des mémoires contre tout le genre humain ». On ne l'avait jamais vu rire. « Il avait assez d'esprit et faisait assez bien de méchants vers; d'ailleurs nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe et curieux comme un chien. Il trouvait à redire à tous ceux de sa profession. Bellerose était trop affecté, Mondori trop rude, Floridor trop froid et ainsi des autres; je crois qu'il eût aisement laissé conclure qu'il avait été le seul comédien sans défaut, et cependant il n'était plus souffert dans la troupe qu'à cause

(1) Léandre ne serait autre, selon H. Chardon, que le comédien Filandre, — noble Jean-Baptiste Mouchaingre, engagé dans la troupe pour les beaux yeux d'Angélique Moulnier qui devint plus tard sa femme. V. *La troupe du roman comique dévoilée*, et Jal: *Dictionnaire*.

qu'il avait vieilli dans le métier. Du temps qu'on était réduit aux pièces de Hardy, il jouait en fausset, et, sous les masques, les rôles de nourrices. Depuis qu'on commence à mieux faire la comédie, il était le surveillant du portier, jouait des rôles de confidents, ambassadeurs et recors, quand il fallait accompagner un roi, pendre ou assassiner quelqu'un ou donner bataille; il chantait une méchante taille aux trios, du temps qu'on en chantait et se farinait à la farce. Sur ces beaux talents-là, il avait fondé une vanité insupportable, laquelle était jointe à une raillerie continuelle, une médisance qui ne s'épuisait point et une humeur querelleuse qui était pourtant soutenue par quelque valeur (1). »

Ce pince-sans-rire « altéré à force de boire », craint de ses compagnons, leur jouant de bons tours et exploitant de toutes façons leur crédulité, voyagea comme quatre, connut tous les escrocs, joua sous les latitudes les plus diverses et vola sans vergogne tout ce qu'on laissait à portée de sa main. C'était le mauvais génie de la troupe. Ses fumisteries mémorables atteindront jusqu'aux morts sur leurs couches funèbres.

Et à côté de lui se pavanait un être non moins

(1) Scarron : *Roman comique*. La Rancune est mêlé à tous les épisodes du roman.

extravagant, le poète Roquebrune « le plus incorrigible présomptueux qui soit jamais venu des bords de la Garonne ». Ce fou d'alliances et d'armoiries s'était fait confectionner, pour son usage, un parchemin généalogique sur lequel il ne tarissait pas de dithyrambes. Il disait avoir suivi les débauches de Saint-Amant et de Beys et mis, autrefois, un régiment sur pied. « Toutes les boutiques d'épiciers du royaume étaient pleines de ses œuvres. Ce bel esprit s'était donné à la troupe presque malgré elle et, parce qu'il ne partageait point et mangeait quelque argent avec les comédiens, on lui donnait les derniers rôles dont il s'acquittait mal. On voyait bien qu'il était amoureux de l'une des comédiennes; mais il était si discret quoiqu'un peu fou qu'on n'avait pas pu encore découvrir laquelle des deux il devait suborner, sous espérance d'immortalité. Il menaçait les comédiens de quantité de pièces, mais il leur avait fait grâce jusqu'alors. On savait par conjoncture qu'il en faisait une : *Martin Luther* dont on avait trouvé un cahier, qu'il avait pourtant désavoué quoiqu'il fût de son écriture. » Il trouvait Don Quichotte le plus sot livre du monde et promettait, en cinq parties de chacune dix volumes, un roman qui surpassât de mille coudées les romans contemporains. Il avait la pistole facile. « C'était par des gageures de sommes considérables que le pauvre homme défendait ses

hyperboles quotidiennes. » La Rancune était « le contrôleur général tant de ses actions que de ses paroles » (1).

Dans la chambre des comédiennes apparaît pour la première fois notre Ragotin-Denisot « petit homme veuf, avocat de profession qui avait une petite charge dans une petite juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier et le clergé de la province de se faire prêtre et même de se faire prélat à beaux sermons comptant. C'était le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avait étudié toute sa vie; et, quoique l'étude aille à la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et

(1) Scarron : *Roman comique*. On n'a pas percé l'anonymat du poète Roquebrune. On a prétendu que l'original de Scarron aurait été M. de Moutières, bailly de Toussy, juridiction de l'évêque du Mans. M. Jules Claretie, bien à tort, a cru reconnaître Ragueneau dans Roquebrune. Scarron ne paraît pas s'être rencontré avec le pâtissier poète cher à Beys et à Dassoucy. Les dates d'ailleurs ne concordent pas. M. Henri Chardon a prouvé que la troupe du *Roman comique* ne pouvait être celle de Molière. Et Ragueneau ne quitta Paris, ruiné, que vers 1652 ou 1653, époque à laquelle Scarron marié se trouvait en Touraine avec sa femme. Ce fut l'époque où le pâtissier poète et sa fille entrèrent dans la compagnie de Molière. Le *Roman comique* était trop avancé pour que le cul-de-jatte ait pu songer à lui. De plus, il y a certitude absolue que les deux hommes ne se trouvèrent pas face à face après 1653. Ragueneau, en effet, ne retourna pas dans la capitale. Il mourut à Lyon en 1654. M. Chardon propose d'identifier Roquebrune au poète Desfontaines. Cette proposition paraît assez conforme à ce que nous savons de l'un et de l'autre.

opiniâtre comme un pédant et assez mauvais poète pour être étouffé s'il y avait de la police dans le royaume. Quand Destin et ses compagnons entrèrent dans la chambre, il s'offrit de leur lire, sans leur donner le temps de se reconnaître, une pièce de sa façon, intitulée les *Faits et gestes de Charlemagne, en 24 journées*. Cela fit dresser les cheveux sur la tête à tous les assistants. »

Ragot, d'où Ragotin, c'est-à-dire petit et gros, il ajoute à cela une laideur excessive pour la cinquantaine, chauve lorsqu'il ne porte point son chapeau en forme de pot à beurre, avec cependant quelques poils recroquevillés au-dessus des oreilles, les yeux de feu, le nez large aux narines sensuelles, les mains crasseuses et velues. Eternellement trépidant, il assassine tout le monde de ses importunités, veut de l'admiration et chante lui-même ses louanges. Il n'entend pas la raillerie comme Roquebrune. De suite rageant, il bat ses railleurs ou, du moins, sa faiblesse ne lui permettant pas de les battre, déchire leurs vêtements. C'est la mouche agaçante des jours d'orage.

On pense bien que, pour la Rancune, ces deux coquefredouilles, Ragotin et Roquebrune, constituent des dupes merveilleuses. Cet ennemi du genre humain s'est, par hasard, enflammé pour la femme de Ferdinando Ferdinandi « gentilhomme vénitien, natif de Caen en Normandie », médecin

spagirique et opérateur qu'il connut autrefois vendant du mithridate. Cette femme, espagnole plus ou moins authentique, a nom dona Inezilla del Prado, possède d'agréables restes d'une beauté ancienne et complète le train de l'opérateur, lequel se compose d'une vieille servante maure, d'un singe et de deux valets.

Roquebrune, rabroué par les comédiennes, se retourne vers l'opératrice. Il aura donc comme rival, « pour l'expiation des livres réprouvés » qu'il enfanta, le plus méchant homme du monde. Et c'est précisément sur son intermédiaire qu'il compte pour transmettre à la piquante exotique son arbre généalogique. La Rancune promet. Il promet toujours avec une idée de derrière la tête. Et feignant une grande hâte de remplir son mandat il emprunte au malheureux rimailleur assez de pistoles pour se vêtir et, changeant ses habitudes de crasse perpétuelle, faire plus aisément accepter ses propres marques d'affection.

Ragotin, de son côté, s'est épris d'une belle passion pour l'une des comédiennes. Mais il ignore au juste pour laquelle. Il a débuté, dans son amour collectif, par un coup de busc adroitement appliqué et qui l'encourage mal aux privautés. Il a fait le bel esprit, lisant une histoire espagnole dont on a trouvé, dans ses poches, l'original imprimé sous une autre signature. Une raclée enfonça jusqu'au

col son étrange chapeau devant les comédiennes ébouffées de rire. Il importe donc que la Rancune, en qui sa confiance s'arrête, fixe son choix et émeuve en sa faveur les belles inhumaines. Le vieux pendard promet encore, et la bourse du petit avocat lui est ouverte. Et des charges, et des bénéfices récompenseront son adresse à faire valoir les sentiments du brûlant Ragotin.

A l'hôtellerie, et s'enivrant tous deux, ils arrêtent sur Mlle de l'Etoile cette passion indécise. Et dès lors commence pour Ragotin la série des disgrâces dont Scarron se complut à doter son petit ennemi le secrétaire de l'évêché. Ragotin galant reconduit les comédiennes, du jeu de paume où s'est donnée la répétition, à l'hôtellerie où les attend le repas. Il dégringole dans l'escalier, entraînant la Caverne qui lui marche sur le ventre. On l'appelle avocat de causes perdues et on le force à payer les dégâts. Ragotin donne une sérénade nocturne aux comédiennes avec des orgues, et ses chanteurs entonnent un *Exaudiat*. Cette sérénade ameute les chiens du quartier, animaux diurétiques, qui compissent et renversent les instruments funèbres. Ragotin veut ébahir les comédiennes par ses prouesses équestres. Il se présente à elles juché sur un ancien cheval de guerre, armé d'une épée et d'une carabine. Mais la selle mal attachée fait le tour du cheval et la carabine part

entre les jambes du malheureux Saint-Georges. Ragotin récite les vers de *Pyrame et Thisbé* sur les chemins du Mans, en compagnie de la Rancune et de l'Olive, cependant que des paysans tête nue, l'écoutent comme un prédicateur nomade. Ragotin qui a voulu palper une servante de tripot est enfoui par elle dans un coffre où il pousse des cris épouvantables. Il cherche à se venger, mais il perd ses chausses dans la bataille, reçoit une fessée et, le pied happé par un pot de chambre, provoque la risée du tripot tout entier. Ragotin essaie de mettre ses habits au lever du jour. Mais ses habits cousus résistent à ses efforts. La Rancune lui persuade qu'il a grossi démesurément en une nuit. Le petit homme s'affole, se croit malade, appelle un médecin, le bat et se fait tirer une pinte de sang. Enfin, Ragotin montre à l'abbesse d'Etival les perfections de son anatomie. Cette licence lui vaut cent coups de fouet. Il se réfugie dans un jardin où, tombant au milieu d'un rucher, les abeilles font, en quelques minutes de son corps, une outre boursouflée (1).

Denisot-Ragotin, c'est le personnage culminant du *Roman comique*. Il emplit toutes les pages de

(1) Scarron : *Roman comique*. Il faudrait citer tous les chapitres, car Ragotin en forme la contexture amusante. Encore n'avons-nous résumé là que les disgrâces les plus curieuses et négligé celles mentionnées dans la troisième partie du roman.

saillies grotesques et d'homériques dégringolades. Ses épaules supportent la presque totalité des volées administrées. On s'étonne même qu'il lui reste encore un membre pour protester après de si cruelles déconvenues.

Et pourtant Ambroïs Denisot-Ragotin, nous disent les érudits, quitta l'évêché du Mans pour entrer dans les ordres. Il fut un prêtre honorable. Le ressentiment de Scarron ne le suivit pas jusqu'en ce nouvel état. Peut-être, si le *Roman comique* avait été achevé par lui, aurions-nous connu un autre Ragotin, parent du curé de Domfront par les mésaventures (1).

Quoi qu'il en soit, nous restons convaincus que Scarron ne tira pas de sa seule imagination les innombrables faits relatés dans son œuvre. Une connaissance trop intime de la vie provinciale s'en dégage pour qu'il n'ait pas épuisé la coupe de plaisirs permis et illicites offerte par la ville mancelle. Il devisa avec Destin, but avec la Rancune, folâtra avec Angélique. Le canonicat du Mans était,

(1) Il est en vérité fort malheureux que Scarron n'ait pu achever son *Roman comique*. Une plume étrangère se chargea de ce soin. M. Chardon prétend que cette tâche fut accomplie par Girault, ancien secrétaire de Ménage et chanoine du Mans qui remplaça Scarron au chapitre St-Julien. Girault serait également, selon M. Chardon, l'auteur des *Vies de Costar et Pauquet* insérées dans le IXe volume des *Historiettes* de Tallemant. V. *Scarron inconnu*, II. 294 et suiv. ; 330 et suiv.

pour la plupart de ses titulaires, un simple brevet d'endurance stomacale.

Pourtant les joies de cette existence en partie double n'allaient pas sans quelques difficultés. Le procès pendant relatif à sa prébende le préoccupait beaucoup. En outre, il eut le chagrin de perdre successivement ses deux meilleurs protecteurs et amis, le comte de Belin et l'évêque Beaumanoir, qui s'éteignirent à quelques mois l'un de l'autre. Tandis que l'évêché demeurait vacant, et en attendant la nomination de M. de la Ferté, il reçut le châtiment de sa dissipation pour laquelle déjà le chapitre lui avait fréquemment infligé des blâmes.

C'était le temps de carnaval que le Mans fêtait plus qu'aucune autre ville française. Les chapons rendaient l'âme par centaines. Autour des tables les nez fleuris se regardaient avec un contentement gouailleur. Et après les dîners officiés ainsi que des cérémonies, le grand plaisir était de revêtir quelque défroque et de participer aux mascarades. L'intrigue y avait son avantage, et le masque empêchait les dents mancelles fort venimeuses de mordre sur le compte des amants en folie.

Etre chanoine, au moment des mascarades, ne présente pas un attrait extrême. Dévêtir la robe sacrée pour endosser un habillement d'Arlequin n'est autorisé par les prescriptions d'aucun concile.

Or, manquer à la mascarade, constitue un gros crève-cœur pour un habitué des tripots, boute-entrain de toutes les équipées. Enfin, trouver, pour obtenir le succès dans une semblable réjouissance, un costume surpassant en bizarrerie tous ceux qu'inventa l'imagination des fripiers, telles furent les méditations du petit Scarron.

Tandis qu'un pli soucieux creuse son front, quelques masques entrent dans sa chambre, raillent ses appréhensions, stimulent son désir. Scarron, subitement décidé, suit, avec sa spontanéité habituelle, une pensée qui lui traverse le cerveau. Il se procure un pot de miel, en enduit son corps replet, et, crevant un matelas, se roule dans la plume. Et, devant ses compagnons ébaubis surgit un oiseau extraordinaire qui eût affolé les compréhensions les plus saugrenues du savant Gui de la Brosse.

C'est dans cet accoutrement où Collin de Plancy eût, de suite, reconnu le lycanthrope de ses rêves que Scarron, flanqué de ses amis, entra dans la mascarade. Il y jeta tout d'abord une terreur panique ; mais comme, du fond de son plumage, son rire décelait sa qualité humaine, la terreur le céda bientôt à la curiosité puis à la familiarité. Des mains féminines hardies frôlèrent l'oiseau érupé. Elles s'emmiélèrent en emportant des plumes. Alors ce fut un jeu féroce. Cent mains dépouil-

lèrent le faux volatile qui se trouva nu et abandonné. Et ce qui avait été dans l'assistance un sujet d'amusement devint aussitôt un sujet d'indignation. Une huée et des horions pourchassèrent le petit chanoine. Il prit la fuite. La meute des masques ahana derrière lui. Il sentit le danger et la honte d'une semblable chasse dont sonnerait bientôt le désastreux hallali. La nuit tombait. Un pont se présenta. Il enjamba le parapet et d'un bond sauta dans l'Huisne où les roseaux le protégèrent. Il attendit là que le bruit se fût calmé et qu'il y eût possibilité de regagner son gîte (1).

Il devait payer chèrement cette frasque. Le froid, l'immersion prolongée provoquèrent en lui une

(1) La Beaumelle, *op. cit.*, I, pp. 118, 119. On a beaucoup écrit sur ce que l'on appelle le conte de la Beaumelle. M. Henry Chardon abonde, à cet endroit, en affirmations sentimentales. Avec M. Morillot nous conservons ce soi-disant conte dans ses grandes lignes. Rien, dans ce qui nous est connu de la mentalité du petit chanoine, ne vient l'infirmer. V. Bruzzen de la Martinière, *op. cit.*, et pour la date de la maladie qui suivit la baignade dans l'Huisne : *Le Tiphon*. Tallemant : *Hist. du Petit Scarron*, appelle cette maladie « une maladie de garçon ». Cyrano : *Lettre contre Ronscar*, confirme cette opinion. Gilles Boileau vient à la rescousse dans une épigramme. (Scarron : *Lettre à Fouquet*. I, 272.) Pourtant rien dans les caractéristiques de la maladie ne peut la faire attribuer à la débauche. Le récit de la Beaumelle reste donc le seul plausible. La médecine moderne s'est intéressée au cas de Scarron. Le professeur Lannelongue a parlé d'une affection tuberculeuse des vertèbres ; le docteur Brissaud d'un rhumatisme chronique généralisé (*La maladie de Paul Scarron*). V. encore docteur Cabanès : *Le Cabinet secret de l'histoire*, 3e série, art. : *Le cul-de-jatte Scarron*. Cet article résume l'opinion de l'art médical actuel.

fièvre continue et bientôt un violent rhumatisme se déclara. Le lit devint obligatoire. Il se résigna aux longues stations sur le dos dans la tiédeur des ouates et des lainages. Les articulations du corps tout entier étaient prises, mais pas au point de l'empêcher d'écrire. Ce fut l'époque du mariage du comte de Tessé avec Madeleine de Lavardin. La maladie ne lui enleva pas sa verve et certainement sa chambre fut un lieu d'agréable bavardage.

Nous n'avons pas de relation sur ses faits et gestes durant cette période de souffrance. Cependant, nous le croyons, ses amis ne l'abandonnèrent pas. Lavardines et Lavardins et tous les joyeux viveurs manceaux avaient des âmes compatissantes. Quelles qu'aient été les défaillances de cet extraordinaire ecclésiastique, on ne songea point à les lui imputer à crime. L'indulgence pour les vices d'autrui autorise l'indulgence pour ses propres vices.

La douleur aiguë ne persista d'ailleurs pas longtemps. Il put escompter la guérison prochaine. Le mal jouait avec lui comme le fauve avec sa proie, le laissant un instant se dégager de son horrible étreinte pour le ressaisir avec plus de violence et le terrasser à jamais...

Cependant que l'impénitent chanoine vivait ces heures infortunées, à la Cour du lymphatique Louis XIII, se passaient des événements dont il

devait bénéficier. Une descendante de Bertran de Born, Marie de Hautefort, venue du Maine avec sa grand'mère Mme de la Flotte-Hauterive, réalisait son vœu de pénétrer dans les hauts salons du Louvre. A quatorze ans elle gagnait les suffrages de tous les courtisans et émotionnait la Cour de sa grâce pathétique. A la suite de Marie de Médicis, elle rencontrait à Lyon Louis XIII malade. Le roi falot, la majesté mélancolique, le tendre et le chaste écrasé sous la couronne, le larmoyant assujetti à la volonté cardinalice voyait dans son rêve passer cette forme légère. Ce fut un émerveillement. Un sourire épanouit ses lèvres pâles et son cœur s'échauffa d'une subite tendresse.

Ce prince souffrait d'un indicible appétit d'amitié. Il sentait autour de lui l'autorité froide et terrible du ministre auquel délibérément s'était confiée sa faiblesse, la bassesse rampante et intéressée des courtisans, la perfidie et l'indifférence de sa mère asservie encore aux noirs souvenirs du passé, l'ambition dévorante des favoris qu'il invitait au partage de ses incertitudes. Il alla donc vers la jeune fille qui apportait la fraîcheur de ses sentiments et l'inexprimable séduction de sa beauté. Entre eux se greffa une sorte d'amitié amoureuse. Il choya en elle autre chose que l'apparence bien que celle-ci ait été d'un grand poids dans son abandon.

Louis XIII était le fruit de la raison d'Etat, non de l'amour. En cette conception hâtive Henri IV mit assez peu de lui-même pour que son fils fût en tous points son antithèse. Le paillard produisit un chaste. Louis XIII fut l'absolution d'Henri IV. Dès lors on comprend que Marie de Hautefort fût auprès de son royal amant en parfaite sûreté. Il lui demandait d'être son confident et qu'il trouvât avec elle la consolation, la distraction, le charme. Il la plaça lui-même, pour écarter tous obstacles à leurs causeries, auprès de la reine Anne d'Autriche. La jeune fille gagna la confiance et l'amitié de sa maîtresse, concilia toutes les susceptibilités. Mais elle écouta les haines de l'ambiance. La tragédie sourde des complots fomentés par l'espagnole n'eut pas d'héroïne plus tenace, plus volontaire, plus ardente.

Puissante sur le cœur du roi, amie de la reine dont elle sauva l'honneur, admirée et bénie de toute la cour, elle sentit grandir l'animosité de Richelieu toujours en éveil contre les rivalités possibles. Une guerre forcenée fut déclarée et la favorite vaincue. Mlle de la Fayette la remplaça dans l'esprit de ce roi débile, malade imaginaire, éternellement en quête de satisfactions chimériques. Mais La Fayette pactisa avec les ennemis du ministre et, bientôt déchue, céda à nouveau la place à Marie de Hautefort.

Richelieu, averti du danger de cette rentrée en grâce, gagna alors Mlle de Chémerault, l'amie la plus intime de la jeune fille. Adroitement il choisit parmi les courtisans ambitieux le séduisant Cinq-Mars et le chargea de combattre l'influence de Marie de Hautefort. Et, l'heure de frapper venue, il accusa celle-ci de complot contre la sûreté de l'Etat. Il demanda son exil à la volonté chancelante du prince qui tergiversa puis plia devant un ultimatum.

Marie de Hautefort partit avec les larmes de la reine et les protestations du monarque. La cour gémit, se sentant une fois encore maîtrisée en la personne de la favorite. Celle-ci allait devenir, en quelque lointaine province, comme Mme de Chevreuse, une non-valeur pour la cause des révoltés. La haine contre Richelieu s'en augmenta. Il y eut autour de l'exilée quelques défections. Sa grand-mère, Mme de la Flotte prétexta son grand âge pour ne la point suivre. Elle prit le coche pour le Mans où étaient les terres de cette grand-mère, emmenant son frère, M. de Montignac, sa sœur, Mlle d'Escars et cette vipère, Mlle de Chémerault, qu'elle couvait d'une affection aveugle.

Marie de Hautefort laissait à la cour force amoureux platoniques. L'un d'eux, le marquis de Noirmoutiers, entreprit de la rejoindre au Mans afin de l'apitoyer. Mais il en fut pour ses fatigues.

M. de Villars et La Porte furent les conseillers, les protecteurs et les guides de la jeune fille (1).

La ville du Mans lui réserva d'ailleurs un accueil flatteur. On sait quelle satisfaction éprouvaient les dames mancelles à se frotter aux dames de la Cour qu'un voyage ou une invitation attardait dans leurs parages. Marie de Hautefort arrivait avec une universelle réputation de beauté et de vertu. Elle joignait à cela l'intérêt captivant d'avoir excité la colère du cardinal-ministre. Elle fut, parmi la société mancelle, comme une divinité malheureuse. Chacun s'employa à la distraire. Elle était riche : le roi lui avait donné, pour trente ans, les revenus du pont de Neuilly. Les châteaux de la Flotte et de Bellefille furent ses résidences d'été. Elle venait au Mans l'hiver, recevant les Souvré, les de Vilaine, la famille Le Vayer. Une très grande piété la dirigeait vers les couvents. Elle visita souvent le monastère du Pré ; sa cousine, Anne de Montalais y vivait sous la direction de la douce abbesse Marguerite de Guespray (2).

La piété, chez elle, n'excluait pas un extrême amour des divertissements mondains. La comédie, les ballets, la musique lui plaisaient également. Elle chantait volontiers des romances gaies ou sen-

(1) *Mémoires* de Laporte ; Cousin : *Mme de Hautefort ;* P. Delattre : *Les amies de Louis XIII.*

(2) H. Chardon : *Scarron inconnu*, I, pp. 63 et suiv.

timentales ; elle pinçait de la guitare avec un art particulier qui empruntait de l'attrait à sa grâce naturelle. La poésie, mieux que les romans, la passionnait. Elle fêta le bisontin Mairet et, plus tard, enleva à sa misère le fécond gazetier Loret.

On ne sait au juste quelle fut l'intermédiaire entre la puissante dame et le pauvre chanoine Scarron (1). La poésie ou la pitié. Le mal n'avait point tout à fait perclus son corps, mais en avait déjà chassé l'embonpoint dont il le déclarait glorieusement pourvu. Les bons pots et les abattis de chapons luttaient en vain contre la souffrance insinuée dans ses articulations. Il se traînait, déjà vieilli, ayant besoin d'un bâton pour suppléer à l'insuffisance de ses jambes.

Marie de Hautefort fut pour lui la sainte descendue des vitraux en ogive qui ouvrent sur des perspectives célestes la pierre opaque des cathédrales. Sa beauté d'abord le frappa. Le front large, les yeux vifs et d'un bleu pur, le nez aquilin, la bouche sensuelle souriant d'un sourire de dents blanches et petites, les joues pleines, colorées, égayées de deux mutines fossettes, les cheveux touffus d'un blond cendré, les sourcils dorés et fournis, elle por-

(1) Scarron ; *Œuvres, Etrennes à Mme de Hautefort*, VII, p. 322. M. Chardon, prétend que ces vers furent envoyés par Scarron à la favorite, avant sa disgrâce. Mais les termes mêmes démentent cette assertion.

tait sur un col délié et sur une poitrine aux fermes rondeurs, cette tête de déesse intelligente. Elle avait dans l'allure de l'aisance, de la souplesse, de la simplicité, de la modestie avec un air de majesté (1).

Il fut intimidé devant elle et sentit que l'heure sonnait enfin de connaître la vraie femme, sans arrière-pensée libertine, pour la joie de vivre dans la lumière de sa perfection. Elle s'offrit à lui, sereine apparition qui tranquillise, calme, console et apporte un baume de douceur pour les blessures de l'âme et du corps. Pour elle, il fut un grand enfant terrible, dont il fallait refréner les défauts et endormir, sous de lénifiantes paroles, l'angoisse du mal intérieur. Elle l'aima de toute sa mansuétude que l'exil avait augmentée. Pour la deuxième fois, dans l'histoire du monde, se dessina le geste admirable de la souveraine penchée sur le poète et le caressant de son souffle inspirateur.

Scarron, lorsqu'il écrit à Marie de Hautefort, atténue par des dévotions attendries et admiratives le style brutal de ses épîtres. Il semble craindre d'offenser cette sainte mystérieuse qui lève sur son passage des adorations et des prières. Il exagère

(1) V. le portrait donné par la *Vie manuscrite de Mme de Haufort* et Somaize : *Dictionnaire des Précieuses*, sous le nom d'Hermione.

son respect, agenouillé devant elle, multipliant les louanges et les actes de foi.

Il la rejoignit aussi souvent que possible, dans ses châteaux ou dans son hôtel du Mans. Elle y hébergeait grande compagnie, des prêtres et des moines, des campagnards, des seigneurs et des dames. Le cocher Naillard, le laquais La Chaume, le chien Favori étaient autant de personalités sympathiques. Et quelles bonnes heures d'intimité, sous la vaste cheminée de pierre, entre l'infante D'Escars, Mlle de Chémerault, quelques autres spirituelles personnes, passées à disserter sur les faits de la littérature ou à dauber sur l'inénarrable sottise des manceaux ! Quelles bonnes confitures offertes, sur des plats d'argent, au gourmand qui en oubliait ses désagréments physiques ! Puis on commentait les événements politiques, se réjouissant des déboires que la faction suscitait au mauvais cardinal-ministre. Parfois un message de la reine mettait toute la maisonnée en liesse. Et l'on parlait avec exaltation de l'avenir glorieux qui s'ouvrirait pour tous lorsqu'un énergique ami aurait débarrassé la France de son tyran à robe rouge (1).

Ainsi s'acheva, dans cette profonde douceur, le séjour de Scarron dans le Maine. Marie de Haute-

(1) Scarron : *Œuvres*, 1re *Légende de Bourbon*, VII p. 3; Mairet, *Dédicace de Sidonie ;* Cousin : *Mme de Hautefort.*

fort y devait être sa dernière protectrice. Cependant l'Aurore (1) était environnée d'espions. La Porte dont on raillait les perpétuelles inquiétudes ne soupçonnait pas à tort Mlle de Chémerault. Délatrice infâme, cette fille charmante, envoyait chaque semaine au cardinal le compte-rendu de ses investigations dans les âmes et de ses enquêtes dans les papiers. Mais le rire de Scarron voilait le rictus de cette traîtresse trop aimée (2).

(1) Mlle de Chémerault lui donnait ce nom dans ses rapports. V. Cousin, *op. cit.*

(2) Scarron ne semble pas avoir connu le rôle de Mlle de Chémerault. Il l'appelle, en plusieurs endroits, « la divine Chémerault ». Plus tard nous la retrouverons auprès de lui et de sa femme sous le nom de Mme de la Bazinière et il lui marquera le même enthousiasme admiratif.

AU GRÉ DES INFORTUNES ET DES REQUÊTES

Tandis que le petit chanoine s'édulcorait l'âme en la compagnie bienfaisante de Marie de Hautefort et remerciait à part soi le Cardinal de l'avoir exilée, ce même Cardinal persécutait la famille Scarron en la personne de l'Apôtre. Depuis longtemps déjà les oppositions et les remontrances du Parlement excitaient sa bile. Une première fois une fournée de magistrats, parmi lesquels Beauregard, Sevin, Salo, Tibeuf-Bouville, les présidents Barillon et Gayan, avaient pris le chemin de la province. Cette leçon ne profita pas à la Compagnie. L'opposition se déclara nettement lorsque le roi, vers 1640, adressa, pour la vérification, un édit créant seize charges nouvelles de maîtres des requêtes. Il y eut un hourvari épouvantable au milieu duquel s'éleva la voix tonitruante de l'Apôtre. Le bonhomme qui n'osait point, dans son ménage, protester contre les agissements de sa femme,

trouva, cette fois, amoncelées dans son cœur, les malencontreuses paroles de révolte. A lui s'unirent aussitôt les violents avides d'extérioriser leurs vieilles rancunes contre le ministre. Ils savaient pourtant qu'à le mécontenter ils risquaient leurs charges et leurs existences ; mais la couronne de martyre a toujours trouvé des candidats bénévoles.

Le châtiment ne se fit pas attendre : le maître des requêtes Gamin fut embastillé ; les conseillers Scarron et Laisné partirent pour l'exil, l'un à Blois, l'autre à Ruel. L'Apôtre, tout d'abord, ne crut pas la sentence sérieuse et définitive. Cependant le doute et l'espoir le quittèrent lorsqu'une lettre du roi, négligeant de mentionner ses écarts de langage, motiva le châtiment d'intempérance et d'incapacité. Furieux, il lâcha sa mauvaise humeur. Puis, considérant qu'il aggraverait son cas à manifester une irritation d'ailleurs vaine, il s'humilia. Mais cette humiliation ne toucha pas le Cardinal. Quelque temps après, les charges des conseillers exilés étaient supprimées (1) et l'Apôtre, muni de sa séduisante femme, se réfugiait tout contrit auprès de son frère Urbain, religieux du prieuré de Longpont.

Scarron survint à Paris au moment même de

(1) Paul Morillot, *op. cit.*, pp. 29 et suiv. V. aussi *Mémoires* de Bassompierre et Mathieu Molé ; *Lettres manuscrites* de Henry Arnauld ; *Ballet des Romans*, p. 45.

cette disgrâce. Elle l'affecta cruellement, car il sentait, au fond du cœur, pour ce père inconsidéré et lunatique, quelque tendresse sommeillante. Il ne pensa pas tout perdu cependant, Richelieu restant accessible à la poésie. Loin de s'attarder à chercher des protections illusoires, il traça d'une plume agile un placet qu'un courtisan présenta au Cardinal. Il fit un portrait pathétique de la détresse en laquelle l'exil plongeait son père et dont il était atteint par ricochet. Il déplora la *catonnerie* de cet inconscient discoureur (1) :

Quatre ou cinq fois maudite soit sa harangue
Que langue fit et dont punie est langue...
  O Barillon, Salo l'aîné, Bitaux,
  Votre parler nous cause de grands maux ;
  S'eussiez été toujours Harpocratiques,
Point ne seraient les deux Pauls faméliques,
  Ni Paul majeur ne serait comme vous
  Loin de Paris, contraint de planter choux,
Ni Paul mineur, malheureux cul-de-jatte,
D'importuner le grand Porte-écarlate (2).

La requête spirituelle et folle, exaspérée au fond de son rire, de tristesse et de souffrance, amusa le Cardinal. Scarron sentit qu'il ne fallait point se laisser oublier, cette bonne disposition

(1) Cette plainte contre la *Catonnerie* paternelle revient dans ses poésies toutes les fois que la misère le poigne plus particulièrement. V. entre autres, *A M. Pélisson*, épitre III, VII, p. 89.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Requête à Mgr le cardinal duc de Richelieu*, VII, p. 43.

pouvant avoir des conséquences heureuses. Incontinent il rima un remerciement, se félicitant de l'attention et du sourire qu'il avait suscités. Et ces trois vers, qui eussent douloureusement retenti au cœur de Hautefort-la-Sainte, allèrent, au milieu des autres, flatter l'orgueil du Cardinal :

> Quoi que l'envie ait voulu faire
> Contre ton fameux ministère
> Nos lys ont toujours bien fleuri (1).

Mais cette flagornerie excusée par la misère ne lui profita pas. Richelieu mourut avant d'avoir pu s'intéresser à son sort. Si bien que le petit chanoine s'imagina lui avoir porté malheur et fut bien près de penser qu'il avait le mauvais œil (2).

Il habitait alors au Marais, chez son ami Busine, dans la rue de la Tisseranderie peuplée de tisserands malingreux et de merciers. Aux alentours s'agitait une foule hétéroclite de mendiants, de faux estropiés, de béquillards échappés à la destruction de la cour des miracles (3). Ses fenêtres

(1) Scarron : *Œuvres, Remerciement à Mgr le Cardinal*, ode, VII, p. 209.

(2) L'idée d'être un *porte-guignon* était fortement enracinée en lui. V. *Lettre à M. de Villarceaux*, I, p. 175 ; *Épitre à une dame inconnue*, VII, p. 140.

(3) Sauval : *Antiquités de Paris* ; Edouard Fournier: *Paris démoli*, art. *Les logements de Scarron*. Scarron très souvent indique lui-même son domicile à la fin de ses poésies. V. *A Mgr l'archevêque de Toulouse; Epitre à Deslandes-Payen*, VII, pp.64,71. Dans ces deux poésies, il se dit logé chez son ami Busine, énigmatique person-

donnaient sur la façade de l'hôpital Saint-Gervais ornée des statues votives de Nicolas Flamel et de sa femme. Ce vis-à-vis, plutôt ironique, ne l'engageait pas aux rêveries agréables. Aussi, tantôt en chaise, tantôt se traînant appuyé sur une canne, il désertait sa chambre, essayant, en perspective de l'avenir sombre ouvert devant lui, de se créer des patrons dans la haute société environnante. Le Marais était alors le quartier le plus gai, le plus propre et le mieux hanté de Paris. On s'y pouvait promener sans craindre la crotte que, partout ailleurs, les carrosses faisaient gicler au visage des passants. On n'avait point à s'assurer, la nuit venue, contre les embuscades de spadassins ou les prouesses de tire-laines. Mille hôtels y ouvraient leurs portails hospitaliers, donnant asile à de riches et nobles familles. Les théâtres, plusieurs fois la semaine, mettaient dans les rues une animation de carrosses, de chaises et de populaire.

La maison de Mondory, malade pour avoir trop passionnément joué la *Marianne* de Tristan, mais ayant conservé ses dons de causeur subtil, était

nage, demeuré inconnu. Les *Stances au commandeur de Souvré*, VII, p. 258, placent sa demeure derrière l'hôtel de Mme de Rohan, c'est-à-dire derrière la place Royale, chez une dame Bacot. « C'est là, dit-il, que gît le misérable. » Edouard Fournier a fait de continuelles erreurs dans son article, erreurs relevées par M. A. de Boislile : *Revue des Questions historiques, Paul Scarron et Françoise d'Aubigné*, 1893, II, pp. 116 et suiv.

pour Scarron le but préféré de ses promenades (1). Et lorsqu'un besoin de rire se manifestait en lui, le visage contrefait, barbu et enfariné, la voix nasillarde de fifre de l'inimitable Jodelet l'attiraient à l'hôtel de Bourgogne où Scudéry faisait, autour des comédiennes, beaucoup de bruit pour rien.

Quelque religion lui revenait parfois. La souffrance l'induisait à demander au Seigneur une guérison que les remèdes ne lui apportaient pas. Les couvents de filles mondaines et de filles repenties pullulaient. Il voisinait avec trois églises : l'une Saint-Gervais, grande et belle, d'ordre gothique, avec un portique moderne ; il y passait de longues heures en méditations, s'attardant à admirer les vitraux de Cousin où s'inscrivaient le martyre de Saint-Laurent et l'histoire du Paralytique (2); l'autre Saint-Jean en Grève, célèbre par le miracle de la Sainte Hostie ; la troisième enfin au couvent des Minimes où l'indignaient les libertés profanatrices de l'assemblée. Le Scarron de ces heures résipiscentes voyait avec tristesse la maison divine servir de lieu de rendez-vous à maint galant et à mainte déflorée. Les pénombres favorisaient les étreintes ; les piliers voilaient le mou-

(1) Scarron : *Œuvres, Adieux aux Marets et à la place Royale*, VII, p. 26.

(2) Sauval : *Antiquités de Paris* ; Anonyme : *Curiosités de Paris*, 1742, I, pp. 280 et suiv.

vement des mains offrant et recevant des poulets ; et c'était pendant le prêche des abbés un vacarme de chuchotements sacrilèges (1). D'ailleurs les pasteurs de ce troupeau galeux lui donnaient l'exemple de leurs mœurs dissolues. Cupides et luxurieux, ils vidaient les bourses et culbutaient les femmes sans vergogne (2).

Si bien que le petit chanoine, à philosopher sur ces choses, perdait quelquefois ses dernières illusions chrétiennes. Il doutait d'une divinité acharnée à multiplier en lui les souffrances et allait chez les courtisanes. Elles surabondaient au Marais. L'opulence de ses habitants les y conviait. Les financiers surtout, logés en de merveilleux hôtels, pourvoyaient à leur luxe. Marion de l'Orme, encore belle, régnait sur la galanterie, réunissant dans son salon les seigneurs huppés et les beaux esprits, le financier Emery, Desbarreaux, le luxurieux de Lionne, Charles de Beaubrun, de Thou, Corneille, Voiture, Benserade, Abraham Bosse. Et Cinq-Mars, enjoué, séduisant, comploteur, présidait aux divertissements de la compagnie (3).

(1) Dulaure : *Histoire de Paris*, 1853, IV, pp. 52 et suiv.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Adieux aux Marets*, etc.

(3) Scarron : *Œuvres*, *Sonnet pour Mlle de Gonzague, sur la mort de M. de Cinq-Mars*, VII, p. 331 ; *Adieux aux Marets et à la place Royale*, VII, p. 26 ; *Etrennes à Marion de l'Orme*, VII, p. 326. V. Tallemant : *Hist. de Marion de l'Orme* ; A Bourgeois : *Deux salons parisiens au XVIIe siècle*.

Scarron, certes, n'aspirait plus, comme au temps de son adolescence, à suborner la divine commère. Mais ses infirmités n'empêchaient point ses yeux de se réjouir au spectacle des grâces féminines triomphantes et sa voix de se mêler aux concerts d'éloges et aux délicatesses des conversations. Marion de l'Orme au déclin jalousait un peu sa rivale Ninon de l'Enclos, dont l'hôtel, rue des Tournelles, s'achalandait d'une clientèle aristocratique. Elles se visitaient pourtant. Scarron rencontra chez Marion la déité nouvelle.

De beauté moins parfaite, mais d'extraction meilleure, elle ajoutait à ses charmes physiques une grande distinction et un maintien digne. Sa table attirait force gens, comme sa couche. Elle avait des *caprices* nombreux, mais point simultanés. Elle voulait dans sa maison du respect et de la décence. Elle chantait et jouait du luth en artiste, accompagnant ses vocalises et ses improvisations d'attitudes provocantes. Les dames du Marais la fréquentaient, sollicitées par sa renommée, choisissant leurs galants dans son entourage. Scarron connut chez elle, sans doute, les comtesses de Fiesque et de la Suze, tandis que ses propres amis Voiture, Sarrazin, Benserade y apportaient les commérages de Rambouillet (1).

(1) Tallemant : *Hist. de Ninon* ; Saint-Evremond : *Œuvres* ;

Les jardins de Ninon se prolongeaient jusque vers la place Royale. De beaux arbres formaient des allées touffues où les couples devisaient. Des bosquets favorisaient les entretiens intimes. On y installait des violons qui donnaient la symphonie aux invités lassés par trop de dépense d'esprit et préférant la solitude parfumée de fleurs à l'affluence des salons ornés de meubles sévères et de tentures opulentes.

Des jardins de Ninon, Scarron se rendait à la place Royale, grand quadrilatère environné de trente-six pavillons, au milieu duquel se dressait la statue équestre de Louis XIII. Le petit chanoine s'amusait de cette statue où l'éleveur d'oiseaux, Louis le Juste, paradait glorieusement. Le piédestal portait des inscriptions françaises et latines où Richelieu qui les avait dictées célébrait avec faste ses mérites personnels. Et les quatre façades de pavillons, d'une belle ordonnance, avec leurs entrelacements de brique et de pierre, et, au rez-de-chaussée, leurs arcades basses, l'intéressaient ainsi qu'une sarabande de grosses femmes aux jambes courtes englobant dans leurs entrechats le

Bret : *Mémoires sur Ninon de Lenclos* ; Guyon de Sardière : *Vie de Ninon de Lenclos* et les *Lettres de Ninon de Lenclos*. Le portrait de Ninon de l'Enclos, par Mignard, se trouve, on ne sait par quelle inadvertance, au musée de Bruxelles.

maigre et pâle roi insoucieux de leurs divertissements (1).

La place Royale était par excellence le lieu aristocratique de Paris. Chacun de ses pavillons murait une grande famille, ses hauts faits et ses scandales (2). Scarron, après avoir longtemps frétillé sur ses jambes folles parmi les arbres et les fontaines du parterre, autour de la grille qui retirait du monde le cheval et le roi de bronze, se décida à frapper aux portes. Le malade mendiant commençait ses tribulations.

A l'hôtel de Richelieu vivait encore Mme de Comballet, duchesse d'Aiguillon, femme impérieuse, brusque, entêtée, corrigeant ces défauts par quelque esprit, du sens, de la fermeté. La puissance de son oncle le cardinal de Richelieu qui, prétendait-on, l'avait cajolée, lui faisant en cachette quelques enfants, aux dépens du sire de Comballet, homme mal bâti et couperosé, lui avait facilité la fortune. Procédurière et bigote, ses libéralités allaient aux procureurs et aux églises. Elle affectionnait particulièrement les Carmélites, passant des nuits entières, le ventre à terre, dans l'église

(1) La statue équestre de Louis XIII fut élevée de son vivant. V. Germain Brice : *Description de la ville de Paris*, II, pp. 73 et suiv.

(2) Sur les habitants de la place Royale, V. Cousin : *La Jeunesse de Mme de Longueville*, chap. III, p. 247.

Saint-Sulpice. La fortune n'avait pas développé sa générosité. Au contraire, une épouvantable avarice lui aliénait le monde et surtout sa domesticité. Mme du Vigean qui, par intérêt, s'était faite son intendante, sa secrétaire, sa garde-malade, bénéficiait seule de ses faiblesses. Un sentiment spécial les unissait. Elles s'écrivaient des lettres enflammées et s'épuisaient à rénover, sous le couvert de la dévotion, les pratiques raffinées de Lesbos (1).

On témoignait peu de cordialité à Scarron dans ce milieu étrange où le vice coudoyait le fanatisme. Mme d'Aiguillon jouissait encore d'un grand crédit à la cour. On l'y considérait comme l'héritière de l'autorité cardinalice. Il espéra un instant qu'elle donnerait suite à sa requête demeurée sans effet par la mort du ministre. Il adressa une ode laudative à la pseudo-carmélite. Mais il en fut pour ses peines, sans autre avantage que des paroles. Il continua donc ses promenades aux hôtels de la place Royale.

Au prochain pavillon gîtait la duchesse de Rohan. Là, la galanterie avait ses franches repues. Le duc guerroyait à travers le monde. La duchesse, devinée « bonne dame », dès le jeune âge, par M. de Sully, son père, gagnait la quarantaine avec force

(1) Tallemant : *Hist. de Mme d'Aiguillon* ; Scarron : *Œuvres, A...* « Elle n'est que la seconde de celles que j'ai canonisées avant leur mort etc... » I, p. 255. V. aussi : *Ode à Mme la duchesse d'Aiguillon*, VII, p. 211.

souvenirs agréables dans le passé. Elle convertit Candalle au culte de son Dieu comme à son propre culte ; elle entretenait d'argent Miossens et, tous deux, profitant d'elle, la battaient. Jarzé, l'ami de Scarron, moyennant finances cultivait sa maturité. Elle avait, en Normandie, un enfant secrètement venu au monde. « Cette femme, en un pays où l'adultère eust été permis, eust été une femme fort raisonnable. » Et pendant que Jarzé s'ébaudissait avec la mère, Ruvigny en contait à la fille. Poètes et prosateurs « se tuaient à chanter la vertu » de cette dernière qui, dès douze ans, s'exerçait aux saints rites de la débauche. Chabot devait, plus tard, être la victime expiatoire (1).

Scarron ne récoltant là encore que des mots d'esprit, s'achemina vers l'hôtel de Guéméné. Si, d'après Cyrano, le nez est le siège de l'âme, le prince de Guéméné en logeait une éminente dans son vaste appendice facial. Ses boutades, sa manie, ayant la vue courte, de se barbouiller la figure des sauces présentées à table, récréaient Scarron. On chantait pouilles contre lui à cause de son penchant pour les petits garçons. Et sa femme, leur portant malheur, rebutait les amants. Montmorency, Soissons, Boutteville, de Thou qui la

(1) Tallemant : *Hist. de Mme de Rohan* ; Scarron : *Œuvres*, *Adieux aux Marets et à la place Royale*, VII, p. 26.

servirent, moururent tragiquement. Si bien qu'elle se rabattait sur les abbés depuis que Gondi lui en avait donné le goût (1).

Non loin de la place Royale, en plein Marais, Scarron visitait les Blérancourt, plutôt par raison que par sympathie. Blérancourt était le frère du duc de Tresmes, gouverneur du Maine, que le chanoine fréquenta au Mans. Avec quatre-vingt mille livres de rente, il faisait des difficultés pour payer le passage des ponts (2). Sa maison allait d'un train si misérable que Scarron, ennemi de la lésinerie et de l'austérité, la fuyait aussitôt pour chercher auprès de la comtesse du Lude et de sa gracieuse fille Françoise, « aimable comme un ange ou deux », quelque sourire et quelque politesse (3).

Chez la comtesse de la Suze, c'était le désordre, les quolibets et les histoires salées. Elle avait épousé un homme borgne, d'une invraisemblable ivrognerie et qui emplissait sa maison de chiens et de chevaux. Elle commençait seulement ses frasques.

(1) Tallemant : *Hist. de Guéméné* ; Retz : *Mémoires* ; Scarron : *Adieux aux Marets et à la place Royale*, VII, p. 26.

(2) Tallemant : *Hist. de Blérancourt* ; Scarron : *Œuvres*, *Adieux aux Marets et à la place Royale*, VII, p. 26.

(3) Tallemant : *Hist. d'Avaugourt, ad notam* ; Montpensier : *Mémoires* ; Scarron : *Adieux aux Marets et à la place Royale* ; *Stances à Mlle de Lude*, VII, pp. 26, 252 ; 2e *Légende de Bourbon*, VII, p. 12.

Son alcôve, plus tard, attirera une cohue d'amants et parmi les premiers précisément du Lude qui abandonnait volontiers les armées et sa femme pour traiter en places conquises les femmes de ses voisins (1).

Mme de Bassompierre vieillissait aussi dans ces parages. Elle avait pratiqué simultanément Henri IV et Bassompierre et doté ce dernier d'un bel enfant mâle. Depuis, elle portait le nom du maréchal à sa barbe sans qu'il songeât à s'en formaliser (2). De même que la comtesse de Belin, belle-fille du Mécène manceau (3), et que la « belle, jeune, saine, galante, libérale, opulente » marquise de Piennes (4), elle s'apitoyait sur les malheurs de Scarron.

Mme de Maugiron, Mme de Choisy, vieille fée « à l'esprit vert, au corps moisi », Mme de Bois-Dauphin, M. et Mme de Gourné, la marquise de

(1) Scarron : *Œuvres, Adieux aux Marets et à la place Royale*, VII, p. 26 ; Tallemant : *Hist. de Mme de la Suze.* Nous sommes perplexe sur l'identité de cette Mme de la Suze citée par Scarron. Henriette de Coligny n'était point encore comtesse de la Suze en 1643.

(2) Scarron : *Œuvres, Adieux aux Marets et à la place Royale*, VII, p. 26 ; V. aussi, dans le *Recueil de quelques vers burlesques*, Quinet, 1643 : *Etrennes à Mme de Bassompierre.* Il lui adresse une porcelaine de Chine. Tallemant : *Hist. de Bassompierre.*

(3) Scarron : *Œuvres, Adieux aux Marets et à la place Royale;* VII, p. 26 ; *Etrennes à Mme de Belin.*

(4) Scarron : *Œuvres, Adieux aux Marets et à la place Royale*, VII, p. 26.

Guinault, Villequier, capitaine des gardes du corps, Courcy, La Mesnardière complétaient les relations du petit chanoine voyageur (1).

Mais l'amitié de Sarrazin était de toutes la plus souhaitée. Venu de Caen en sabots, ce mauvais poète devait sa fortune à la rousse demoiselle Paulet. Elle l'introduisit dans le monde et l'y fit estimer ayant pour recommander ses protégés l'éloquence de sa beauté. Sarrazin avait épousé une vieille folle, Mme du Pile, dont il dédaignait les charmes surannés. Il hâblait sur toutes choses et principalement sur cette femme qui offrait de payer l'amour conjugal. Il égayait Scarron lui rapportant, dans sa chambre, les anecdotes de la ville. Mais ses visites étaient rares et souvent le malade se plaignait d'avoir à les solliciter (2).

Bientôt d'ailleurs Scarron se désintéressa des visiteurs et des visites. Le mal latent le ressaisit avec une acuité terrible, s'imposant seul désormais à ses préoccupations. Ne sachant plus à quel saint se vouer, il allait un matin, aidé de son bâton, à la messe de Saint-Jean-en-Grève lorsqu'il croisa, par hasard, le médecin La Mesnardière. Il lui

(1) Scarron: *Œuvres, Adieux aux Marets et à la place Royale*, VII, p. 26.

(2) Tallemant: *Hist. de Sarrazin*; Scarron: *Œuvres, Adieux aux Marets...*, VII, p. 26; *Epitre à M. Sarrazin*, VII, p. 160 en vers trisyllabiques.

était sympathique à cause de leur rencontre au pays fortuné du Maine et parmi les réjouissances du château de Sablé. Il lui rappelait les jours où, valide de tous ses membres, il participait aux ballets et courait les hôtelleries. Ils causèrent. La Mesnardière s'inquiéta de le trouver si amaigri, le corps déformé, infirme déjà. Il lui proposa de tâter d'un breuvage qu'il confectionnerait le soir même et lui enverrait le lendemain. C'était inoffensif et cela provoquerait en lui une heureuse révolution. En deux jours, il se trouverait soulagé, gaillard, susceptible de reprendre son ancienne existence.

Scarron s'enthousiasma. Il ne pouvait douter d'un homme en qui Richelieu avait autrefois placé sa confiance et que Gaston d'Orléans tenait en grande estime. Il ne supposa pas un instant que l'auteur du *Traité de la Mélancolie*, de la *Poétique* et de plusieurs autres savants ouvrages fût, en médecine, un lamentable praticien. Pourtant La Mesnardière négligeait depuis longtemps les sciences pour les lettres, « s'appliquant à étaler de belles paroles »(1) plutôt qu'à ausculter les malades. Les médecins de l'époque d'ailleurs, se référant encore aux prescriptions d'Hippocrate, remédiaient aux affections

(1) D'Olivet: *Histoire de l'Académie*. V. Bussy-Rabutin : *Mémoires*, édit. Charpentier, II, p. 118.

les plus graves par la saignée et la purge, panacées universelles. A part cela, ils occupaient leurs loisirs aux querelles de la Faculté ou à la destruction radicale de leurs ennemis naturels les apothicaires (1). Ces pédants sanguinaires, comme les appelait Gui de la Brosse, se servaient de potions extraordinaires — le sirop de roses pâles notamment — pour décharger les organes de leurs patients de toutes incommodités (2).

On ne sait de quelle infernale mixture fut composé le breuvage que La Mesnardière expédia au confiant Scarron ; toujours est-il qu'après l'avoir absorbé, le mal se déchaîna en tempête. Ce fut une effroyable crise morale autant que physique. Le petit chanoine assista, impuissant et pleurant, au recroquevillement de ses nerfs, à la lente ossification de ses jointures, au graduel desséchement de ses chairs. Désespéré, voulant lutter contre l'ennemi tenace, invisible et cruel qui le lancinait, il courut vers toutes les médications. Les différents quartiers parisiens virent passer son brancard gémissant. Les remèdes de bonnes femmes attirèrent sa crédulité. Et enfin, des personnes de son entourage, émues de tant de tortures, lui parlèrent des eaux thermales de Bourbon-l'Archambault qui

(1) Gui Patin : *Lettres*, édit. Revaillé-Parise, Paris, 1846. V. Lettres adressées à Belin père et fils, médecins à Troyes.

(2) Gui Patin : *Lettres*, *ibid.*

miraculisaient et dont cent personnes estropiées étaient revenues en parfaite santé (1).

La vue de ses membres contrefaits ne lui permettait guère d'entretenir quelque certitude de guérison. Néanmoins il tenta encore cette chance. Il se fit porter à l'hôtellerie des coches et installer aussi confortablement que possible dans la guimbarde en partance (2). Le voyage fut une dure épreuve, parmi des indifférents maladroits et brutaux, au long des chemins boueux, avec la menace perpétuelle d'un renversement (3). Mais enfin on arriva sans encombre à la petite ville située dans la plus agréable des vallées et dominée par les tours géantes d'un vieux château.

Scarron descendit à l'hôtellerie de l'Image St-Jacques élevée en face des bains (4). Religieux, hommes et femmes, avaient leurs bains respectifs

(1) Bien entendu nous ne croyons pas un mot de cette légende. On n'a pas vu encore une mixture quelconque avoir ces conséquences dans l'organisme humain. Pourtant plusieurs écrivains contemporains s'accordent sur l'acte de La Mesnardière. V. Tallemant : *Hist. du Petit Scarron* ; Anonyme (Girault) : *Vie de Costar* et la *Note anonyme* publiée par M. Morillot, *op. cit.* App. I, p. 403.

(2) Nous supposons, bien que rien ne le prouve, que Scarron accomplit en coche son premier voyage à Bourbon. Il n'était pas assez malade pour avoir besoin d'une litière.

(3) Mme de Sévigné : *Lettres*. Les impressions de la charmante épistolière pendant son voyage à Bourbon et durant le séjour qu'elle y fit nous aidèrent à fixer celles de Scarron.

(4) Scarron : *Œuvres*, 2e *Légende de Bourbon*, VII, p. 12.

distingués extérieurement par trois arcades (1). Il y avait également le bain des pauvres et le bain public. Ce dernier, à ciel ouvert, recélait des cases spéciales pour loger les vêtements. Sur une plate-forme garnissant l'un des côtés s'ouvraient trois puits contigus : on y prenait l'eau potable (2).

On n'allait à Bourbon l'Archambault que durant la saison clémente. La population en était aimable, les vivres abondants. Les habitations confortables s'entouraient de jardins fleuris (3). Scarron, dès l'abord, se trouva être le *Malade majeur*. La plupart des gens de bonne compagnie qui fréquentaient la station se plaignaient de vapeurs, mal à la mode dont on se parait comme d'une romanesque mélancolie. En réalité beaucoup plus de valides que d'invalides venaient chercher là des distractions estivales (4). Le jeu, les promenades au long de la Burge, les conversations, les comédies coupaient agréablement le régime.

L'eau, d'ailleurs, était excellente. « Douce et fondante » (5), elle gonflait le premier jour, puis

(1) Allier et Dufour : *L'Ancien Bourbonnais*, t. II, *Voyage pittoresque*, pp. 191-213.

(2) Auberi : *Les bains de Bourbon-Lancy et de Bourbon-l'Archambault*, Paris, 1604.

(3) Auberi : *op. cit.*

(4) Scarron : *Œuvres, Légendes du Bourbon*, VII, pp. 3, 12.

(5) Mme de Sévigné : *Lettres* ; Périer : *Bourbon l'Archambault sous Louis XIV*, Paris, 1873.

elle ragaillardissait et on la rendait de tous les côtés (1). Les plus mal partagés de la nature ajoutaient à ce breuvage inoffensif les bains balsamiques et bouillants. Ils suscitaient des sueurs abondantes et des fatigues dont on se relevait dispos et plein d'entrain.

La douleur physique énergiquement traitée par son médecin Guénault (2), Scarron songeait à se distraire. Les curiosités affluaient dans ce bourg perdu. D'abord s'offraient au visiteur les ruines des bains romains qu'un indigène avait utilisées à son profit. C'étaient les deux côtés d'un édifice bâti en grès dur où subsistaient des moulures, des fenêtres, quelques corniches et colonnes. On rafistola ce reliquat du passé et ménagea des logements pour les baigneurs. Diverses autres ruines, disséminées au milieu des bâtisses modernes, indiquaient que Bourbon-l'Archambault avait été une importante station romaine (3).

Mais Scarron avait trop dédaigné dans son cadre naturel la splendeur architecturale des Césars pour l'admirer en ce lieu. Ses regards embras-

(1) Mme de Sévigné : *Lettres.*

(2) Scarron : *Œuvres*, 2e *Légende de Bourbon*, VII, p. 12. Nous faisons, dans la plupart des cas, une synthèse des deux *Légendes.*

(3) Allier et Dufour, *op. cit.*; Dubuisson-Aubenay : *Voyage à Bourbon-l'Archambault* (1646), publié à l'appendice de l'ouvrage de MM. Gélis-Didot et Grossoreille : *Le Château de Bourbon-l'Archambault.*

saient plus volontiers le pays admirable couronné de coteaux boisés derrière lesquels se perdaient les eaux de la Burge et celles de la source thermale. Peu de monuments dans la ville : l'église Saint-Georges, sévère et lourde, de style roman ; le prieuré des filles Saint-Benoît ; quelques ermitages et couvents (1). Mais il visitait fréquemment le Château et la Sainte-Chapelle, l'un contenant l'autre, venus du moyen âge avec leur farouche opacité et leur art délicat.

D'un côté, érigé sur un rocher escarpé où s'ouvraient le pont-levis et le fossé, de l'autre sur un coteau planté de vignes et de broussailles où fourmillaient les couleuvres, le Château montrait aux voyageurs son flanc crevé par la justice du roi après la félonie du connétable de Bourbon. Tours rondes, tours carrées, au nombre de dix-huit, commandées par la terrible Quiquengrogne et l'énorme Amirale, murs crénelés, remparts de granit, glacis, herses de fer, tels étaient en face du petit Scarron, les débris formidables de cette forteresse (2). On y entrait, entre deux tours, par une porte monumentale. Une voûte humide conduisait sur les remparts, puis aux deux chapelles, l'une plus an-

(1) Aubery, *op. cit.* ; Dubuisson-Aubenay, *op. cit.*

(2) Barbier de Montault : *Le château de Bourbon-l'Archambault*; Gelis-Didot et Grossoreille, *op. cit.* ; Dubuisson-Aubenay, *op. cit.*

cienne que l'autre (1). Alentour quelques logements ruinés, sauf ceux occupés par les dix chanoines desservants (2).

En ces deux chapelles, Scarron dut passer une partie du temps qu'il n'employait pas à gémir sur son grabat. L'ancienne possédait toute la beauté des pures époques gothiques, ceinturée, à hauteur des fenêtres ogivales, d'un rinceau de feuilles de vigne et de raisins sculptés ; soutenue par des contreforts terminés en clochetons ; ornée de gargouilles difformes ; pointant vers le ciel une flèche ajourée en dentelles (3). Sur l'autel intérieur, encadré par un vitrail armorié, rêvait une Vierge de marbre blanc, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus. Le front couronné de lis, un voile couvrant ses épaules, elle s'irradiait du feu de mille pierreries et s'auréolait, selon la légende, certains jours d'été, d'un miraculeux rayon fluant des verrières. A droite et à gauche, la contemplant, les statues en pierre colorée de Saint-Paul et Saint-Jean (4).

Accolée à l'ancienne chapelle, une autre, plus moderne, sollicitait l'attention. Dès l'entrée, Adam et Eve nus, attendaient les pèlerins. Sous les voûtes conduisant au chœur, on apercevait les

(1) Allier et Dufour, *op. cit.*
(2) Dubuisson-Aubenay, *op. cit.*
(3) Allier et Dufour, *op. cit.*
(4) Dubuisson-Aubenay; Aubery; Allier et Dufour, *op. cit.*

statues de Saint Louis couvert du manteau royal fleurdelysé, de Jean II de Bourbon en habit ducal, l'ordre de Saint Michel au col, de sa femme, Jeanne de France, fille de Charles VII. Ensuite c'était, dans le clair-obscur, l'enchantement des ors pâles et des bois ciselés. Entre des petits fûts cannelés s'ouvraient des vitraux aux colorations vives reproduisant les scènes de l'Ecriture. Derrière l'autel, une verrière rosacée, traversée d'un grand crucifix peint, offrait les images agenouillées du duc Pierre de Bourbon et d'Anne de France, fille de Louis XI. L'autel, soutenu par trois colonnes de bronze doré, fondait sa splendeur dans celle d'une riche étoffe brodée d'or. Les stalles, le pupitre, la chaire, fouillés d'inimitables figurations pieuses, dormaient dans leur beauté centenaire. Les douze Apôtres, logés dans les niches des piliers, tenaient conseil autour du chœur. Sous les orgues, à gauche, un vestibule de maçonnerie contenait les cornes géantes des animaux qui charroyèrent les pierres de la chapelle. Et sur tous les objets, dans tous les replis du bois, de la pierre et du marbre, la floraison ingénue des lys royaux (1).

Les pèlerins descendaient, après la visite des deux chapelles, dans une profonde crypte éclairée par de petites lampes d'argent fixées à des verges

(1) Dubuisson-Aubenay ; Auberi ; Allier et Dufour, *op. cit.*

de fer. Des peintures fastueuses, dont un pathétique *Ecce Homo*, revêtaient les murs. Un autel dressé parmi la magnificence des statues et des draperies, célait une niche close par des ferrures précieuses. Dans cette niche un reliquaire cruciforme, contexturé d'or, de saphirs et de perles, élevé sur un calvaire de vermeil, abritait un morceau de la vraie Croix et un fragment de la couronne d'épines (1).

Avec componction et le désir intérieur que le Bois sacré achevât la guérison commencée par les eaux thermales, les baigneurs affluaient dans la crypte. Scarron plus malade à lui seul que la collectivité, y fit certainement des stations recueillies. Les chanoines ses confrères lui apprirent les légendes entretenues par les générations. Il sut que l'épine, arrosée par le sang divin, fleurissait chaque année sous les caresses du soleil printanier et que le reliquaire d'or tenta fréquemment la convoitise des larrons. Ils s'en emparèrent une première fois. Mais leurs chevaux, chargés de ce butin sacrilège, refusèrent de marcher. Des pillards mieux avisés se servirent de leurs bras, pensant n'en être point trahis. Mais, arrivés à la claire prairie que traverse la Burge, le poids du reliquaire augmenta tellement qu'ils ne le purent sou-

(1) Dubuisson-Aubenay; Aubery; Allier et Dufour, *op. cit.*

tenir. Des faucheurs, à l'aube, le lendemain, le trouvèrent et se hâtèrent de prévenir le chapitre. En grande pompe on le vint chercher et on le replaça dans la niche. Et, à l'endroit où la croix avait été jetée, le sol brûlé ne produisit plus d'herbes ni de fleurs(1).

Malgré sa régularité à boire l'eau guérisseuse sortie des entrailles de la terre et à plonger ses membres atrophiés dans les baignoires de granit; malgré sa ferveur à invoquer la miséricorde divine, soit à l'église Saint-Georges, soit dans la crypte de la Sainte-Chapelle, Scarron, durant ses deux voyages à Bourbon, ne constata pas de mieux sensible. Il eut besoin de toute sa philosophie pour conserver la force de vivre au milieu de ses tourments et de se réjouir dans l'affectueuse compagnie de ses contemporains malades. Mais il n'était pas de ces gens qui jettent le manche après la cognée. Même infirme, même privé de bien-être matériel, il voulut persévérer dans le sourire et la raillerie, vaincre le mal par sa patience à l'endurer.

S'il ne put, au long de la Burge, se mêler aux promeneurs nombreux qui entreprenaient mainte amourette, du moins fréquenta-t-il le bal. A suivre les beaux jeunes gens et les sveltes jeunes filles, dan-

(1) Allier et Dufour, *op. cit.*

sant les courantes et fusionnant leurs grâces, il se rappelait le temps où, « portant les chapeaux de belles formes et les jambes chargées de canons », il serrait déraisonnablement les tailles et murmurait des madrigaux. La danse n'était plus désormais pour lui qu'un plaisir des yeux.

Les visites et les conversations complétèrent ses divertissements de malade. Quelques manceaux, connus autrefois, le fêtèrent : le gros marquis d'Avaugourt, frère de Mme de Montbazon, homme bizarre, processif, poltron et jaloux en instance de mariage avec la charmante demoiselle du Lude (1); le jeune de Vassé, riche, turbulent et bambocheur. La protection toujours pleine de sollicitude de Marie de Hautefort l'introduisit auprès du comte de Béthune, de son beau-frère le comte de Saint-Aignan et de leur famille. Des maréchaux blessés, parmi lesquels le comte de Rantzau, revenu du siège d'Arras avec une horrible plaie, consentirent à aimer pour son esprit cet avorton pacifique. Le commandeur de Monteclère l'hébergea. Bautru, l'oncle badin de la dodue Mme Bouvillon, la Feuillade, le président l'Archer, quelques dames l'entourèrent d'amabilité, jusqu'à cette pauvre Mme de

(1) Tallemant : *Hist. d'Avaugourt*, Mlle du Lude devait mourir victime des brutalités d'Avaugourt. Scarron : *1re Légende de Bourbon*.

Ribaudon dont les amours avec Gaston d'Orléans furent chantés en couplets drôlatiques :

La Ribaudon, quand Monsieur te regarde
Père, frère, mari tout le monde est en garde (1).

On pense bien que, parmi les distractions, la comédie ne fut pas oubliée. Les troupes de comédiens nomades hantaient surtout les lieux de réunion de la haute société, seule susceptible de largesses. Bourbon-l'Archambault se trouvait donc naturellement sur le chemin de leurs pérégrinations. Malades, les seigneurs appréciaient doublement la bonne fortune d'entendre les dernières créations théâtrales et passaient sur l'insuffisance de l'interprétation. Pendant le séjour de Scarron une de ces troupes dépenaillées se présenta dans la cité. Le duc de Longueville, petit homme souriant et libéral, ami de notre chanoine, vêtit, nourrit et paya les différents personnages de cette troupe afin qu'ils offrissent aux baigneurs quelques heures d'illusion (2).

Et Scarron, ainsi choyé par les hôtes de la station revint passer l'hiver à Paris. Il fit le voyage en compagnie de Mlle de Clisson, fille de la comtesse de Vertus et sœur de la belle Montbazon, pau-

(1) Tallemant : *Hist. de Gaston d'Orléans*. Pour tous ces personnages : Scarron : *Œuvres*, 1re *Légende de Bourbon*, VII, p. 3.

(2) Scarron : *Œuvres*, 1re *Légende de Bourbon*. Il avait connu le duc de Longueville au château de Bonnétable, chez la comtesse de Soissons.

vrette maltraitée par l'une et déshonorée par l'autre (1).

Quand il retourna à Bourbon, au printemps suivant, la ville était mise à sac par le joyeux Gaston d'Orléans, souffrant de la goutte, flanqué de son médecin Brunier, de son chirurgien Collart, de son apothicaire Souhart, de son confesseur le père Bourgoin, du sournois abbé de la Rivière, son émissaire politique, de l'aumonier d'Alesmes, figure laide et antipathique, de Goulas, secrétaire des commandements, de l'intendant Le Gras et du suisse La Forest (2).

Le frère de Louis XIII a laissé dans l'histoire le souvenir d'un écervelé capable de toutes les trahisons. Le mot de son médecin Brunier qui l'initiait au Jardin des Plantes, à la culture des simples : « Monsieur, les aliziers font les alizes et les sottisiers font les sottises », lui est admirablement applicable. Il s'assimila avec ardeur cet esprit de turbulence comploteuse que la reine Anne d'Autriche apportait de ses lointaines hérédités (3). Et il déchiffra tous les mystères de la débauche multiforme (4).

(1) Tallemant : *Hist. de Mme de Vertus* ; Scarron : *Œuvres*, 1re *Légende de Bourbon.*

(2) Scarron : *Œuvres*, 2e *Légende de Bourbon.*

(3) Tallemant : *Hist. de Gaston d'Orléans.*

(4) Sorel, dans *Francion*, le représente sous les traits du débau-

Scarron l'avait peut-être connu dans le passé, alors qu'abbé polisson il courait les académies. Gaston avait formé la sienne. Elle dura peu, Le Boulay-Brulart, trésorier de cette compagnie, ayant volé l'argent affecté à sa fondation (1). Cette connaissance ancienne lui procura certainement l'honneur de plusieurs visites de l'auguste malade et lui facilita les relations avec les gentilshommes de sa suite. Ces gentilshommes de sac et de corde appartenaient par tous les liens possibles à la dissipation et servaient celle de leur maître. Le comte d'Aubijoux, Montaigu-Feuillade le rousseau, du Hailly, capitaine des gardes, le comte de Brion, entremetteur ordinaire auprès de la Louyson-Roger, le corse d'Ornano, fils du maréchal, cet hurluberlu amoureux de la Vierge, et en quête d'elle parmi toutes les Maries chancelantes de son temps, Valon, joueur impertinent, Blot, ivrogne et poète, faiseur d'impromptus, le baron de Verderonne, Maulevrier, cent autres dont les mémoires n'ont point retenu les actions accompagnaient dans ses aventures Gaston d'Orléans et lui prêtaient main-forte lorsque la comédie se transformait en tragédie. Deux hommes surtout, dans cette troupe, interressaient Scarron, le normand Patrix et l'imposteur

ché Clérante et les mémoires du temps, ceux même de Mlle de Montpensier, sa fille, témoignent de ses mœurs relâchées.

(1) Tallemant : *Hist. de Gaston d'Orléans.*

Sauvage dont les drôleries triomphaient des plus revêches gravités. Sauvage s'habillait en charlatan du Pont-Neuf et débitait les boniments avec une volubilité et une vérité extraordinaires. Il fit, un temps, concurrence à Renaudot, envoyant de Bruxelles des gazettes bouffonnes qui trouvaient une clientèle considérable. En lui était un constant besoin de mystifier. Il fut, avec Dulot et Neufgermain, le fou le plus extravagant parmi cette assemblée de fous qui constituait la cour de Monseigneur Gaston d'Orléans, frère du roi (1).

On l'imagine, l'ennui ne fut pas maître de Bourbon-l'Archambault tant que la bande gallefretière y séjourna. Elle y mit de l'animation, fomentant la comédie, le bal, l'ivrognerie et l'amour. Mais Scarron ne pouvait la suivre dans ses équipées. Il goûta des joies plus sages sinon plus sévères. Par le comte d'Avaugourt, il eut, dans la maison de la Châtre, une hospitalité large, mangeant « comme un loup » et buvant comme un templier. Mme de Lesdiguières et sa fille; la maréchale de Schomberg et son fils qui, plus tard, épousera Marie de Hautefort ; Mme de Contade qui gratifia de ses faveurs Corneille vieilli pour passer avec lui à la postérité ; M. et Mme de Fanfraiche

(1) Voir pour tous ces personnages : Scarron : *Œuvres*, 2e *Légende de Bourbon;* Tallemant : *Hist. de Gaston d'Orléans et de Sauvage*; Montpensier : *Mémoires.*

soignèrent, logèrent le petit chanoine, émerveillés de voir la plaisanterie éclore dans ce corps rabougri. Scarron n'avait plus, en effet, de valide que la langue. C'est elle qui, pendant dix-huit ans encore, va le faire vivre et triompher de « l'impécuniosité » (1).

Il regagna le Marais plus malade que jamais. Les eaux de Bourbon, efficaces sur Gaston d'Orléans (2), n'avaient eu sur lui que le pouvoir d'activer la digestion des repas dont le gorgeaient ses amis de rencontre. Les frais occasionnés par ses déplacements le plongeaient dans une quasi-misère. Malgré cela, son premier soin, rentrant à Paris, fut de chercher une médication susceptible d'améliorer son état. Après s'être moqué des opérateurs et des médecins spagiriques, il voulut essayer de leurs traitements, comptant toujours qu'un miracle lui rendrait la souplesse évanouie. Les bains de tripes avaient la réputation de chasser les paralysies. Un charlatan, à l'hôpital de la Charité, les préparait selon des procédés infaillibles.

Vêtu de son habit de malade, le justaucorps noir doublé de fourrure, les pieds chaussés de pantoufles, le chef coiffé d'un bonnet rouge, comme

(1) Scarron : *Œuvres*, 2e *Légende de Bourbon*.

(2) Allier et Dufour, *op. cit.*, Gaston d'Orléans guéri de la goutte entreprit, par reconnaissance, de canaliser les eaux de la station thermale.

les exotiques de la Foire, il abandonna le Marais pour se loger au fond du faubourg Saint-Germain, rue des Saints-Pères, à quelques pas de la Charité (1). Les tripes venaient de l'Apport, près du Grand-Châtelet où étaient établies les tueries et les écorcheries. On les manipulait dans les échaudoirs du voisinage. Elles traversaient ensuite la Seine, dans les bassins de cuivre des tripières ou dans les baquets des charlatans. Puis elles avaient leurs destinations particulières.

Scarron maîtrisa sa répugnance et se plongea dans « le tripottage ». Mais une nouvelle déconvenue l'attendait. Bains de tripes, d'olives, de marc et de fumier dont beaucoup racontaient les surprenantes bienfaisances ne guérissaient en réalité que les malades de l'esprit. Les vrais malades du corps en sortaient avec les mêmes infirmités et le regret de s'être astreints à ces dégoûtantes pratiques.

Scarron cependant demeura quelque temps dans le morne quartier Saint-Germain, mal bâti et sordide, avec des ornières où s'engluaient les attelages. Il apprit alors la disgrâce de Ninon de l'Enclos que la maréchale de Grammont et Mme de Vendôme avaient fait enfermer aux Madelonnettes par ordre

(1) Scarron : *Œuvres*, *Epître à Sarrazin*, VII, p. 77 ; V. aussi : *Le chemin du Marais au faubourg Saint-Germain*, VII, p. 232.

de la reine-mère. On l'accusait de pervertir la jeunesse de la Cour. La jolie fille entra au couvent certaine d'y faire courte pénitence. Sa claustration provoqua, en effet, une révolte. Les galants se concertèrent pour investir la geôle et délivrer la prisonnière. On fut obligé d'envoyer, chaque nuit, les patrouilles du guet surveiller les murs. Et, à la fin, le scandale devint tel qu'il fallut, sans repentir préalable, élargir cette nonne aux yeux de feu. On lui prescrivit une autre retraite et Lagny, lieu d'exil momentané, fut le but de mille voyages amoureux (1).

Solitaire et triste, oublié de ses amis, Scarron reprochait surtout à Sarrazin de le laisser sans nouvelles. Il eût voulu apprendre par lui les commérages du monde. Il le savait très répandu parmi la noblesse du Marais. Mais Sarrazin cherchait fortune, n'ayant ni sou ni maille comme la plupart des auteurs. Il se souciait peu du cul-de-jatte perdu dans les marécages du faubourg.

... Mais espérer qu'un Sarrazin Normant
De ses amis garde quelque mémoire,
En bois brûlé c'est chercher vache noire.
Un jour, chez moi, je m'en souviens très bien,
Tu me jurois et ne me jurois rien
Tu me jurois, et c'étoit piperie,

(1) Tallemant : *Hist. de Ninon de l'Enclos* ; Scarron : *Œuvres*, *Epître à Sarrazin*, VII, p. 77.

Que ma personne étoit de toi chérie :
Je te jurois, et c'étoit vérité,
Qu'à te chérir je me sentois porté.
Nous nous disions ainsi chose semblable,
Toi mensonger et moi très véritable (1).

Entre temps, Scarron s'était employé à obtenir la grâce de l'Apôtre qui moisissait en exil, à Loches. Richelieu mort, le roi seul pouvait réhabiliter les conseillers révoltés qui, tous, avaient fait leur soumission. Louis XIII, affranchi de la tutelle cardinalice, se laissait volontiers toucher par les requêtes de ses sujets. Scarron s'exprimait ainsi :

Je suis depuis quatre ans atteint d'un mal hideux
Qui tache de m'abattre ;
J'en pleure comme un veau, quelquefois comme deux,
Quelquefois comme quatre.

Le placet continuait sur ce ton, développant le thème de la malechance et de la misère. Puis il s'élevait à l'émotion et à l'éloquence, faisant appel au caractère du monarque que son surnom de Juste dévouait à l'infortune :

De toutes vos vertus, si Votre Majesté
M'en voulait donner une,
Celle que je requiers, Sire, c'est charité (2).

L'intercession burlesque du pitoyable malade inclina Louis XIII à la clémence. Quelques jours

(1) Scarron : *Œuvres, Epître à Sarrazin*, VII, p. 77.
(2) Scarron : *Œuvres, Requête au roi*, VII, p. 45.

avant sa mort, il signa l'arrêt de réhabilitation de tous les conseillers exilés (1). Mais, par un inconcevable concours de circonstances, l'Apôtre qui se conduisait toujours à l'encontre des hommes ordinaires, fatigué d'attendre une grâce problématique, excédé des reproches de sa femme, regrettant amèrement de laisser inutilisées les ressources de sa faconde, partit pour le monde bienheureux que son patron Saint-Paul promettait aux païens d'Ephèse et de Thessalonique (2).

Scarron perdant ainsi les bénéfices du rétablissement de son père dans les dignités parlementaires, pensa cependant retirer quelques avantages d'une mort à ce point malencontreuse. L'Apôtre, en effet, possédait vingt mille livres de rente et les enfants de sa première femme devaient vraisemblablement hériter de leur part. Mais ils comptaient sans leur exécrable belle-mère à qui, dans des temps de gêne, ils avaient fait donation entre-vifs de cette part d'héritage, moyennant le versement d'une rente annuelle. On ne sait, au juste, si la rente demeura impayée ou si, revenant sur leurs intentions, les enfants du premier lit sollicitèrent l'annulation de la donation (3). Toujours est-il

(1) Mathieu Molé : *Mémoires.*

(2) Il mourut dans sa propriété des Fougerets, sise entre Tours et Amboise. V. Scarron : *Œuvres, A la Reine mère,* VII, p. 50.

(3) Scarron, à maintes reprises raille amèrement ses sottes lar-

qu'un grand débat procédurier s'engagea. Scarron soutint son intérêt et celui de ses sœurs, Anne et Françoise, avec une tenacité et une énergie jamais lasses. La haine qu'il entretenait contre sa belle-mère, Françoise de Plaix, persécutrice de sa jeunesse, l'empêcha sans doute de transiger. Il voulait à tout prix faire rendre gorge à cette usurière qui, non contente de lui avoir volé l'intimité familiale, essayait en outre de lui soustraire sa fortune. Mais cette dernière tenait les écus et les utilisait au triomphe de sa mauvaise cause (1).

Son procédé fut des plus habiles. Il consista à susciter toutes les roueries de la procédure, à lasser et à épuiser par des retards continuels la patience et les ressources de Scarron et de ses sœurs. Les placets du poète supplient tous les puissants des juridictions compétentes de s'entremettre afin de donner à cet effroyable procès une conclusion rapide et favorable. Souffrirez-vous, écrit-il :

> ... qu'une donzelle
> Et qu'un procureur digne d'elle,
> Tous deux vrais diables en procès,
> Se disent maîtres du succès

gesses et met en garde ses amis contre les donations entre-vifs. V. *Epître à M. Foureau; Epître chagrine à M. Rosteau*, VII, pp. 107, 181, et quelques vers du *Virgile travesti* que nous ne pouvons citer ici.

(1) Scarron : *Œuvres*, *Factum, ou Requête, ou tout ce qu'il vous plaira*... I, p. 123,

D'une affaire que l'avarice,
Et la chicane, et l'artifice
Font durer depuis si longtemps
Malgré les juges et leurs dents (1).

Après force actes de procureurs, belles plaidoiries, la Chambre des requêtes, approuvant les raisons du petit chanoine, invita Françoise de Plaix à rembourser la moitié de l'héritage en litige. Cette sentence la bouleversa tellement qu'il ne serait pas téméraire de lui attribuer sa mort. Elle alla rejoindre l'Apôtre sur des rivages meilleurs et Scarron se chargea de la recommander au ciel et à la terre, par une épitaphe mémorable :

Ci-gît qui se plut à prendre
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'elle aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'elle avait pris (2).

Il crut, après cette mort, le procès définitivement terminé. Mais Françoise de Plaix, « la femme la plus plaidoyante du monde », laissait une lignée digne de lui survivre. Son gendre, Robin de Sigogne, mari de Madeleine Scarron, avant que la Grand'Chambre confirmât le jugement de la Chambre des requêtes, lança dans l'affaire un certain huguenot Pasquier, homme énigmatique dont l'existence ne fut jamais établie et qu'il prétendait

(1) Scarron : *Œuvres*, *Recommandation à M. du Laurent*, VII, p. 57.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Epitaphe*, VII, p. 349.

être son créancier (1). De la Chambre des requêtes le procès passa à la Chambre de l'Edit. Puis, ce furent des atermoiements interminables suscités par la minorité de Nicolas Scarron, troisième enfant de Françoise de Plaix.

Enragé par la friponnerie de ses adversaires et l'indifférence des juges, Scarron publia alors son *Factum, ou Requête, ou tout ce qu'il vous plaira pour Paul Scarron, doyen des malades de France,* etc. Toute la famille y était portraiturée avec ses ridicules et ses tares. Une verve extraordinaire animait cette fresque procédurière où la Justice jouait son rôle tatillon. Ainsi, produisant l'affaire au grand jour et y intéressant le public, il espérait accélérer le débat (2). Mais il commit une

(1) Scarron : *Œuvres*, *Factum*, I, p. 121. Voici les raisons que Sigogne faisait valoir, selon Scarron, pour disputer aux enfants du premier lit leurs droits à l'héritage : « La première est, qu'il a ouï dire à un bon religieux, grand ami du confesseur de la nièce d'une blanchisseuse, qui était sœur de la femme de chambre de la première femme du bonhomme Scarron, son beau-père : qu'étant à l'extrémité de sa vie, elle avait demandé pardon à son mari de ne lui avoir point apporté de bien; que cette femme de chambre l'avoit dit à cette blanchisseuse, cette blanchisseuse à la nièce, cette nièce à son confesseur, ce confesseur à ce bon religieux et ce bon religieux qui n'auroit pas voulu mentir, au sieur Sigoigne. »

(2) Scarron : *Œuvres*, *Factum*, I, p. 123 : Je laisse à juger à MM. du Conseil, disait-il, si Paul Scarron, malade depuis onze ans et encore plus pauvre que malade, est en état d'aller plaider à Castres, lui à qui une seule visite qu'il a faite depuis peu chez M. le Chancelier a causé un grand mal dans le dos, et lui a fait dire plus de deux mille *hélas*, plus de deux cents *je renie ma vie* et autant de *maudit soit le procès*.

grave faute, s'aliénant d'un coup la bienveillance du Palais. Pour en pallier l'effet désastreux, il implora le président de Bellièvre, ancien ami de l'Apôtre :

> Souffrirez-vous qu'un misérable
> Et mes sœurs qui le sont aussi
> Plaident toute leur vie ainsi ? (1)

Cette prière demeura lettre morte. Quatre procureurs combattaient le sien. Les juges subissaient une pression redoutable parce qu'obscure. Les papiers dormaient des années entières dans des dossiers complaisants. On tablait sur la mort du cul-de-jatte qu'une crise emporterait dans un délai prochain. Et comme il persistait à vivre en dépit de tout tracas, Madeleine Scarron déclarait son intention de manger sa chemise plutôt que de renoncer à la chicane. A quoi Scarron, très renseigné, répondait par des épigrammes :

> Grand nez digne d'un camouflet,
> Belle au poil de couleur d'Orange,
> Mâchoire à recevoir soufflet,
> Portrait de quelque mauvais ange,
> Face large d'un pied de Roi,
> Gros yeux à la prunelle grise,
> Tu veux donc plaider contre moi
> Jusques à manger ta chemise ?

(1) Scarron : *Œuvres, Requête à M. le Président de Bellièvre*, VII, p. 47.

Ha! Si tu gardes ton serment,
Soit que je gagne ou que je perde,
Que j'aurai de contentement
A te voir manger tant de merde!... (1)

Après neuf ans d'ennuis de toutes sortes, de haines décuplées, de calomnies répandues, les juges rédigèrent un arrêt qui remettait les choses dans leur premier état. Tant d'argent jeté aux bas tenanciers des officines judiciaires n'avait servi aux deux parties qu'à les accorder sur leurs précédentes conventions. Les enfants de Françoise de Plaix gardèrent la fortune et durent payer à Scarron et à ses sœurs une rente viagère. Mais le procès eut cela de curieux que, pour la première fois, on vit la poésie intervenir dans ces matières rébarbatives (2).

Nous avons anticipé sur les événements, abandonnant Scarron à l'hôpital de la Charité, pour suivre les phases de cet invraisemblable procès. Il n'avait jamais cessé de correspondre avec Marie de Hautefort et avec l'infante Descars. Cette dernière, connaissant son dénuement et le sachant

(1) Scarron : *Œuvres*, *Epigramme contre une Chicaneuse qui juroit de manger jusqu'à sa chemise en plaidant contre Scarron*, VII, p. 349.

(2) Philibert de Lamarre : *Mélanges manuscrits* ; *Segraisiana* ; Tallemant : *Hist. du petit Scarron*. La donation entre-vifs devait contenir une clause d'annulation en cas de mariage. Nous verrons, en effet, Scarron rentrer en possession de ses biens après son union avec Françoise d'Aubigné.

désormais privé des satisfactions de la table, lui envoyait, comme émissaires de son affection, les fameux chapons du Mans. Il fallait voir avec quel enthousiasme ces tendres volatiles étaient reçus par lui et par les amis réunis dans sa chambre Plus n'était question de maudire le pays manceau et ses ridicules élégances. D'avoir produit ces comestibles délectables on l'encensait à l'égal des paradisiaques régions.

Les convives de ces agapes étaient d'Artige, le conseiller Deslandes-Payen, le poète Beys, Rosteau, secrétaire du duc de Tresmes, Alexandre d'Elbène, l'ivrogne Flotte, ami de Maynard et de Faret, une certaine dame Picard et cet inénarrable du Parquet dont la trogne bourgeonnante « avec sa bouche enfoncée, ses yeux de travers, ses moustaches postiches » cachait l'agréable humeur. Du Parquet, doté d'un tel facies, ambitionnait la faveur des dames et particulièrement celle de Mme de Ribaudon, maîtresse de Gaston d'Orléans. La Cour et la ville le chansonnaient, mais il n'en avait cure (1). Scarron, aimant sa fatuité, l'invitait volontiers. Les invitations d'ailleurs présentaient un admirable sans gêne :

Vous êtes convié Jeudi
Dedans ma chambre après midi

(1) Tallemant : *Hist. de Parquet.*

De venir célébrer l'orgie.
... Le Grand Flotte y chantera
Des chansons avec énergie,
Moi-même aussi j'y chanterai
Et les autres réjouirai
Nonobstant ma triste effigie.
Enfin, dans ma chambre, on rira,
Boira, mangera, causera:
Mon Dieu ! que n'est-elle élargie ! (1)

Autour du paquet de Mlle Descars, ouvert par des mains impatientes, s'empressaient les goinfres affolés. Des pruneaux apparaissaient, gras et veloutés, puis un pâté énorme, ronde forteresse, autour de laquelle gisaient six vénérables corps « étendus tout couverts de blessures ». Cris, rires, clappements de langues et chacun, à l'avance, se distribuait les membres des morts mafflus et blancs. En un clin d'œil, la table se trouvait mise. Cependant qu'un chapon fondait en potage succulent, l'autre rotissait à la broche et le pâté offrait aux dents voraces un vaste champ de destruction. Et quand apparaissait le rôti, saupoudré de sel et gonflé de pain, de toutes les bouches pleines, partait un hourra prolongé : Vive l'illustre Hautefort (2) !...

(1) Scarron : *Œuvres*, *Billet*, VII, p. 350. Scarron était alors revenu dans sa chambre du Marais.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Epître à l'infante Descars*, VII, p. 80 ; *Réponse de Mlle Descars*, VII, p. 83. La réponse de la « jeune pucelle » est d'une extrême gaieté unie à une véritable science du vers. Sur Mlle d'Escars, voir aussi : *Rondeau redoublé à Mlle Descars et à son secrétaire*, VII, p. 336 ; *Réponse de Mlle Descars au*

A cette époque de servilité les goinfres pullulaient. Riches et puissants, comme Gaston d'Orléans, ils tenaient table ouverte en faveur des autres. Deshérités, ils devenaient parasites. La plupart des hommes de lettres s'introduisaient à ce titre dans les familles de la cour, se libérant des bontés dont on les comblait par des conversations agréables ou des dédicaces louangeuses. Il faut bien le dire, Scarron courut, comme ses confrères, vers toutes les tables dont la réputation lui parvint. Mais il ne s'attacha à la domesticité d'aucun seigneur.

Le pédant Montmaur, professeur de grec au Collège de France, limousin d'humeur satirique, ennemi particulier des mauvais poètes, détenait alors la royauté du parasitisme. Bien que riche, il dépassait de cent coudées tous les écornifleurs dans l'art de solliciter les invitations à dîner. Scarron le rencontra-t-il chez le président de Mesmes ou chez quelque autre amphytrion ? Subit-il de sa part des railleries déplaisantes ? Nous ne saurions le préciser. Montmaur avait le mot incisif et peut-être Scarron, malgré son esprit, baissa-t-il pavillon devant lui. Toujours est-il que, Ménage entreprenant une campagne contre le professeur (1), le

rondeau précédent, VII, p. 337 ; et dans le *Recueil de quelques vers burlesques*, 1643, Quinet : *Etrennes à Mlle Descars.*

(1) Ménage écrivit surtout en latin contre le parasite. Dès ce moment le pédant était ami de Scarron.

cul-de-jatte, à l'exemple de Sarrazin (1), s'enrôla dans cette croisade jalouse et le flagella d'une satire (2). Il le supposa chassé de toutes les tables et suppliant ses hôtes ordinaires d'être pitoyables à son horrible destinée. La boulimie de Montmaur, déguisé en Faimmort, lui acquit aussitôt la célébrité. Les épigrammes plurent. Vion-Dalibray, Valois, Linière l'en assassinaient. Furetière le prétendait capable d'empêcher à lui seul, par son appétit, le miracle de la multiplication des pains. Un « Catalogue des œuvres de M. de Montmaur, conseiller du Roi, gentilhomme de sa cuisine et controlleur général des festins de France, imprimé à Paris, chez Mangeart, rue de la Huchette, à l'aloyau » fut dressé, contenant les titres d'une multitude de livres aux insinuations gastronomiques : « *De la précellence du Bénédicite sur Laus Deo ; Invective contre celui qui trouva le moyen de prendre les villes par la famine ; Apologie du père Goulu contre Balzac ; Commentaire sur les loix des Douze tables ; Le Cuisinier expert ; Traité des bons chiens tournebroches... ; Requête à M. le lieutenant civil à ce qu'il lui plaise faire défense aux Cabaretiers d'avoir des plats dont*

(1) Sarrazin : *Testament du Goulu* et *Bellum parasiticum*... ce dernier publié sous le pseudonyme de *Atticus secundus*.

(2) Scarron : *Œuvres, Requête de Monmort, parasite, à un président*, VII, p. 189.

les fonds s'élèvent en bosse, ce qui est une tromperie manifeste, etc. »

Les *Avis* de M. de Montmaur, publiés ensuite, sont des plus spirituels ; les *Problèmes* méritent d'être cités : « On demande s'il faut curer ses dents ou non ? Oui, pour les empêcher de pourrir. Non, pour ce que c'est de s'ôter quelque chose de la bouche. — S'il faut se marier ou non ? Oui, pour ce qu'on fait festin. Non, pour ce que c'est prendre une femme qui mange tout le reste de sa vie la moitié du dîner. — S'il vaut mieux avoir une langue ou n'en avoir point ? Oui, pour ce que la langue sert à demander à boire et à manger. Non, pour ce qu'elle emplit la bouche et fait perdre du temps à parler, etc. »

Montmaur disait qu'un œuf valait mieux qu'une prune, une grive que tous deux, un pigeon que tous trois, un poulet que tous quatre, un chapon que tous cinq et ainsi de suite. Ses plus grands ennemis étaient les mangeurs : il leur souhaitait la mort ; ses fêtes favorites : Pâques et Noël, jours les plus éloignés du Carême. Pour lui les rots étaient propos de table. Se brûler en avalant un potage importait peu puisqu'il mangeait. On lui reprocha, un jour, d'avoir oublié le *Benedicite*. « J'ai tort, protesta-t-il, il faut le dire ». Et il fit rapporter les viandes pour recommencer à dîner. Quand on lui demandait ce qu'il fallait faire pour

bien se porter : « Trois choses, répondait-il, bien manger, bien manger et encore bien manger (1). »

Scarron, l'étant moins que lui, avait beau jeu à frotter le goinfre. Mais probablement sa satire ne porta pas plus que les épigrammes qu'on lui décochait ou les livres que des farceurs lui attribuaient (2). Il ne sourcillait pas. Sa plume se fût épuisée en polémiques. Pourtant, quand il en trouvait l'occasion, verbalement, il déconsidérait un homme d'un mot. Puis il allait, grave et lent, chez quelque bon apôtre avec, sur la langue, le condiment de sa répartie assassine (3).

Peut-être Scarron voyait-il avec dépit si fréquemment hébergé cet homme déjà opulent alors que s'accumulaient pour lui les difficultés de l'existence. Frustré de ses espoirs par la mort de Richelieu et de Louis XIII, tourmenté par son procès, pourvu d'une prébende insuffisante, il décida de s'adresser à la reine Anne d'Autriche investie par le Parlement des pouvoirs du roi et du cardinal.

Justement Marie de Hautefort venait de rentrer en grâce. La reine ne l'avait jamais oubliée. Dès

(1) *Anecdotes littéraire*, Paris, 1752, t. I, pp. 104 et suiv.

(2) En outre de sa *Requête*, Scarron écrivit contre Montmaur : *Sur le Parasite Montmort*, *Sonnet en bouts rimés* et *Epigramme contre Monmort*, VII, pp. 334, 354.

(3) Il répondit notamment à Ménage qui, dans une satire, l'avait travesti en perroquet : « Ce n'est pas une merveille qu'un grand parleur comme Ménage ait fait un si bon perroquet. »

la disparition de son auguste époux, elle envoya son gentilhomme de Cussy lui annoncer la fin de son exil. Sa voiture l'attendit aux portes de Paris et la cour l'accueillit triomphalement. Scarron joyeux lui adressa une élégie (1). Il essaya même de l'aller attendre sur la route, mais ses forces le trahirent. Pour lui, le retour de sainte Hautefort, c'était le salut et une perspective de fortune.

Ne l'ayant pu rejoindre en chemin, il pensa qu'au Louvre il parviendrait aisément jusqu'à elle. Cela eût été sans doute facile à quelque damoiseau agréablement attifé, poudré et vêtu de satin. Mais lorsque les valets aperçurent cet avorton laid et triste sous son bonnet rouge et son justaucorps de drap noir, soutenu par deux laquais sans livrée, ils craignirent sans doute qu'il n'apportât quelque mauvais présage en un lieu depuis trop longtemps habitué à la terreur et à l'ennui. Ils voulurent le chasser. Scarron invoqua le nom de sa protectrice et on lui permit le passage jusqu'aux appartements des dames d'atours. Mais là le petit monstre souriant, malgré ses protestations passionnées, ne put vaincre l'appréhension qu'il causait. On le renvoya brutalement sans l'écouter.

De retour en son triste logis, il prit sa plume et

(1) Scarron : *Œuvres, Elégie à Mme de Hautefort revenant à la Cour*, VII, p. 196.

confia à la poésie ses doléances (1). La poésie pénétra plus aisément que le poète auprès de Marie de Hautefort. Elle quémandait la faveur de revoir les deux pucelles qui agrémentèrent si gentiment son séjour provincial. Marie de Hautefort, émue, voulut que son premier acte à la Cour fut un acte de mansuétude. Elle vit la reine et lui conta l'histoire du petit chanoine malade, la suppliant de le recevoir et de le protéger. Un mot de la favorite suffisait à lever les consignes. On manda l'intéressant cul-de-jatte.

Ce fut pour lui une grande affaire et le sujet d'une forte émotion. Il fit « museau net », se rasa, se peigna, apprêta son visage pour ne point empêcher, par sa laideur, l'éclosion des sentiments généreux (2). Mais, assis sur sa chaise grise, en face de la reine jeune, belle et distinguée, vêtue de deuil, de la reine aux mains de cire, il ne put se défendre d'un trouble léger. Il eut besoin que Marie de Hautefort le rassurât et qu'elle commençât l'entretien. C'était une fatalité que, dans une circonstance si heureuse pour son avenir, l'aplomb ordinaire lui manquât. Pourtant son buste circonflexe, ses membres tordus, l'expression même de sa douleur inscrite sur son visage plaidèrent en sa

(1) Scarron, dans le *Recueil de quelques vers burlesques*, 1643 : *Stances à Mme de Hautefort sur son retour.*

(2) Scarron : *Œuvres*, *Epître à Mme de Hautefort*, VII, p. 138.

faveur. L'intimidation ne fut que passagère et, tout aussitôt remis en verve par le soutien de sa protectrice, il babilla de telle sorte que la reine fut conquise. Il en profita pour formuler en une fois tous ses désirs : être son malade à titre d'office ; avoir, comme officier de Sa Majesté, un logement au Louvre ; obtenir une abbaye pour justifier l'appellation d'abbé qu'on lui donnait communément. La reine, un peu interloquée par cette volubilité, sourit et Scarron prit ce sourire pour un acquiescement. Il rentra charmé, s'imaginant désormais à l'abri de la misère (1).

Mais ayant appris, par expérience, qu'il ne faut pas laisser s'éteindre les ardeurs charitables, il relança tout aussitôt Mme de Hautefort, l'exhortant à s'occuper de sa future abbaye en même temps que des autres bénéfices. Et cela ne lui parut pas suffisant. Il composa une requête pour la reine, lui renouvelant le vœu de devenir son malade ordinaire et prétendant que lui accorder ce titre équivalait à fonder un hôpital puisque tous les maux étaient en lui réunis :

Par exemple paralysie,
J'en ai, mais de la mieux choisie ;
De fièvre, toujours quelque accès ;
De rhume, toujours par excès ;

(1) Scarron : *Œuvres, Epître à Mme de Hautefort*, VII, p. 138.

Des yeux je ne vois quasi goutte ;
Aux jointures j'ai toujours goutte,
Aux nerfs souvent contorsion,
Et partout ailleurs fluxion.
Il est vrai je n'ai point d'ulcères,
Mais je ne m'en tourmente guères,
Un jour peut-être j'en aurai,
Et bien plus que je ne voudrai (1).

Et, coup sur coup, jaillirent d'autres stances solliciteuses : les unes pour se procurer quelques livres parmi ceux imprimés pour le jeune roi ; les autres réclamant mules, mulets et muletiers pour revenir aux eaux de Bourbon ; d'autres insistant encore sur la nécessité de lui octroyer une abbaye (2). A se voir ainsi assassiner de poésies intéressées où la supplique précise était enveloppée dans des périphrases louangeuses, la reine gagna bientôt la lassitude de son malade. Pour en être débarrassée, elle lui fit verser par son trésorier Bertillac une gratification de cinq cents écus.

Scarron espérait mieux. Il ne montra cependant pas son chagrin, voulant réserver l'avenir. Son remerciement, sans être enthousiaste, marqua une

(1) Scarron : *Œuvres, A la reine mère, il demande à être son malade à titre d'office*, VII, p. 50.

(2) Scarron : *Œuvres, A la reine*, stances ; *A la reine*, stances ; *A la reine, pour lui demander des livres* ; *Remerciement à la Reine*, VII, pp. 121, 122, 242, 243, 249, 251, 339 ; et, dans le *Recueil de quelques vers burlesques*, 1643, Quinet, *Requête à la Reine* (pour la litière et les mules), etc.

gratitude spirituelle. Les louis de la reine lui permirent de faire pendant quelque temps chère-lie et de soigner convenablement ses maux.

Et, durant cette trêve aux combats d'argent, il pénétra, Galerie du Palais, chez le libraire Toussaint Quinet. Les librairies de l'époque étaient des centres de commérages; les auteurs s'y rendaient en foule. Les uns grassement entretenus, affectaient le bel air et suivaient la mode; les autres — et c'était le plus grand nombre — pauvres hères plus ou moins fous et serviles, traînaient des guenilles lamentables. Mais tous avaient un insupportable orgueil, parlaient de leur génie, faisaient et défaisaient d'un mot les réputations, mâchaient du laurier et encensaient le veau d'or. On apportait dans ces boutiques les nouvelles de la littérature et du monde. Et lorsqu'un misérable ouvrage avait été accueilli on se croyait volontiers destiné à l'immortalité d'Homère. On dévalisait sans scrupule la maison et le libraire se laissait subtiliser les volumes nouveaux, sachant que les auteurs, par le dénigrement ou la louange, organisaient la meilleure publicité (1).

Les vers de Scarron circulaient depuis longtemps dans le monde. Grands seigneurs et nobles dames

(1) V. Sorel : *Francion.* Il y est donné une physionomie pittoresque d'une librairie au XVIIe siècle et des personnages qui la fréquentent.

cités dans les *Légendes de Bourbon* commencèrent sa réputation. Le volume, publié par Toussaint Quinet, le classa parmi les écrivains applaudis. En somme enrichissait-il la littérature d'une forme nouvelle. On l'apprécia. Il en profita pour se mêler aux querelles ridicules qui divisaient la société. *Job* et *Uranie* ouvraient le champ aux polémiques passionnées. Scarron se déclara non pour *Job* le sonnet, mais pour Job le patriarche dont il présentait une image atténuée. Et, du fond de sa chaise, il adressa son cartel de défi aux grotesques batailleurs des ruelles :

N'allez donc plus mêler ce grand prince hussite
Dans le conflit de vos sonnets,
Messieurs les sansonnets !...
Si de ceci quelqu'un s'offense,
En prose, en vers ou bien de vive voix,
Je lui donne le choix,
Et m'offre à le combattre à toute outrance
Sur le sujet de Job mon bon patron :
Je m'appelle Scarron.
Je loge en la seconde chambre
Tout vis-à-vis l'hôpital Saint Gervais.
Quoique perclus de plus d'un membre,
Si quelqu'un en fait le mauvais
Qu'il se montre ou se nomme,
Il a trouvé son homme !... (1)

Personne, à notre connaissance, ne releva ce

(1) Scarron : *Œuvres*, *Cartel de défi sur les sonnets de Job et d'Uranie*, VII, p. 343.

cartel et le beau chevalier du Marais n'eut pas de lances à rompre...

Cependant, comme le Mazarin, par insinuations successives, accédait à la suprême puissance, il médita d'acquérir par sa faveur la jouissance d'un gras bénéfice. Et il s'attela au *Tiphon*, œuvre fantastique. Il plut à ce nain de susciter la guerre des géants contre l'Olympe, d'entasser montagne sur montagne et de troubler la trop paisible sérénité des dieux gorgés de nectar et d'ambroisie. Durant cinq chants et plusieurs milliers de vers son rire claironnant dérangea les luxures de Vénus et les entreprises de Jupiter. Il chassa sous des travestis animaux tous ces indolents portés par les nuages, insoucieux des misères et des prières humaines et fomenta la colère des Titans abrutis en Thessalie par la servitude de la terre (1).

Un dithyrambe fabuleux, destiné à attendrir le cœur du ministre, précéda cette gigantomachie. Mais quelle déconvenue! Le Mazarin ignorait la coutume française consistant à répondre aux poètes dans le langage des financiers. En outre, il peinait extrêmement sur les textes classiques et on lui servait un salmigondis de propos gras saupoudrés de

(1) V. le résumé presque aussi burlesque que le poème fait par Théophile Gautier dans *Les Grotesques*, article *Scarron*.

gauloiserie. Il n'y comprit goutte, demeura muet, confirma sa tradition de lésinerie. Scarron conçut de ce mépris une colère épouvantable qu'il épancha dans un sonnet (1).

Pourtant il avait, en quelque sorte, contribué à s'aliéner le ministre en utilisant, pour arriver jusqu'à lui, le nom de Marie de Hautefort. Pour la première fois ce nom lui portait malheur. La jeune fille avait eu d'abord toutes les tendresses et toutes les intimités de la Reine. On devait cela à son dévouement. On lui avait même accordé la faveur du tabouret (2) pour laquelle les duchesses se crê-

(1) VII, p. 333.

Après que d'un style bouffon
Pur et net de pédanteries
J'eus bâti mon pauvre Tiphon
De cent mille coyonneries,... etc.

(2) Ce fut pour Scarron l'occasion de composer cette radieuse symphonie en cul majeur :

On ne vous verra plus en posture de pie
Dans le cercle accroupie,
Au grand plaisir de tous et de votre jarret :
Votre cul qui doit être un des beaux culs de France
Comme un cul d'importance
A reçu chez la Reine enfin le tabouret.

Comme on connaît souvent une chose par l'autre,
D'un cul comme le vôtre
J'ai connu le destin voyant votre beau nez :
Et sans être devin, j'ai prédit que sans doute
Ce cul qui n'y voit goutte
Seroit vu dans le rang de nos culs couronnez.

paient les cheveux. L'adoration de la Cour montait vers elle en poésie ou en paroles. Les petits et les grands l'encensaient de leurs regards admiratifs. Liancourt, Gassion, Schomberg, trois gloires incontestées, soupiraient autour d'elle. Le jeune roi jouait sur son lit et l'embrassait avec une ferveur qui témoignait de son ingénu désir. Il commandait à Benserade des vers doucereux dont il espérait la troubler. Le crédit était trop grand pour être durable.

Marie de Hautefort était revenue d'exil ayant conservé, comme des reliques dans son cœur, ses amitiés anciennes. Elle s'étonna de ne voir plus autour d'elle les visages du passé et que la proscription survécût à

Notre Reine, princesse aussi juste que sage,
N'a pu voir davantage
Un cul plein de mérite et très homme de bien,
Tandis que d'autres culs sont assis à leur aise
A côté de sa chaise,
Debout ou mal assis comme un cul bon à rien.

Ce cul de satin blanc, dont sans doute la face
Ne fit jamais grimace
Devrait assurément être un cul duc et pair ;
Car qu'auroit-on pensé de ce qu'un cul si sage,
Qui vaut bien un visage
N'eût pas eu chez la Reine où reposer sa chair ?

Que les hommes n'ont pas pareille destinée !
Et que vous êtes née
Sous un astre puissant et favorable aux culs !
Tandis que le vôtre est près de ceux des princesses,
Assis sur ses deux fesses,
Le nôtre n'est assis que sur deux os pointus !...

Richelieu. La reine lui sembla également changée, moins disposée par la régence et son rôle tout puissant, aux confidences sentimentales. Son affection se nuançait de réticences.

Et alors elle s'aperçut que Mazarin, cet étranger jargonnant, obséquieux, menteur, prenait, avec moins de dignité et de grandeur, l'attitude oppressive du précédent ministre. Elle sentit qu'une entente profonde existait entre la reine versatile et ce plat policier. Elle devina la liaison de ces deux âmes et de ces deux chairs qui devait résister à toutes les attaques et braver la calomnie.

Sa pudeur, sa dévotion s'alarmèrent. Elle voulut reconquérir son auguste amie et détruire une influence qui la rabaissait à ses yeux. Dès lors elle devint l'adversaire de Mazarin. Elle opposa à ses manœuvres perfides sa franchise et sa loyauté. Il essaya d'abord de se l'attacher. Elle eût été entre la reine et lui une intermédiaire habile et sûre. Mais il se heurta à un inflexible dédain. Alors il procéda selon les coutumes de sa sourde politique. Il peupla sa maison d'espions qui fouillèrent ses papiers et consignèrent ses actes. Il attendit patiemment le moment de la perdre.

Sa participation à la cabale des Importants ne lui parut pas suffisante pour cela. L'écraser n'était pas l'écraser s'il ne l'enlevait définitivement au souvenir de la reine. Il n'élucida pas son rôle dans

cette conspiration, mais, par des insinuations venimeuses, ébranla l'amitié des deux femmes. La méfiance naquit. La souveraine s'offensa de voir toujours Mme de Hautefort se dresser devant elle comme le spectre de la réprimande. Il lui déplut que sa vertu fut inattaquable.

Survint l'emprisonnement de Beaufort. Marie, révoltée contre l'injustice, préférant les raisons du cœur à celles de l'Etat, ne cacha pas son indignation. La jeune fille facilitait au ministre sa tâche vindicative. Il incrimina cette indignation et la victoire lui appartint. On la chassa de la Cour et elle se réfugia, rue Saint Antoine, au couvent des filles de Sainte-Marie, avec la pensée d'entrer en religion (1).

Lorsque Scarron apprit cette nouvelle disgrâce, il désespéra de voir jamais la fortune lui sourire. Le départ de la favorite lui fermait la libérale cassette de la reine. En outre il conservait une gratitude et une affection profondes à sa protectrice. Il souffrit de savoir malheureuse celle à qui le ciel départit toutes les grâces de l'esprit et du corps. Il eût volontiers, dans une fièvre de dévouement, supporté des maux plus épouvantables pour lui éviter un chagrin. Il s'étonna de surprendre sous des enveloppes agréables des âmes assez mons-

(1) Cousin : *Mme de Hautefort*; Delattre : *Les amies de Louis XIII*.

trueuses pour persécuter une femme universellement aimée et charitable (1).

Mais le sentiment de son impuissance chassa bientôt la pitié. Il se rappela qu'il importait au plus misérable des hommes de pourvoir, avant tout, à son propre dénuement. La disgrâce de Hautefort n'allait-elle pas l'atteindre ? Une telle crainte stimula son éloquence. D'admirables stances au Commandeur de Souvré traduisirent et son désappointement, et la vanité des espérances humaines. Si bien que le bonhomme, ému jusqu'aux larmes, consentit à implorer la reine pour le véhément cul-de-jatte. Et voici qu'au milieu du malheur général l'éternel suppliant réalisa un de ses vœux : la gratification de cinq cents écus, donnée un peu par la force des recommandations, fut transformée en pension annuelle.

Ah ! comme la nouvelle en fut bien accueillie, rue des Douze-Portes, chez Françoise Scarron où le poète avait élu domicile ! Précisément son autre sœur Anne, veuve, avec une fille, d'Euverte Gallois, sieur de la Borde, quémandait son secours. Deux démons tourmentaient ces péronnelles. Anne écoutait celui du vin, Françoise celui de l'amour (2). Cette dernière, à servir la princesse de Conti,

(1) Sur la tristesse de Scarron à la chute de Mme de Hautefort, V. les belles stances : *A M. le Commandeur de Souvré*, VII, p. 258.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Factum*, I, pp. 120 et suiv.

femme assujettie successivement à Givry, Bellegarde et Bassompierre (1), s'était assimilé les belles manières et l'esprit de liberté. Chez la princesse, ou bien au Mans dont il était gouverneur, elle connut le duc de Tresmes (2). Belle, au dire de Scarron, lettrée et spirituelle (3), elle plut au vieux gentilhomme qu'une épouse sans attrait et douze enfants turbulents détachaient du ménage régulier. Elle devint bientôt sa maîtresse. Il l'installa près de lui dans cette tortueuse et galante rue des Douze-Portes et l'introduisit dans sa parenté. Et lorsqu'un enfant naquit de leur union, il l'entretint largement (4).

Scarron, dénué de scrupules excessifs, ne profita pas cependant de ces libéralités illicites. Il affectionnait sa sœur, vivait en bonne intelligence avec elle, se désintéressait de ses actes. Françoise comme Anne spéculaient sur sa faiblesse pour le dépouiller. Il leur abandonnait peu à peu son avoir « par bonne amour fraternelle » (5). Il

(1) Tallemant : *Hist. de la princesse de Conty*.

(2) La Beaumelle : *Mémoire pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon*, I, p. 148.

(3) Scarron : *Factum*, I, pp. 120 et suiv. ; Somaize : *Dictionnaire des Précieuses*, la mentionne sous le nom de Stratonice.

(4) A. de Boislile : *Paul Scarron et Françoise d'Aubigné*, dans la *Revue des questions historiques*, 1893, II, pp. 102 et suiv. Il lui fit plus tard des donations importantes.

(5) Il dota même la fille d'Anne qui épousa René de Betz, seigneur de la Harteloire.

gouaillait sur leur intempérante ou amoureuse complexion et, dans ce milieu inconsistant et fugace, continuait à parfaire les huitains et les alexandrins folâtres (1).

En remerciement de son entremise, il dédia au commandeur de Souvré *Jodelet*, farce élaborée en trois semaines et lancée avec un prodigieux succès (2). Cette pièce et un nouveau recueil de poésies le placèrent en posture de célébrité. Les écus affluaient et cependant il envisageait soucieusement l'avenir. Il savait l'instabilité des pensions royales, à la merci des trésoriers, et redoutait l'épuisement du filon littéraire. Or qu'adviendrait-il si pension et poésie le quittaient dans d'inopportunes conjonctures ?

Ces considérations étouffèrent en lui tout sentiment des convenances et le poussèrent à talonner encore la reine. Il lui représenta que bientôt la

(1) *Segraisiana.*

(2) Sur *Jodelet*, V. Sarrazin : *Lettre au comte de Fiesque.* Si, comme le prétendent M. Morillot (*op. cit.*, pp. 52 et 270) et la plupart des commentateurs de Scarron, *Jodelet* dut son succès au talent de l'acteur de ce nom, il ne fut pas joué au Théâtre du Marais, mais à l'Hôtel de Bourgogne. *Jodelet* est de 1645. Or, l'acteur Jodelet faisait partie, depuis 1634, par ordre du roi, de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Scarron *(Affiche pour les Comédiens)* dit, à la vérité :

Accourez au Marais vous donner au cœur joie.

Mais il faut, à notre sens, interpréter ce vers ainsi : Accourez au quartier du Marais et non au Théâtre du Marais. V. Fr. Parfaict : *Hist. du Théâtre français*, sur l'acteur Jodelet.

mort la délivrerait de son fâcheux malade et qu'en attendant il était utile, supprimant son superflu à quelque gros abbé bien portant, de reverser sa pension sur un bénéfice à l'abri des vicissitudes des temps (1). Puis, malgré sa rancune vivace, il réitéra au Mazarin sa demande d'une abbaye aux mœurs douces où « seulement croire en Dieu pour en exercer la charge » fût nécessaire.

Plaise à Dieu que daigniez, beau sire,
Recevoir agréablement
L'estocade que je vous tire
Sans la parer adroitement ;
Et que, sans fleuret et sans lame,
Je vous touche jusques à l'âme (2).

Emouvoir la reine, toucher Mazarin ! Le pauvre diable attachait assez d'importance à son mal pour croire que le monde entier s'y intéressait. Anne l'affolée, bouffie de viandes, et Jules le fourbe, gonflé d'argent, préoccupés de leurs affaires d'alcôve, n'entendirent point le cri désespéré qui montait du fond de la rue des Douze-Portes vers les hautes et sévères façades du Louvre.

Scarron attendit vainement une réponse. Mme de Hautefort n'était plus là pour porter jusque sous les courtines royales les plaintes des sujets deshé-

(1) Scarron : *Œuvres*, *A la Reine*, il lui parle de sa pension, VII, p. 122.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Estocade au cardinal Mazarin*, VII, p. 59.

rités. Négligé de la Cour, il se rabattit sur sa prébende mancelle fort compromise. Il ne s'était, en effet, jamais conformé aux règlements en vigueur au chapitre Saint-Julien. Les chanoines, après leur réception, étaient tenus d'accomplir un « stage rigoureux » de trente-deux semaines dans l'église, d'assister chaque jour aux offices, bref de faire véritablement actes d'ecclésiastiques. Cette obligation remplie, ils touchaient divers revenus : le gros, les grands cuilibets et le manuel qui constituaient la prébende (1). Ces revenus étaient relativement importants. Mais les chanoines mondains s'effrayaient de la résidence rigoureuse qui les astreignait à un service trop austère. Pour l'éviter, ils inventaient des causes de dispense. Or le chapitre n'admettait, parmi celles-ci, que l'infirmité ou l'achèvement des études à Paris. L'évêque Beaumanoir, par amitié, exempta Scarron durant son séjour au Mans. Plus tard sa maladie le classa au nombre des infirmes. Mais on lui déduisait certains avantages et on pouvait lui enlever toute participation aux bénéfices, lui laissant son titre purement spirituel de chanoine.

La crainte d'une semblable résolution le détermina à gagner Le Mans pour assister au chapitre général de la Saint-Julien. Le trajet en coche ne

(1) Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, pp. 143 et suiv.

lui était plus possible. Il fit installer un brancard pareil à celui du curé de Domfront dans le *Roman comique*, ballottant entre deux chevaux, l'un devant, l'autre derrière. Un laquais suivait le lent véhicule. Le voyage à travers les boues de l'hiver n'alla pas sans anicroche. Un malicieux cheval ayant pris Scarron en haine s'avisa de caracoler, secouant la frêle machine jusqu'à la renverser deux fois. Le triste malade cogna de la tête assez malheureusement pour qu'elle demeurât déviée.

Il déboucha dans la ville des chapons, furieux de cette nouvelle infortune, disposé au plus farouche pessimisme. Il prit part au chapitre, mais on ne sait s'il revit ses amis du temps passé. Monseigneur de la Ferté, alors évêque du Mans, ne lui fut jamais sympathique (1). La ville était pleine d'effervescence. Les bourgeois aisés que l'intendant d'Haire frappait d'une taxe extraordinaire n'étaient pas en goût de montrer leur somptuosité. Ils la célaient au contraire le plus possible, dissimulant toutes les richesses qui eussent pu les désigner à l'attention des officiers royaux (2).

Scarron, descendu à côté de la cathédrale, dans

(1) L'abbé de la Ferté, avant d'accéder à l'épiscopat, avait été le compagnon de Scarron à la suite de Beaumanoir. Ils eurent le temps de s'apprécier durant les huit mois passés à Rome dans l'ambassade de Richelieu, archevêque de Lyon.

(2) Scarron : *Œuvres, Epître à Mme de Hautefort*, VII, p. 131.

la maison de son ami et collègue Gabriel Lecomte, domicilié à Paris (1), s'ennuya dans un milieu qui n'était plus le sien. Il ne le cache pas à Marie de Hautefort. Les nouvelles manquent :

> Ici la ville bien fouillée
> A grand'peine en fourniroit
> Autant qu'un poulet en diroit (2).

Il demeura six semaines, désenchanté de tout, choqué par l'inélégance ambiante au sortir de la capitale où son entourage raffinait sur la mode. Et voici qu'au moment de quitter à jamais une ville qu'il avait emplie de ses folies et de ses rires, son valet tomba malade (3). Exaspéré, préférant tous les désagréments à celui de s'attarder, il se sépara de ce malencontreux auxiliaire et partit à l'aveuglette sur son brancard vacillant dont chaque cahot le torturait (4).

Son unique distraction avait été d'écrire à Marie de Hautefort. Loin de prôner la religion, il la dissuadait de s'ensevelir dans un cloître. Il lui montrait l'horreur de la discipline flagellant ses chairs satinées. A vrai dire, la jeune fille ne tenait pas extrêmement à gagner le ciel par cette voie. Au

(1) Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, pp. 129 et suiv.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Epître à Mme de Hautefort*, VII, p. 131.

(3) V. Fournel : *La littérature indépendante et les écrivains oubliés*, pp. 259 et suiv.

(4) Scarron : *Œuvres*, *Epître à Mme de Hautefort*, VII, p. 131.

couvent des Filles de Sainte-Marie, le diable, toujours, la venait tenter sous la forme du duc de Ventadour (1) ou du maréchal de Gassion. Ce dernier, fort timide et fort épris, fit même une démarche particulière après avoir longtemps hésité à assiéger une place si bien défendue. Mais son éloquence ne pouvait contrebalancer l'intérêt que la belle recluse portait au maréchal de Schomberg. De tous ses adorateurs celui-ci triompha, en effet, de ses entraînements religieux. Il l'épousa en septembre 1646 (2). Scarron en conçut une joie profonde qu'il exprima dans une épithalame enthousiaste :

Un beau monsieur, belle madame,
De fille va vous faire femme.
... Je ris bien fort
De voir Schomberg et Hautefort
Unis et joints l'un avec l'autre
Comme deux grains de patenôtres.

Pratiquer les doux rites du mariage, ajoutait-il, vous conviendra mieux que devenir une laide nonne à tête rasée. Certes Dieu ne s'offensera point de cette désertion. Donnez l'exemple des vertus au monde. La nécessité s'en fait moins sentir au couvent.

(1) Scarron parle de l'amour du duc de Ventadour pour Mme de Hautefort dans : *Epître à Mlle d'Escars, sur le voyage de la reine à la Barre*, VII p. 155.

(2) Cousin : *Mme de Hautefort.*

Et l'épithalame, après avoir célébré les prouesses de Schomberg, travesti en Mars et répandant des rivières de sang, se terminait par cette malicieuse conclusion :

> Quand chacun retiré sera,
> Ce qui reste s'achèvera
> Par le grand Schomberg et sa femme :
> N'en rougissez donc pas, madame (1).

Scarron ne devait plus revoir sa protectrice (2). Mais il pouvait s'en passer maintenant. Ses poésies, son infirmité, son adresse à se créer de l'entregent étendaient sa réputation. Il ne ménageait pas les épîtres. Au prince de Condé, il rappela que son père illustra par mainte catonnerie le fameux surnom d'Apôtre (3). Pour le duc d'Enghien, le petit chanoine qui, jadis, se plaisait à railler les gens de guerre, trouva de longues variations sur le thème de la férocité armée (4). Il amena jusque

(1) Scarron : *Œuvres, Epithalame ou tout ce qu'il vous plaira sur le mariage de M. le maréchal de Schomberg et de Mme de Hautefort.* V. aussi : *A M. le maréchal de Schomberg sur son mariage*; *Chœur des Muses à M. de Schomberg; Stances sur la prise de Tortose par Mgr le maréchal de Schomberg*, VII, pp. 201, 205, 230.

(2) Il n'est plus fait mention de Mme de Hautefort dans l'œuvre de Scarron à partir de ce moment. Et même le cul-de-jatte ne daigna pas adresser une épithalame à l'infante d'Escars qui le régalait de si grasses poulardes lorsqu'en 1653 elle épousa François de Choiseul, duc de Praslin.

(3) Scarron : *Œuvres, A M. le Prince*, VII, p. 66.

(4) Scarron : *Œuvres, A Mgr le duc d'Enghien, après son retour d'Allemagne*, VII, p. 70.

dans sa chambre Mlle de Montpensier en invoquant ses lointaines rencontres avec Gaston d'Orléans (1). Tout lui fut bon pour se ménager des bienveillances dont il put, à l'occasion, tirer un soutien.

Deux recueils de poésies burlesques parurent successivement sous sa signature chez Toussaint Quinet. La vogue en fut extrême bien qu'il accablât, dans la dédicace, les faiseurs de littérature intéressée (2).

(1) Scarron : *Œuvres*, *A Mlle de Montpensier, remerciement au nom de Mlle d'Escars*, VII, p. 248. Il l'avait vue également au Louvre chez Mme de Hautefort. V. *A Mademoiselle*, VII, p. 198.

(2) Le tableau qu'il fait de la situation des hommes de lettres à cette époque mérite d'être mentionné : « Un auteur, le livre à la main, dit-il, est plus redoutable à ces sortes de messieurs (les seigneurs) qu'on ne pense, et la vision ne leur est guère moins effroyable que celle d'un créancier. Ce n'est pas qu'il n'y ait de grands seigneurs très généreux. Mais il y a des auteurs modernes qui le sont si peu qu'ils dédient plutôt leurs ouvrages à ceux dont ils espèrent du bien qu'à ceux qu'ils aiment ou qu'ils estiment... On diroit que ces enfants prodigues du Parnasse en veulent aliéner le domaine. Ils donnent l'immortalité au plus offrant; un brevet de demi-dieu va pour un habit de drap de Hollande... Ce qui console les honnêtes amis des muses, c'est que ces lâches escrocs ne réussissent pas toujours, et qu'on se passe bien mieux des louanges qu'ils donnent que de l'argent qu'ils demandent. Les grands eux-mêmes ont trouvé l'adresse de ne leur rien donner, sans qu'ils s'en puissent plaindre; les uns leur disent: *Apollon vous assiste* ; les autres leur font civilité en les reconduisant jusqu'à la rue, c'est-à-dire en les mettant hors de chez eux. Il y en a qui rendent de l'encens pour de l'encens, et des louanges pour des louanges, pas un ne les retient à dîner, et c'est là le dernier désespoir du pauvre auteur: car lui qui pensait ce jour-là manger de l'entremets, ou se traiter opulemment dans quelque cabaret aux dépens du seigneur libéral, est contraint de s'en retourner à son bouge, plus pauvre qu'il n'étoit de ce qu'il a dépensé à couvrir son livre de vélin ou

Sa production de ce moment est effrayante. Le théâtre souhaitant sa collaboration, il traduit de l'espagnol *Jodelet souffleté* en lui donnant son empreinte. De sa chaise où on le supposerait sans énergie, abandonnant ses œuvres à leur destin, il organise lui-même sa réclame, écrit ses affiches en vers, en appelle aux suffrages de la capitale :

> ... Guerriers tant à pied qu'à cheval
> Dont l'hiver tous les ans purge bourgs et villages,

de maroquin de Levant, pestant tout son saoûl contre le siècle et les mœurs, ou contre la destinée, selon qu'il est orateur ou poète. J'oubliais de vous dire, Guillemette, que les auteurs sont quelquefois payés par échange, en la même marchandise qu'ils ont débitée, et ne recueillent autres fruits des fleurettes qu'ils ont semées, qu'épître pour épître, ou sonnet pour sonnet...

Maudit soit le poète, tant poète soit-il, qui s'est servi le premier des productions de son esprit comme d'un hameçon. Depuis que les auteurs font les gueux en vers ou en prose, l'épître liminaire ne passe que pour une estocade; et quand le Mécénas n'a pas eu la force de la parer, il ne regarde plus celui qui l'a portée que comme le ravisseur de son bien. Un auteur a beau présenter son livre en souriant, celui qui le reçoit n'en devient que plus sérieux, et l'on en a vu quelques-uns devenir plus pâles que des morts à la vue d'un livre, qui ne leur promettoit pas moins que de les faire vivre éternellement...

...On diroit que les auteurs ont fait serment de n'entrer en maison qui n'ait l'honneur de s'appeler hôtel. On ne voit autre chose dans les hôtels des grands. L'hôtel de Bourgogne en regorge jusque sur le théâtre parce qu'ils ne paient rien non plus que les pages et, oh malheur du siècle où nous sommes! j'ai bien peur, si le temps dure, qu'on en trouve à l'Hôtel-Dieu de quoi faire une académie complète, etc... » Scarron : *Œuvres, Epître dédicatoire à la très honnête et très divertissante chienne, dame Guillemette, petite levrette de ma sœur*, I, p. 155. Rapprocher les pages de Sorel, dans *Francion*, édit. Garnier, pp. 170 et suiv.

Pour les guérir d'un certain mal
Qu'on appelle les brigandages,
Courtisans, qui vos jours passez
A souffrir des rebuts et faire révérences,
Damoiseaux aux canons plissez,
Grands débiteurs d'impertinences,
Dames adorables ou non,
Visibles déités ou franches marmousettes,
Mais à nous tout argent est bon
Tant des prudes que des coquettes,
Conseillers, financiers, bourgeois,
Accourez au Marais vous donner au cœur joie,
Seuls, deux à deux ou trois à trois,
Mais tous avec belle monnoie.
Jodelet, quoique souffleté,
Dit qu'on en rira tant qu'il faudra qu'on en pleure
Pour en savoir la vérité :
Venez y voir, et de bonne heure !... (1)

A *Jodelet souffleté* succède l'*Abrégé de comédie ridicule de Matamore*, la première pièce en un acte donnée sur la scène française, précédée des *Boutades du capitan Matamore*, séries d'entrées pour le comédien Bellemore où palpite l'âme du cuistre Scudéry.

Enfin Scarron entame l'*Enéide travesty*. Il promet de donner chaque mois un chant de cette phénoménale parodie. Dès le collège, les orgies de latin et les convenues admirations pour l'antiquité classique l'enragèrent. Gamin de Paris, vagabond et fol, aimant au-dessus de tout la spon-

(1) Scarron : *Œuvres, Affiche pour les comédiens*, VII, p. 345.

tanéité des sentiments et le clair langage, il souffrait d'engloutir les lourds pâtés d'hexamètres comme de savoureuses et digestives friandises. Au Mans, il exécra les pataudsérudits, grossiers imitateurs des poètes disparus. Et voici que, dans la capitale, il se trouve en contact avec une société affolée par le génie des morts enfouis dans les sarcophages de la voie Appienne. Les femmes parlent latin et commentent les auteurs les plus abscons; les hommes se querellent sur la prééminence de l'antique ou du moderne. Le pédantisme s'est emparé des ruelles. Mme de Sévigné emplit ses lettres de citations que l'affreux Ménage lui inculqua. Corneille, un instant arrêté à l'héroïque borborygme du Conquistador espagnol, donne du front dans le laurier romain. Un esprit extraordinaire de bouffissure étouffe l'impertinence française (1).

C'est alors que Scarron sent s'éveiller en lui l'indignation contre les plagiaires de la beauté italique. Une lettre au chevalier Séguier contient son mépris pour les citoyens illustres de cette Rome dont sa verve souffleta les monuments. Romulus fut un fratricide; Scevola un sot; Brutus un assassin; Fabius un temporiseur; Caton une pie avare et intempérante; Pompée un orgueilleux; Lucullus

(1) Voir *Epître chagrine à Mlle de Scudéry*, VII, p. 161 postérieure à cette époque, mais bien significative.

un goinfre ; Crassus un ladre ; Cicéron un bavard ; César un mauvais garnement. Bref, si l'on gratte cette gloire consacrée par de ridicules dithyrambes, on trouve des hommes sans vertu, méritant à peine une mention (1).

Et, affirmant son horreur de toute littérature ancienne, Scarron choisit pour le travestir un indéfectible chef-d'œuvre, la mélancolique *Enéide*. Choix parfait : d'abord le poème est connu de la généralité des hommes ; ensuite il est le plus artificiel de ceux hérités du passé. Trivialiser Virgile afin de montrer sa superficialité, telle sera sa tâche. En outre, il se promet de cette mascarade un prodigieux divertissement.

Il s'enfonça donc jusqu'au cou dans cette joie formidable, et tellement qu'il en eut la nausée. Il ne put la goûter tout entière : elle le terrassa (2). Mais, du moins, elle lui conquit une popularité invraisemblable. On ne parla plus que de cet auteur énigmatique dont le visage transparaissait, fabuleusement hilare, à travers les pages de son œuvre. Des néophytes étudiaient à son école. Des

(1) Scarron : *Œuvres, Epître à Mgr le chancelier Séguier*, VII, p. 146 ; V. aussi : *Epître à M. Deslandes-Payen*, VII, p. 71.

(2) Scarron, à la suite du *Virgile travesty*, eut une multitude de contrefacteurs et de continuateurs. Des écrivains patois se chargèrent même de le suivre dans la voie du travestissement. Voir : Victor Fournel : *Préface au Virgile travesti*, édit. Delahays, 1858, XIV et suiv. et Bruzzen de la Martinière, *op. cit.*

émules se levaient du sein de la foule trépidante. Le grouillant Pont-Neuf tressaillait à cette voix fraternelle et lointaine dictant la poétique burlesque. Perché sur sa chaise grise ainsi que le Pape des Fous sur son trône, Scarron allait présider à la Fronde...

SCARRON ET LA FRONDE

La Fronde, cette mascarade suspecte qui jeta en une sarabande grotesque les graves parlementaires, les nobles brouillons, les prêtres écervelés et la canaille du Pont-Neuf, n'enthousiasma pas tout d'abord le petit abbé Scarron. Trop de simplicité naturelle l'empêchait de concevoir quelles délices s'attachent aux sournois complots; trop d'infirmités lui défendaient de descendre aux carrefours populeux où les moutons, piqués de la tarentule revendicatrice, se transformaient en bêtes féroces.

Que le Parlement légiférât, qu'il tentât, dans un intérêt ou dans l'autre, d'imposer son arbitraire autorité, cela lui importait médiocrement. Et, pour bien dire, sans doute désapprouvait-il les conseillers mécontents de s'abandonner encore aux surabondantes éloquences dont ils avaient toujours à pâtir. Broussel qui parla trop, Broussel, ce petit bourgeois piètre et pauvre, chargé de famille, n'é-

tait-il pas une image ressemblante de l'Apôtre ? Et comment Scarron eût-il approuvé Broussel, ayant désavoué son père ?

Que l'on attaquât Mazarin, qu'on le brûlât en effigie, qu'on le livrât aux gémonies, que toute la hurle se partageât son corps ladre et lançât au vent son âme d'impénitent fripon, Scarron s'en fût réjoui, ayant en mauvais souvenir la chicherie de ce « Jean-Fesse ». Mais, malgré ses vœux intérieurs, une attitude austère s'imposait au malade de la reine, homme pensionné, ayant au-dessus de tout l'amour du bien vivre et des écus qui le facilitent.

Pourtant la tentation était forte. Les pamphlets couraient déjà en nombre considérable, flagellant, en outre du Mazarin, la reine, sa digne complaisante, les partisans, les monopoleurs, les traitants et les financiers (1). Mais en lui, comme en la masse du peuple, comme en le Parlement même vivait profondément le respect de l'autorité royale. Le jeune monarque était, pour la multitude, le soleil aux rayons bienfaisants. Les mauvais vers célébraient sa quasi-divinité et les drapeaux épars au vent de la révolte portaient la devise brodée : *Querimus regem nostrum* (2).

(1) Lettre de Marigny à Lenet, dans *le Cabinet historique*, t. I.
(2) Moreau : *Préface à la Bibliographie des Mazarinades.*

Dans la carcasse déjetée du piteux Scarron, subsistait seul en bonne forme son estomac. Cet estomac avait besoin chaque jour de mets solides et de friandises. C'est pourquoi l'heure de dédaigner les largesses royales et de mêler son cri au concert d'outrages dont on accablait le Mazarin ne sembla pas venue. Au contraire, la bonne diplomatie consistait à soutenir la Cour et à vilipender les frondeurs. Scarron en assuma la tâche, mais sa *Chanson sur le blocus de Paris* fut surtout une récrimination contre les Jocrisses guerroyant sans se préoccuper de la disette prochaine. Il avait peur de la famine, ayant toujours imaginé qu'un corps bien équilibré est celui dont le ventre contient son lest de victuailles :

Ma foi nous en avons dans l'aile,
Les Frondeurs nous la baillent belle,
Malepeste de l'union !
Le bled ne vient plus qu'en charrette !
Confession, communion !
Nous allons mourir de disette (1) !...

Et même lorsque la Fronde aura atteint son maximum d'intensité, lorsqu'il aura à se plaindre également des mazarinistes et des anti-mazarinistes, lorsque son cœur sera plein de haine et que son cerveau mûrira le plan d'un terrible pamphlet, les maux de son estomac prédomineront sur l'en-

(1) Scarron : *Œuvres, Chanson sur le blocus de Paris*, VII, p. 313.

semble de ses maux. Et, écoutant le gémissement de ce viscère sympathique, il laissera tomber négligemment de sa plume, en conclusion de ses méditations sur les horreurs de la guerre civile, cet aveu mélancolique :

Et moi je voudrais bien avoir un bon melon (1).

Cette façon gastronomique d'envisager la Fronde lui dicta certainement ses invectives contre les insurgés (2). L'une d'elles, adressée à l'ancien ami de son père, Deslandes-Payen, réprouve même les procédés injurieux dont le ministre est la victime (3).

Il est vrai, Scarron, en outre du souci de conserver sa pension, avait à se défendre contre l'excès de sa popularité. La Fronde s'emparait du burlesque. Tandis que Renaudot, à Saint-Germain, dirigeait les presses de la Cour, ses deux fils, à Paris, lançaient, sur ses conseils, *le Courrier françois*. Saint-Julien le transformait à son tour, selon la méthode de Scarron (4). Une épidémie de burlesque sévissait sur les pamphlétaires. Tous les écrits portaient l'empreinte de leur inspirateur.

(1) Scarron : *Œuvres, Sonnet sur les affaires du temps*, VII, p. 329.

(2) Scarron : *Œuvres, Triolet contre les Frondeurs*, VII, p. 314.

(3) Scarron : *Œuvres, Epître à M. Deslandes-Payen*, VII, p. 71.

(4) Moreau : *Préface du Courrier burlesque ;* Gui Patin : *Lettres*, Il y est abondamment question de Renaudot.

Les Laffemas, Verderonne, du Châtelet, se divertissaient à confectionner de lourdes stances bouffonnes. Le fou Davenne, le virulent Dubosc-Montandré, Mathieu de Morgues, Sandrécourt, du Pelletier, Nicolas Jamin, Mathurin Questier et cette vieille gueuse, Suzanne de Nervèze, plus ou moins vendus, vivaient du burlesque, le torturant, le défigurant, lui donnant une allure imprévue. On le pliait à toutes les besognes. Il semblait accessible au commun. Jamais, grâce à lui, le Pont-Neuf ne vit circuler autant de poètes crottés. Ils se réunissaient devant la Samaritaine et y tenaient leurs conciliabules. Les parapets du pont étaient tapissés de littérature ordurière venue des presses du Puits-Certain (1).

Une moitié de Paris imprimait ou vendait des imprimés; l'autre moitié en composait. Le Parlement, l'Université, le clergé et jusqu'aux coureuses du Marais donnaient leurs concours à cette folie paperassière (2). Les caricatures aussi pleuvaient. Elles s'alliaient à la poésie pour parfaire l'œuvre satirique. On y pouvait surprendre l'esprit bur-

(1) Moreau : *Préface à la Bibliographie des Mazarinades;* Dubuisson-Aubenay : *Journal des Guerres civiles;* Chéruel : *Histoire de la Fronde sous le ministère Mazarin;* Sainte-Aulaire : *Histoire de la Fronde ;* Naudé : *le Mascurat.*

(2) *Remerciements des imprimeurs au cardinal Mazarin ;* Moreau : *Bibliographie des Mazarinades;* Challamel : *Histoire anecdotique de la Fronde.*

lesque aussi aisément qu'on le surprenait dans les versifications indigestes.

Scarron, logé au Marais, rue de la Tissanderie, chez son ami Busine, ne voyait pas le mouvement lointain — car la Fronde s'est presque toute circonscrite entre le Louvre et la Grève. Mais il entendait, le matin, les crieurs publics annoncer les libelles, tout frais sortis des imprimeries. Sans doute se procurait-il les principaux, désireux d'apprendre les nouvelles. Ce fut ainsi, et par les racontars de ses visiteurs, qu'il connut son effrayante renommée et se vit devenir le chef involontaire et occulte de cette levée de boucliers burlesques. Il se grisait de sa gloire et en frémissait tour à tour, se demandant si ses quelques stances protestataires, jetées au fleuve écrivassier de la Fronde, suffiraient à le préserver du ressentiment royal ; si sa pension, accordée avec tant de difficulté, et qui constituait, avec sa prébende mancelle, ses seuls moyens d'existence, ne serait pas brutalement supprimée.

Il ne devait pas demeurer longtemps dans l'incertitude. La paix de Rueil venait d'être signée et la Cour regagnait Paris. Les passions se calmaient lentement. Poussé par la nécessité, il s'inquiéta des écus octroyés par la reine. C'était toujours par des bassesses et des supplications qu'il obtenait le paiement de ses quartiers. Plusieurs fois déjà il avait

dû adresser des requêtes à Tubeuf, de Lyonne et de Bertillac (1) et importuner Anne d'Autriche (2) pour qu'on n'oubliât pas les obligations contractées à son égard. L'office de malade de la reine ne paraissait pas sérieux aux graves trésoriers.

Quand la Cour eut réintégré les appartements du Louvre, il crut le moment favorable, dans l'apparence de concorde qui régnait sur la ville, pour réclamer l'acquittement de sa pension. Mais on ne répondit pas à sa supplique. Mazarin avait ajouté foi aux médisances des jaloux qui attribuaient au petit chanoine l'inspiration ou la paternité de nombreux libelles. On ne lui pardonnait pas d'avoir été le créateur de la langue frondeuse. On le vouait sciemment à la misère et à la faim. Il s'en plaignit amèrement dans une lettre, niant avoir été l'instigateur d'aucune atteinte contre le ministre ou son entourage :

> Tu pouvais bien, sans me faire querelle,
> Au Mazarin faire valoir ton zèle.
> Et tu pouvais, sans lasser ton crédit,
> Ne croire pas sur un simple l'on dit
> Que j'ai donné dessus la frippèrie
> De ce Jean-Fesse après lequel on crie (3).

Et comme, après tout, il savait par expérience

(1) Scarron : *Œuvres, Rogatum à MM. Tubeuf, de Lyonne et de Bertillac*, VII, p. 53.

(2) Scarron : *Œuvres, A la Reine*, VII, p. 251.

(3) Scarron : *Œuvres, Epître à M...*, VII, p. 93.

l'Italien incapable de quelque magnanimité, il montra, à son égard, une hauteur dont sa muse n'était pas coutumière :

> Je paierai de mépris son mépris...
> Si ce prélat, malgré lui débonnaire,
> A peur de moi, qui l'empêche de faire
> Un beau matin le poète assommer ?
> C'est un chemin plus court que l'affamer (1).

La lettre se terminait par une menace voilée qu'il devait renouveler plusieurs fois au cours de ses compositions (2). La colère était encore contenue. Elle crèvera plus tard comme un orage sur Paris, l'enrégimentant dans la cabale de révoltés, lui donnant droit au maréchalat sur la tourbe désordonnée des tire-laines et des brigands.

Momentanément d'autres préoccupations lui venaient du Mans. Il avait passé un temps trop joyeux dans la benoîte cité des poulardes pour jamais s'en désintéresser. Son canonicat lui fournissait des occasions constantes de correspondances, soit qu'il sollicitât l'envoi de ses fonds prébendaires, soit qu'il s'enquît de son collègue et ami le chanoine Lecomte. Or, depuis son départ du chapitre Saint-Julien, les événements s'étaient précipités. La peste, à l'état endémique dans la région,

(1) Scarron : *Œuvres, Epître à M...* VII, p. 93.

(2) V. Scarron : *Œuvres, Epitre à M. d'Aumale d'Haucourt*; *Avis de dix millions et plus*, VII, pp. 110, 352.

avait fauché d'un coup l'évêque Eméric de la Ferté et huit de ses chanoines. L'abbé de Lavardin lui avait succédé.

Scarron avait suivi les démarches du nouvel évêque dont la nomination ne s'était pas faite sans difficulté. De longue date, Philibert de Lavardin guignait le poste occupé par son oncle, Charles de Beaumanoir. Déjà, à la mort de ce dernier, il l'avait sollicité, essayant de rallier à sa cause le tout-puissant Vincent de Paule. Il y prétendait par droit de succession, comme si l'épiscopat eût constitué matière à héritage. Malheureusement, on connaissait les habitudes libertines de l'oncle et on ne voulait pas que le neveu, célèbre par les dissipations de sa vie, y perpétuât la licence. En outre, son compagnon ordinaire, le lourd Costar, pédant fécond en « puantes flatteries », accusé d'athéisme et de sodomie, portait un tort considérable à sa candidature. On réunit un conseil de conscience, lequel décida « qu'on ne pouvait faire un évêque d'un homme dont on avait douté qu'il fût chrétien (1) ».

Cependant, la mort d'Emeric de la Ferté, quelques intrigues, un peu d'hypocrisie, une requête des Manceaux, firent oublier les considérations de

(1) Tallemant : *Hist. de Costar*. Pour les dîners de Lavardin, voir *Lettres* de Costar.

bienséance, et l'abbé de Lavardin fut intronisé au chapitre Saint-Julien. Mais la chance ne le favorisa pas. A peine avait-il pris possession de l'évêché qu'un vent de Fronde souffla parmi les bedaines mancelles. La ville souffrait depuis longtemps d'impôts excessifs. On exécrait le lieutenant général Le Vayer et la famille Lavardin, après avoir bénéficié d'un amour extrême de ses compatriotes, allait lentement vers le discrédit. L'évêque malhabilement corsa les haines en prenant le parti de Mazarin, de concert avec tous les anciens amis de Scarron, sauf peut-être le sénéchal des Essarts, les conseillers au présidial et les magistrats.

Le marquis de la Boulaye conduisait la faction militaire des frondeurs. Les pamphlets parisiens et le *Courrier françois* communiquaient à Scarron les exploits de ce héros. La Boulaye jouait depuis longtemps un rôle dans les troubles, approvisionnant Paris par des prodiges d'astuce et de vaillance. Il y avait notamment introduit un convoi de chapons. On l'appelait le Gassion des convois (1). Il avait conquis le Mans, à la tête de ses coquins, sans coup férir, chassant devant lui l'évêque Lavardin et son séide Costar. Puis, poursuivant ses

(1) Laffémas : *Lettre à M. le cardinal burlesque.* V. Moreau : *op cit.*, et les pamphlets : *L'Entrée de M. le marquis de la Boulaye, au Mans* ; *Lettre joviale à M. de la Boulaye.*

prouesses, il avait acquis à la cause du Parlement, La Flèche et Angers (1).

Il jouissait de sa gloire, ouvrant largement au peuple les greniers à sel et favorisant le pillage, lorsqu'un autre ami de Scarron, le marquis de Jarzé, entra en scène. La Cour l'envoyait avec deux mille hommes de troupes, pour réprimer la sédition. Il se présenta devant les trois villes soumises par La Boulaye, et les frondeurs s'enfuirent comme une volée de moineaux. Les portes s'ouvrirent : l'occupation fut accomplie de la façon la plus pacifique du monde. Jarzé en profita pour commettre et laisser commettre toutes sortes d'exactions et de violences. L'évêque Lavardin, honteux de sa fuite, sous la protection du beau et verveux marquis, son parent, réintégra le palais épiscopal. Et, tous deux, de connivence, organisèrent les rapines (2).

Au fond, Scarron avait accueilli sans déplaisir la nomination de Lavardin. Des relations amicales, nous l'avons vu, existaient entre eux depuis longtemps. Mais toutes les consciences ne sont pas accessibles au culte du souvenir, et celle de Lavardin s'accommodait facilement de l'oubli. De retour à l'évêché, il songea à ordonner son

(1) Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, 158 et suiv.

(2) A. Debidou : *La Fronde angevine* ; Henri Chardon: *op. cit.*, I, 171 et suiv. Eusèbe Pavie : *Le Marquis de Jarzé*, dans la *Revue d'Anjou*, 1881 ; Costar : *Lettres*.

administration ecclésiastique. Plusieurs chanoines étaient morts. Des années le séparaient du moment où il avait vu, pour la dernière fois, Scarron malade, voué à une disparition prochaine. Il manquait de canonicats et de prébendes pour doter ses créatures. Il ne voulut pas s'enquérir des destinées de l'absent que l'on continuait à mentionner comme infirme sur les registres du chapitre. L'épicurien Costar et son ami l'ivrogne Pauquet furent d'abord investis du titre de chanoine et engraissés de prébendes, puis successivement d'autres abbés. Et comme un canonicat était nécessaire pour satisfaire une avidité pressante, Scarron fut délibérément rayé du nombre des vivants.

Après la perte de la pension royale, la suppression de la prébende, sa dernière ressource, était un coup trop rude. Le cul-de-jatte regimba. Et il lui fallut démêler cette situation de mort vivant que déjà le peuple parisien lui avait faite plusieurs fois(1). Il était accoutumé aux chinoiseries du sort. Il prit sa bonne plume et, se rappelant que Lavardin avait été, à Rome, son camarade de bombances, il lui parla avec la plus débonnaire familiarité :

Pour revenir à ma prébende, puisque vous l'avez don-

(1) Poussin : *Lettre du 3 novembre 1647.*

née, vous m'en devriez bien donner une autre, quand ce ne seroit que pour me racquitter du temps que j'ai perdu à me fier aux promesses de feu votre oncle, d'heureuse mémoire et de peu de parole. Vous savez bien ce que vous avez à faire, mais si j'étois à votre place, je donnerois un bénéfice à une personne qui seroit en la mienne. Aussi bien vous avez un coup sûr pour en faire vaquer sans rien faire contre les bonnes mœurs, comme faisoit un châtré, nommé Mortier, oncle de l'abbé d'Evron, et qui l'étoit de Marmoutiers, je veux dire abbé. Ce maître moine empoisonna en un dîner une vingtaine de prieurs, et là-dessus on fit un livre intitulé : *la Méthode de faire vaquer les bénéfices*, mise en lumière par le Révérend Père en Dieu un tel... (1).

Lavardin, après la réception de cette lettre, n'osa pas persister dans son attitude arbitraire. Il réintégra le chanoine dans son canonicat. Le Mans, d'ailleurs, eut peut-être protesté en faveur de Scarron si le poète en eût appelé à l'opinion publique. L'évêque, en effet, devenait de plus en plus impopulaire. Le traitement que, sur son instigation et avec son secours, Jarzé faisait subir à la ville, provoquait la réprobation. Une requête bizarre, en vers burlesques, avait été adressée à la reine. Les Manceaux, coupables de rébellion, se sentant en mauvaise posture, pour obtenir le retour du mar-

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre à Monseigneur l'évêque du Mans*, I, p. 185.

quis, chargèrent les chapons, habitués des tables royales, de plaider leur cause (1).

Jarzé, le beau parleur angevin, fut, en effet, rappelé, mais sans doute la prière des chapons ne dicta point cette mesure. Le souhait formulé par les gras volatiles qu'il fût pendu en punition de son inique conduite ne pouvait être exaucé. Mazarin le protégeait. La reine, qu'il avait servie avec dévouement, la Cour tout entière qui le députa à Rueil, auraient protesté contre ce châtiment excessif.

Scarron affectionnait Jarzé pour sa parenté avec les Lavardin et la grâce de sa personne unie à la fantaisie de son esprit. Avec lui et Rosteau il mit à sac de bouteilles et de femmes les hôtelleries mancelles, regrettant mainte fois l'intermittence de ses séjours provinciaux. Jarzé passait, en effet, la plus grande partie de son temps à Paris, papillonnant autour des jupes, à l'hôtel de Rohan, dont la duchesse pourtant blette, soldait follement sa supériorité aux déduits (2).

Malade, Scarron le retrouva près de sa chaise grise, avant que la Fronde divisât la France, et suivit après d'un œil bienveillant son destin comme il

(1) *Requeste burlesque présentée à la Reine par les chapons du Mans, députez des Manceaux, sur les désordres faits par les gens de guerre en leur province.* V. Henri Chardon, *op. cit.*, I, pp. 173 et suiv.

(2) Tallemant : *Hist. de Mme de Rohan.*

suivait celui de ses différents amis. Or le marquis allait susciter bientôt des querelles et des haines. Bien que ses troupes eussent pacifié le Maine en le pillant et sans combat, revenu à Paris, il se glorifia de sa campagne ridicule. Insolent et rodomont, il accompagnait comme son ombre le fougueux Condé. Il appartenait à cette coterie de petits maîtres dont la morgue ne le cédait qu'à la bravoure. Un duel avec le marquis de la Boulaye (1), ayant un moment effacé son prestige, il voulut se signaler à l'admiration de la Cour par quelque excentricité héroïque. Il résolut de relancer jusque dans son repaire le roi des Halles, ce chevaleresque Beaufort dont le peuple chantait le mérite et exaltait le courage. Avec le commandeur de Souvré, ami de Scarron, Jars, Candale, Frétoy et plusieurs autres, il se rendit aux Tuileries, où les principaux chefs frondeurs jetaient les plans de nouvelles émeutes. Beaufort prit un prétexte pour l'éviter (2).

Jarzé considéra ce détour comme une victoire. Il la clama sur tous les tons. Si bien que le duc, conseillé par Gondi, se décida à châtier cette impertinence trop bruyante. Les petits maîtres festinaient et cabalaient aux Tuileries, dans les salles du cabaret de Renard. Rien n'était plus facile que de les

(1) *Mémoires* de Monglat et Omer Talon; Ste-Aulaire : *Histoire de la Fronde.*

(2) *Mémoires* de la Rochefoucault, Gui Joly, Retz, Montpensier.

y rejoindre. Beaufort, entouré de quelques gentilshommes et serviteurs, s'y présenta en convive inattendu. Il renversa la nappe, éloigna les amis du marquis et jamais volée de bois vert ne tomba sur des épaules plus délicates. L'affaire fit un bruit terrible. Les libelles la relatèrent avec acrimonie et la Cour, soutenant par force Jarzé, demanda contre son agresseur une sanction pénale. Etriller un courtisan sur les propriétés du roi était un crime de lèse-majesté. Mais le Parlement, par prudence, sinon par sympathie pour le bâtonné, ne la suivit pas dans cette voie dangereuse, malgré l'entremise du chancelier Séguier qui épuisait son ingéniosité à ramener l'incident sur le terrain juridique (1).

Jarzé, d'ailleurs, ne se contenta pas de cet humiliant exploit. Fort bien en cour, familier de Mazarin, assidu aux couchers de la reine qu'il amusait de contes drôles (2), il pactisait cependant avec Condé, son modèle, auquel il servait inconsciemment d'espion. Il pouvait le servir mieux encore en jouant un rôle dont la témérité le devait séduire. L'ambition démesurée du prince lui faisait envisager comme possible son élévation au

(1) *Mémoires* de Retz et Motteville. V. aussi les pamphlets : *Le Grand Gersay battu ou la canne de M. de Beaufort, au festin du Renard aux Thuileries, en vers burlesques*, 1649; *la Déroute des Cabalistes au Jardin du Renard*, 1649; *la Soupe frondée*, 1649, etc... Moreau, *op. cit.*; Eusèbe Pavie, *op. cit.*

(2) *Mémoires* de Mme de Motteville.

trône. Mais auprès du trône veillait l'Italien. Il fallait donc, en premier lieu, éloigner ce dernier et, dans ce but, lui enlever l'affection de la reine. Jarzé, mis en goût par la faveur des duchesses, assuma cette responsabilité. Mme de Beauvais, servante aimée d'Anne d'Autriche, fut le truchement de cette intrigue abracadabrante. Elle laissa traîner volontairement des poulets incendiaires et plaida en faveur du marquis. La reine crut à quelque nouvelle bouffonnerie et sourit des coquetteries du petit maître. Mais Condé, sottement, imaginant tout gagné, raconta à qui voulut l'entendre quel bon tour on était en train de jouer au faquin d'Italie. Alors la face des choses changea. Le ministre et son auguste maîtresse se décidèrent à considérer sérieusement les déclarations de l'amant morfondu. Il fut chassé de la Cour et bientôt il se lança dans les sombres insurrections qui devaient aboutir à la journée du faubourg Saint-Antoine (1).

Cepandant Scarron, poussé par quelque obscur dessein, avait quitté le Marais. Ayant perdu avec sa pension toutes ses sympathies anciennes pour la Cour, il se sentait mal à l'aise dans ce quartier hanté par les partisans de Mazarin et de la reine. Il traversa la Seine, franchit la porte Saint-Michel

(1) Bussy-Rabutin : *Histoire amoureuse des Gaules*, art. *Mme de Châtillon*; *Mémoires* de Motteville, Retz, Montpensier; *Carnets* de Mazarin; Eusèbe Pavie, *op. cit.*

et s'installa au cœur du faubourg mal bâti et fangeux, dans une demeure de passage : l'hôtel de Troyes. Cet hôtel, établissement considérable de ces parages, réunissait une clientèle aristocratique. Dans les couvents environnants, les personnes de qualité faisaient des retraites. Toute tranquillité s'offrait aux rêveurs et aux comploteurs. Seule l'hôtellerie des coches de Nantes et autres villes de l'Ouest, provoquait, certains jours et à certaines heures, un mouvement de provinciaux en partance (1). Il loua un vaste appartement dont il céda bientôt une partie à son ami Cabart de Villermont, esprit avisé, voyageur endurci qui revenait de son gouvernement de Cayenne (2). Il se réserva seulement quelques pièces, une chambre où paradait son lit à couverture jaune, un petit oratoire. Céleste de Harville-Palaiseau occupait le reste.

Etrange figure cette Céleste dont le cul-de-jatte faisait « Sœur Céleste » comme il avait fait de Marie de Hautefort « Hautefort-la-Sainte ». Elle avait réjoui ses premières années de bambocheur, après les études du collège. Elle entrait de nouveau dans sa vie simplement avec un sourire de soumission et de tristesse

(1) A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 119 et suiv. L'hôtel de Troyes occupait à peu près l'emplacement actuel du jet d'eau, entre les grilles du Luxembourg et la rue Soufflot.

(2) *Note d'un anonyme*, publiée par P. Morillot, *op. cit.* App. I, p. 404.

tendres. Il l'avait connue jolie, sans doute, jeune et naïve. Peut-être la chanta-t-il sous le pseudonyme mignard d'Iris ou de Sylvie. Elle lui revenait alourdie et malheureuse, s'autorisant de l'amour passé pour obtenir la pitié. Il la lui accorda pleinement, sans reproches mauvais, bien qu'après lui des hommes eussent profité de ses défaillances.

Céleste de Palaiseau n'avait pas le sens commercial d'une Mme d'Olonne (1). On la voit passer, dans l'aventure terrestre de Scarron, soucieuse d'honnêteté apparente et désintéressée (2). Un gros financier sournois, prometteur de mariage, venait de l'abandonner ayant eu d'elle la satisfaction de ses appétits. Elle voulut, sans protecteur et sans argent, entamer un procès dans un siècle où la justice vendait ses décisions au plus offrant. Le cul-de-jatte, renseigné sur l'incertitude de la procédure, la détourna de ce dessein et se chargea de gagner sa cause par le moyen de la poésie. Les financiers s'y montraient plus sensibles que les magistrats. Avec Souvré et Vardes, ses amis, il élabora « une sentence burlesque qui fut acceptée par le séducteur et par laquelle il le condamnait à donner à Mlle de Palaiseau vingt mille francs parce qu'elle était grosse, vingt mille francs parce qu'elle était

(1) Bussy-Rabutin, *op. cit.*

(2) Scarron : *Œuvres, A Mlle Céleste de Palaiseau*, I, p. 176. Il la remercie de l'avoir débarrassé des mauvaises compagnies.

demoiselle, vingt mille francs parce qu'il était financier ».

C'était, sinon la richesse, du moins la sécurité. Céleste se hâta de les porter au couvent de la Conception où elle espérait finir dévotement ses jours. Mais la malechance l'y poursuivit. Mal administré, utilisant toutes ses ressources à des constructions fastueuses, le couvent fit banqueroute et jeta ses pensionnaires à la rue. Heureusement, Scarron consentit à retirer chez lui la pénitente dupée et ainsi habita-t-elle, *extra muros*, dans cet hôtel de Troyes où la renommée du poète allait attirer nombreuse compagnie (1).

La nouvelle demeure du petit chanoine et l'hôtesse que sa charité lui avait donnée coûtaient cher à sa bourse. Plus que jamais il regrettait sa pension et en sentait la nécessité. Plus que jamais montait en lui la haine contre Mazarin qu'il accusait de sa ruine. Il méditait quelque vengeance dont souffrit l'orgueil du ministre. Il n'osait cependant se prononcer pour le parti adverse, espérant contre toute espérance en un retour vers lui de l'opinion royale. Ses amis étaient les confidents de ses peines pécuniaires et de sa rancune. En sa tête était arrêté le projet de la *Mazarinade*. Ce

(1) Tallemant : *Hist. du petit Scarron*; *Segraisiana*; La Beaumelle : *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon*,

projet, certainement, avait contribué à l'amener dans le quartier lointain de l'hôtel de Troyes. Il voulait avoir, après les désagréments, les bénéfices de sa réputation de frondeur. Mais à une époque où la bastonnade réglait les différends entre seigneurs et écrivains au détriment de ces derniers, peut-être craignait-il de danser en place de Grève ou sur le terre-plein du Pont-Neuf la danse tant redoutée de son joyeux précurseur Villon.

Aussi essayait-il, tout en assurant la portée de sa vindicte contre le ministre, de prévenir le châtiment. La Hollande imprimait volontiers ce que l'imprimerie française considérait comme trop dangereux. Sa muse brûlait d'entrer dans le conflit qui partageait la société. Et, disait-il :

Elle pourra bien mettre au jour
Des vers qui ne sont pas d'amour.
La belle impression d'Elzevire
Fera que ma façon d'écrire
Reprendra nouvelle vigueur,
Et lors, malheur, malheur, malheur
Sur qui le chagrin du malade
Tirera son arquebusade (1).

De suite sa présence à l'hôtel de Troyes fut signalée et les visiteurs affluèrent. Ils furent de deux sortes : les uns vinrent pour causer, les autres

(1) Scarron : *Œuvres, Epître à M. d'Aumale d'Haucourt*, VII, p. 110.

pour comploter. Scudéry seul s'achemina dans un autre but vers ces contrées solitaires : la grâce dodue de Céleste de Palaiseau l'avait émotionné. C'était toujours le mâche-laurier misérable et râpé bien qu'il eût assassiné l'hôtel de Bourgogne de ses pièces, les libraires de ses livres et remplacé Vaugelas à l'Académie. Il persécutait sa sœur, et, loin d'ambitionner l'amour des héroïnes, affectionnait les garces (1). Il ne lui déplaisait pas de succéder au financier séducteur dans les faveurs de Céleste. Mais ce lunatique, descendu des rochers de Notre-Dame de la Garde, raffolait aussi des tendresses platoniques. Il effectuait une course épouvantable, sans dîner, pour voir la péronnelle apparaître aux fenêtres de l'hôtel de Troyes. Ces fenêtres donnaient sur le jardin du Luxembourg. Il se promenait sous les arbres, rongeant avidement un crouton de pain caché dans son manteau. Et si le moment ne lui paraissait pas favorable pour rejoindre Scarron dans sa chambre et se repaître de la touchante modestie de son inhumaine, il passait des heures à croquer le marmot, le feutre goguenard et l'épée battant ses ergots (2).

Naturellement, le cul-de-jatte ne soupçonnait pas son ami de cette folie déplorable. Il n'en eût

(1) Tallemant : *Hist. de Scudéry.*
(2) *Segraisiana.*

point été jaloux : il s'en fût agréablement conseil, si d'autres visiteurs ne l'eussent détourné menait server cette intrigue. Autour de lui, en effet sans serrait peu à peu le cercle des frondeurs. Insensiblement son domicile en devenait le lieu de réunion préféré. Paul de Gondi, du Luxembourg où il conférait avec Gaston d'Orléans, se glissait par les derrières du Palais vers l'hôtel de Troyes (1). Leur vieille camaraderie de festoyeurs se renforçait d'un commun appétit de cabale. Tous les gestes de Gondi conduisant obscurément l'émeute contre Mazarin avaient été applaudis par le poète burlesque. Et maintenant déterminé à lui donner l'appui de ses rimes, il l'accueillait avec enthousiasme.

Les émissaires de Condé s'abouchaient dans cette chambre de malade avec ceux d'Orléans (2). Là, mieux encore qu'au Parlement, était le centre des conciliabules. Le fougueux et fourbe abbé de la Rivière, âme damnée de Gaston ; le bizarre et magnifique comte de Fiesque ; Segrais, secrétaire de Mademoiselle, et l'abbé de Francquetot apportaient leurs avis passionnés. On avait mis à prix la tête de Mazarin (3). On daubait sur ses mœurs et

(1) *Note d'un anonyme*, précitée.
(2) *Segraisiana.*
(3) Retz : *Mémoires* ; Moreau : *Bibliographie des Mazarinades*, *Tarif du prix dont on est convenu en assemblée des notables pour récompenser ceux qui délivreront la France du Mazarin.*

pour co[illegible]andales. Marigny lisait ses amusantes bal-
autre [illegible]rétendant que tuer un tyran ne pouvait
dod[illegible] crime (1). Blot prodiguait ses plaisants
[illegible]ets. Le ministre, à son dire, devait sa situation aux avis donnés par lui à Richelieu. Il répartissait aux différentes composantes de cette personnalité exécrée les cent cinquante mille francs qu'en offrait le Parlement. Une tourbe de poètereaux et de soldats complétait les réunions. Les chefs des milices bourgeoises, mille figures étranges, mille accoutrements singuliers défilaient sous les yeux rieurs de Scarron. Personne n'était dédaigné. La plus mince plume et la plus fragile lame jouaient un rôle dans la lugubre comédie des rues.

Quelques frondeuses consentaient aussi à embellir le logis. La divine d'Outrelaize, la comtesse de Fiesque, Mme de Pommereuil, peut-être même Mlle de Montpensier (2), discutaient les chances des prochains mouvements populaires. Les femmes, plus attentionnées que les hommes, manifestaient, par des cadeaux, leur estime au poète hospitalier. Elles garnissaient son petit oratoire. Mme de Pom-

(1) Gui Patin : *Lettres*, lui attribue le *Traité politique*, etc..., où cette opinion est développée.

(2) Scarron avait connu Mlle de Montpensier chez Marie de Hautefort. V. *Elégie à Mademoiselle*, VII, p. 198, et aussi, *A Mlle de Montpensier, Remerciement au nom de Mlle Descars à qui cette princesse avait envoyé un présent* (vers 1644), VII, p. 248.

mereuil, femme du président au Grand Conseil, mariée par surprise et haïssant son mari, menait une existence féconde en galanteries (1). Sans doute la présence de Gondi, son amant, l'attirait-elle chez Scarron, et, par gratitude, elle offrait au petit chanoine, pour orner la pauvreté de son autel, une toile d'argent à fleurs isabelles et jaunes (2). La sémillante comtesse de Fiesque, si jolie, originale et fine, d'une jupe de brocart faisait confectionner une chasuble. Et, l'aumônier de Deslandes-Payen, conseiller à la Grand'Chambre, affublé de ce vêtement, disait la messe dans le petit oratoire paré par la main des femmes amoureuses (3).

Quand les plans de campagne avaient été arrêtés et toutes les injures possibles adressées au

(1) Tallemant : *Hist. de Mme de Pommereuil.*

(2) Scarron : *Œuvres, Remerçiement à Mme de Pommereuil*, VII, p. 254.

(3) Scarron, *Œuvres, A M. de Segrais, sur une jupe que Mme la comtesse de Fiesque lui avoit promise pour faire un ornement de chapelle.* Scarron charge son ami de lui rappeler sa promesse et ajoute : « Représentez-lui, s'il vous plaît, que le prêtre qui me dit la messe n'a qu'une chasuble d'emprunt, aussi courte qu'un justaucorps, et que, si on me la redemande, je n'assisterai au service divin non plus qu'un excommunié ; car on n'ira pas pour ses beaux yeux dire la messe en habit séculier. J'ai été conseillé quelquefois de lui faire ôter la jupe de dessus le corps ; mais il n'en faut pas venir à cette extrémité-là que le plus tard possible. » Segrais voyait la comtesse de Fiesque chez Mlle de Montpensier dont elle était dame de compagnie. V. Bussy-Rabutin : *Histoire amoureuse des Gaules,* et Montpensier : *Mémoires.*

ministre, Scarron expédiait son monde, ne gardant plus autour de lui que ses familiers. Gondi demeurait avec l'abbé de Franquetot et les feuillets du *Roman comique* sortaient d'une armoire. Communiquer, dès leur élaboration, ses œuvres à ses amis était la manie et la joie du cul-de-jatte. S'ils riaient à les entendre, il se déclarait satisfait et certain de leur réussite (1). D'ailleurs la lecture du *Roman* les divertissait en les délassant du souci de la guerre civile. On s'émerveillait des disgrâces de Ragotin et des mauvaises farces de la Rancune. L'écrit, par son caractère satirique, participait un peu de la Fronde.

Gondi flattait Scarron, se ménageant une plume précieuse qui l'aidait souvent à la rédaction de ses propres libelles. Il attendait impatiemment la *Mazarinade* qui apporterait un appoint merveilleux à la cause frondeuse. Cependant, malgré son entraînement vers les manifestations sournoises de la vie, il appréciait le rire et la bonne littérature. Le *Roman comique* lui remémorait ses équipées de jeunesse. Cela suffisait pour qu'il l'aimât. Aussi, lorsqu'elle lui fut offerte, en accepta-t-il volontiers la dédicace (2). Aucun document ne révèle qu'il ait soldé cette dédicace. Scarron devait être dans un

(1) *Segraisiana.*
(2) *Au coadjuteur, c'est tout dire.*

bizarre état d'âme pour dédaigner cette occasion d'empocher quelques écus (1).

La bizarrerie de cet état d'âme nous est démontrée par ce fait qu'il avait entamé précédemment une traduction de la morale de Gassendi. C'était une rude épreuve pour l'ennemi de tout pédantisme latin. Si Gassendi, dans la pratique, accompagnait ses enseignements de commentaires agréables et variés ; s'il prêtait, en philosophe sensualiste, une excuse facile aux dissipations des libertins, ce ne l'empêchait pas de fixer ses préceptes en des phrases ambiguës au milieu desquelles Scarron s'embourbait. Heureusement son ami Cabart de Villermont lui montra l'inanité d'un semblable travail et l'engagea à composer une œuvre d'observation où entrerait sa propre originalité (2). Le *Roman comique* fut donc échafaudé. Il tombait en pleine actualité, les comédiens, plus ou moins enrégimentés dans la Fronde, se plaignant que les troubles de la rue fussent une cause d'indifférence pour le théâtre (3).

Et subitement, au *Roman comique*, succéda le

(1) Ce n'était pas son habitude, en effet. Le président de Bellièvre et Mlle de Montpensier le récompensèrent par des pistoles d'une dédicace. Il n'eut pas à se louer de Gondi qui l'oublia parfaitement dans la suite. On ne rencontre même pas son nom dans les *Mémoires* du coadjuteur.

(2) *Note d'un anonyme* précitée.

(3) Moreau, *op. cit.*

plus infâme burlesque. *La Mazarinade* était prête depuis quelque temps. Scarron hésitait à la publier. Ses amis, sans doute, le pressèrent de prouver sa fidélité à la cause frondeuse par un secours effectif. Il l'envoya, comme il l'avait fait prévoir en Hollande, et d'Amsterdam, la philipique anonyme éclata sur Paris.

La plupart des rimeurs, sauf peut-être Blot, dédaigné, et quelques autres, attaquaient Mazarin pour des motifs injustifiés. Scarron, ruiné par lui, exerçait des représailles personnelles. Son ressentiment avait des sources profondes. *La Mazarinade* n'émergea guère, quant au talent de la composition, des pamphlets innombrables. Mais elle exaspéra le ministre par sa sagacité vexatoire. Un venin terrible la gonflait.

Elle rappelait le louche passé du bonhomme, alors que, secrétaire du cardinal Colonna, il versait dans la débauche. Alcala, la bonne ville, l'avait vu amoureux d'une fruitière aux larges appas, en posture d'épouser. Mais, de ces relations populacières, le sémillant théologien n'avait récolté qu'un bon frottement de bâton dont ses épaules habiles aux révérences souffraient encore. Sans cette volée imprévue, ajoutait Scarron :

> Ton incroyable destinée
> Par ce très sortable hyménée,
> De toi, prince des maquignons,

Avec la vendeuse d'oignons,
Eût été bornée à l'Espagne.

Revenu en Italie, Mazarin, selon Scarron, se fit la gouge

D'un autre bougre à bonnet rouge.

Né garçon, il devint garce et ses parties honteuses l'illustrèrent. En outre, damné joueur, il inventa le hoc pour la perdition des hommes (1). Ce pitre voulut ressembler à Richelieu et donner chez lui des pièces (2). Mais comment comparer le soporifique *Orphée* à la merveilleuse *Mirame* ? Mazarin, bel esprit est un cuistre doublé d'un bateleur. Il n'a pas l'ample génie de son prédécesseur et moins encore sa générosité. Et c'est pourquoi Scarron, se souvenant de sa propre déconvenue, ajoute que Richelieu savait le chagrin qu'un sonnet

Qu'on a mal récompensé cause,

et que les poètes « ces divins affamés » connaissent

(1) Les contemporains attribuent, en effet, à Mazarin, l'invention du *hoc*.

(2) Mazarin ambitionna, comme Richelieu, la gloire littéraire. Il voulut éblouir la Cour du faste de ses représentations théâtrales. Il monta *Orphée* avec un luxe extraordinaire. C'était une innovation. Pour la première fois, on inaugurait officiellement le théâtre italien, sa musique et sa machinerie : l'opéra entrait dans les mœurs. Mais la pièce tomba, malgré l'empressement des courtisans. V. Motteville et Montglat : *Mémoires* ; Celler : *les Décors, les costumes et la mise en scène au XVIIe siècle.*

le secret de ridiculiser les plus beaux gestes. Ah ! si ce malandrin tout puissant eût été moins avare de faveurs à l'égard des poètes, de quelles louanges n'eussent-ils pas fait retentir l'Europe ! Mais à quoi bon ratiociner :

> Ha ! ne tranche plus du ministre,
> Tu n'étois né que pour le sistre ;
> Mais la fortune en bonne humeur,
> T'a fait prince de parfumeur.

Ses vices lui ont mieux servi que leurs vertus ne servent les autres. Mais il ne perd rien pour attendre :

> On te coupera, pauvre Jule,
> Et l'un et l'autre testicule,
> Et lors, ô cardinal pelé,
> Cardinal détesticulé,
> N'étant plus ni femme ni homme,
> Comment paraîtras-tu dans Rome ?...

Et, à ces griefs moraux, Scarron ajoute les griefs politiques, les résume fortement en les accompagnant de commentaires. Cet ignorant, ce poltron, ce courtier de Priape, ose susciter la guerre et l'entretenir. Tandis que la France entière souffre d'une épouvontable misère, il vole tout ce qui est à portée de sa main, étale le luxe de ses deux cents robes de chambre, de ses parfums, de ses palais. Et les reproches pullulent. C'est la sortie de la garnison de Courtray, les attaques vaines de Lérida, le fruit de la bataille de Lens perdu, la Catalogne

réduite au désespoir, le duc de Guise abandonné à Naples, l'emprisonnement de Beaufort, le vol du duché de Cardone, le malheur du président Barillon, Anne d'Autriche séduite, les Anglais sans pain, leur reine volée et désolée, le Parlement maltraité, l'apaisement sanglant de la Guyenne, l'autorité royale perdue, la France offerte au pillage de l'étranger, l'éloignement du chancelier Séguier, la pendaison de Richou, Canole et Bordeaux, les offenses à Paul de Gondi et Gaston d'Orléans, le siège de Crémone, l'injustice à l'égard de Condé, le décri jeté sur la patrie, le commerce ruiné (1).

Mazarin, « ce sergent à verge de Sodome », est responsable de tous les malheurs. Aussi paiera-t-il chèrement ses simonies et ses crimes. Sa carcasse désentraillée, livrée à la populace, sera comme celle de Concini, traînée dans la boue et souillée par la canaille ivre de vengeance. Et les laquais porteront, par dérision, au bout d'une gaule, son lamentable priape.

Bougre bougrant, bougre bougré,
Et bougre au suprême degré.
Bougre au poil et bougre à la plume,
Bougre en grand et petit volume,
Bougre sodomisant l'État,
Et bougre du plus haut carat

(1) Nous citons pêle-mêle les griefs de Scarron, sans souci de la chronologie comme ils sont formulés dans *la Mazarinade*.

Investissant le monde en poupe,
C'est-à-dire baisant en croupe,
Bougre à chèvres, bougre à garçons,
Bougre de toutes les façons.

Ministre à la tête de courge, histrion, pour ta forfaiture publique tu seras publiquement pendu. Une potence, en place de Grève, soutiendra ton pas de ballet et les oiseaux du ciel ne voudront pas de ton infecte charogne !...

Cette *Mazarinade* eut un retentissement terrible : Mazarin expiait son mépris du *Typhon*. Il fut cruellement offensé, non pas, à la vérité, par la partie intéressant sa politique, mais par celle bafouant son passé (1). Il souffrit que sa bastonnade fût connue de la reine. Personne n'avait songé à railler sa superbe d'amant satisfait. Scarron eût reçu le châtiment immédiat de son audace s'il n'eût eu l'habileté de garder l'anonymat (2).

(1) *Segraisiana. La Mazarinade* donna son nom aux pamphlets de la Fronde.

(2) Mazarin usait, quand il le pouvait, des dernières représailles. L'imprimeur qui se chargea de publier le fameux pamphlet : *Le Custode de la reine*, ne dut son salut qu'à l'intervention armée du peuple. V. Moreau, *op. cit.* ; Gui Patin : *Lettre* du 21 juillet 1649. Les lettres de Gui Patin, datées de cette époque, sont fort curieuses. Elles commentent les événements avec une farouche partialité. Il parle notamment (27 août 1649) d'un manuscrit venu d'Italie et contenant des épisodes peu glorieux sur la vie de Mazarin. V. Aubrey : *Histoire de Mazarin* ; Gualdo Priorato : *Histoire du Cardinal Mazarin*, Amsterdam, 1671, *trad. franc.* ; Moreau : *Histoire anecdotique de la jeunesse de Mazarin* ; Cousin : *La Jeunesse de Mazarin*.

Mais cet anonymat ne devait pas longtemps persister. Peut-être ses amis, enchantés que le Mazarin ait été touché au défaut de l'armure, l'élucidèrent-ils. Peut-être de fins limiers reconnurent-ils la marque de cette ironie. Toujours est-il que la *Mazarinade* formidable déchaîna les discussions. On l'applaudit, on la désapprouva. Les poètes à la douzaine s'adressèrent à son auteur comme à un sauveur. Ils l'interpellèrent comme ils eussent interpellé leur Muse, lui demandant une inspiration. Tous cependant, ne se recommandaient pas de lui. On l'insultait quelquefois, souhaitant :

Voir en Grève paraître
Cet écrivain impénitent,
Au bout d'une corde pendant (1).

Un moment même l'audace des pamphlétaires ne connut plus de bornes. Sachant le succès de vente des œuvres de Scarron, ils imprimèrent leurs infamies sous son nom, assurés dès lors de leur bonne destinée (2). Si le malheureux pensionnaire de l'hôtel

(1) *Réponse au Parlement burlesque de Pontoise.* V. aussi : *Contre Satyre ou response aux Cent quatre vers du sieur Scarron, pour luy montrer qu'ayant inventé les vers burlesques, il se peut dire l'auteur des libelles diffamatoires de cette espèce.* Les libelles parlant de Scarron sont les suivants : *Vers burlesques envoyez à M. Scarron sur l'arrivée d'un convoi à Paris; Plaintes du Carnaval et de la foire Saint-Germain, en vers burlesques; Remerciement des imprimeurs et colporteurs; La pièce du cabinet dédiée aux poètes du temps.* V. Moreau, *op. cit.*

(2) Voici les titres des pamphlets attribués à Scarron ou publiés

de Troyes avait écrit toutes ces mauvaises diatribes, il n'eût pas trouvé le temps de respirer. Quoi qu'il en fut, il supporta les conséquences de ces imbéciles attributions. Les haines s'amassèrent à côté des applaudissements. Il voulut se justifier. Le fardeau de tant de vers stupides et mal bâtis lui sembla trop lourd à porter. Si seulement on eût trouvé quelque esprit dans leur contexture malhabile. Mais ils sortaient, lamentables, des presses du Puits-Certain. Il composa à la hâte cent quatre vers, dont quelques-uns forts éloquents, où frémit son indignation :

Beaux esprits du Pont-Neuf, insectes du Parnasse,
Dont les productions, aussi froides que glace,
Font naître la tristesse au lieu de divertir,
Vous verrai-je toujours à mes dépens mentir,
Et mon nom supposé dans vos œuvres de bale
Me sera-t-il toujours matière de scandale ?

Le réquisitoire se poursuit, flétrissant la lâcheté des larrons. Il leur promet le châtiment et montre

sous son nom : *Le Parlement burlesque de Pontoise; Le Testament véritable du Cardinal Jules Mazarin ; Les étrennes burlesques de M. Scarron; Le Cœur des princes entre les mains de Dieu ; L'Avis aux malheureux, dédié à l'Altesse de Mademoiselle par le sieur Scarron; La Débauche de quatre monopoleurs et leur entretien sur les affaires présentes; Lettre de M. Scarron envoyée au cardinal Mazarin, à Saint-Germain-en-Laye, en vers burlesques; Invective de M. Scarron contre un dernier libelle, en vers burlesques et autres.* V. Moreau, *op. cit.*

les potences levées sur l'horizon. Songez en attendant, dit-il :

Qu'on n'est point à couvert de ceux que l'on offense,
Qu'on peut vous découvrir gagnant vos gazetiers,
Et vous aller chercher jusque dans vos greniers ;
Vous avez trop d'esprit pour ignorer le reste,
Et qu'entre les fléaux, Famine, Guerre, Peste,
Il en est encore un fatal aux Rimailleurs,
Fort connu de tous temps, en France comme ailleurs;
C'est un mal qui se prend d'ordinaire aux épaules,
Causé par des bâtons, quelquefois par des gaules,
Son nom est Bastonnade, ou bien coups de bâton,
Qui vous en donneroit, Messieurs, qu'en diroit-on (1) ?..

Hélas ! ce ne serait pas lui, pauvre Scarron, qui se chargerait d'administrer la bastonnade. Il la méritait trop pour son compte. C'était de l'outrecuidance d'en menacer les autres. On le lui fit bien voir. Un pamphlétaire l'accusa d'avoir détourné la poésie de son ordinaire tendance et d'être le promoteur de l'ignoble amoncellement d'ordures dont se couvrait Paris.

Et, sur ces entrefaites, la fatalité féroce lui dépêcha Cyrano de Bergerac. On ne sait quel motif suscita leur dissentiment. Scarron ne mentionne pas son ennemi dans ses écrits et celui-ci ne donne pas les raisons de sa colère. Il ne pouvait être question certainement de *la Mazarinade* ou des Cent

(1) Scarron : *Œuvres, Contre ceux qui font passer leurs libelles diffamatoires sous le nom d'autrui*, VII, p. 178.

quatre vers. Cyrano, ami de d'Assoucy, s'était un instant passionné pour le burlesque (1). Dès que la Fronde éclata, il fut frondeur. On vit sa moustache hérissée, son feutre large, sa longue épée, aux assemblées du Pont-Neuf. Il écrivit *le Ministre d'État flambé* et, par une curieuse coïncidence, ce libelle produisait à l'avance, en un style d'ailleurs plus clair et plus mordant, les griefs de *la Mazarinade*.

Mais, plus tard, le fougueux duelliste se repentit de sa lâche attaque, regrettant peut-être qu'elle n'eût point obligé son épée à sortir du fourreau. Il la désavoua et tandis que la Fronde paperassière se plongeait dans d'invraisemblables immondices, il fit volte-face, se déclarant Mazarin. Il y avait de l'audace et de la beauté dans ce geste. On ne pouvait suspecter Cyrano d'une quelconque cupidité. Il était le désintéressement même.

Quelles sont les causes intimes de sa querelle avec le cul-de-jatte ? On a prétendu que dans sa pièce *Don Japhet d'Arménie*, ce dernier s'était moqué du fameux gassendiste dont les signatures variaient à l'infini : De Bergerac, de Cyrano, de Bergerac-Cyrano, de Cyrano-Bergerac, de Cyrano

(1) Lacroix : *Préface aux œuvres de Cyrano*, dit que le bretteur dut être en relations avec Scarron. Cette assertion nous paraît mal fondée, puisque Cyrano *(Lettre à Ronsear)* affirme ne l'avoir jamais vu.

de Bergerac. Le valet de don Japhet portait, en effet, deux noms sonores. Et, l'appelant, on en changeait l'ordre constamment :

> ... don Zapata Pascal
> Ou Pascal Zapata, car il n'importe guère
> Que Pascal soit devant ou Pascal soit derrière (1).

Mais cette malice était sans gravité. A notre sens, l'inimitié vint du mépris que Scarron professait pour les pointes. La *Lettre contre Ronscar* le confirme pleinement (2). Le groupe dont Cyrano faisait partie pratiquait ce genre d'esprit. L'œuvre entière du bretteur en est, pour ainsi dire tissue. Dédaigner les pointes et les entretiens pointus, c'était donc se l'aliéner. Scarron supporta immédiatement les conséquences de sa témérité. Il fut pourfendu terriblement par l'intraitable redresseur de torts :

Vous me demandez quel jugement je fais de ce Renard à qui semblent trop vertes les mûres où il ne peut atteindre ? Je pense que, comme on arrive à la connaissance d'une cause par ses effets, qu'ainsi pour connaître la force

(1) Lacroix : *op. cit.*

(2) Pourtant Scarron ne les avait pas toujours dédaignées. Témoin cette phrase de Sarrazin : « Si vous me permettez d'y ajouter une pointe, vous qui les avez tant aimées et qui donniez retraite dans votre chambre à Mairet et à l'abbé de Franquetot, lorsqu'ils s'y réfugioient pour en dire, ne trouvant plus personne ailleurs qui en voulût écouter ». *Lettre* de Sarrazin à Scarron dans Cousin : *La Société française au* XVII*e siècle*, t. II, p. 366.

ou la faiblesse de l'esprit de ce personnage, il ne faut que jeter la vue sur ses productions. Mais je parle fort mal de dire ses *productions :* il n'a jamais su que détruire, témoin le Dieu des Poètes de Rome qu'il fait encore aujourd'hui radoter... Je n'ai jamais vu de ridicule plus sérieux ni de sérieux plus ridicule que le sien. Le peuple l'approuve : après cela concluez... En vérité n'est-il pas plus aisé de faire l'*Enéide* de Virgile comme Scarron que de faire l'*Enéide* de Scarron comme Virgile ?...

Après l'œuvre, Cyrano examine la langue burlesque :

Pour faire entendre ses pensées, il emploie une espèce d'idiome qui force tout le monde à s'étonner comment les vingt-quatre lettres de l'alphabet se peuvent assembler en tant de façons sans rien dire. Après cela, vous me demanderez le jugement que je fais de cet homme qui, sans rien dire, parle sans cesse ? Hélas ! Monsieur, rien, sinon, qu'il faut que son mal soit bien enraciné, de n'en être pas encore guéri depuis plus de quinze ans qu'il a le flux de bouche... Il ferait mieux d'obtenir un arrêt de la Cour, qui portât commandement aux harengères de parler toujours un même jargon, de peur qu'introduisant de nouveaux rebus à la place des vieux on ne doute avant quatre mois en quelle langue il aura écrit.

Mais que la langue de Scarron convienne aux harengères et que son œuvre soit « un pot-pourri de Peaux d'Anes et de Contes de ma Mère l'Oie », cela ne suffit pas au bretteur pour le confondre.

Pour la première fois, avant Tallemant et Gilles Boileau, il affirme que la maladie du cul-de-jatte est « une maladie de garçon », la maladie que patronnait Sainte-Rène. Et le voici daubant sur les infirmités du malheureux cul-de-jatte :

A le voir sans bras et sans jambes, on le prendrait, si sa langue était immobile, pour un Terme planté au parvis du temple de la Mort... A curieusement considérer le squelette de cette momie, je puis vous assurer que, si jamais il prenait envie à la Parque de danser une sarabande, elle prendrait à chaque main un couple de Scarrons, au lieu de castagnettes, ou tout au moins elle se passerait leurs langues entre les doigts pour s'en servir, comme on se sert de cliquettes de ladres. Ma foi, puisque nous en sommes arrivés jusque là, il vaut autant achever son portrait. Je me figure donc (car il faut bien se figurer les animaux que l'on ne montre pas pour de l'argent) que si ses pensées se forment au moule de sa tête, il doit avoir la tête fort plate, que ses yeux sont des plus grands, si la Nature les lui a fendus de la longueur du coup de hache qui lui a fêlé le cerveau. On ajoute à sa description qu'il y a plus de dix ans que la Parque lui a tordu le coup sans e pouvoir étrangler ; et, ces jours passés, un de ses amis m'assura qu'après avoir contemplé ses bras tors et pétrifiés sur ses hanches, il avait pris son corps pour un gibet où le Diable avait pendu une âme, et se persuada même qu'il pouvait être arrivé que le Ciel, animant ce cadavre infect et pourri, avait voulu, pour le punir des crime qu'il n'avait pas commis encore, jeter par avance son

âme à la voirie... N'est-il pas manifeste à chacun que depuis le temps que les médecins sont occupés à curer sa carcasse, ce doit être un homme bien vide? Outre cela, que sait-on si Dieu ne le punit point de la haine qu'il porte à ceux qui savent bien penser, quand nous voyons sa maladie incurable, pour avoir différé trop longtemps de se mettre entre les mains d'une personne qui sût bien panser (1)?...

Cette lettre aux termes lapidaires était, nous n'en doutons pas, une réponse à quelque atteinte personnelle. Cyrano reprochait vaguement à Scarron les méchancetés de sa plume à l'égard de Mazarin. Mais lorsqu'il eut embrassé la cause du ministre avec la fougue de son caractère passionné, il se leva lui seul contre la canaille tout entière du Pont-Neuf, prêt à la vaincre comme il avait vaincu les cent spadassins apostés sur le passage de Linières. Bien que la Cour eût bec et ongles pour se défendre, il se déclarait son champion et commençait, dans une admirable lettre, par la laver de toutes les souillures. Peut-être son esprit divinateur, accoutumé aux inductions philosophiques, avait-il, à travers les obscurités de cette période sanguinaire, discerné l'habile politique du ministre et justifié, par devers lui-même, ses actes en apparence répréhensibles. Toujours est-il que, défen-

(1) Cyrano : *Lettre contre Ronscar.*

dant Mazarin, il interpella la populace ivre et déchaînée, l'exhortant à la réflexion, au calme, à l'équité. Puis, cherchant une victime à qui pussent être imputés les errements et les crimes, il choisit Scarron, ce raccourci de la misère humaine, cet étrange bavard, qui mettait, comme Esope, la langue à toutes les sauces. Et, dans une incomparable page, le présentant au peuple de Paris, il lui montra de quelles calamités infernales étaient payées les fautes envers l'autorité royale émanée de l'omnipotence divine :

Peuple séditieux, accourez pour voir un spectacle digne de la justice de Dieu ! C'est l'épouvantable Scarron qui vous est donné pour exemple de la peine que souffrent aux Enfers tous les ingrats, les traitres et les calomniateurs de leurs princes. Considérez en lui de quelles verges le ciel châtie la calomnie, la sédition et la médisance. Venez, écrivains burlesques, voir un hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon ; confessez en regardant les écrouelles qui le mangent, qu'il n'est pas seulement le *malade de la Reine,* comme il le dit, mais encore le *malade du Roi.* Il meurt chaque jour par quelque membre, et la langue reste la dernière, afin que ses cris vous apprennent la douleur qu'il ressent. Vous le voyez, ce n'est point un conte à plaisir : depuis que je vous parle, il a peut-être perdu le nez ou le menton. Un tel spectacle ne vous excite-t-il point à la pénitence ? Admirez, endurcis, admirez les secrets jugements du Très-Haut ; écoutez d'une oreille de contrition cette parlante momie ; elle se plaint qu'il n'est

pas assez d'une vie pour suffire à l'espace de toutes les peines qu'elle endure... Admirez donc, admirez combien sont grands et profonds les secrets de la Providence : elle connaissait l'ingratitude des Parisiens envers leur Roi, qui devait éclater en mil six cent quarante-neuf ; mais, ne souhaitant pas tant de victimes, elle a fait naître quarante ans auparavant un homme assez ingrat pour expier lui seul tous les fléaux qu'une ville entière avait mérités. Profitez donc, ô Peuple ! de ce miracle épouvantable ; et si la considération des flammes éternelles est un faible motif pour vous rendre sage, et pour vous empêcher de répandre votre fiel sur l'écarlate du Tabernacle, qu'au moins chacun de vous se retienne par la peur de devenir Scarron (1).

Pour avoir médit des pointes et méconnu quelque sonnet, la leçon était rude. Scarron en souffrit certainement, mais il ne répliqua pas. Sa plume habile aux amusettes, volontiers épigrammatique, n'était pas de force dans la polémique. Puis comment combattre le terrible homme qui avait ridiculisé Jean Grangier, mis *a quia* Baulieu, tué tous les détracteurs de son infortune nasale ? Cyrano eût d'ailleurs vitement joint le geste à la parole, et, sortant l'avorton de sa chaise, l'eût précipité des fenêtres de l'hôtel de Troyes jusqu'aux parterres du Luxembourg.

Les sarcasmes de l'homme aux entretiens poin-

(1) Cyrano : *Contre les Frondeurs.*

tus furent emportés dans le torrent de la Fronde. Jamais l'orgie paperassière n'avait été plus violente, plus haineuse, plus outrageante, plus hardie, plus spirituelle. Trois gnomes la conduisaient d'une allure cagneuse et grimacière : Gondi, petit, maladroit et laid, Conti, bossu, Scarron enfin, de tous le plus contrefait. Joly, Patru, Caumartin, Portail marchaient à la suite avec la loquetaille des valets écrivains, Nicolas Jamin, Mathieu Dubos, Menier, Du Crest, Mengau, la Valize. Le barbouillage de papier était une nécessité. Les courriers surnageaient, sortant de toutes les officines (1). Les princes, les ducs, les seigneurs, fraternisant avec les bouchers et les harengères, donnaient en spectacle leur bassesse, leur gloriole injustifiée, leur concupiscence maladive. Les femmes tenaient tout ce monde agriffé à leurs cottes. Elles en jouaient comme de hochets, s'offrant ou se refusant, contagionnant les esprits de leur soif d'aventure et de leur appétit de cruauté. Le peuple, dans ses antres, semblable à une meute de chiens voraces, aux ordres des petits maîtres et de leurs maî-

(1) *Courrier de la Cour en vers burlesques*, *Gazette poétique de la Cour parisienne*, *Courrier burlesque de la ville de Bordeaux*, *Courrier burlesque de la ville de Paris*, *Babillard du temps en vers burlesques*, *Récit burlesque*, *Gazette des Halles*, *Burlesque On de ce temps*, *qui sait, qui fait et qui dit tout*, *Gazette de la place Maubert*, *etc...* A. de Laborde : *Le Palais Mazarin*, et Moreau : *Préface au Courrier burlesque*.

tresses, crevait de pouillerie et de faim, excité, lancé d'un coup de sifflet strident vers quelque proie éperdûment fuyante. A l'hallali, les bons chiens, flagellés par les lanières, voyaient la proie échapper à leurs crocs, réjouir la table des maîtres dont les reliefs passaient sous leurs babines.

Et partout, dans la province austère et triste, c'était le plagiat de la démence parisienne, des lourdauds soulagés de leurs écus, affolés par quelque breuvage magique, précipités dans les bagarres sanglantes, massacrés, piétinés, chair à mitraille. Puis, des files de misérables cherchant leur pitance, des filles violées, des maisons mises à sac, des incendies, des ruines... (1).

Et, à la fin de tout cela, l'apaisement venu, la majesté royale placée sur un piédestal inébranlable, le Parlement broyé, Mazarin baragouinant et astucieux, reprenant ses coutumes de pillage, Retz coiffé du chapeau, Condé rentré dans ses commandements, Gaston retrouvant la confiance (2). Les grands eurent le profit; le peuple, bon gogo, les danses devant le buffet. Mais deux choses naqui-

(1) V. les mémoires du temps, O. Talon, Molé, Goulas, La Rochefoucault, Guy Joli, Retz, Montpensier, Monglat, etc. Dubuisson-Aubenay : *Journal des guerres civiles;* Leroux de Lincy : *Registres de l'Hôtel de ville pendant la Fronde* ; et les histoires générales de Saint-Aulaire, Chéruel, etc.

(2) Ces avantages ne furent pas recouvrés immédiatement. Mais nous envisageons les conclusions extrêmes de l'émeute.

rent de la Fronde : la monarchie absolue et la véritable langue française. Cette langue, Scarron, en partie, l'a faite. Elle est en germe, délicate, souple, colorée, dans *le Roman comique* (1).

(1) **Michelet** : ***Richelieu et la Fronde.***

LE MARIAGE DE SCARRON

Au plus beau moment de la Fronde, Scarron vit entrer dans sa chambre, une petite fille habillée « d'une grisette de serge jaune », fort timide, laide encore des éclosions de l'enfance, et qui, gênée par les regards de l'assistance, se mit à sangloter (1).

C'était Françoise d'Aubigné.

Cette petite fille portait une lourde hérédité de gloires et de misères : les soixante ans de guerres et de controverses de son aïeul Agrippa, la honte de son père Constant, faux monnayeur, rénégat, assassin. Née dans la prison de ce père criminel, revenue d'Amérique (2), elle ne connaissait que les tristesses et les déboires du vagabondage. Orpheline, quasiment abandonnée par sa mère, l'ardente

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre à Mlle d'Aubigné*, I, p. 170.

(2) On sait que Constant d'Aubigné fit avec sa famille un voyage en Amérique où il espérait replâtrer son honneur et refaire sa fortune.

et courageuse Jeanne de Cardilhac (1), elle trouva un instant, chez son grand oncle M. de Villette, en échange d'une conversion au protestantisme, les seules gâteries de sa vie. Puis Mme de Neuillan la recueillit.

Cette matrone, femme de messire Charles de Baudean-Parabère, comte de Neuillan, gouverneur de Niort, occupait en Poitou une situation importante. Elle appartenait à une famille illustrée autant par de hautaines alliances que par une proverbiale lésinerie. Elle se glorifiait des unes, pratiquait l'autre, affichait de l'ambition et brûlait d'un fougueux fanatisme (2).

Indignée que les de Villette eussent fait embrasser à la jeune Françoise la religion pour laquelle cependant Agrippa d'Aubigné combattit jusqu'au dernier souffle, elle obtint de la reine le pouvoir de la retirer chez elle sous couleur de la sauver (3). Puis tout aussitôt, le sens pratique étouffant le fanatisme, elle songea que cette pauvresse pouvait aisément lui remplacer une domestique. Sa plus jeune fille gardait déjà les dindons. Françoise chaussa les sabots, prit la gaule, et s'en fut, à tra-

(1) Jeanne de Cardilhac se débattait au milieu des procureurs, enfoncée en d'ardues procédures, pour recueillir la succession de son mari Constant d'Aubigné.

(2) H. Chardon, *op. cit.*, I, pp. 186 et suiv.

(3) A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 95 et suiv.

vers champs, écouter les sornettes bucoliques des frustes bergers (1).

Temps maudit ! Les rebuffades et les reproches que les malheureux endurent à la table des riches lui furent prodigués (2). Et bien que Mme de Neuillan fut aise de l'utiliser aux besognes manuelles, elle n'oubliait pas quelle tâche rédemptrice lui incombait. L'abjuration de Françoise dépassait son entendement. Il importait, avant tout, de la ramener au giron de l'Eglise. On lui enleva donc la responsabilité de la volaille nomade, pour l'enfermer au couvent des Ursulines de Niort. Là, la persécution attendait l'enfant incompréhensive et manquant d'idée directrice. On espérait, en peu de temps, la réduire. Mais elle avait hérité de ses ancêtres d'une volonté tenace. Elle se refusa à l'intelligence des beautés catholiques. Elle persévéra dans l'erreur.

Elle sortit du couvent huguenote et désireuse de le rester. Mme de Neuillan, irritée de l'insuccès de ses tentatives, pensant que, toute sa vie, elle entretiendrait de ses deniers cette réfractaire, résolut de la rendre à sa mère. Celle-ci vivotait à Paris d'une rente de 200 livres et du travail de ses mains. Françoise lui eût été une charge excessive.

(1) La Beaumelle, *op. cit.*
(2) Tallemant : *Hist. du Petit Scarron*.

Mais Mme de Neuillan envisageait surtout son intérêt personnel. Elle installa la jeune fille dans le coche « parmi les œufs durs et le pain bis » et l'entraîna vers la capitale. Elle y venait d'ordinaire l'hiver, comme toutes les dames riches de province. Cette fois-ci, une raison sérieuse la déterminait au voyage. L'aînée de ses filles, au service de la reine, allait épouser M. de Navailles.

Dans les environs du Luxembourg et de l'hôtel de Troyes, Mme de Neuillan avait un parent, Pierre Tiraqueau, baron de Saint-Herman, maître d'hôtel ordinaire du roi, issu comme elle du fameux et prolifique jurisconsulte protecteur de Rabelais. Elle descendit chez lui, et se préoccupa aussitôt de rendre à Jeanne de Cardilhac la pitoyable Françoise égarée parmi ses domestiques. Mais, par malechance, Jeanne de Caridlhac avait quitté Paris. La mégère fut donc obligée, déblatérant et pestant, de conserver sa pupille qui, bien accueillie par les Tiraqueau, se lia d'amitié avec Mlle de Saint-Herman (1).

Pendant ce temps, à l'hôtel de Troyes, Scarron, avec son ami Cabart de Villermont et le valet La Fleur, confectionnait des tartes à la frangipane. Excédé quelquefois par le déversement sordide de la Fronde dans sa chambre, le cul-de-jatte ne re-

(1) A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 122 et suiv.

grettait pas d'avoir abandonné la moitié de son appartement à cet intelligent voyageur, enfin sédentaire, qui avait plusieurs fois contourné le monde, et connaissait mieux que personne les affaires et les gens de la marine. Sa conversation variée, sa haute culture, son goût averti, ses relations dans les milieux académiques le désignaient à la sympathie des lettrés et des mondains. On souhaitait et on agréait ses avis. Polyglotte, il fournit à Scarron les nouvelles espagnoles du *Roman comique* (1).

Il avait connu les d'Aubigné en Amérique et les avait retrouvés en Poitou, de même que les Neuillan et les Tiraqueau (2). Il allait fréquemment chez Pierre Tiraqueau. Il parla sans doute à Mme de Neuillan de son ami Scarron que Paris encensait. Elle le voulut voir et, à sa suite, Françoise pénétra dans la chambre de damas jaune (3).

Quelque temps après on claquemurait l'enfant, rue Saint-Jacques, au couvent des Ursulines, édu-

(1) *Note d'un anonyme*, précitée. Jal : *Dictionnaire*, *Lettre de Furetière*. Furetière en lutte contre l'Académie, cherche des renseignements sur les Académiciens et écrit textuellement à Cabart : « ... Je m'adresse à vous, Monsieur, particulièrement comme à un des plus éclairez sur cette matière pour m'en fournir les mémoires que vous pourrez recouvrer. Vous les connaissez la plupart et entre autres, M. de Segrais, etc... »

(2) *Note d'un anonyme*, précitée.

(3) Rien ne prouve, comme on l'a dit, que Mme de Neuillan habitât l'Hôtel de Troyes.

catrices de pauvresses, et elle abjurait la foi huguenote sous leurs exhortations. Elle ne produisit aucun effet particulier sur Scarron. Ses larmes et sa robe trop courte l'amusaient, mais son nom lui resta peut-être étranger. Pourtant des rapports anciens unissaient les familles Scarron et d'Aubigné, toutes deux originaires du Poitou. Constant d'Aubigné, père de Françoise, lors d'un voyage à Paris, logea chez le conseiller Paul Scarron, et contracta à ses dépens une dette de onze cent quarante-huit livres qui certainement ne fut jamais remboursée (1). Le burlesque venait à peine de naître. Les deux familles cessèrent ensuite d'entretenir des relations, Constant d'Aubigné s'étant lancé dans sa vie aventureuse et pillarde.

L'Apôtre négligea probablement d'instruire son fils de ces événements lointains. C'est pourquoi ce dernier, dans le tourbillon de ses visiteurs, s'il remarqua la petite fille alarmée et rosissante, ne fut pas impressionné par elle. Tout au plus, sans ses pleurs, lui eût-il demandé quelques renseignements sur les contrées américaines que ses yeux puérils contemplèrent.

Il vivait, en effet, dans une grande anxiété. Malgré l'inefficacité des tripottages et des eaux thermales de Bourbon, il cherchait encore l'illu-

(1) H. Chardon, *op. cit.*, I, pp. 194 et suiv.

soire panacée. La volonté de guérir était en lui indéracinable. Les médecines miraculeuses utilisées dans les pays exotiques l'occupaient momentanément. Cabart de Villermont, un peu disert, abondant, comme tous les voyageurs, en palpitants récits, lui ravissait l'âme d'évocations magiques. Il avait séjourné dans les mers antiliennes, parmi ces îles qui apparaissaient, avec leurs floraisons luxuriantes et leurs indigènes bigarrés, comme des édens retrouvés. Des hommes tous les jours en rapportaient les produits étranges et échauffaient la soif d'aventures de leurs contemporains par d'imaginaires racontars. La Martinique, Saint-Christophe, Marie-Galante, la Tortue, et, plus loin, la Guyane offraient de merveilleux asiles. Les fruits, les fleurs y croissaient à profusion ; le climat tempéré ressuscitait les moribonds. La joie naissait de l'abondance. Nul songe sans réalisation.

Cabart de Villermont éveillait en Scarron d'affolantes espérances. N'avait-il pas assisté à la cure du commandeur de Poincy, goutteux, béquillard et geignant, transformé, en quelques jours, par l'action d'un soleil purificateur, en un beau cavalier jouant à la paume et se livrant aux dures chevauchées (1) ? Coupables bavardages ! En réalité le commandeur de Poincy, suivant l'exemple

(1) *Segraisiana.*

du capitaine d'Esnambuc, coopéra, avec son ami du Parquet, à l'établissement de solides colonies (1). Il se battit contre les sauvages, conquit l'île de la Tortue et amassa rapidement une fortune. De goutte, point. On l'inventait sans doute pour doter l'Eldorado lointain d'une bienfaisance poétique.

Scarron croyait ardemment ces paroles trompeuses. Il regardait avec ivresse ce mirage. Entreprendrait-il la pérégrination vers les Indes perdues au fond de l'Océan ? Tous les jours, dans une soif de lucre partaient de nouvelles expéditions. Après Poncet de Brétigny dont les entreprises échouaient misérablement, le baron de Dormeilles émigrait à son tour, rêvant d'ériger sur les îles chimériques une suzeraineté féodale. Cent autres confiaient leur destin aux nacelles fragiles, revenaient quelquefois riches, le plus souvent pauvres, ajoutaient quelques mensonges à ceux de leurs devanciers ou bien disparaissaient engloutis par la mer, massacrés par les sauvages. Le doux Segrais lui-même faillit tenter le hasard. Mais, au dernier moment, il préféra le voisinage et l'humeur turbulente de Mademoiselle à ceux d'un peuple impénétrable aux pastorales fadeurs de Virgile.

Comme pour achever d'ébranler les craintes de Scarron la *Muse historique* annonçait la partici-

(1) Jal : *Dictionnaire* ; A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 127 et suiv.

pation de son amie Ninon de l'Enclos et du chanoine d'Aubigny à un nouvel exode (1). Une maréchale partait aussi dans le but pratique de trafiquer des esclaves. Un espoir de prompt enrichissement plutôt qu'un besoin de spectacles inaccoutumés engageait les esprits énergiques à ces périlleuses équipées. On pensait que les ventes d'esclaves, les cultures de pétuns, les conserves d'ananas et autres fruits savoureux procureraient à bref délai de prodigieuses ressources.

Scarron ne visait pas précisément à la richesse, mais à la santé. Que cette dernière lui fût donnée d'abord ; ensuite il découvrirait quelque fructueuse affaire qui le délivrerait à jamais de l'obligation de mendier aux grands leur protection et leurs écus. Il ne serait plus auteur à la douzaine, flatteur rétribué, éternel demandeur de subsides refusés.

Il méditait sur le cas du commandeur de Poincy. Cabart de Villermont et divers autres témoins ne mentaient pas. Il y avait là un fait indéniable. Le climat souverain chasserait les rhumatismes comme la goutte. Il verrait sa tête se relever, ses membres se distendre, sa maigre poitrine se développer, l'élasticité et la grâce revenir. Ce rêve était à rendre fou. Il fallait à tout prix le vivre.

La pensée lui vint de fonder lui-même une com-

(1) Loret : *Muse historique* du 22 janvier 1651.

pagnie. Il fit des démarches qui n'aboutirent pas (1). Il se résigna donc à n'être qu'un comparse dans la prochaine émigration. A la suite de l'échec de Poncet de Brétigny et du baron de Dormeilles, d'infatigables pionniers sollicitaient des lettres-patentes afin de coloniser la Guyane. M. de Royville, ferme et courageux gentilhomme normand, en réclamait la gloire. L'abbé de la Boulaye, conseiller du roi et l'abbé de l'Isle de Marivault, docteur en théologie, s'associèrent à lui. Evangéliser les sauvages était le but de ce dernier. Il réunit aussitôt « quelques ecclésiastiques zélés » pour l'aider dans sa mission. Il s'institua directeur spirituel de la caravane ; de Royville en fut nommé le chef militaire responsable. Ils établirent des statuts et annoncèrent l'expédition dans toute la France. Immédiatement des adhésions leur parvinrent (2). Scarron, Cabart de Villermont et plusieurs de leurs amis, MM. de Bezons, de Nogent, du Fay, Gamart, entrèrent dans la compagnie en formation. Le cul-de-jatte, pour son compte, eut 3.000 livres à verser (3). Mais il se réserva un délai pour effectuer ce versement.

(1) Scarron : *Œuvres, A Mme de Sévigné, la marquise* (Renaud de Sévigné), I, p. 174; *Segraisiana*; La Beaumelle : *Vie de Mme de Maintenon*, p. 33.

(2) Antoine Biet, prêtre: *Voyage de la France équinoxiale en l'isle de Cayenne entrepris par les Francois en l'année 1652.*

(3) Scarron : *Œuvres, A M. Sarrazin*, I, p. 168.: « Je me suis

Sur ces entrefaites, Mlle de Saint-Herman, fille de Pierre Tiraqueau, lui vint rendre visite. Comme il s'informait de sa famille, la jeune fille, au cours de la conversation, parla de Françoise d'Aubigné, retournée à Niort avec sa marâtre, Mme de Neuillan. Lire sa correspondance était un divertissement. Intrigué il voulut voir les lettres écrites par cette timide gardeuse de dindons dont les larmes devant lui furent toute l'éloquence (1). On les lui communiqua et, de suite, elles le séduisirent. Elles dénotaient un sens de la vie assez rare chez les personnes de cet âge. Les chagrins façonnèrent cette raison précoce. Surpris et ému, Scarron décida aussitôt de témoigner son étonnement admiratif. Mlle de Saint-Herman consciemment ou non ouvrait le champ aux intrigues de la matrone niortaise. On connaît trop le caractère de celle-ci pour ne la point soupçonner de préméditation. La lettre du malade fut pour elle un trait de lumière. Pourquoi n'exploiterait-elle pas cet emballement ? Quelle ambition pouvait nourrir Françoise d'Aubigné, fille obscure et besoigneuse, sans famille, subissant le contre-coup de ses tares paternelles,

donc mis pour mille écus dans la nouvelle compagnie des Indes qui va faire une colonie à trois degrés de la ligne, sur les bords de l'Orillane et de l'Orénoque. »

(1) *Lettre de Françoise d'Aubigné à Mlle de Saint Herman.* La Beaumelle, *op. cit.*

esclave de la vie, destinée aux conditions les plus dures de la domesticité ou de la galanterie ? Scarron ne lui serait-il pas un époux inespéré ? Evidemment il ne possédait aucun des avantages requis en matière matrimoniale. Mais cent autres avantages, ne fût-ce que celui de la célébrité, s'offraient en compensation. Ainsi Mme de Neuillan excusait-elle l'infamie que l'avarice la poussait à perpétrer. La disparition mensuelle de quelques écus pour la nourriture et l'entretien de sa pupille l'empêchait de dormir. Quel soulagement si le cul-de-jatte endossait responsabilités et obligations !

Cependant celui-ci avait écrit :

« A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire difficulté de m'écrire aussi bien qu'à Mlle de Saint-Herman. Je ferai tout ce que je pourrai pour faire une aussi bonne lettre que la vôtre, et vous aurez le plaisir de voir qu'il s'en faut de beaucoup que j'aie autant d'esprit que vous... »

Une correspondance s'établit entre le poète et la jeune fille infortunée (1). De cette correspondance

(1) Scarron correspondait aussi avec Mlle de Neuillan, seconde fille de Mme de Neuillan qui suivait la Cour à Poitiers.

Car auprès de vous il fait chaud
Autant que dans une fournaise,
Adorable ouvrière en braise.

V. *Epître à Mlle de Neuillan*. Boisrobert répondait au nom de celle-ci, V. *Œuvres*, Courbet, 1659, p. 87.

rien ou presque rien n'est resté. Les épîtres citées par La Beaumelle, pleines de grivoiseries, ne sauraient être considérées comme absolument authenthiques (1). On ne peut rien déduire de leur lecture sur le sentiment de Scarron. Mais, à notre sens l'homme qui pénétra l'âme intrigante et processive de Françoise de Plaix ne se laissa point abuser par Mme de Neuillan. Sa stratégie l'amusa et il se rendit volontairement à ses assauts répétés.

Une immense pitié le dirigea de tout son cœur vers la petite Françoise. Il y était éminemment accessible. Ses actes en témoignent. Après avoir été longtemps le protégé des grands, il lui plut de protéger à son tour. Le bienfaiteur de Céleste de Palaiseau ne pouvait refuser la joie de vivre insoucieuse et libre à Françoise d'Aubigné dont l'âge correspondait mal à la multiplicité des malheurs. Et, à tout prendre, écartant les mobiles obscurs de Mme de Neuillan, si l'on veut discerner le côté égoïste de ses décisions, il ambitionnait une compagnie sûre qui lui remplaçât le dévouement intéressé de laquais trop souvent ses persécuteurs. Il avait songé, dit Tallemant, à épouser quelque

(1) Nous ne saurions les rejeter cependant comme le font d'ordinaire les biographes facilement scandalisés de Scarron et de Mme de Maintenon. Peut-être ont-ils oublié les poésies adressées par le cul-de-jatte aux Lavardin et à Mme de Hautefort. Il professait le plus grand respect pour ces personnes et avait à leur égard des dettes de gratitude.

personne qui se fût mal gouvernée (1). Céleste de Palaiseau eût pu être cette personne. Mais elle en trait dans la maturité et il aimait autour de lui la grâce et la fraîcheur.

N'anticipons pas. Le mariage de sa fille aînée avec M. de Navailles ramena Mme de Neuillan à Paris. Françoise l'accompagnait. Dès ce moment le projet de la colloquer à une œuvre pie ou à quelque homme accommodant était arrêté dans son esprit. Sans découvrir ses batteries, elle favorisa les rencontres. Scarron revit la douce épistolière, moins effarouchée, plus confiante, apprivoisée et bavarde. Ils s'entretinrent sans doute des contrées lointaines dont elle conservait un souvenir voilé et vers lesquelles il tournait des yeux adorants. Peu à peu la joliesse grave de la jeune fille influença le poète. On ne dit pas qu'il l'aima. Peut-être était-il incapable d'aimer. Ses infirmités l'en détournaient d'abord, puis sa vie antérieure, dispersée et fugace, avait à jamais éloigné de son cœur le trouble délicieux et amer. Elle lui fut assez sympathique cependant pour qu'il résolut, lui, le pauvre, de l'arracher au servage de sa marâtre. Il lui offrit une dot dont elle disposerait à sa guise pour le mariage ou pour le couvent. Mais elle déclina cette offre généreuse (2).

(1) Tallemant : *Hist. du Petit Scarron.*
(2) La Beaumelle, *op. cit.* ; Mlle d'Aumale : *Mémoires*,

Cependant Mme de Neuillan la persécutait afin qu'elle assurât une direction définitive à son avenir. Or, du côté de sa mère, Françoise ne découvrait que misère et maladie. Le couvent répugnait à sa jeunesse et à son goût du monde et l'époux rêvé ne se présentait pas. Une grande perplexité troubla son âme. Comment Scarron devina-t-il cette perplexité ? Quelles raisons militèrent dans son esprit en faveur d'une proposition de mariage ? Quelle part prit Mme de Neuillan dans cette proposition ? Nul nel e saurait établir. Tallemant raconte une belle anecdote (1). La Beaumelle demande une imagination nouvelle à sa fécondité (2). Cabart de Villermont, parlant de l'hôtel de Troyes, déclare : « C'est là que commencèrent leurs amours (3). » Phrase énigmatique. Scarron ne nous apparaît guère sous la forme d'un amoureux transi. Le sentimentalisme ne le tourmenta jamais beaucoup. Deux hypothèses restent donc : ou bien Françoise subit l'ultimatum de la misère, ou bien elle sentit pour le cul-de-jatte la même pitié, la même ardeur de dévouement. En une réciproque abnégation, ils allièrent leurs sorts. Et ils pouvaient s'unir. Il y

(1) Tallemant : *Hist. du petit Scarron*, met ces paroles dans la bouche de Françoise d'Aubigné : « J'ai mieux aimé l'épouser qu'un couvent. »

(2) La Beaumelle, *op. cit.*, p. 137.

(3) *Note de l'anonyme*, précitée.

avait dans leur passé une étrange parité de situation. Françoise de Plaix équivalait à Mme de Neuillan. Scarron, privé de la sollicitude maternelle, était fait pour comprendre la jeune fille.

Le mariage fut donc décidé secrètement (1). L'extrême jeunesse de Françoise obligeait d'en retarder la célébration. En outre Scarron ne voulait pas éveiller l'attention de ses parents consanguins pour des raisons que nous éluciderons plus loin.

Nous ne préciserons pas où passèrent, pour Françoise, les mois la séparant du mariage. Mystère sur cette époque. On dit qu'elle séjourna en Poitou et certaines lettres de Scarron le certifieraient (2). A nouveau internée au couvent des Ursulines de la rue Saint-Jacques, selon les autres, elle faillit subir un renvoi, les nonnes s'effarouchant des visites qu'elle rendait à Scarron, pourtant à titre de fiancée (3).

Quoi qu'il en soit, la passion de ce dernier s'exprime en des termes parfaitement libertins :

Vous êtes devenue malade de la fièvre tierce : si elle se tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre hiver, car vous ne devez point douter qu'elle ne me

(1) Le Père Laguille l'assure.

(2) M. Morillot, *op. cit.*, p. 76, prétend, chose très vraisemblable, que, durant ce séjour en Poitou, Méré fit son éducation mondaine et commença à l'aimer. V. Bruzzen de la Martinière et la Beaumelle, *op. cit.*

(3) P. Laguille : dans *Variétés historiques et littéraires* de E. Fournier, VIII, pp. 66 et suiv.

fasse autant de mal qu'à vous. Faites-moi savoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déjà eus, et ce que les médecins en disent, puisque vous les verrez la première et, en vérité, cela est assez extraordinaire que vous sachiez de mes nouvelles quatre ou cinq jours avant moi-même. Je me fie bien en mes forces, accablé de maux comme je suis, de prendre tant de part dans les vôtres. Je ne sais si je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la première fois que je vous vis. Je le devois faire, à en juger par l'événement, mais aussi quelle apparence y avoit-il qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieil garçon ? et qui l'eût jamais soupçonnée de me faire assez de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher. Douceur à part, je sais que vous êtes malade et je ne sais si on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmente fort le déplaisir que j'ai de vous voir aussi malheureuse que je vous suis inutile.

Tandis que la cuisse étendue,
Dans un lit toute nue,
Vous reposez votre corps blanc et gras
Entre deux sales draps;
Moi, malheureux pauvre homme,
Sans pouvoir faire un somme,
Entre mes draps, qui sont sales aussi,
Je veille en grand souci.

Tout cela pour vous aimer plus que je ne pensois. La malepeste que je vous aime, et que c'est une sottise d'aimer tant ! Comment, vertu de ma vie ! A tout moment il me prend des envies d'aller en Poitou, et par le froid qu'il fait. N'est-ce pas une forcenerie ! Ha ! revenez, de par Dieu ! revenez, puisque je suis assez fou pour me mê-

ler de regretter des beautés absentes : je me devrois mieux connaître, et considérer que j'en ai plus qu'il ne m'en faut, d'être estropié depuis les pieds jusqu'à la tête, sans avoir le mal endiablé, qu'on appelle l'*impatience de vous voir*. C'est un maudit mal. Ne vois-je pas bien comme il prend au pauvre M... (1) de ce qu'il ne vous voit pas si souvent qu'il voudrait, encore qu'il vous voie tous les jours ! Il nous en écrit en désespéré, et je vous le garantis âme damnée, à l'heure que je vous parle, non pas à cause qu'il est hérétique, mais parce qu'il vous aime, et c'est tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laisser le genre humain en paix,

Et commander à vos œillades,
De faire un peu moins de malades.

Vous êtes bienheureuse de n'avoir affaire à moi, je vous rosserois d'importance... (2)

Nonobstant ces propos amoureux et badins, ses fiançailles et tous ses engagements futurs, Scarron ne renonçait pas à son voyage vers la France équinoxiale. Plus que jamais il fallait se rétablir afin de ne pas être le mari platonique d'une si char-

(1) Le personnage désigné sous cette initiale est, selon M. Morillot (*op. cit.*) le chevalier de Méré qui fut, — ses lettres en témoignent — le professeur de philosophie et de maintien de Françoise d'Aubigné. Là donc M. de Boislile (*Rev. des quest. hist.*, 1893, t. II) substituant partout dans le livre de M. Morillot, Cabart de Villermont à Méré serait en défaut. Nous en sommes à peu près certain, il s'agit ici de Méré. Le chevalier n'aurait pu, après le mariage, diriger l'éducation de Françoise.

(2) Scarron : *Œuvres, Lettre A...*, I, p. 179.

mante femme. Elle l'accompagnerait au nouveau monde ; elle assisterait à sa lente reviviscence.

La compagnie s'organisait progressivement. Aux trois premiers associés, MM. de Royville, de la Boulaye et de Marivault, s'était joint un parti de seigneurs apportant un nombre respectable d'écus. On enrôla cinq cents hommes pour cultiver la terre. Cent cinquante autres firent les frais du voyage à titre d'habitants de la colonie. On forma huit compagnies armées sous la direction d'officiers. Royville en fut le général. Les vaisseaux *La Charité* et le *Grand-Saint-Pierre* achetés, M. de Nogent fut chargé de les approvisionner. Puis on arrêta Nantes comme port d'embarquement. Mais la Fronde ayant jeté devant Angers et tout le long de la Loire les troupes des différents partis, il parut dangereux de traverser ces régions infestées de brigands qui ne manqueraient pas de piller la caravane. Pour plus de sûreté on choisit donc le Havre de Grâce.

Les directeurs de l'expédition, hommes inexpérimentés, se préoccupaient surtout des inutilités. Chacun souhaitant du galon, il y eut excédent d'officiers, insuffisance de travailleurs et d'ouvriers. On oublia tout ce qui, dans un pays inconnu, facilite la vie matérielle. Par contre, laquais, femmes, enfants, semeurs de dissension, surabondèrent. Et l'on accepta même les faillis, les filous, les moines,

apostats, une tourbe que la société rejetait et pourchassait (1).

On convint d'expédier d'abord un convoi pour la première occupation. D'autres viendraient bientôt le renforcer. Scarron, avant son mariage, impatient d'expérimenter la bonté du climat équinoxial, voulut suivre ce convoi. Mais, ayant dilapidé ses ressources, il ne savait à qui demander les trois mille livres constituant sa part d'engagement.

Heureusement le savantas (2) Ménage le tira d'embarras. Leur amitié datait de la campagne contre Montmaur. Retz, sans doute, avait été entre eux le trait d'union (3). Le pédant colportait souvent, dans la chambre de damas jaune, sa lourde plaisanterie de *Jean de lettres* (4). Et avec lui venait son secrétaire Girault que, selon Boisrobert, il accommodait à tous ses caprices.

Ménage, simple abbé à Angers, remarqua la taille avantageuse, l'air franc, la conversation curieuse de Girault et se l'attacha, l'intéressant à ses travaux, le faisant participer à l'étalage de son

(1) Antoine Biet, *op. cit.*

(2) L'épitète lui est souvent décernée. V. Tallemant: *Hist. de Ménage* et Scarron : *Œuvres*, *Epître chagrine à M. Rosteau*, VII, p. 181.

(3) On sait que Ménage, secrétaire du cardinal de Retz, écrivait, au cloître de Notre-Dame, l'histoire de sa famille.

(4) Tallemant: *Hist. de Ménage.*

érudition (1). Il lui servit d'homme de paille (2), un peu par admiration, prenant pour une vertu son extraordinaire vanité. Les élèves de Ménage, Mme de Sévigné et Mlle de la Vergne sympathisaient avec le secrétaire beau garçon sur qui, peu à peu, déteignait la cuistrerie du patron.

Mais l'abbé Girault ne pouvait conserver éternellement cette charge bien qu'il y récoltât relations et avantages matériels. Très pratique, les protections acquises, il songeait aux bénéfices de l'église. La maladie de Scarron lui faisant présumer la vacance prochaine de sa prébende, il aspirait à le remplacer et dirigeait vers le Mans sa convoitise. Dans la ville des chapons vivait un autre couple d'abbés fameux : Costar le pédant et son inséparable Pauquet. Ménage correspondait avec eux. Girault, par leur entremise, et avec la complaisance de l'évêque Lavardin, collectionna d'abord les bénéfices manceaux.

Il ne lui manquait plus pour légitimer ces donations successives qu'un titre spirituel. Or, Ménage, informé sans doute par Céleste de Palaiseau, apprit le mariage imminent de Scarron. Ayant hâte de récompenser son secrétaire, il chargea cette fille d'intercéder auprès du cul-de-jatte afin

(1) *Segraisiana.*
(2) Dans sa diatribe contre l'Académie.

qu'il résignât son canonicat en faveur de Girault. Le commerce des canonicats se faisait alors couramment. Rome tolérait que les titulaires les abandonnassent à qui bon leur semblait et en tirassent profit (1). Scarron n'ayant point de motif pour refuser à Ménage cette satisfaction, Girault devint donc chanoine en son lieu et place moyennant une somme de trois mille livres (2). Puis il alla grossir le groupe des bons vivants plus ou moins athées qui, de Lavardin à Pauquet, buvaient ferme autour des poulardes (3).

Les trois mille livres furent probablement versées par Scarron à la caisse de la compagnie des Indes, car, partout, on annonçait, comme un événement, son prochain départ. Loret que gênait sa supériorité burlesque le mentionnait joyeusement dans la *Muze historique*, prétendant que Céleste de Palaiseau serait du voyage. Furetière, dans une épigramme railleuse, enregistrait également ce bruit (4).

Scarron d'ailleurs en entretenait depuis longtemps ses amis. Il écrivait à Sarrazin : « Mon chien de destin m'emmène dans un mois aux Indes occi-

(1) *Vie de Costar* par un anonyme (Girault).

(2) Que Ménage se vanta d'avoir payée de ses deniers.

(3) V. le texte latin de la résignation du canonicat dans Chardon, *op. cit.*, I, pp. 234 et 235.

(4) Furetière : *Poésies*, 31e épigramme,

dentales ou plutôt j'y suis poussé par une sorte de gens fâcheux qui se sont depuis peu élevés dans Paris et qui se font appeler pousseurs de beaux sentiments. On ne demande plus parmi eux si on est honnête homme, on demande si on pousse les beaux sentiments. Voilà, notre cher ami, le plus spirituel de l'Europe, ce qui me fait fuir dans l'Amérique... Adieu France! Adieu Paris! Adieu, tigresses déguisées en anges! Adieu Ménages, Sarrazins et Marignis! Je renonce aux vers burlesques, aux romans comiques et aux comédies pour aller dans un pays où il n'y aura ni faux béats, ni filoux de dévotion, ni inquisition, ni hiver qui m'assassine, ni fluxion qui m'estropie, ni guerre qui me fasse mourir de faim (1)! »

(1) Cette lettre répondait à une autre de Sarrazin alors à Bordeaux et qui disait : « Il n'est bruit ici que de vos merveilles. J'y ai trouvé tant de bouches qui en parloient et tant d'oreilles qui écoutoient ce que je leur en voulois dire, que je ne doute plus que ce qu'on a chanté de la renommée est véritable, et il ne tiendra qu'à vous de venir jouir de votre réputation. Il y a bien des gens qui prendroient la poste sur un tel avis. » Et Sarrazin ajoute que parmi les belles louangeuses s'en trouve une qui lui tient à cœur : Mlle du Viger. Il lui en trace le portrait et lui demande de la remercier de son approbation en lui offrant un peu d'immortalité. Mais il se méfie de la plume burlesque et... « Faites-le pourtant, dit-il, de sorte qu'elle puisse lire tout ee que vous lui écrirez; car je vous avertis, entre nous, que ses yeux qui sont fort beaux sont aussi fort chastes, qu'elle ne prend jamais vos ouvrages qu'en tremblant et que je l'ai vu passer souvent des pages entières sans les regarder de peur de faire une mauvaise rencontre. » V. cette lettre dans Cousin : *La Société francaise au* XVIIe *siècle*, t, II, app. p. 366.

Dans deux lettres au cardinal de Retz (1) et à la comtesse de Fiesque (2) il parle de son exode comme d'une chose connue. Parmi les mazarinades de cette époque, l'une dont le style se rapproche assez exactement du sien, peut lui être attribuée. Elle contient ces vers :

Je vais dans l'Amérique ou règne le repos
Sans froid, sans guerre, sans impôts...
Là, nul Mazarin, nul satrape,
Ne fait saisir les revenus...
Là, le sucre que j'aime tant,
Aussi bien que les confitures
A moi qui suis friand, y coûte moins que l'eau
Qu'icy l'on vend un sol le seua.
Adieu Cour, adieu Tuileries
Jardin des simples, Luxembourg,
Beaux lieux où la ville et la Cour
Vont faire leurs galanteries,
Jevais galantiner les filles des Incas
Et dormir en des amacas (3).

Mais avant de quitter nos rivages pour lui inhospitaliers, Scarron voulut prémunir contre l'adversité Céleste de Palaiseau. Il travaillait depuis long-

(1) Scarron : *Œuvres*, *A S.-E. Mgr le cardinal de Retz*, I, p. 187, Retz vient d'obtenir le chapeau.

(2) Scarron : *Œuvres*, *A Mme la comtesse de Fiesque*, I, p. 163. Scarron la félicite de sa belle conduite devant Orléans, sous les ordres de Mademoiselle dont elle fut, avec Mme de Frontenac, la lieutenante. Les Indiens, dit-il, parleront de ses hauts-faits.

(3) *Adieu du sieur Scarron fait au Roy, sur son départ pour l'Amérique*, 1652. V. Moreau : *Bibl. des Mazarinades.*

temps à lui procurer l'hôpital de Montargis (1). Mais la supérieure impotente de cet hôpital, persistant à vivre malgré toutes les prévisions, il obtint seulement, pour son ancienne amie, un prieuré dans les environs d'Argenteuil (2). Il s'en contenta, l'esprit tranquillisé. Du moins la pauvre femme qui le soigna et élimina de son entourage les éléments défectueux, aurait, avec les 2.000 livres de ce bénéfice, une existence désormais insoucieuse et calme (3).

Ces mesures prises, ces projets arrêtés, on s'attendrait à retrouver Scarron souriant et régénéré à l'ombre de quelque forêt antilienne. Or, tout examiné, nous concluons que le voyage ne fut dans son cerveau qu'une pensée secondaire, accessoire. La pensée matrimoniale soudain, prima toutes les autres. Pourquoi laisser se morfondre, à attendre un problématique retour, la petite fiancée offerte par d'heureuses circonstances ? Une traversée ne l'effrayait pas, elle serait du voyage. Elle avait maintenant l'âge convenable de se marier. Jeanne

(1) Gaston d'Orléans accordait ce bénéfice. Scarron s'adresse donc à la comtesse de Fiesque pour diriger vers Céleste de Palaiseau la charité du Prince. Il promet en échange, de l'immortalité selon ses forces. V. Scarron : *Œuvres, A Mme la comtesse de Fiesque*, I, p. 165 ; *Segraisiana* ; Livet : *Précieux et Précieuses*, Walter, 1896, p. 252, note 3, identifie Céleste de Palaiseau à Mme de Montmorency.

(2) M. A. de Boislile conteste cela ; aucune trace ne reste, à son dire, d'un prieuré dans les environs d'Argenteuil.

(3) Segrais dit cependant qu'elle résigna ce prieuré et mourut de faim sur la paille.

de Cardilhac, sa mère, ne mettrait aucune opposition. Quant à Mme de Neuillan, son plus cher désir allait être réalisé. Scarron n'était pas en odeur de sainteté auprès de la vieille dévote niortaise et de sa fille, Mme de Navaille, toutes deux fidèles au parti de la Cour. *La Mazarinade* avait paru. Pour les deux femmes et leur famille, le poète burlesque présentait au moral comme au physique l'apparence d'un monstre. Dès lors Françoise d'Aubigné, l'orpheline haïe, s'appariait harmonieusement à lui pour quelque accouplement démoniaque.

Cabart de Villermont joua un grand rôle dans l'accomplissement de ce mariage, rôle d'intermédiaire entre les parties. Il se rendit auprès des Neuillan et correspondit avec la mère de Françoise pour négocier son consentement. Jeanne de Cardilhac désirant avant tout le bonheur de sa fille, lui adressa sans ratiociner la procuration souhaitée (1).

Françoise d'Aubigné, au moment du mariage, logeait chez le baron Tiraqueau de Saint-Herman, près de l'hôtel de Troyes. En ce domicile, les fiancés signèrent, par devant Me Pierre de Rivière, le contrat qui liait leurs intérêts. En outre des conjoints, pas de témoins aux noms ronflants comme c'était

(1) Elle habitait alors Bordeaux. V. A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 138 et suiv. *Note de l'anonyme*, précitée.

l'habitude, au XVIIe siècle, dans ces occurrences particulières. Une profonde discrétion, une parfaite humilité. Tiraqueau et Cabart seulement. Mme de Neuillan est demeurée en province. L'affection ne lui dictait pas l'obligation de sa présence. La décence l'empêchait en outre d'assister aux épousailles de celui dont Mazarin avait le plus à se plaindre (1).

On a historié de mille fioritures amusantes cette scène de contrat (2). Scarron, selon certains commentateurs, aurait édulcoré de burlesques boutades la gravité des textes notariés. Rien n'est plus faux. Il garda sur sa chaise une contenance sérieuse.

Le contrat avantageait la jeune fille. En cas de survivance avec enfants, elle prélevait sur les biens un douaire de mille livres et un préciput de trois mille livres. Sans enfants, elle restait propriétaire de tous les biens de la communauté (3).

Peu de temps après eut lieu la cérémonie du mariage. On n'a pu préciser dans quelle église ou chapelle (4). L'hôtel de Troyes dépendait de la paroisse Saint-Cosme. Les registres de cette paroisse n'ont rien révélé. On a supposé que Scarron, voulant se soustraire au ridicule de sa situation

(1) A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 139 et suiv.

(2) V. Bruzzen de la Martinière, p. 94 et la Beaumelle, pp. 139 et suiv.

(3) A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 140 et suiv.

(4) Jal : *Dictionnaire*, art. *Scarron. La note de l'anonyme* précitée désigne l'hôtel de Troyes.

d'époux platonique aurait fait bénir son union dans son petit oratoire. Mais les registres de la paroisse eussent quand même consigné l'acte matrimonial. On se perd en conjectures (1). Le certain est que la savoureuse Françoise d'Aubigné devenait Mme Scarron. La source d'eau vive était sous les lèvres de Tantale.

La nuit de noces de cette adorable jeune fille et de ce magot rabougri dut être quelque chose de pathétiquement triste. Fallait-il donc qu'il expiât de façon aussi cruelle quelques erreurs de jeunesse ? Etait-il au monde un être plus déshérité que lui ? Qu'allait-il offrir à cette ingénue livrée à lui par la laide Neuillan, en place des protestations passionnées, des enlacements enivrants, des voluptés que les époux ordinaires offrent à leurs épouses apeurées (2) ? Tout le burlesque de la vie s'ameutait contre le burlesque de son génie.

Probablement cette nuit même, Françoise commença son rôle de garde-malade. La tâche d'aider les laquais au transport de leur maître lui incomba. Elle vit la misère affreuse de ce corps « qui ne pou-

(1) A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 142 et suiv. D'après la Beaumelle, Mlle de Pons, nièce du maréchal d'Albret, aurait prêté une robe de noces à la jeune fille. Sur Mlle de Pons, voir Saint-Simon, édit. Hachette, I, p. 227.

(2) V. La Beaumelle et les histoires qu'il invente sur cette nuit de noces.

vait se tourner d'un côté de son lit à l'autre » (1). Et Scarron pour la remercier d'un dévouement accepté sans horreur ne trouva pas la force d'avancer la tête pour un baiser paternel ou de distendre ses bras pour la serrer contre son cœur. Une chute malencontreuse, l'avait à jamais réduit, comme les fakirs indous, à se contempler le nombril (2) et, de ses membres, ses doigts seuls conservaient la faculté du mouvement (3).

Pendant l'étrange lune de miel qui suivit cette alliance de la beauté souriante avec la difformité geigneuse, l'expédition des Indes équinoxiales partait, non sans peines et tribulations. Les organisateurs avaient longtemps attendu au Havre le gros de la caravane. Celui-ci s'embarqua sur la Seine, escorté d'une foule immense. Il y eut de suite quelques alertes. Les bateliers frondeurs voyant transborder un charriot chargé de munitions pensèrent qu'on l'emportait pour approvisionner les Mazarins. Ils s'en emparèrent en grand tumulte et le « conduisirent au palais d'Orléans ». Il fallut une députation de colons pour en reprendre possession.

(1) Méré : *Lettre à Mme de Lesdiguières.*

(2) Au Mans, en 1646. V. *Epître à Mme de Hautefort*, VII, p. 131.

(3) Le théâtre s'est emparé du mariage de Scarron à plusieurs reprises. V. Morillot, p. 82, note 3. Il cite deux comédies. Ajoutons à cela *Mme de Maintenon* de François Coppée. Ce poète, passionné pour la femme, daube injustement sur le mari.

Un incident tragique mouvementa le voyage en Seine. On faisait des escales nombreuses pour embarquer les colons attardés dans des résidences riveraines. A la porte de la Conférence, la garde arrêta les bateaux. M. de Royville, général de la colonie, se disposait à envoyer des officiers, lorsque l'abbé de Marivault, déplorant le temps perdu, voulut sauter d'un bord à l'autre, pour se joindre aux parlementaires. Myope, il calcula mal son élan et disparut dans la rivière. A ce moment les bateaux, poussés par le courant, se rejoignirent, rendant inutile le secours des mariniers.

Cette noyade parut de mauvais présage. Heureusement la fermeté de Royville empêcha les désertions. Le voyage se continua, cahin-caha, coupé d'une infinité d'arrêts, tantôt pour célébrer une fête, tantôt pour se récréer, tantôt pour visiter de hauts personnages. A Rouen, des gribanes remplacèrent les bateaux. Les pilotes inexpérimentés ne les surent pas conduire dans les passes difficiles, si bien que l'une d'elles faillit se briser contre un rocher.

Et lorsqu'on arriva au Havre, les vaisseaux *La Charité* et le *Grand Saint-Pierre* n'étaient pas en état de prendre la mer. Trois semaines passèrent. On mangea les vivres réservés à la traversée et aux premiers mois de colonisation. Dans l'oisiveté, l'indiscipline et l'inconduite régnèrent. Les officiers

et les colons riches dépensèrent en festins l'argent de leurs escarcelles. Des femmes semèrent la zizanie jusque parmi les ecclésiastiques. Et Royville qui briguait une autorité suprême s'attira la haine de plusieurs associés puissants.

Enfin la petite société démarra au milieu des colères et des blasphèmes, complètement désorganisée, omettant d'emporter les denrées alimentaires, la farine, les viandes salées et les légumes, n'ayant que trois pièces de vin et à peine de sel, point de filets pour la pêche, point d'huile ni de chandelle, sans eau-de-vie et pharmacie. On comptait beaucoup sur la chance et sur la sincérité des prières (1).

Evidemment Scarron, apprenant ces choses, se félicita d'appartenir encore aux royaumes terriens. Depuis longtemps il perdait sa foi en la sollicitude de la Providence et la prière ne lui paraissait plus être entre celle-ci et le genre humain l'intermédiaire bienfaisante. En outre le dénombrement des victuailles ne rassurait pas son amour des repas plantureux et des boissons capiteuses. Pourtant les mauvaises nouvelles ne le déroutaient pas. Pour redevenir le petit homme pétillant d'autrefois, il eût volontiers renoncé au culte de la table : l'épicurien se fut transformé en cénobite.

Ayant encore quelque argent en poche (2), il

(1) A. Biet, *op. cit.*
(2) M. H. Chardon *(Scarron inconnu)* prétend qu'il perdit ses

quitta Paris avec l'idée de chercher à Nantes un navire en partance pour l'Amérique. D'ailleurs la capitale n'était plus sûre pour lui. La Fronde s'apaisait, comme toutes les mascarades, par la lassitude des masques. Le brin de paille, insigne de ses meneurs, tombait graduellement des chapeaux. L'entrée de Mazarin approchait. L'auteur de *la Mazarinade* n'avait plus qu'à déguerpir pour éviter une pendaison probable. En disparaissant d'une scène où des rôles trop périlleux lui avaient été concédés, il arrêterait aussi le lancement sous son nom des libelles diffamatoires.

Assoiffé de repos et d'oubli, il prit « sans trompette » le chemin de la province. Un découragement extrême trouble son âme et la présence de Françoise d'Aubigné ne semble pas le réconforter. Il se plaint surtout du métier littéraire :

> Les beaux vers et la belle prose
> Valent aujourd'hui peu de chose.
> Se voir en auteur érigé
> Est un sinistre préjugé
> Pour la fortune d'un pauvre homme (1).

Ainsi parle-t-il à son ami Rosteau, ce paillard incapable de vivre sans maîtresse et pour qui Paris

trois mille livres dans l'expédition manquée. Il nous paraît invraisemblable que ses poésies ne mentionnent pas cette perte. Toutes les personnes qui le trompèrent ne furent-elles pas passées au fil de ses rimes caustiques ?

(1) Scarron : *Œuvres*, *Epître chagrine à M. Rosteau*, VII, p. 181.

est la seule ville habitable au monde. Qu'est devenue l'époque où Richelieu présidait aux destinées des poètes ? Maintenant la fortune ne sourit qu'aux fripons. Les Desportes, les Boisrobert, sans la protection du grand Cardinal, n'auraient que de l'herbe à manger. Tout crédit est refusé aux pièces de Corneille ; l'illustre Tristan l'Hermite meurt de faim ; Saint-Amant doit à la reine de Suède d'éviter la crotte de Maillet. Le titre de poète dégrade son homme. Une sottise énorme étouffe la ville. Scarron, avec cela, se sent vieillir. Tout l'importune, tout le fâche. Le plaisir qu'on prend à « mâcher » l'abandonne et c'est la misère suprême que de s'ennuyer soi-même.

C'est pourquoi il porte son chagrin en Amérique, pays qui lui sera plus favorable. La fluxion, la goutte, le froid n'auront plus sur lui leur influence pernicieuse. Il vivra dans un éternel printemps, parmi le sourire des choses. Il se gorgera de mangeailles succulentes et variées. Il connaîtra une beauté de la femme, indépendante et non frelatée, la beauté noire. Ah ! comme les pompes parisiennes, toutes les obligations, toutes les conventions lui paraîtront méprisables dans le renouveau de son être, sous l'auréole d'un soleil fomentateur de germes et dispensateur de santé (1) !...

(1) Scarron : *Œuvres, Epitre chagrine à M. Rosteau*, VII, p. 181.

Loret, selon son habitude, commenta à sa guise le départ de son rival et ami (1). Scarron et sa femme, à son sens, allaient attendre en province le retour des belles journées pour affronter les périls maritimes. Un mois plus tard, changeant de note, sans avoir reçu d'avis préalable, il trompettait une nouvelle dont Scarron, si elle eût contenu une parcelle de vérité, eût été fier et joyeux :

> ... Car un sien ami tient, sans feinte,
> Que sa digne épouse est enceinte
> De trois ou quatre mois et plus
> Et puis, dites qu'il est perclus !...

Mme Scarron ne devait point connaître cette félicité et Loret ouvrait le champ aux imputations malveillantes. Elle avait couru les routes en coche cependant qu'une chaise mélancolique emportait son brimborion d'époux. O ! la piteuse caravane ! O ! le morose voyage de noces !...

En réalité Scarron poursuivait plusieurs buts en se dirigeant vers la Touraine. D'abord il se mettait hors de portée des griffes italiennes, prêtes à la curée ; ensuite il se rapprochait d'un port d'embarquement ; enfin il gagnait les lieux où son apôtre de père rendit l'âme. C'était vers Amboise, au bord de la Loire, en un de ces sites artificiels et froids, sous le commandement des châteaux éri-

(1) Loret : *Muze historique* des 5 octobre et 9 novembre 1652.

gés au sommet des collines. Nulle aspiration bucolique ne l'y conduisait, mais le désir de faire acte de maître en visitant *ses propriétés* (1).

Nous avons précédemment conté les phases de l'extraordinaire procès que le cul-de-jatte soutint contre sa famille consanguine (2). Ce procès dura neuf ans. Il venait à peine de se terminer (3), lorsque s'effectua le mariage avec Françoise d'Aubigné. On l'a vu, ce mariage fut célé avec soin aux curiosités familiales comme aux railleries populaires. Scarron avait intérêt à ce que son beau-frère Sigogne l'ignorât jusqu'à sa consommation. Il eût pu s'y opposer par les moyens illégaux de quelque vénale procédure ou, du moins, susciter des inconvénients vexatoires. Il fut obligé d'accepter le fait accompli.

Or très certainement, la donation entre-vifs faite par Scarron et ses sœurs dans un moment de pénurie et dont l'essai d'annulation les tint si longtemps en haleine chicanière, devait contenir une clause de résiliation en cas de mariage. Mais Sigogne ne supposait pas que le gnome de l'hôtel de Troyes trouvât en ce monde une femme susceptible d'accepter ses protestations amoureuses. L'événe-

(1) Sur la situation de ces propriétés, V. Lair : *Louise de la Valtière* et surtout A. de Boislile, *op. cit.* pp. 393 et suiv.

(2) Chap. III.

(3) Loret : *Muze* du 9 juin 1652.

nent le détrompa. Ce fut pour lui un terrible coup de massue. Les propriétés pour la conservation desquelles il lutta avec une énergie ardente mâtinée de friponnerie lui échappaient en un instant par ce merveilleux tour de passe-passe. Scarron triomphait. Le dernier mot, selon l'adage, restait au plus malin.

Ainsi le cul-de-jatte se trouva-t-il, du jour au lendemain, grâce à Françoise d'Aubigné, seigneur des Fougerets et de la Rivière (1). Peut-être la perspective de rentrer dans cette petite fortune l'induisit-elle, avec d'autres considérations, à braver les dangers d'un mariage dans les conditions moins que viriles où le mettait son infirmité. Il aimait l'argent et la vengeance. Pourquoi n'eût-il pas tenté, contre Sigogne, des représailles qui ajoutaient à la satisfaction de sa rancune celle de lui apporter une modeste opulence (2) ?

Scarron et sa femme passèrent une partie de l'hiver dans la solitude morne et l'ennui de ces campagnes, réglant leurs affaires et les organisant de telle sorte que les revenus des métairies concourussent à leur bien-être futur. Ils attendirent

(1) Il porta ces titres jusqu'à la mort, même après avoir vendu les propriétés.

(2) M. Morillot (p. 81) laisse timidement entendre que la considération des écus ne fut peut-être pas étrangère à l'assentiment de Françoise.

qu'on les prévînt de l'apaisement définitif de la Fronde. Bientôt, en effet, Mazarin rentré, les affaires reprirent leur cours avec, dans certaines parties de la France, une misère plus profonde et des blasphèmes plus haineux.

Scarron, dès lors, jugea qu'il pouvait regagner la capitale. Les promoteurs de la frénésie populaire, avaient été gorgés d'honneurs ou exilés. Il réintégra sa chaise et Françoise le coche. La campagne ne lui était pas salutaire. Il s'accommodait mal du repos souhaité. Gamin de Paris, habitué au mouvement et au bruit de la grande ville, le silence des plaines fertiles et leur monotonie exaspérait ses nerfs. Il lui manquait la vie brillante, la discussion, la contestation, l'éclat des mots scintillants, l'entourage aimable, le rire léger et sceptique de la société polie, le verbe gras et les coups de hanap de la société grivoise. Mme Scarron ne parvenait pas à lui remplacer ces choses. Le tête-à-tête, séducteur un moment, lasse à la longue par son uniformité. Le Scarron raffiné, homme des ruelles, faisait trop souvent échec au Scarron grossier, abondant en facéties de langage, homme des cabarets. Mme Scarron convenait à l'un ; l'autre appelait à hauts cris Saint-Amant, Sarrazin, Rosteau, Marigny, les bons drilles de la Pomme de Pin.

L'un et l'autre Scarron et leur femme débou-

chèrent dans un Paris tranquille, de nouveau souriant où les carrosses et les cavaliers faisaient un agréable tintamarre. Ce fut un épanouissement. Ils logèrent encore à l'hôtel de Troyes et comme Loret, fidèle au ménage, clamait son arrivée à tous les échos, les amis vinrent en foule (1).

Incontinent, le burlesque reprit sa tache. *Don Japhet* triomphait encore sur la scène. Les libraires l'accablaient de demandes et les comédiens de requêtes. Il fit imprimer sa pièce et recommença à aligner les huitains goguenards. Et comme il n'avait plus les mêmes raisons de demeurer dans le lointain quartier de la paroisse Saint-Cosme, il résolut de retourner au Marais. Il ne s'en éloignait qu'avec un véritable crève-cœur. Ses amitiés les plus ferventes y résidaient. L'épicurisme y florissait hautement. Les femmes y avaient un air séducteur et délibéré, une compréhension clairvoyante de la vie, une libérale tendance à l'amour (2). La littérature, en outre, y tenait ses assises, vivant dans le sillage des seigneurs installés autour de

(1) Loret : *Muze* du 4 janvier 1653.

(2) La réputation des femmes du Marais n'était pas usurpée. Pour en donner une idée approximative nous citerons le mot de l'acteur Jodelet emprunté à Tallemant : « Une fois qu'on avoit joué une pièce dont la scène étoit à Argos, Jodelet dit à la farce : « Monsieur, vous avez été à Argos aujourd'hui, mais vous n'avez peut-être pas remarqué une singularité de cette ville-là, c'est qu'il y a une fontaine où Junon, en se baignant tous les ans, reprend un nouveau pucelage. Ma foi, s'il y en avoit comme cela

la Place Royale. Les beaux esprits rayonnaient également autour du Louis XIII équestre portant sous ses pieds de bronze l'orgueilleux hommage de Richelieu (1).

Rue des Douze-Portes, chez sa sœur Françoise, ou, tout au moins, dans les environs, Scarron établit son gîte momentané (2). Il lui plaisait, revenant au Marais, de voisiner avec elle. Il avait toujours marqué sa prédilection pour la précieuse délicate et fine, qui, malgré son concubinage avec le duc de Tresmes, assemblait dans son salon la meilleure aristocratie. On la disait mariée secrètement au vieux gentilhomme. Le fils, René Potier, né de cette union, bénéficiait d'une tendresse profonde. Scarron lui-même envisageait sans ver-

dans le Marais, il faudrait que le bassin en fut bien grand!... »

Marigny, dans son poème *Le pain bénit*, dit de Vavasseur, commissaire du quartier :

> Des lieux publics grand écumeur,
> Adorateur de ces donzelles
> Qui ne sont ni jeunes, ni belles
> Et qui, sans grâce et sans attraits,
> Vivent des péchés du Marais.

Marigny parle ici des courtisanes, mais les grandes dames n'avaient rien à leur envier. V. Saint-Evremont : *Sur les années de la régence d'Anne d'Autriche*; Gui Patin : *Lettre* du 1er octobre 1666 ; Fournier : *Varités historiques et littéraires*, II, p. 348, VIII, p. 342, et *Œuvres complètes de Tabarin*, édit. elz., II, 447, 448; Tallemant : *Historiettes*.

(1) Cousin: *La jeunesse de Mlle de Longueville*, chap. III, p. 247, sur les habitants de la Place Royale.

(2) A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 116 et suiv.

gogne ce neveu « à la mode du Marais » (1) issu, comme tant d'autres enfants de cette région, d'un irréfléchi entraînement vers le plaisir. De la duchesse de Rohan à la belle Ninon c'était une liesse des sens, un emportement de la beauté vers la force et, des conjonctions savoureuses, sortait une géniture agréable à la France.

A peine Scarron se fixait-il au Marais que les vaisseaux de la compagnie des Indes équinoxiales, partis de Cayenne, le 1er décembre 1652, après avoir déposé leur chargement humain, arrivaient au Havre porteurs de renseignements alarmants.

Le voyage avait été une longue torture sur des mers infestées de pirates. Jusqu'à Madère, première escale, on longea les côtes. Un mal de mer affreux tordait officiers et hommes. Le gouverneur de l'île, se croyant en présence d'une flotte ennemie, accueille d'abord froidement l'expédition. Puis, détrompé par le consul de France, il lui fait une réception triomphale, la ravitaille, lui prépare des concerts et des fêtes, des escortes de soldats et de nègres, des mousquetteries et des canonnades, des festins où sont encensées les gloires réciproques de la France et de l'Espagne. Des cadeaux s'échangent ; les colons se dispersent dans l'île parmi les cabarets et les lieux de débauche.

(1) *Segraisiana.*

Là sont dépensées les dernières pistoles que l'on n'avait pu, au Havre, jeter au vent de la salacité et de l'intempérance.

Et l'on repart. Vers les tropiques, la chaleur, les pluies engendrent des fièvres et couvrent les bateaux d'ignobles vers blancs. La saleté, la maladie causent de nombreux décès. Les malechances matérielles accompagnent les malechances physiques. Le mât de hune du vaisseau amiral se rompt brusquement. Le biscuit et l'eau manquent.

Les germes de discordes lèvent avec les souffrances. Les ecclésiastiques ne les peuvent étouffer. La prière est vaine contre l'affolement de l'ambition. Des seigneurs mécontents, une nuit, assassinent Royville sur son lit de malade. On réorganise les cadres de la petite armée. Et c'est dans cet esprit de mutinerie qu'on accède aux îles désirées. Elles apparaissent tout d'abord « comme un beau jardin bien entretenu ». On mouille en face de l'île des Oiseaux que des explorateurs précédents présentèrent comme un séjour de félicité. Première déception. L'île des Oiseaux est « un rocher dans la mer avec quelques mauvaises herbes ». Elle sert de repaire aux volatiles de cette contrée océanique. Ils en sont les seuls habitants et leurs nids les seules maisons.

Mais l'île des Oiseaux n'est qu'un district loin-

tain du domaine convoité. On reprend donc espoir en la terre ferme. On y parvient enfin, après des sondages dangereux et, de suite, il faut s'armer pour soumettre les colons restés de l'expédition antérieure. Leur fort menace la fragile flotte. Cependant la soumission se fait sans combat et l'on entre, par l'intermédiaire du Vendangeur, lieutenant de Poncet de Brétigny, en contact avec les sauvages. Ce sont des hommes de teint basané, emplumés, le visage teint de diverses couleurs, les cheveux lon[illegible] [illegible]ersé d'anneaux de pier-
[illegible]nt pour les hommes
[illegible]mes cachent « leur
[illegible]issu de grains de
[illegible]nt des relations
[illegible]ux des aliments.
[illegible]bâtit un camp
[illegible] des flèches.

[illegible]ncent.
[illegible]nat.
[illegible]es

concessions respectives, tâter de la royauté. Des conspirations s'ensuivent. Des distributions folles d'eau-de-vie gagnent les suffrages. Il y a des saouleries énormes, des arrestations, un jugement, l'exil pour les uns, la décapitation pour les autres. La mort du sieur Isambert est une effroyable tragédie. Le bourreau, armé d'une serpe, lui scie littéralement la tête. Et ce sont désormais des « alternatives d'hostilité et de conciliation, des paix fourrées, des signatures d'articles toujours méconnus ».

Là-dessus les sauvages déclarent la guerre; cachés dans leurs bois, ils tombent à l'improviste sur les colons et les percent de leurs flèches. Or l'humidité a rouillé les armes et aucun armurier ne remédie à cette calamité. Cependant on massacre les sauvages; on s'installe dans leurs cases; on obtient pendant quelque temps la tranquillité.

Mais personne ne travaille; les vivres ont disparu: c'est la famine. Quand, à la saison des pontes, les bancs de lamantins et les émigrations de tortues offrent une nourriture abondante, on pousse l'imprévoyance jusqu'à n'en point réserver pour l'avenir. Alors on mange des potages sans sel, graisse ou huile. L'eau de mer sert à les confectionner. Les choux palmistes sont des régals trop rares. Des coquillages et des limaces trompent la faim des estomacs. Une bouillie de farine

est un festin. Les fruits inconnus rendent malade. On en vient à manger de l'herbe.

On meurt, on meurt. La pluie coule dans les cases. Les moustiques, les cousins, les *chiques*, font des ravages terribles. Un retour offensif des sauvages prive la colonie de ses meilleurs combattants et de ses barques. Et, par imprudence, un beau jour, on incendie les savanes dont les calebassiers éclatent en salves d'artillerie.

Bref tant d'incurie ajoutée à tant de querelles, de maladies et de morts, obligèrent les colons à déserter cette terre vers laquelle ils étaient venus avec une admirable émulation et dont ils n'avaient pas su tirer un convenable parti. Pourtant les ressources ne faisaient pas défaut. Le sol était malléable et d'une grande productivité. Les patates semblables aux topinambours et savoureuses comme des marrons, le manioc, les choux, les fèves, la cassave poussaient abondamment. L'ananas, la banane onctueuse, la canne à sucre, la pomme d'acajou, le papaye croissaient librement au soleil. Le tabac, le sandal rouge, tous les bois odorants et multicolores étaient d'une fructueuse exportation. Les forêts recelaient la venaison fraîche et la mer le poisson frétillant.

Les membres de cette expédition malheureuse oublièrent que l'Eldorado s'ouvre seulement aux Conquistadors unissant le travail à l'audace. Ils

espéraient l'atteindre et y entrer par des vallées fleuries au bout desquelles des anges souriants leur entrebâilleraient les portes de châteaux merveilleux. Ils étaient partis avec un murmure de légendes dans la tête ; ils revinrent avec la vision tragique des réalités (1).

Scarron, apprenant les terribles mésaventures de ses associés, ne regretta pas d'avoir différé son départ. Il ne devait connaître que plus tard l'histoire complète de la colonie. Mais le peu qu'il lui en fut conté le dégoûta de toute incursion vers les pays inexplorés. Il souffrit de perdre encore une fois la perspective de la guérison. Et peut-être reprocha-t-il à son ami Cabart de l'avoir entretenu dans cette superflue illusion.

Dès lors, ayant chassé la tentante chimère, il songea à bâtir un nid digne de la compagne que l'avarice lui avait donnée. La rue des Douze-Portes, mal fréquentée, tortueuse et sombre, fut délaissée. Rue Neuve Saint-Louis des hôtels confortables et gais venaient d'être élevés : il y transporta ses pénates.

(1) Biet, *op. cit.*, V. aussi Le Fèvre de la Barre : *Description de la France équinoxiale* ; Du Tertre : *Etablissement des Français aux Antilles d'Amérique* ; A. O. Œxmelin : *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers et des habitants de Saint-Domingue et de la Tortue, une description exacte des lieux, etc.*.. Paris 1686.

L'HOTEL DE L'IMPÉCUNIOSITÉ

On pénètre dans l'hôtel par une porte bâtarde. Un couloir sombre et exigu conduit à une petite cour sur laquelle s'ouvrent cuisines, offices, écuries, remises de carrosses et dépendances. Au fond, un escalier monte vers les étages supérieurs.

Scarron aime le confortable. Il a suffisamment vécu aux crochets de ses protecteurs ou dans des chambres de passage. Il veut établir sur des bases durables sa demeure définitive. L'argent qu'il possède sert à meubler le petit hôtel et plusieurs de ses amis, d'Elbène notamment, participent à son installation (1).

Au premier étage se distribue l'appartement de Mme Scarron (2). Voici la grande chambre. Au

(1) D'Elbène offrit à Scarron quelques pièces de son ameublement.

(2) En quatre pièces, mais on n'a pas leur description respective. V. A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 432 et suiv.

long des tapisseries se déroulent les scènes de l'Ancien Testament (1). Une glace de Venise égaie la pénombre. De la cheminée sortent des chenêts de cuivre. Tendus de damas jaune, un vaste lit à hauts piliers, douze chaises rigides et pliantes, quatre fauteuils, un cabinet de poirier noirci, une table et des guéridons sculptés composent l'ameublement. Des rideaux de toile tamisent la lumière Là s'éploie et s'affine la beauté grave de *Bignette*.

Près de la grande chambre, une petite pièce ornée de brocatelle rouge à fleurs jaunes voisine avec la garde-robe. Le silence, le calme, la bénoîterie, l'austérité, la méditation donnent à cet étage un air de doux purgatoire. Des images pieuses, des Christs émouvants sanctifient le cadre coquet de leur gracieuse pénitente.

Ce purgatoire n'accède point au paradis, mais au domaine du malade, asile du rire et des « coyonneries (2). » La salle de réunion vous accueille dès l'abord. Des tapisseries d'Angleterre revêtent

(1) M. A. de Boislile, *op. cit.*, p. 433, parle d'un portrait de Mme de Villarceaux travestie en Madeleine et cite comme référence la lettre de Scarron à Mlle de Leuville où il remercie cette demoiselle d'une visite qu'elle lui rendit en compagnie de sa sœur Anne Ollivier de Leuville, femme de Villarceaux et de Mme de la Bazinière. Il faut l'avouer, cette lettre est confuse. Cependant l'assertion de M. de Boislile s'applique non à Mme de Villarceaux, mais à Mme de la Bazinière, la confidente de Mme de Hautefort, qui fut fille de la reine sous le nom de Chémerault,

(2) Au 2e étage.

les murs. Des rideaux de moquette voilent les fenêtres. Des bordures dorées encadrent la toile de Poussin : le *Ravissement de Saint Paul*. L'ameublement est de massif noyer agrémenté de serge jaune. Autour d'une immense table à six colonnes douze chaises tiennent conseil. Un cabinet d'ébène s'accote à la muraille. Un lit de repos vague dans un coin. Deux bibliothèques enferment des livres d'histoire, des éditions latines, grecques, espagnoles et italiennes ; les œuvres dédicacées des auteurs modernes ; celles de Voiture offertes par le cardinal de Retz (1) ; celles d'Agrippa d'Aubigné et une bible française reliée en veau noir (2).

Dans cette pièce, jamais la gaieté ne chôme. Le bruit des conversations se mêle à celui des gobelets. Et lorsque la fatigue terrasse Scarron, il se retire dans sa chambre. Elle confine à la salle de réunion. Elle en est le prolongement et l'on y reçoit avec autant de cordialité. Aux murs les mêmes tapisseries d'Angleterre et quelques peintures sans intérêt. Venue de l'hôtel de Troyes, elle a conservé son historique damas jaune, sa couchette à hauts piliers, ses oreillers de plume et de satin. Mais elle s'est enrichie de quelques meubles. Une glace à bordure d'argent traîne négligemment

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre à Mgr le cardinal de Retz*, I, p. 187.

(2) Pour la liste des livres, voir l'inventaire publié par M. de Boislile, *op. cit.*, p. 437. Nous lui empruntons ces détails,

sur une table. Deux petites chaises *caquetoires* dénoncent seules la présence d'un malade (1).

Les domestiques logent à proximité, nombreux, sinon fidèles et bienveillants. Michelle Dumay sert de femme de chambre à Madame ; Jean Brillot, dit de Sully, de valet de chambre à Monsieur. Madeleine Croissant fait les gros ouvrages et la cuisine est sous la tutelle d'Anne Le Blond. En outre, Madeleine Joltrain, tapissière habile, s'occupe de la lingerie et des menus travaux d'aiguille (2).

Jacques Mérault, conseiller du roi, est le propriétaire de Scarron ; son voisin le plus proche le comte de Montrésor (3). Personnage bizarre ce comte de Montrésor. Petit neveu de Brantôme, favori de Gaston d'Orléans, il contribua à entraî-

(1) Pour l'habitation de Scarron, V. Saint-Foix : *Essais sur Paris*, et E. Fournier : *Paris démoli*, art. *Les logements de Scarron*. Relations erronées, ces deux écrivains n'ayant pas eu connaissance des documents publiés par M. de Boislile.

(2) Tous ces domestiques furent les créanciers de Scarron après sa mort. Ils mirent opposition sur la succession et cela révéla leur existence. V. A. de Boislile, *op. cit.*, p. 395. Scarron, dans ses poésies, parle du valet Mangin ; mais il avait dû le congédier. Il avait toujours à se plaindre de sa domesticité. Peut-être était-il trop libre avec elle, s'il faut en croire Segrais. V. *Segraisiana* et Scarron : *Œuvres*, *Réponse à M. le comte de Saint-Aignan*, VII, p. 96 ; *Epître à M. Fourreau*, VII, p. 107 ; *Épître II à M. Pelisson*, VII, p. 87 ; *Lettre à Mme de Villarceaux*, I, p. 173.

(3) Acte de bail produit par M. de Boislile, *op. cit.* Scarron loua son hôtel pour 3 ans à raison de 350 livres par an, payables en 4 termes. Saint-Foix : *Essais sur Paris*, donne des renseignements erronés.

ner ce prince dans les différentes conspirations ourdies contre Richelieu. Il fut l'organisateur le plus zélé de ces conspirations, s'acharnant à leur réussite, essayant par tous les moyens de persuasion de s'associer les seigneurs mécontents. Déjoué par la police de Richelieu, trahi par Gaston, remplacé dans les faveurs de ce dernier par l'abbé de la Rivière, exilé, amoureux malheureux de la duchesse de Chevreuse, embastillé par Mazarin, chef de la Fronde, il terminait sa carrière dans la solitude, amant de Mlle de Guise dont il avait trois enfants. Rentré à la cour après avoir tenu un premier rôle dans la tragédie jouée par les ambitieux et les brouillons sous les deux ministères, il cherchait à faire oublier ses incartades (1). Scarron ne le nomme pas dans ses poésies. Mais il le compta vraisemblablement parmi les relations qu'il renouait alors.

Valide, il eût traîné ses grègues au cabaret et conduit sa femme aux ruelles renommées. Infirme, il ne voulut pas se condamner et la condamner à l'isolement. Un cénacle lui était nécessaire pour stimuler sa gaieté native. Il tenait tête avec enthousiasme à l'orage des bons mots.

(1) Pour Montrésor (Claude de Bourdeilles, comte de) V. *Mémoires* du comte de Montrésor, collection Petitot ; Retz, Gui Joli, La Rochefoucauld : *Mémoires* ; Bussy-Rabutin ; *Carte du Pays de la Braquerie* ; Jal : *Dictionnaire*.

Justement périclitaient les réunions fameuses qui groupèrent les beaux esprits et les précieuses. L'hôtel de Rambouillet n'était plus qu'un agréable mythe et les samedis de Madeleine de Scudéry tombaient dans un bourgeoisisme douloureux. La laideur physique de Pellisson y fusionnait avec celle de Sapho et l'on y élaborait, pour la joie de Molière, une géographie sentimentale. Bien dissemblable s'annonçait le bureau d'esprit de Scarron, porté par tempérament à confondre chez lui le cabaret et la ruelle (1).

Il n'exigeait point de ses hôtes des brevets de politesse, mais de l'intelligence, de la grâce, de la beauté (2). Avoir de l'entrain, tel était le mot d'ordre rue Neuve-Saint-Louis. Exclus les « desjeuneurs de baisler, les avalleurs de frimas et les amoureux de karesme ». Savoir dire des « coyonneries sans lesquelles toute conversation doit périr à la longue (3) » facilitait l'admission. Et, en vérité, pourquoi Scarron, dépouillé de tout

(1) Scarron : *Œuvres*, *Épître I à M. Pellisson*, VII, p. 185. Il s'y montre dédaigneux des « pompeuses ruelles » où des femmes belles et laides tiennent conseil pour ne parler de rien. Partout dans son œuvre il marque son horreur des « pousseurs de beaux sentiments ». V. *Epître chagrine à Mgr le Maréchal d'Albret*, VII, p. 165.

(2) C'était un peu ce que demandait Ninon, rue des Tournelles. Mais, en outre, la belle se laissait intéresser plus que de raison par ses convives.

(3) Scarron : *Œuvres*, *Lettres à M. de Vivonne*, I, pp. 198 et 265.

agrément physique, n'aurait-il pas essayé d'imposer la royauté de son esprit ? Or, de cet esprit, que d'aucuns se plaisent à vilipender, il avait à revendre. Il fusait de sa bouche édentée en perpétuelles boutades. C'était un émerveillement que le voir, juché sur sa chaise grise (1), oubliant ses maux, abandonné tout entier à la joie. Il étonnait ses contemporains par les souplesses et les finesses de son langage que l'on déclarait supérieur au style de ses œuvres (2). Il le disait lui-même :

Souvent le vers dégoûte et l'auteur plaît (3),

Depuis longtemps il intéressait le monde par l'étrangeté de sa destinée. Avant et pendant la Fronde ses infortunes lui avaient conquis les sympathies. Maintenant il attirait les curiosités. On l'allait voir en bandes comme on allait « voir l'éléphant » (4). Mais du moins trouvait-on un

(1) Segrais a décrit cette chaise. *Segraisiana.*

(2) *Segraisiana*, pp. 58 et 105.

(3) Scarron : *Œuvres, Épître à M. Deslandes-Payen*, VII, p. 71.

(4) Ou bien le lion de la Foire (*Épître chagrine à Mgr le Maréchal d'Albret*, VII, p. 165.) « Vous me voulez du bien pour la seule raison que je suis malheureux, et vous m'en avez plus fait en quinze jours qu'un grand nombre de satrapes ne m'en ont promis depuis le temps que je suis condamné à une perpétuelle séance. Depuis vingt ans il ne s'est point passé d'année que quelque grand seigneur, de ceux qui me viennent voir dans ma chambre, comme on allait autrefois voir l'éléphant ou qui y viennent passer l'après-diner quand ils ont manqué leurs visites où qu'ils n'ont rien à faire, il ne s'est point passé d'année, dis-je, que quelqu'un de ces

monstre plus divertissant que ce géant ou cette baleine qui, quelques années plus tard, détourneront le peuple de Paris de la comédie de Molière (1). Scarron parlait, parlait, momie vivante aux yeux de feu, et l'on s'attardait à admirer son étincelante loquacité.

Des racontars provoquaient ces curiosités. On le disait sans cuisses, posé sur une table dans un étui et causant comme une pie borgne. On le défigurait atrocement. Si bien que, pour détruire des légendes trop facilement accréditées, il éprouva le besoin de présenter aux lecteurs sa propre image avant de tracer celle des autres : « Ma tête est un peu grosse pour ma taille, écrivait-il. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné, des cheveux assez pour ne porter point perruque ; j'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros ; je les ai bleus : j'en ai un plus enfoncé que l'autre du côté où je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ar-

faux généreux et ces francs fanfarons d'amitié ne m'ait manqué de parole et ne m'ait aussi souvent offert pour mes amis ou pour moi ce que je ne leur demandois point. » *Lettre au surintendant*, I, p. 229; V. aussi I, p. 252 : «Quantité de personnes de condition t de mérite sont mes amis ou font semblant de l'être.» Et I, p. 182 même développement.

1) Loret : *Muze historique*.

doise ; j'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait d'abord un angle obtus, puis un angle égal, et enfin un aigu ; mes cuisses et mon corps en font un autre, et, ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras ; enfin, je suis un raccourci de la misère humaine (1). »

Ainsi réduit par la nature, terreur des femmes grosses (2), phénomène unique dans l'histoire, il sut cependant se constituer un milieu de complète harmonie auquel Madeleine de Scudéry et la plupart des auteurs rendirent hommage (3). De quel côté venaient les concessions—car la vie ménagère en impose toujours aux conjoints ? Sans doute de Françoise d'Aubigné. Non pas certes que Scarron fût autoritaire. Sa déchéance physique et sa modestie naturelle lui enlevaient toute disposition à l'autoritarisme. Mais il tenait à ne pas changer la direction de sa vie portée vers la légèreté et la bombance. Or les commentateurs de Mme Scarron

(1) Scarron : *Œuvres*. I, p. 129.

(2) Scarron: *Œuvres, Lettre à Mme la comtesse de Brienne*, I, p. 195.

(3) Scudéry : *La Clélie*; Somaize : *Dictionnaire des Précieuses* ; V. aussi, Segrais, Boisrobert et le chevalier de Méré: *Lettres à Mme de Lesdiguières*.

mettent tout leur zèle à nous la représenter austère, méditative, excellemment pieuse, désapprouvant maintes fois les actes de son époux. Cependant, comme la sérénité conjugale régna, il est logique de conclure que son heureux caractère influa sur la tranquillité de cet extraordinaire intérieur.

Mme Scarron, c'était le charme et l'eurythmie. Sa haute taille prêtait de la majesté à sa démarche. Allié par des lignes pures aux épaules d'un admirable modelé, son col délicat soutenait un fier visage dont les yeux noirs et la bouche mignonne souriaient mystérieusement. Le soleil antilien entra dans sa carnation rosée et dans l'or atténué de ses cheveux. L'enjouement et la raison tour à tour manifestés faisaient sa causerie agréable entre toutes. Elle savait la puissance de sa beauté. Pourtant uniformément simple, elle gagnait les suffrages par l'attrait de sa dignité extérieure unie à la fantaisie de ses discours (1). Elle apparaissait en de clairs déshabillés d'étamine grise ou de ferrandine musc. Les jours de gala, son luxe consis-

(1) Madeleine de Scudéry: Portraits de Scarron et de sa femme sous les noms de Scaurus et Lyriane ; Somaize : *Dictionnaire des Précieuses* ; Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, pp. 257 et suiv. ; Scarron : *Œuvres, Epître chagrine à Mlle de Scudéry*, VII, p. 161, Il la remercie du portrait qu'elle fit de lui dans la Clélie. D'Haussonville et G. Hanotaux : *Souvenirs de Mme de Maintenon*, II, p. 111.

tait en quelque justaucorps de velours noir ou de satin fleuri ; ses jupes de taffetas couleur chair ou de tabis à fleurs blanches et jaunes, ornées de passements, glissaient entre les groupes. Un rien suffisait à l'embellir ; mais ce rien, mouchoir de col ou collet en point de Gênes, vidait d'un coup la bourse de Scarron (1).

La célébrité du mari, la beauté de la femme, cela ne suffisait-il pas à attirer rue Neuve-Saint-Louis la foule des oisifs, des diseurs de riens, seigneurs, artistes et femmes ? Aussi le cul-de-jatte fut-il bientôt environné au point de sentir l'incommodité de la gloire.

Maintenant cette multitude plaisante ou grave, animée, colorée, frémissante — robes soyeuses et panaches ondoyants — est entrée dans le royaume des ombres. Il n'en reste rien que les relations des gazettes ou l'écho souvent infidèle des mémoires. Nous voudrions reconstituer les réunions improvisées autour de la chaise grise que nous ne le pourrions pas. Trop d'années sont passées, défigurant les personnes et effaçant leur souvenir. L'âme d'un siècle demeure inintelligible à celle des siècles postérieurs. Mais nous voyons nettement s'inscrire, immobiles et glacées, comme sur une fresque, les

(1) A. de Boislile, *op. cit.*, p. 436. Inventaire de la garde-robe de Mme Scarron.

physionomies reposées des soldats, des abbés, des écrivains et des femmes qui concoururent à illustrer les réceptions du ménage Scarron. Et c'est pourquoi, archéologue patient, nous essaierons de restituer à cette fresque les couleurs que le temps ensevelit sous son opiniâtre poussière (1).

Des carrosses, avec fracas, et giclant la boue au visage des piétons, ont parcouru dans sa longueur la rue Neuve-Saint-Louis. Puis ils se sont enfouis sous la petite entrée. Le quartier tranquille s'émeut. Des visages apparaissent aux fenêtres. Quelle fête magnifique donne-t-on ? Et pourquoi, autour de ce carrosse armorié, des gentilshommes à cheval forment-ils un cortège ? Un homme descend, rond, trapu, le visage épais aux yeux enfoncés et sourcilleux, au nez fort, aux cheveux désordonnés, vêtu simplement et d'apparence vulgaire... C'est le maréchal de Turenne. Qui l'eût cru : ce soldat se repose de la guerre auprès des gens de lettres. Il parle difficilement mais avec raison et justesse et considère l'éloquence d'autrui comme un enseignement et une diversion (2).

(1) Nous allons parcourir une période de sept ans, de 1653 à 1660, sans souci d'une chronologie inapplicable d'ailleurs aux relations de Scarron et à leurs visites.

(2) La Beaumelle, *op. cit.*; Scarron : *Dédicace d'une gazette burlesque*. Sur Turenne, V. Ramsay : *Histoire de Turenne*; Comte de Grimsard : *Lettres* et *Mémoires* de Turenne; Fléchier : *Oraison funèbre de Turenne*; G. de Courtilz : *Vie de Turenne*; Saint Evremond :

Presque aussitôt, de la rue des Francs-Bourgeois, arrive le carrosse du maréchal d'Albret. Turenne, c'est le passant illustre dont la présence glorifie une maison. D'Albret, c'est l'ami. Scarron le traite en camarade respectueux, se souvenant que, chez Marion de l'Orme, sous le nom de Miossens il ne se souciait mie du bâton de commandement (1), non plus que chez la duchesse de Rohan, sa victime (2). Il le plaisante sur ses bonnes fortunes (3) et ne lui garde pas rancune de devoir le maréchalat à son rôle plutôt qu'à sa bravoure de capitaine des gendarmes (4). Fastueux, mais « rare en esprit », parlant galimatias, il couvre le cul-de-jatte de cadeaux et s'intéresse à Françoise, un peu par

Œuvres. Et les Mémoires du temps. Jal : *Dictionnaire*, dit que le maréchal de Turenne marchait toujours environné d'une escorte de gentilshommes.

(1) Tallemant : *Hist. de Marion de l'Orme*. Miossens fut maréchal d'Albret en 1653.

(2) Tallemant, *Hist. de Mme de Rohan*. Il battait volontiers la duchesse.

(3) Scarron : *Œuvres*, *Epitre chagrine*, VII, p. 165. V. aussi le *Portrait* que Paul Morillot (*op. cit.*, p. 88), croit être celui du Maréchal, I, p. 145 ; et les *Lettres*, I, pp. 206, 209, 212. Retz : *Mémoires*, édit. Charpentier, II, p. 171, dit qu'il se vantait d'être aimé de Mme de Montbazon. V. aussi Cousin : *La Société francaise au XVIIe siècle*. Miossens avait été fort troublé par la beauté de Mme de Longueville. Saint-Simon, édit. Hachette, I, p. 227, dit que Mlle de Pons, retirée chez lui, ne lui était pas indifférente.

(4) Retz : *Mémoires*, II, p. 161, IV, pp. 167, 169. Saint-Simon : *Mémoires*, édit. Hachette, I, p. 227, lui reproche d'avoir obtenu le bâton après l'arrestation de Condé, Conti, Longueville. V. également Saint-Evremond : *Œuvres* et les mémoires du temps.

endresse naturelle, un peu par amitié, toujours souriant dans sa considération usurpée. Plus vaillant que d'Albret, pâmé à la vue d'une tête de porc (1), Villequier, maréchal d'Aumont, pénètre ensuite dans la salle de damas jaune. Parent par alliance de Scarron (2), grand mangeur d'argent (3), gouverneur de Boulogne, célèbre après Lens et Rethel (4), aimé de Marie de Mancini et la dédaignant (5), il apporte les potins de la Cour (6). C'est plutôt un personnage décoratif.

Il possède une bedaine énorme et le duc de Vivonne qui, plus tard, le dépassera en rotondité voit sans frémir, chez Scarron, ce prototype de ses futures destinées physiques. Cependant, le Gros-Crevé de Mme de Sévigné présente encore une silhouette élégante. Un éternel rire décèle son penchant à considérer la vie comme une farce aimable, mêlée de poésie et de musique (7). Il pratique mieux que personne la bonne chère et l'on dit son

(1) Bussy-Rabutin : *Mémoires*, édit. Charpentier, I, p. 430.

(2) Il avait épousé Catherine Scarron de Vavres, le 14 mars 1629, V. Jal: *Dictionnaire*.

(3) Saint-Simon : *Mém.*, IV, p. 167.

(4) Motteville : *Mém.*, édit. Charpentier, II, p. 149, III, p. 264.

(5) Montpensier : *Mém.*, édit. Charpentier, III, pp. 267 et suiv.

(6) Scarron : *Œuvres*, *Ode héroï-comique à Mgr le maréchal d'Aumont*, VII, p. 223 ; d'Aumont est cité dans la plupart des mémoires du temps, V. Jal et Moréri : *Dictionnaires*.

(7) Motteville : *Mémoires*. V. son portrait dans Bussy-Rabutin : *Hist. amoureuse des Gaules*.

oissy le centre de ri(1) ; enfin, du
s (1). Il « fricasse » sa for cul-de-jatte,
blir, suivant une traditi ticqueur, fut
age qui redore les blasons ogne ou né-
ures (2). ique, ima-
cs d'Elbeuf et de Sully, volages ante, sui-
n exemple, fréquentent aussi la is tumul-
n. La gaieté du premier, s'agrém calme,
ordurières et celle du second ts et la
nsibles. Elbeuf honore la maison de
la façon de son parent d'Harcourt, iv Sa-
marade de Saint-Amant aux cabaretier,
is de Beauvilliers, comte de Saint-Aignan (ti-
ntre les austères comme Turenne et les
mme Vivonne, le trait d'union indispen-
sable. Scarron le connut à Bourbon et garda de lui un souvenir assez précieux pour souhaiter son amitié d'élection (5).

(1) Scarron : *Œuvres*, I, pp. 198, 265 ; Bussy : *Mémoires* et *Hist. amoureuse des Gaules* ; Motteville : *Mémoires* ; Sévigné : *Lettres* ; Saint-Simon : *Mém.*, IV, pp. 305 et 306. Frère de Mmes de Montespan, de Thianges et de Fontevrault, il dut son bâton de maréchal à l'influence de la favorite au grand déplaisir de d'Aubigné que Mme de Maintenon n'eut pas le crédit de faire nommer.

(2) Saint-Simon : *Mém.*, IV, p. 306.

(3) Pour Elbeuf, V. Mme de Caylus : *Souvenirs* et Scarron : *Œuvres*, I, p. 262. Pour Sully, Scarron : *Œuvres*, VII, p. 341.

(4) M. Morillot le dit duc, mais les terres de Saint-Aignan furent érigées en duché-pairie bien après la mort de Scarron.

(5) Scarron : *Œuvres*, 1re *Légende de Bourbon, Epître de M. le comte de Saint-Aignan à Scarron; Réponse à M. le comte de Saint-*

endresse nagnie des grands seigneurs se renforce souriant danu duc de Châtillon (1); du comte vaillant q habitué des agapes de Marion de tête de pordorateur platonique de Mme de Sévigné, pénètre en dans un physique charmeur (2); de cet rent par naire insouciant Philibert de Grammont, d'argent istingué, brave jusqu'à l'héroïsme, frivole après L la futilité, artificieux, escroc, « mauvais et la e beaucoup d'esprit » (3); de son ami Matha, Cour ival sur le terrain de l'inconduite et des bons Il (4); du fameux Alexandre d'Elbène, le meil-Vivo compagnon de Scarron, toujours à table avec vo, *mylord protecteur* des filles du Marais, partageant sa vie entre les femmes et les bouteilles,

Aignan, VII, pp. 3, 95, 96; Saint-Aignan écrivait des vers. On en trouve dans le *Mercure* et dans les œuvres de Mme Deshoulières. Il organisa les fêtes de la Cour et fut de l'Académie française. V. Motteville et Retz : *Mémoires*; Moreri et Jal : *Dictionnaires*.

(1) La Beaumelle le cite. Scarron : *Œuvres*, I, p. 262. Nous croyons que M. Morillot fait erreur. Il ne s'agit certainement pas ici de Gaspard de Coligny. Les deux Gaspard de Coligny, ducs de Châtillon connus moururent l'un le 4 janvier 1646, l'autre le 8 février 1649. Or, nous étudions la période comprise entre 1653 et 1660.

(2) Scarron : *Œuvres*, VII, pp. 30, 252; *Ménagiana*; *Lettres* de Mme de Sévigné; Tallemant : *Hist.*; Moreri : *Dictionnaire*.

(3) La Beaumelle le cite. V. Bussy-Rabutin : *Histoire amoureuse des Gaules*; Saint-Evremond : *Œuvres*; Hamilton : *Mémoires de Grammont*; Motteville : *Mémoires*.

(4) Scarron : *Œuvres*, I, pp. 262, 265; Hamilton, *op, cit.* M. Morillot a confondu Charles de Bourdeilles, comte de Matha avec Claude de Bourdeilles, comte de Montrésor. Ce dernier et non l'autre était petit-neveu de Brantôme,

d'ailleurs intelligent, modeste et lettré (1) ; enfin, du comte de Fiesque. Fiesque, fidèle du cul-de-jatte, « esprit fort du Marais », galant et politicueur, fut l'éternel insurgé, tour à tour magnifique ou négligé, versatile, ardent, paresseux, bucolique, imaginatif, libéral, brave, contradiction vivante, suivant l'humeur du moment, nature à la fois tumultueuse et sereine, cherchant le bruit et le calme, cultivant avec une égale passion tous les arts et la danse même (2).

A côté de cet hurluberlu, le marquis de la Sablière fait bonne contenance. Bien que financier, il tourne à ravir le madrigal. Les lettres le captivent autant que les sacs d'écus. Le plaisir est sa raison de vivre. Les femmes remplacèrent sa femme dans sa ruelle et en ces vers se résume sa philosophie :

Et si l'on veut me posséder
Il faut des charmes pour me prendre
Et des faveurs pour me garder (3).

(1) Scarron : *Œuvres*, citations nombreuses. Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, pp. 395 et suiv.

(2) Tallemant : *Hist.* ; Retz, Montpensier, Motteville : *Mémoires* ; Cousin : *La Société française au XVIIe siècle* ; Scudéry : *Le Grand Cyrus*, sous le nom de Pisistrate.

(3) Conrart l'appelait le *madrigalier françois*. V. La Beaumelle; Tallemant : *Hist.* ; Abbé Sepher : *Préface aux madrigaux de la Sablière* ; Prosper Blanchemain : *Préface aux madrigaux de la Sablière* (édit. des Bibl.); Voltaire : *Siècle de Louis XIV* ; Walckenaer : *Histoire de la vie et des œuvres de La Fontaine*, I, p. 272. II, p. 46.

Et le flot des épicuriens, des sceptiques, des libertins, des athées envahit la grande salle aux douze chaires massives. C'est Méré, Méré l'honnête homme, le gouverneur des consciences féminines, l'arbitre des élégances, le contempteur du mal dire, le guide des causeries étincelantes et des propos tendres. Malgré le défaut de trop s'intéresser à lui-même, la grâce sourd de ses mots choisis et de ses gestes mesurés. Nul comme lui ne sait affiner la malice d'une épigramme ou la gentillesse d'un madrigal. Il latinise, il hellénise, jamais pédant, sauf dans ses épistoles. Il s'acoquine avec Aristote, lorsque Ninon l'a chassé de son alcôve. Il sort de chez la duchesse de Lesdiguières qui l'entretient. Il a vu apparaître parmi les dentelles, les formes nues et divines de cette protectrice désirée, qu'il enchante et qu'il embellit pour d'autres possessions. Il est partout l'ami, quelquefois l'amant, toujours le frôleur. Pour Scarron, pour Françoise d'Aubigné, son maniérisme s'atténue. L'un raillerait sa préciosité. L'autre se souvient des heures poitevines où le chevalier ornait son ingénuité couventine de beaux préceptes et de sages doctrines. En face de la jeune femme, Méré demeure l'honnête homme ; en face de Scarron, caméléon gracieux, il affirme la sainteté d'Epicure (1).

(1) Tallemant ; *Hist.* ; Balzac : *Œuvres* ; Abbé Nadal : *Discours*

Voici le commandeur de Souvré, ambassadeur de l'ordre de Malte, ancien lieutenant général des galères, homme valeureux qui, abandonnant les armes avec l'âge, essaie d'établir sur cette terre périssable sa renommée de gastronome. Point de concupiscence et de goinfrerie, mais un goût raffiné des bonnes choses que cultive son maître d'hôtel Pierre Ourie. Ce Pierre Ourie contribue autant à la gloire du commandeur que ses campagnes guerrières. Chez lui, la salle à manger est le lieu de toute joie véritable et les écrivains faméliques le savent (1).

Du Raincy, autre ami de Scarron, n'a pas les entraînements artistiques de Souvré que les ruelles attirent au sortir de la table. Sa vie tout entière passe en querelles et en festins. C'est un gamin en perpétuelles menaces d'étrivières. Issu de la finance, il ambitionne le marquisat. Le blason pousse en lui comme une herbe parasitaire. Il occupe à la

en tête des œuvres posthumes du chevalier de Méré; Abbé Joly : *Eloge de quelques auteurs français*; Moreri : *Dictionnaire*; Sainte-Beuve : *Derniers portraits littéraires*; Revillout : *Antoine Gombaud, chevalier de Méré, dans la Revue d'Anjou; Œuvres* du chevalier de Méré; Scarron : *Œuvres, Lettre à...*, I, p. 179. M. Paul Morillot (p. 76) prétend que Scarron parle du chevalier de Méré dans cette lettre. L'initiale M rend l'assertion très vraisemblable. Il faut donc admettre que Méré fut, à la fois, en Poitou, l'amoureux et le professeur de Françoise d'Aubigné.

(1) Scarron : *Œuvres*, I, p. 161, VII, p. 258 ; Moreri et Jal : *Dictionnaires*; Retz, Bussy-Rabutin, Montpensier, Motteville : *Mémoires*; Boileau : *IIIe Satire*.

toilette ses journées. Le faste de son carrosse ne le cède qu'à la recherche de son costume. Sa besace est pleine de bons tours. A Rome, simulant le revenant blanc, il se promenait couvert seulement d'un manteau qu'il ouvrait pour la joie d'offenser la pudeur italienne. Les écus, entre ses mains, ont l'évanouissement facile. Tempérament passionné, volontaire, inégal, réussissant à chasser sa roture, il madrigalise de façon délicate. Les femmes prisent son enjouement et, parce qu'il le rend acceptable, son athéisme (1). Du Pin, le prétentieux trésorier des menus plaisirs du roi, bien qu'il pindarise et se tue à galantiser (2), ne parvient pas à l'agrément de du Raincy, non plus que le très jeune Moreau, amant de Ninon (3), et que le financier Fourreau, son fournisseur d'écus (4).

Le comte de Maulevrier (5), vieille connaissance de Bourbon, le comte de Selle (6), M. des Yveteaux,

(1) Scarron : *Œuvres*, I, pp. 200, 207, 210; VII, p. 90. Scarron rapporte une très curieuse anecdote sur Raincy. V. également, Tallemant : *Hist. du Raincy et Chapelain*; Cousin : *La Société française au XVIIe siècle*; Scudéry : *Le grand Cyrus*.

(2) Scarron : *Œuvres, Ode à M. du Pin*, VII, p. 260. Somaize : *Dictionnaire des Précieuses* (sous le nom de Philémon); Vers de du Pin en tête du *Virgile travesty*.

(3) Scarron : *Œuvres, Gazette burlesque de 1655, Dédicace des Hypocrites*; Tallemant : *Hist. de Ninon de l'Enclos*.

(4) Tallemant : *Hist. de Ninon de l'Enclos*.

(5) Scarron : *Œuvres*, 2e *Légende de Bourbon*, VII, p. 12 : V. aussi p. 316 ; Motteville, Montpensier : *Mémoires*.

(6) Scarron : *Œuvres, Madrigal au comte de Selle*, VII, p. 342.

cent autres, hommes de cour, de guerre et de finances, passent, repassent, vont et viennent. Dans son logis, pris d'assaut, Scarron prodigue à chacun la flatterie nécessaire. Mais parce qu'il fut abbé, ses relations parmi les gens de robes sont innombrables et variées. D'ailleurs le clergé de ce temps penche plus ou moins vers la galanterie et les lettres. Du clan des abbés papillonneurs émerge Louis-Hector de Gondrin, archevêque de Sens. Verveux et vaniteux, il emplit la maison de sa personnalité et son talent principal consiste à faire pleurer aux autres ses propres péchés (1). L'abbé de Franquetot, camarade ancien de Scarron, fut, à l'hôtel de Troyes, son auditeur préféré ; les abbés de Villarceaux et d'Espagny appartiennent à la race des clergeons moyennageux, friands des pots et trousseurs de cottes (2) ; l'abbé de la Mothe Le Vayer, élève fervent de Gassendi, fut peut-être, au Mans, celui du cul de-jatte (3) ; Marigny, frondeur et buveur enragé, est un habitué de la Bastille et du bâton, satirique, débraillé, « rond en toutes sortes », improvisateur volubile, jouant la comédie « pour être son propre spectateur », lettré cependant, po-

(1) Mot de Mme Cornuel.

(2) Pour Villarceaux, V. Saint-Simon : *Mémoires*, I, 23 ; Bussy-Rabutin : *Histoire amoureuse des Gaules*. Pour d'Espagny, Scarron : *Œuvres*, *A M. l' abbé Despagny*, VII, p. 143.

(3) Vers de Le Vayer en tête du *Virgile travesty* ; Boileau : *Satire IV*.

lyglotte et poète de mérite (1); l'abbé Testu, grand, maigre et blond, que Mme Scarron rencontra sans doute à l'hôtel d'Albret, discoureur, dissipé, ambitieux, partout écouté et applaudi, étonne par ses crises de désordre et de renoncement. On le tient pour lunatique et pour dangereux. On le ménage. Plus tard, les dames en feront un oracle et surtout Mme Scarron. Et, n'ayant pu lui offrir le chapeau, elles lui offriront, pour quelques mauvaises rimes, l'Académie (2).

« Testu, tais-toi », disaient les contemporains. Et Testu se taisait plus souvent que ne l'auraient voulu les pénitentes agriffées à sa robe. Saint-Pavin, autre abbé, autre ami de Scarron, ne souffre pas, lui, que l'on plaisante son nom de Sanguin. Pourtant il vit en philosophe insouciant et de belle humeur, prodiguant aux femmes les courantes et aux hommes les épigrammes. Sa qualité est la franchise ; son défaut, l'amour du péché. La nature le dota d'un physique misérable. Il eut, comme Scarron, inspiré les horrifiques statuaires gothiques. D'ailleurs il ne s'en émeut pas plus qué son hôte,

(1) Scarron : *Œuvres*, I, pp. 170, 201, 203, 204. Tallemant : *Hist. de Marigny* ; Saint-Amant : *La Vigne* ; Costar : *Lettres* ; *Menagiana* ; *Mémoires* de Mme de la Guette, édit. elz. 1856 ; Somaize : *Dictionnaire* ; Mailly : *Esprit de la Fronde* ; Bussy-Rabutin : *Mémoires* ; Moreau : *Bibl. des Mazarinades*.

(2) Sévigné : *Lettres* ; Saint-Simon : *Mémoires* ; d'Alembert : *Histoire des Membres de l'Académie française* ; Moreri : *Dictionnaire*.

et lui-même trace, avec ce cynisme, son portrait :

Soit par hasard, soit par dépit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, la panse grosse ;
Au milieu de mon dos se hausse
Certain amas d'os et de chair
Fait en pointe comme un clocher.
Mes bras, d'une longueur extrême,
Et mes jambes presque de même
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent (1).

Avec le léger et voyageur Montreuil (2), tel est le menu frétin des abbés. Mais le pédantisme et la suffisance des abbés grassement prébendés entrent avec Ménage. Comment Scarron, ennemi de toute bouffissure, adversaire déclaré des latinistes, s'est-il épris de Ménage ? Sans doute à cause de sa notoriété. Toujours est-il que celui-ci l'environne de sa morgue outrecuidante et de ses ratiocinages hargneux. Il décoche l'épigramme. Ses relations mondaines s'étendent à toute la France où la lourdeur de son style et un vague polyglottisme lui valent un respect inattendu. Il trottine autour des femmes. Mme de Sévigné s'en amuse. Il raconte ou laisse perfidement raconter ses bonnes fortunes. Il

(1) *Œuvres* de Saint-Pavin et Charleval, Amsterdam 1759. V, aussi, Sainte-Beuve : *Une ruelle poétique sous Louis XIV*,

(2) Moreri : *Dictionnaire*,

ment comme les charlatans du Pont-Neuf. Il prétend obliger tout le monde. Son secrétaire Girault doit sa réussite à ses largesses. Scarron, bouffon qui le divertit, reçoit, à son dire, par l'influence exercée sur Servien et quelques autres personnages, une pension de 1.300 livres. Il colporte dans les salons ces mensonges et même, certain jour, à table, faisant le bel esprit, annonce gravement que le cul-de-jatte, en concurrence avec la proxénète Durier, ouvre « bordel de filles et de garçons à Saint-Cloud » (1).

Et lorsque le chanoine Costar se décide à quitter le Mans pour assister aux *Mercuriales* (2) de son ami Ménage, si Scarron n'installe pas les deux personnages à table, sa tranquillité est perdue. On l'assassine de latin, on lui confectionne en quelques minutes une chrestomathie de citations classiques. Seul le Plutarque des laquais, l'homme aux sentences bachiques, le prieur de Matras, Charles Bautru, ne mêle pas sa voix à ce concert. Il guigne les pots. Les pots de vins écumeux constituent sa seule tendresse. Quand on dîne, on fait des mots. Ménage assure qu'Angers n'a que trois prédica-

(1) Tallemant : *Hist. de Ménage ; Menagiana ;* Perrault : *Eloges ;* Sévigné : *Lettres ;* Retz : *Mémoires ;* Moreri et Jal : *Dictionnaires ;* Gazettes et mémoires du temps ; Scarron : *Œuvres*, citations nombreuses.

(2) Réceptions du mercredi, jour de Mercure. Pour Costar, voir : *Vie de Costar par un anonyme* (Girault) et *Lettres* de Costar.

teurs : Costar, possesseur d'un unique sermon ; Charles Bautru de la moitié d'un et le prieur des bénédictins de Pommiers d'une promesse vague de sermon, car il demeure la bouche ouverte sans rien dire (1). Bautru sert le plus souvent de cible aux quolibets. Et s'il quitte la partie avec une soif de vengeance, on est assuré qu'il l'oubliera au cabaret (2).

L'abbé de Boisrobert met le holà au déluge latinisant lorsque la table ne calme pas la fièvre de pédantisme. Bien fait et coquet, subtil comme un renard, c'est un « grand dupeur d'oreilles ». Sa bonne mine, ses sourires, ses drôleries enjôlent. A le fréquenter, on ne peut incriminer son effroyable athéisme, ses scandales, sa fortune plus ou moins volée, ses vices contre nature. On exècre, mais on pardonne ses jurons. Ils sortent de sa bouche comme des fleurs rhétoriciennes. On se souvient aussi qu'ils lui procurèrent l'exil. Comment lui reprocher d'amasser les bénéfices puisqu'il les perd au trictrac ? Nul ne l'ignore : le théâtre est son église ; il prêche à l'hôtel de Bourgogne ; on l'appelle l'abbé Mondory. Ses querelles défrayent

(1) Tallemant : *Hist. de Ménage et de Bautru.*

(2) *Segraisiana.* M. Morillot (p. 90) se trompe. Le prieur de Matras était cousin et non frère de Guillaume de Bautru. Le frère de Guillaume de Bautru, comte de Serrant était Nicolas de Bautru, comte de Nogent. V. Jal : *Dictionnaire.*

les conversations et ses débauches les chroniques. Mais n'en est-il pas puni ? Ses épaules témoigneraient que les bastonnades ne lui furent pas épargnées (1).

Les sacrements de Boisrobert ne déplaisent pas à Scarron : il les conseille comme dérivatif à l'ennui (2). Et si les abbés véritablement religieux ne s'accommodent pas du langage épicé de cette maison diabolique, du moins les hommes de lettres qui la hantent ne songent pas à s'en formaliser. Car les relations de Scarron se recrutent surtout dans la littérature et parmi cette spéciale littérature qui emprunte au bien aimer et au bien vivre ses sujets d'inspiration.

Tristan l'Hermite apparaît rarement dans l'hôtel de la rue Neuve-Saint-Louis. Une vieillesse prématurée, accrue par les excès, l'amène graduellement au tombeau. Sa vie fut une longue liesse des sens et une longue poursuite des pistoles. Il contrebalança la gloire de Corneille et les petits vers gracieux semés par son caprice ont auprès des femmes autant de crédit que ses théories bachiques et philosophiques auprès des hommes. Scarron loue sa gaieté frivole et sa douceur courageuse. S'il bafoue le métier des lettres, c'est sur-

(1) Boisrobert : *Lettres ;* Tallemant : *Hist. de Boisrobert;* Retz : *Mémoires;* etc... Scarron : *Œuvres*, citations nombreuses.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Lettres à Marigny*, I, pp. 201 et suiv.

tout parce qu'il n'a point vu ce poète délicat sortir de l'ornière. Le souvenir de Tristan repose dévotement dans son cœur (1).

Il n'apprécie pas de même celui que l'on nomma le doux Benserade. Il le rencontra, dès l'âge tendre, à l'hôtel de Bourgogne, dans les jupes de la Bellerose, échappé de la Sorbonne, égrénant les vers de *Cléopâtre* (2). Il ne l'aime pas, il le supporte (3). Il l'envie peut-être. Benserade est son contraste. Il peut élever au destin un autel propitiatoire. Il est vrai, son audace et sa gentillesse lui servirent. Adroitement affublé d'aïeux considérables, il s'introduisit auprès de Richelieu, Brezé, Mazarin. Les pensions dans ses poches tombèrent ainsi qu'une manne. Les femmes, Mme de la Roche-Guyon, l'entretinrent comme un saint. La sottise des pédants et des précieux acharnés à lutter pour la suprématie d'un sonnet (4) activèrent sa renommée. Et, à la cour où triomphaient ses versiculets chantés par les glisseurs de ballets, la reine Anne d'Autriche pour

(1) Scarron : *Œuvres*, VII, pp. 96, 97, 183; Cyrano : *Œuvres;* Lacroix : *La jeunesse de Molière;* Bernardin : *Tristan l'Hermite;* V. aussi les ouvrages cités *suprà* et les œuvres de Tristan : *Le page disgracié*, les *Poésies* etc. Tristan est mort en 1655.

(2) Tragédie de Benserade dédiée à cette actrice.

(3) Tallemant : *Hist. de Benserade.*

(4) *Job* contre *Uranie.*

lui montrer son admiration particulière, lui offrait son portrait garni de diamants (1).

A tous ses camarades de jeunesse, Scarron préfère assurément l'ondoyant et bouffon Sarrazin. Le rire pénètre partout avec ce poète à la fois impertinent et flatteur, Normand interressé, courtisan instable, gagnant les faveurs par la turlupinade. Le versificateur burlesque tue en lui l'historien éclairé (2). Dans le monde, il vole à l'Angéli ses lauriers de fou. Au cabaret se trouve son quartier général. Il goûte aux femmes en passant, comme on goûte aux mûres du chemin (3). Scarron, malgré maintes gourmades, ne parvenait pas à l'attirer dans sa maison. Il déplora amèrement sa mort survenue à Pézenas, dans le château du prince de Conti. L'irascible bossu le tua, dit-on, d'un coup de pincettes (4).

(1) Scarron : *Œuvres*, I, pp. 137, 212, VII, 105, 130; Tallemant : *Hist. de Benserade ;* Jal : *Dictionnaire.*

(2) Il écrivit deux œuvres remarquables : *Histoire du siège de Dunkerque* 1649 et la *Conspiration de Walstein* (inachevé). En outre on cite de lui cet ouvrage : *Apologie de la morale d'Epicure.* Il fallait une certaine audace, en ce siècle d'austérité apparente, pour entreprendre un dithyrambe des doctrines épicuriennes. Sarrazin n'en manquait pas. Il tâta une fois de la Bastille.

(3) Scarron : *Œuvres*, I, p. 168; VII, pp. 31, 32, 77, 111, 160 ; Tallemant : *Hist. de Sarrazin;* Retz : *Mémoires;* Scudéry : *La Clélie ;* Pellisson : *Préface aux Œuvres de Sarrazin*, 1656; *Menagiana; Segraisiana ;* Daniel de Cosnac : *Mém;* Cousin : *La société française au XVIIe siècle;* Jal : *Dictionnaire.*

(4) Le 5 décembre 1654. Loret annonce cette mort. Les causes en sont très controversées.

Une pléiade de poètes rencontrés pendant l'adolescence ou, plus tard, au cours de la Fronde, entoure ainsi chaque jour Scarron. Ce sont tous, plus ou moins, des écervelés et des ivrognes, amis de l'épigramme. Beys le goinfre, rapé, crotté, auteur — ô ironie — des *Illustres fous!* (1); Saint-Amant, cette futaille gonflée de vins généreux (2); Colletet, l'époux ordinaire des servantes (3); Loret, cette pie, inventeur de la réclame, bourré de pensions qu'il mange dans les tripots (4); Blot, dit l'Esprit, qui houspilla le Mazarin de sa verve souveraine, facétieux, bon vivant, à la piste de toutes débauches (5); le bucolique Segrais, secrétaire des commandements de Mademoiselle, nature douce et rêveuse, éternel conteur de contes à dormir debout (6); le satirique Furetière qui devait soutenir

(1) Scarron: *Œuvres, Stances burlesques à M. Beïs, sur ses œuvres poétiques*, VII, p. 267; Dassoucy: *Aventures*. M. Morillot parle de Faret, mais cet honnête ivrogne, mort en 1646, sept ans avant l'installation de Scarron dans la rue Neuve-Saint-Louis ne l'y put visiter.

(2) Scarron: *Œuvres*, VII, p. 184; Tallemant: *Hist. de Saint-Amant*; Livet: *Préface aux œuvres de Saint-Amant*; Rosteau: *Sentiment sur quelques ouvrages*; Th. Gautier: *Les Grotesques*.

(3) Tallemant: *Hist. de Colletet*; Th. Gauthier: *Les Grotesques*.

(4) Loret: *Muze historique*; Dassoucy: *Aventures*; Pezet, *Recherche sur l'origine des journaux et exquisse historique sur J. Loret*.

(5) La Beaumelle le cite; Sévigné: *Lettres*; Tallemant: *Hist.*; Chapelle et Bachaumont: *Voyage*; Mort en 1655, Blot ne fit sans doute que passer chez Scarron.

(6) Scarron: *Œuvres*, I, pp. 183, 260; VII, p. 100; Montpen-

contre l'Académie une lutte d'invectives (1); l'encyclopédique Chapelain, dit le Chevalier de l'Araignée, issu de tabellions avares et renchérissant sur leur pingrerie, tombé, depuis la *Pucelle*, dans la déconfiture littéraire (2); le délicat, raffiné, gracieux, goguenard, Charles Faucon du Ry, seigneur de Charleval, nourri par les muses, selon Scarron, « de blanc manger et d'eau de poulet » (3); Hesnault, protégé de Fouquet, ami de Tristan l'Hermite et de Cyrano, poète et philosophe, élève de Gassendi, noyant le souvenir de ce maître dans la pratique de sa doctrine sensualiste ; Valée des Barreaux, surnommé par le comte du Lude, « la veuve de Théophile », impertinent et salace, illustré par sa liaison avec Marion de l'Orme (4); Rosteau, ami affectueux et obligeant

sier : *Mémoires*; *Segraisiana;* Niceron : *Mémoires*, t. XVI; Brédif : *Segrais, sa vie et ses œuvres.*

(1) Sévigné : *Lettres ;* L. Racine : *Mémoires; Ménagiana ;* E. Fournier : *Préface au roman bourgeois ;* Jal : *Dictionnaire.*

(2) Tallemant dit, à propos de *La Pucelle* : « Il en a donné à quelques-uns à condition de le laisser lire à tel ou à tel; mais à ceux qu'il craignoit, à des pestes, il leur en a donné un tout entier, comme à Scarron, à Boileau, à Furetière et autres (*Hist. de Chapelain*). V. aussi sur Chapelain, Scudéry : *Le grand Cyrus ;* Voltaire : *Le siècle de Louis XIV* et *Correspondance ;* Goujet : *Bibliothèque francaise;* Cousin : *La société française au XVIIe siècle ;* Th. Gauthier : *Les Grotesques ;* Jal : *Dictionnaire.*

(3) Scarron : *Œuvres*, *Lettre au maréchal d'Albret*, I, p. 209; Goujet : *Bibliothèque française.*

(4) Tallemant : *Hist. de Marion de l'Orme.* Pour sa liaison avec la courtisane, V. dans *Les Muses illustrées* de M. M. Malherbe,

du cul-de-jatte, comparse de ses débauches mancelles, cerveau cultivé et braguette énergique (1); enfin le bravache des bravaches, chargé du fardeau de sa sœur, Georges de Scudéry (2).

La Faculté de médecine n'est point oubliée rue Neuve-Saint-Louis, bien qu'on ait perdu toute confiance en ses lumières. La Mesnardière qui, selon la légende, estropia à jamais Scarron, poète douloureusement ennuyeux et type de la médiocrité triomphante (3); Guénault, l'adversaire de Gui Patin, originalisé par ses chevauchées à travers la capitale (4); Sorbières, solliciteur plutôt que médecin, pédant plutôt qu'homme de lettres (5) la représentent avantageusement.

On amène chez Scarron le peintre Mignard à peine débarqué d'Italie. Il devient bientôt le familier de la

Théophile, etc., la pièce intitulée : *Les amours de Pyræmon et de la belle Veneville.*

(1) Scarron : *Œuvres, Epitre chagrine à M Rosteau,* VII, p. 181 ; Costar : *Lettres ;* H. Chardon : *Scarron inconnu,* I, pp. 301 et suiv.

(2) Scarron l'entrevit à peine ; l'exil payait sa fidélité à Condé. Il y demeura de 1654 à 1660.

(3) Scarron : *Œuvres,* VII, pp. 31, 176 ; Bussy : *Mémoires* ; Niceron : *Mémoires,* t. XIX; Chapelain : *Liste de quelques gens de lettres vivants* ; D'Olivet : *Histoire de l'Académie française.*

(4) Scarron : *Œuvres,* 2e *Légende de Bourbon,* VII, p. 18 ; Gui Patin : *Lettres ;* Boileau : *Sat. IV;* Molière : *L'Amour médecin* (sous le nom de Desfonandrès) ; Maurice Raynaud : *Les médecins au temps de Molière ;* Jal ; *Dictionnaire.* V. aussi, P. Cameau, célestin : *La Stimmimachie* et les *Vers* de Scarron qui précèdent.

(5) *Sorbériana;* Niceron : *Mémoires,* t. IV et X.

maison (1). Il se lie avec le danseur Louis de Mollier qui enchante la compagnie de son théorbe langoureux (2) ; ce pendant que le probe et modeste avocat Nublé (3) voisine avec Guillaume de Bautru, cet incorrigible farceur (4).

Et pour que la monotonie, malgré tant d'esprits divers et curieux, ne pénètre pas son cercle enfin organisé, Scarron y intronise les femmes. Les ayant savourées, il n'a pas, comme Boileau, de préventions contre elles. Il les accueille gaillardement. Il ne veut pas qu'elles l'oublient. Il les convie sans cesse à ses assemblées : elles en sont la parure et l'agrément. Elles y viennent d'elles-mêmes d'ailleurs, séduites par son persiflage, flattées lorsque, de sa plume alerte, sort quelque agréable madrigal dont s'émerveillent ensuite les ruelles (5).

Scarron fête particulièrement la comtesse de Fiesque, cette reine Gilette, intrigante et fine, toujours en mouvement, cherchant les aventures

(1) Scarron : *Œuvres*, VII, pp. 265, 343, 350 ; Abbé de Montville : *Vie de Pierre Mignard;* Ch. Perrault : *Les hommes illustres de ce siècle.*

(2) On sait que Scarron connut Louis de Mollier au Mans, chez la comtesse de Soissons. V. Scarron : *Gazette burlesque ; Mercure galant;* Bazin : *Notes historiques sur Molière.*

(3) On trouve plusieurs fois le nom de Nublé dans les œuvres de Scarron. V. en outre, *Segraisiana;* Tallemant : *Hist.;* Ménage : *Juris civilis Amænitates.*

(4) Tallemant : *Hist de Bautru* ; Ménage : *Petri Ærodii et Guillelmi Ménagii;* Retz : *Mémoires ;* Jal : *Dictionnaire.*

(5) V. la lettre de Scarron à Mlle de la Illière, I, p. 184.

nécessaires à son âme versatile, si jolie avec ses grands et brillants yeux bleus, ses cheveux cendrés, l'art de son habillement dédaigneux de la mode. Depuis l'hôtel de Troyes, la Fronde, la capitulation d'Orléans où les mousqueteries excitaient sa foi anti-mazarine, elle vieillit calmement, assez charmante encore pour qu'on la dise conservée « dans l'extravagance comme les cerises dans l'eau-de-vie » (1).

Scarron cause volontiers aussi avec la docte marquise de la Sablière, accoutumée aux sciences arides et aux philosophies abstruses. Gassendi, dont Bernier, pour lui plaire, abrège la doctrine, capte leur admiration réciproque, surtout parce qu'à travers cette doctrine, ils aperçoivent et pratiquent celle d'Epicure. Mme de la Sablière cache les licencieux déduits derrière le paravent des graves entretiens (2).

Et le cul-de-jatte ne l'abandonne que pour tomber en extase devant la comtesse de Brienne-Loménie. Par la cour et par la ville on célèbre sa beauté :

> Pour mettre leur pouvoir au jour
> Le ciel, la nature et l'amour,

(1) Scarron : *Œuvres*, I, pp. 164, 165, VII, pp. 98 ; Tallemant : *Hist. de Mme Cornuel ;* Bussy-Rabutin : *Histoire amoureuse des Gaules ;* Montpensier : *Mémoires ;* Cousin : *La société française au XVIIe siècle.*

(2) La Beaumelle la cite. V. La Fare : *Mémoires* et *Poésies ;* La Fontaine : *Œuvres ;* Sevigné : *Lettres ;* Montpensier : *Mémoires ;* Talle-

De corail, d'ivoire et d'ébène,
Firent Brienne.

Femme du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, elle se montre uniformément sage, douce, bienveillante et bigote (1). Mme de la Bazinière, la *Belle Gueuse*, femme du trésorier de l'Epargne, méconnaît ces vertus. Lasse de n'être que la « divine Chémerault », chassée par Mme de Hautefort qu'elle trahit et vendit à Richelieu, revenue d'exil, elle utilisa sa souveraine contexture physique à la conquête de la fortune. Son premier acte, en la capitale, fut l'empaumement, par le ministère de Benserade, de la Bazinière. Depuis, oubliant les obligations qu'elle lui avait, elle le lançait, par intérêt, « dans la Confrairie ». Elle s'affichait avec d'Esmery, le financier, assez publiquement pour que les vaudevillistes écrivissent :

D'Esmery n'a jamais fait
Un cocu plus satisfait
Que le petit La Bazinière (2).

Mais l'indulgence de Scarron n'a pas de limites.

mant : *Hist.* ; Chaulieu : *Œuvres* ; Walckenaer : *Hist. de la vie de la Fontaine.*

(1) Scarron : *Œuvres*, I, pp. 195, 196. Retz, Montpensier, Motteville, Brienne, Saint-Simon : *Mémoires.*

(2) Scarron : *Œuvres*, 1re *Légende de Bourbon*, VII, p. 3 ; *Epître à Mlle de Leuville*, VII, p. 75. Tallemant : *Hist. de la Bazinière* ; Montpensier : *Mémoires* ; Scarron l'appelait la « divine Chémérault ».

Il s'amuse. Mme de la Bazinière l'occupe quand la comtesse de la Suze est retenue en d'autres maisons. Issue du sang de Coligny, celle-ci s'applique, par des liasions scandaleuses, à avilir son origine. Sa séparation d'avec son ivrogne d'époux retentit dans toute la France et sa conversion au catholicisme prit l'importance d'un événement public. Deux évêques, ceux du Mans et d'Angers, s'en mêlèrent. Un converti, La Milletière, élabora un volume pour la maintenir dans l'ardeur de la vraie foi (1). La reine Christine prétendait sérieuse son abjuration, dictée par le désir de ne retrouver ni dans ce monde ni dans l'autre un mari exécré. En attendant de s'éprendre de Jésus (2), la comtesse multiplie les poésies, les billets galants, et songe à mettre en vers burlesques l'oraison dominicale. D'un commerce agréable, elle excuse toutes les fautes pourvu qu'elles s'appuient sur l'amour (3).

Mme de la Suze se félicite de voir, coquettant avec le cul-de-jatte, Mme de Revel, son amie, veuve d'un avocat général au Parlement de Grenoble, jeune, savante, dévote, conciliant son salut avec les

(1) *Le flambeau de la vraie Eglise pour la faire voir à ceux qui en sont dehors.*

(2) Ce fut, croyons-nous, sa dernière toquade. V. Tallemant : *Hist. de Mme de la Suze.*

(3) La Beaumelle la cite. Tallemant : *Hist. de Mme de la Suze ; Menagiana ;* Leclère : *Mélanges de littérature.*

obligations mondaines (1); Honorée de Bussy qui, après avoir troublé de ses fredaines la morose province, cherche un mari opulent et sans scrupule (2); Mlle de Saint-Maigrin (3); la marquise d'Estissac (4); la comtesse du Lude dont le ménage dérive, désemparé par les dissipations du mari (5) et cette présidente Tambonneau dont les jupes, légères, se lèvent à tout vent de sensualité (6).

On bavarde à bâtons rompus dans ce groupe cependant que Mme Scarron entoure d'attentions la vertueuse marquise de Villarceaux, martyre de l'amour conjugal (7), sa sœur, Mlle de Leuville (8), et surtout Mme de Montchevreuil « grande créature maigre, jaune, qui rit niais, montre de longues et vilaines dents, dévote à outrance, d'un maintien

(1) Scarron : *Œuvres*, *Epître à Mme de Revel*, VII, p. 108; *Lettres de Mme de Lesdiguières* et du *Chevalier de Méré*; Tallemant : *Hist. de Mme de la Suze.*

(2) Scarron : *Œuvres*, *Epître à Mlle de Neuillan*, VII, p. 102. Tallemant : *Hist. de Honorée de Bussy.*

(3) Scarron : *Œuvres*, *Epître à Mlle de Saint-Maigrin*, VII, p. 104.

(4) Scarron : *Œuvres*, *Epître à Mme la marquise d'Estissac*, VII, p. 144.

(5) Scarron : *Œuvres*, VII, pp. 30, 252; Tallemant : *Hist.*

(6) Scarron : *Œuvres*, *Etrennes à Mme Tambonneau*, VII, p. 324; Tallemant : *Hist. de Mme Tambonneau.*

(7) Scarron : *Œuvres*, I, p. 173, VII, p. 75; Saint-Simon : *Mémoires*, I, p. 23; *Lettre* de Mme Scarron à Mme de Villarceaux.

(8) Scarron : *Œuvres*, *Epître à Mlle de Leuville*, VII, p. 75; *Vers de Mlle de Leuville à Scarron*, VII, p. 341; *Réponse à Mlle de Leuville*, VII, p. 342,

composé et à qui il ne manque que la baguette pour être une parfaite fée » (1).

Et la grande Sapho, Madeleine de Scudéry, daigne parfois abandonner la rue des Oiseaux pour quérir rue Neuve-Saint-Louis des distractions et des documents. Ayant alors dégorgé le fatras du *Grand Cyrus*, elle accumule l'indigeste amas de *la Clélie*. Elle paraît modeste et grave, laide avec son teint olivâtre et les disgrâces de sa personne trop longtemps virginale. Elle parle espagnol et italien avec Scarron et Ménage, vante ses aïeux et sa maison, provoque les confidences, généralise les conversations pour les synthétiser ensuite dans ses volumes. Elle parcourt ainsi les salons, grapillant les anecdotes, fixant les portraits et, regagnant sa demeure, ouvre l'intarissable robinet de sa littérature (2). La discrète et pâlote Mlle Boquet la suit comme son ombre, petite, pâle, mélancolique et admirative (3). Mlle de Pons, pseudo-nièce du maré-

(1) Scarron : *Œuvres*, *Lettre à Mgr le duc d'Elbeuf*, I, p. 262; Saint-Simon. I, p. 23, Mme de Montchevreuil, à cause de sa dévotion, devait prendre sur l'esprit de Mme Scarron une grande autorité et obtenir d'elle et de Louis XIV de très grandes faveurs.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Lettre à Mgr le maréchal d'Albret*, I, p. 209; *Epître chagrine à Mlle de Scudéry*, VII, p. 161 ; *Epître chagrine à Mgr le maréchal d'Albret*, VII, p. 165 ; Scudéry : *Le Grand Cyrus*, *La Clélie* ; Conrart : *Mémoires et manuscrits* ; Tallemant : *Hist. de Scudéry et de sa sœur*; Somaize: *Dictionnaire des Précieuses*; Niceron: *Mémoires*, t. XV ; Cousin : *La Société française au XVIIe siècle*.

(3) Scudéry : *Le Grand Cyrus* (sous le nom d'Agélaste) ; Somaize, Conrart, Cousin, *op. cit.*

chal d'Albret, hébergée dans son hôtel, extrêmement belle sinon pure, l'accompagne quelquefois (1).

Mme de Sévigné et Ninon de l'Enclos se rencontrèrent-elles chez Scarron? C'est peu probable. Elles y allèrent cependant toutes deux. Une poésie du cul-de-jatte mentionne une visite de la marquise quelque temps après son veuvage (2) :

Bel ange en deuil qui m'êtes apparue,
Je suis charmé de votre vue ;
Je ne l'aurais pas cru
Que vous eussiez été de tant d'attraits pourvue.
Sont-ils de votre cru ?
Ou, si l'on vous les vend, indiquez-moi la rue (3).

Tourmentée par des questions d'intérêt, où Fouquet mettait sa main souveraine, un peu par amour, un peu par obligeance naturelle (4), très affectée par la mort de son sacripant d'époux, elle ne reparut dans le monde qu'en 1654. Scarron et sa femme la reçurent rarement, leur maison réunissant trop de ses adorateurs (5), et Ninon surtout, l'ancienne maîtresse de celui dont elle portait le deuil (6). Si bien que le poète burlesque la supplia

(1) Saint-Simon, I, p. 227.
(2) 4 février 1651.
(3) Scarron : *Œuvres, Madrigal à Mme de Sévigné*, VII, p. 340.
(4) Lair : *Nicolas Foucquet.*
(5) Turenne, Méré, du Lude. V. J. Babon : *Les Amoureux de Mme de Sévigné.*
(6) Tallemant : *Hist. de Ninon de Lenclos.*

de revenir, l'accusant de le laisser mourir sans l'avoir revue (1). Mais certainement elle fit la sourde oreille, Scarron proclamant son estime pour la courtisane (2), et Françoise d'Aubigné, en compagne familière, fréquentant son salon toujours en vogue, décent, ouvert aux plaisanteries et aux considérations philosophiques.

Scarron ne sentait pas beaucoup d'affinité entre sa famille et lui. Aussi sa parenté est-elle clairsemée parmi ses hôtes ordinaires. La présence de trois personnes seulement nous est signalée : celle de Catherine Scarron de Vavres, femme du maréchal d'Aumont, alors à peu près convenable, mais qui, plus tard, vieille, veuve et à moitié folle, toquée du jeune comte de Marsan, sera, par ordre du roi, enfermée dans un couvent ; celle de Charles d'Aubigné, frère de Françoise « gros et noir courtaud, le rebut des gens de qualité » et celle de Françoise Scarron, la protégée du duc de Tresmes.

L'énumération de ces visiteurs et les notes rapides que nous donnâmes sur chacun d'eux suffiraient à détruire l'assertion fondée sur quelques lignes de Segrais et sur les racontars de Walckenaer, que Françoise Scarron ramena son mari à

(1) Scarron : *Œuvres, A Mme de Sévigné la veuve*, I, p. 171 ; V. Walckenaer : *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné* ; Tallemant : *Hist. de Sévigny et sa femme.*

(2) Scarron : *Œuvres, Etrennes à Mlle de Lenclos*, VII, p. 326.

une exacte conscience de la politesse et de la dévotion (1). L'hôtel de la rue Neuve-Saint-Louis fut, dès la constitution de son bureau d'esprit, ce qu'étaient les hôtels célèbres de Paris, un lieu de galanterie et de débauche. Le cul-de-jatte y conviait le plus de monde possible, d'abord pour sa satisfaction, ensuite parce qu'il espérait recevoir des grands cadeaux et pensions en échange des divertissements prodigués. Etre admis chez lui devint bientôt un honneur (2). Mais les sots abondèrent et l'exaspérèrent. Mme Scarron eut sur lui l'avantage de fuir. Il restait seul à subir leurs assauts, maudissant son sort et souhaitant leur départ de toutes ses forces (3). Quelquefois même des fâcheux, s'autorisant de leur titre de poètes, pénétraient jusqu'à lui, le tenaient des heures entières à écouter leurs déclamations insolites, et, contents de l'accueil, promettaient de revenir souvent (4). Et son horreur du fâcheux sous ses formes protéiques grandit de telle sorte qu'il en dressa,

(1) M. Morillot (*op. cit.* pp. 95 et suiv.) a fait justice de cette fable. Nous n'insisterons pas.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Lettre à M. de Villette*, I, p. 263.

(3) Scarron : *Œuvres*, *Épître III à Pellisson*, VII, p. 89. « Je suis souvent de sots environné. » V. aussi l'anecdote racontée par Tallemant (*Hist. du Raincy*), Raincy accompagnant Mmes de Franquetot et Scarron à la promenade.

(4) V. dans *Épître chagrine à M. d'Elbène*, VII, p. 175 , l'admirable conversation avec un poète fâcheux, une perle de l'œuvre de Scarron.

avec un rare sens comique, la classification (1). Fâcheux hypocrite, beau parleur, obséquieux, magasin à fleurettes, galant, réciteur de vers, chanteur, clabaudeur, brutal, conteur, putrefait, familier, admirateur, inviteur à dîner, indiscret, ignorant, fat, rêveur, goguenard, glorieux, important, incivil, processif, nouvelliste, pesteur, questionneur, madré, campagnard, parasite, bouffon, quêteur, parleur à l'oreille, taciturne, prude, tous les badauds et jusqu'aux créanciers, pires des fâcheux.

Et il n'avait pas seulement à se plaindre des fâcheux. Les grands seigneurs répondaient mal à ses amabilités. Aussi, furieusement exhalait-il sa haine lorsque, solitaire et triste, il se représentait l'inanité de ses dépenses spirituelles :

O veaux dorés, fausses idoles !
Qui m'avez tant repu de vent,
O que je déteste souvent
Vos Iscariotes paroles (2) !

Quand fâcheux et importuns de toutes sortes étaient allés à leurs affaires et que autour de la chaise grise, demeuraient les véritables amis, Scarron redevenait lui-même, souriant et moqueur.

(1) Scarron : *Œuvres, Epître chagrine à Mgr le maréchal d'Albret*, VII, p. 165.

(2) Scarron : *Œuvres, Léandre et Héro*, VII, p. 271.

Alors les conservations et les coyonneries marchaient de leur libre allure. On discutait, on contestait, sans guinderie, sans maniérisme.

> C'est un défaut commun à nous autres malades
> D'être de grands faiseurs de trop longues tirades (1).

La contestation était nécessaire. Elle constituait le « sel des causeries » (2). D'elle jaillissait la lumière. On répudiait les causeurs bénins, toujours de l'avis de leurs interlocuteurs. Il fallait contrecarrer, s'entre-harper de mots contradictoires, crier beaucoup, affirmer son opinion, triompher par la force des arguments. Le prochain faisait les frais des disputes (3). On puisait aussi des sujets de raillerie dans la littérature. On écorchait les précieuses, du moins les fausses précieuses (4). Et, Ménage présent, l'Académie sombrait sous le ridicule des mots assassins. *La Requête des Dictionnaires* lui avait fermé cette « synagogue ». Aussi quels déluges de quolibets ! On refusait aux trois quarts des académiciens l'esprit d'un moucheur de chandelles. On leur assi-

(1) Scarron : *Œuvres, Epître chagrine à Mlle de Scudéry*, VII, p. 161.

(2) Scarron : *Œuvres, Epître chagrine à Mgr le maréchal d'Albret*, VII p. 165. V. aussi *Epître à Mme la comtesse de Fiesque*, VII, p. 98.

(3) Scarron : *Œuvres, Lettre à M. le comte de Vivonne*, I, p. 265.

(4) Scarron : *Œuvres, Épître chagrine à Mgr le maréchal d'Albret*, VII, p. 165.

gnait, selon leurs talents, des places de balayeurs de parquets ou de portiers :

> Ha ! ce grand corps malade a besoin d'une crise,
> Et s'il ne met bientôt tous ses pédants dehors
> Je me tiens aussi sain que cet illustre corps (1).

Quelques académiciens faisaient chorus. Ceux, comme La Mesnardière, qui souffraient de trop de cuistrerie, s'enfuyaient ou bien semblaient ne pas entendre. Mme Scarron évidemment assistait à ces déblatérations, s'y mêlait un peu, pas trop, n'ayant cure des intestines dissensions de la compagnie académique. Elle se chagrinait, au cours de ces conciliabules, de voir son mari traiter irrévérencieusement la religion. Il ne s'en embarrassa jamais, pas plus sous le petit collet que sous la robe de chanoine, se soustrayant, au contraire, aux obligations qu'elle créait, restant en bons termes avec la divinité tant qu'elle ne lui demandait pas de sacrifices personnels. Au Mans, nous l'avons vu, le chapitre Saint-Julien le retenait à peine ; il y reçut des blâmes ; il ne put se soumettre à la rigoureuse résidence. De retour à Paris, il songeait plutôt aux momentanées récompenses qu'à celle d'un ailleurs problématique. Il se repentait cependant de ce semi-athéisme. Il admirait les dévots

(1) Scarron : *Œuvres, Epître chagrine à Mlle de Scudéry*, VII, p. 161.

et les dévotes. A Mme de Hautefort qui le tançait quelquefois, il déclarait son désir de transformer son cœur en un temple et de devenir « dévot comme un patenôtre » (1). Plus tard, tenaillé par la souffrance, il traçait de remarquables stances chrétiennes où éclatait sa résignation (2). La religion se décelait chez lui par alternatives, mais toujours peu véhémente. Il ne se sentait pas la force de renoncer, de son propre mouvement, aux biens de ce monde et d'acquérir, par une conduite meilleure, la certitude de l'élection. Il réclamait l'aide de ses amis, les suppliait de l'arracher à la turpitude et de faire de lui « un petit saint en gerbe »(3). Ce n'étaient là d'ailleurs que des accès rapides. Bientôt la raillerie plissait ses lèvres et les bons mots tombaient comme grêle sur les gros moines et leurs occupations luxurieuses (4). Et Mme Scarron quittait sans doute la partie, indignée,

(1) Scarron : *Œuvres, 2e Légende de Bourbon*, VII, p. 12.
(2) VII, p. 244.
(3) Scarron : *Œuvres, Lettre à ...*, I, p. 259.
(4) Scarron : *Œuvres, Epître à M. l'abbé d'Espagny :*

Adieu, cher abbé de mon âme,
Cupidon vous doint belle dame,
Car maints prélats de ces temps-ci
Aiment belles dames aussi,
Et j'en connais d'assez peu sagés
Pour enganiméder leurs Pages.

VII, p. 143 ; V. aussi, *Lettre à ...*, I, p. 246. Il y parle du mariage d'une dame et se félicite de ce mariage qui empêchera un de ses amis de maigrir au service de son alcôve.

intercédant auprès du ciel pour obtenir le salut malgré lui de son magot d'époux.

La raillerie épuisée, de même qu'à l'hôtel de Troyes, Scarron imposait silence à ses visiteurs et, se faisant porter ses derniers manuscrits, lisait les vers sautillants ou la prose imaginative. Chacun donnait son opinion ; chacun produisait ses propres œuvres. Le cul-de-jatte se contentait des rires de l'assistance, son devoir de burlesque étant de les provoquer (1).

La mode des portraits florissait aussi. Mlle de Montpensier se piquait d'en écrire. Segrais, son secrétaire, les réunissait et les communiquait à son ami. Celui-ci félicitait l'Altesse (2). Lui-même s'essayait dans ce genre nouveau qui procurait quelquefois des avantages aux rapés de la littérature. Sa femme, très pratique, l'y invitait (3). Il portraitura ainsi Mme de Bonneau, mais sans enthousiasme. Cette forme d'écrit le décevait ; puis elle donnait trop de risques à courir. A peindre les grands, on excitait plutôt leur courroux, soit qu'on leur refusât les qualités morales et l'attirance phy-

(1) *Segraisiana.*

(2) Scarron : *Œuvres, Lettre à M. de Segrais,* I, p. 260.

(3) Scarron : *Œuvres, Lettre à ...,* I, p. 256. Peut-être le portrait de Mme de Bonneau dont il ne reste pas trace n'est-il autre que le *Portrait d'Iris, à Sylvie,* VII, p. 264 ; Scarron y spécifie qu'on lui a ordonné de le faire. V. aussi le *Portrait,* I, p. 145, que M. Morillot croit être celui du maréchal d'Albret.

sique, soit qu'on les en parât outrancièrement (1).

Malgré l'occupation de parler et de rire, de s'escrimer sur l'Académie et la littérature, de badiner sur le commerce des sacrements et des bénéfices, on ne négligeait point la galanterie. La galanterie splendissait partout. Les salons, sans elle, n'eussent pas existé. Elle liait invisiblement mais fortement les différentes personnalités d'une assemblée. Elle revêtait plusieurs formes, selon les milieux, divinisée aux beaux jours de Rambouillet, embourgeoisée dans la ruelle scudérienne. De la cour hautaine et magnifique à l'humble maison bourgeoise elle avait ses rites et ses sacrificateurs. Ninon de l'Enclos détenait la plus élégante. Elle consistait pour les femmes à « aimer tendrement leurs amants sans jouissance et à jouir solidement de leurs maris avec aversion » (2).

Chez Scarron, dans un intérieur aussi disparate, elle avait librement son compte. Elle s'épanouissait comme une belle fleur et nul ne songeait, pas même la dévote Françoise, à la couper sur sa tige. Les recoins de la grande salle de réception entendirent force tendresses, force promesses, force rendez-vous. Du Raincy, amant de Mme de Franquetot, jeune veuve fort liée avec Mme Scarron,

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre à M. de Segrais*, I, p. 260.

(2) Saint-Evremond : *Le cercle* ; V. aussi Scudéry : *Le Grand Cyrus* et la *Clélie* ; Furetière : *Le roman bourgeois*.

ne manquait pas les occasions de l'y rencontrer. Pour qu'on ne remarquât pas ses assiduités et pour éviter la marche gênante des commentaires, il feignait de courtiser la maîtresse du logis. Sa réputation de fou empêchait qu'on ajoutât quelque considération à ses actes. D'ailleurs cette amourette paraissait naturelle dans la grande licence des mœurs. Et, pendant ce temps, Pellisson rejoignait Madeleine de Scudéry. Entre eux vivait un attachement métaphysique, la synthèse de cette galanterie inventée par les précieuses qui aboutit à la carte du Tendre (1).

Le jeu de ces amants charnels ou immatériels ne tirait pas à conséquence. Mais, dans cette maison même, durent se produire quelquefois des rencontres fâcheuses. On ne sait comment la comtesse de la Suze envisageait du Lude et le maréchal d'Albret qui, tous deux, participèrent aux largesses de sa nature fougueuse.

Pour Ninon de l'Enclos, la présence de ses anciens amants ne la gênait guère. Elle repoussait la coutume barbare de leur garder rancune d'une minute de trouble et d'un besoin d'argent qui la firent coupable en leur compagnie. Elle les réunissait volontiers chez elle, sûre, par sa domination, de trouver des terrains d'entente. Pourtant elle

(1) Scudéry : *Le Grand Cyrus, la Clélie* ; Cousin : *La Société française au XVIIe siècle.*

avait chéri plusieurs de ceux que recevait Scarron. Méré, d'Albret, Villarceaux, par son œuvre, perpétuèrent leur lignée. Fourreau fut un sac d'argent où elle puisa à mains pleines ; d'Elbène un amuseur d'une complexion aimable qu'elle anima d'une joie passagère ; Charleval, son martyr de tous les instants, l'éternel désir gravitant autour d'elle, le Tantale de sa chair jeune et rose, toujours souveraine et fuyante. Mme de Villarceaux, intime de Françoise d'Aubigné, était la seule personne dont elle eût à craindre le ressentiment. Elle avait désorganisé son ménage et pénétré le marquis d'une passion violente jusqu'au crime (1). Nul ne pourrait dire comment fut évité le choc de ces deux femmes. Cependant les contemporains assurent que Françoise nourrit pour elles une affection égale.

Le cul-de-jatte, lui, présidait aux tendresses comme aux conversations. Il possédait une suffisante expérience pour ne se point formaliser. D'ailleurs, bien que malade, les sentiments n'en subsistaient pas moins en lui. La beauté des femmes ne lui fut jamais indifférente et maintenant encore il se posait en rival des hommes normalement conformés. Son esprit pouvait faire oublier son infirmité. Du moins Mlle de Leuville le lui affir-

(1) Tallemant : *Hist. de Ninon de Lenclos* et de *Villarceaux*.

mait-elle congruement, proposant de troquer son corps contre le sien pourvu qu'elle en conservât l'âme amusante et bonne. A quoi Scarron, sachant le troc impossible, répondait :

Peut-être feriez-vous quelques vers malheureux
Et moi, d'un corps comme le vôtre,
Je ferais aisément des hommes bienheureux (1).

Pourtant, malgré cette modestie et cette résignation, il s'enflammait pour la comtesse de Brienne-Loménie. Elle l'était venu voir, comme tant d'autres, par curiosité. Dès son départ, il traça sa déclaration, assurant que si l'on dédaignait l'amour dont il se sentait féru, il se contenterait de l'amitié et mourrait de cette méconnaissance. Et pour qu'il n'y eût pas de déconvenue dans cette liaison mémorable entre le pire des « sapajous » et la plus charmante des femmes, il dénombrait ainsi ses bonnes et mauvaises qualités :

Le corps, à la vérité, est fort irrégulier, comme vous l'avez pu voir, et même on le défend aux femmes grosses. Pour l'âme, il est si content de la sienne qu'il n'en troquerait pas avec qui que ce soit si ce n'étoit avec vous. Quand il aime, il le fait avec tant de violence qu'il en est quelquefois honteux ; et puisqu'il vous faut tout dire, quoi qu'il soit fort ponctuel dans les devoirs de l'amitié, il ne

(1) Scarron : *Œuvres, Vers de Mlle de Leuville à Scarron, Réponse à Mlle de Leuville*, VII, pp. 341, 342.

l'est pourtant guères à écrire à ses amis, mais il en dit du bien en toutes rencontres avec quelque sorte de furie, et souvent jusqu'à fatiguer ses auditeurs ; et quand il est obligé de prendre le parti de la personne qu'il aime, un lion et lui c'est la même chose. Si vous me voulez tel que je viens de me dépeindre, je me donne à vous corps et âme. En attendant que vous vous déclariez sur mon bon ou mauvais destin, je suis et même serai, de quelque façon que vous me traitiez, de votre langueur naturelle, l'homme du monde le plus charmé (1).

La comtesse n'accepta pas la déclaration avec autant d'enthousiasme que Scarron mit à l'écrire. Ce ne l'empêcha pas de récidiver et d'affirmer que si l'on apprenait son succès auprès d'elle, il y aurait bientôt, pour un bonheur semblable, pullulement d'estropiés par la ville (2).

Cela est évident, Mme Scarron ne s'offensait pas de ces velléités amoureuses. Elle avait toutes certitudes sous le rapport de la chair et, quant à l'âme, il est avéré que le cul-de-jatte lui vouait une affection paisible et durable (3). On l'a dite tout entière versée dans la religion, détournée du

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre à Mme la comtesse de Brienne*, I, p. 195.

(2) Scarron : *Œuvres, Lettre à Mme la comtesse de Brienne*, I, p. 196; V. Octave Uzanne : *Les caprices d'un bibliophile*, art. *Les Galanteries de Scarron.*

(3) Scarron : *Œuvres, Epître chagrine à Mlle de Scudéry*, VII, p. 161 ; *Segraisiana.*

monde par une sainte horreur. Des controverses partiales se sont livrées sur son caractère et ses actes. Des pamphlets ignobles ont essayé d'accréditer les bruits lancés par des langues venimeuses (1). Nous ne suivrons pas le parti calomniateur non plus que le parti admirateur. Tous deux reculent les limites de l'intolérance. Or, Scarron lui-même nous renseigne : son témoignage nous suffit. D'après lui, Françoise aimait le monde, profitait de ses fêtes et de ses plaisirs. Peut-être sa beauté contribua-t-elle à étendre la renommée du ménage mésassorti. Les candidats à sa tendresse se présentaient innombrables, jamais lassés escomptant une défaillance qui ferait leur joie surhumaine et l'infortune de Scarron définitive.

L'archevêque de Sens, Louis-Hector de Gondrin, des premiers en ligne, mettait au service de sa passion une extraordinaire faconde (2). Le maréchal d'Albret dont le passé tumultueux se gonflait de victoires plutôt sensuelles que guerrières, couvait cette proie tentante d'un œil fascinateur (3). Le doux Charleval lui dédiait sans grande espérance ce quatrain mélancolique :

Bien souvent l'amitié s'enflamme,
Et je sens qu'il est malaisé

(1) V. Paul Morillot, *op. cit.*, pp. 104 et suiv.
(2) A. de Boislile, *op. cit.*
(3) Scarron : *Œuvres*, *Lettre à Mgr le maréchal d'Albret*, I, p. 206.

Que l'ami d'une belle dame
Ne soit un amant déguisé.

Le chevalier de Méré, oubliant plus que jamais que Françoise d'Aubigné avait été son élève, comptait, dans son expérience des femmes, sur la fatigue de la résistance (1). Et les pédants eux-mêmes se laissaient émouvoir par la grâce simple de la dame. La Mesnardière fonçait sur elle d'une galanterie lourde et maladroite (2). Ménage enfin, sentant sa gaucherie, élaborait en italien un stupide caprice amoureux (3).

Il va sans dire, Scarron s'amusait des ardeurs environnantes et ne les décourageait pas. Il autorisait une correspondance entre d'Albret et sa femme (4). Quand advenait une lettre d'un galant exalté, il en rectifiait gravement les termes défectueux (5). Mais bien qu'il parût fort tranquille et confiant et qu'il laissât à Françoise sa complète indépendance, il s'inquiétait parfois de ses relations. Mme de Montchevreuil, prenait, à son sens,

(1) *Lettres* du chevalier de Méré à Mme de Lesdiguières.

(2) *Poésies* de J. de la Mesnardière, 1656, Sommaville : *Galanterie à la belle Indienne.*

(3) *Capriccio amoroso alla Signora Francesca d'Aubigné, moglie del signor Paolo Scarrone*, cité par H. Chardon, *op. cit.*, I, p. 265. M. A. de Boislile, *op. cit.*, parle aussi des vers de Quincy, recueillis par Conrart.

(4) Scarron : *Œuvres, Lettre au maréchal d'Albret*, I, p. 206.

(5) Scarron : *Œuvres, Lettre à ...*, I, p. 256.

trop d'empire sur elle. Il ne les voyait pas sans déplaisir sortir ensemble :

J'ai grand peur, écrivait-il, que cette dame débauchée ne la fasse devenir sujette au vin et aux femmes, et ne la mette sur les dents avant de me la rendre (1).

Et ce fut à ce moment que le marquis de Villarceaux s'amouracha à son tour de la belle Indienne. Son entrée en scène est signalée par une lettre de Scarron :

Pour la décharge de ma conscience, il faut que je vous dise que vous ne savez ce que vous faites lorsque vous m'offrez votre amitié et que vous me demandez la mienne. Tout accoutumé que vous soyez à faire des bonnes actions, celle de vouloir du bien à un malheureux comme moi est une générosité plus périlleuse à exercer que vous ne pensez. J'y vois peu à espérer pour vous et tout à craindre, et je ne vous conseille pas de l'entreprendre, quelque bien qu'il m'en puisse arriver. Il en a coûté la vie à feu Armentières et depuis peu au pauvre d'Haucourt. Sans vous parler de beaucoup d'autres que je vous pourrois nommer, que vous ne connaissez pas et que la mort n'a pris de trop bonne heure qu'à cause qu'ils s'étoient trop hâtés de m'aimer. Vous faut-il encore d'autres exemples pour vous faire voir que mon malheur est contagieux ? En voici. Le cardinal de Richelieu est mort un mois après que j'en ai été connu et que je fus assez heureux pour lui plaire. Le prince d'Orange n'eut pas plutôt envie de me

(1) Scarron : *Œuvres*, *Lettre à Mgr le duc d'Elbeuf*, I, p. 262.

régaler qu'il en eut la petite vérole dont il est mort. Le président de Mesmes ne la fit pas longue depuis qu'il m'eut visité dans mon troisième étage. Enfin mon amitié est un coup si sûr pour nuire, et promptement, que je ne comprends pas comment le nouveau cardinal de Retz s'est fait tel, contre vent et marée, dans un temps qu'il faisoit croire à tout le monde qu'il avoit quelque estime pour moi. Après tous ces exemples-là, si le cœur vous en dit encore, je me donne à vous corps et âme... Vous me faites pourtant grand'pitié, car encore un coup, je vous avertis que je suis un vrai porte-malheur. Je vous en dirai davantage demain chez Mlle de Lenclos où je me ferai porter à l'heure du dîner (1).

Mais Villarceaux se moquait du cul-de-jatte et ne sollicitait son amitié que pour accéder plus facilement auprès de sa femme (2). Sa liaison avec Ninon brûlait des derniers feux. Et sans doute, frappé par la beauté de Françoise d'Aubigné qu'il voyait rue des Tournelles, il rêvait de la joindre à la multitude de ses conquêtes (3). Il y eut certainement entre eux une intrigue (4). Une lettre de Ninon qui se prêtait à ces manœuvres et des vers de Boisrobert l'indiquent suffisamment.

Repoussé d'abord, Villarceaux réitéra ses ins-

(1) Scarron : *Œuvres*, *Lettre au marquis de Villarceaux*, I, p. 175.
(2) Tallemant : *Hist. du Petit Scarron*.
(3) Tallemant : *Ibid.*
(4) V. la très judicieuse et très impartiale discussion de M. Paul Morillot, *op. cit.*, pp. 109 et suiv.

tances et, par dépit, fit peindre ou peignit (1) un tableau représentant Mme Scarron nue. Il obtint dans la suite des rendez-vous chez Ninon, dans la propre chambre de la courtisane et au Vexin (2). Il lui plaisait, cela est évident (3). Quel avantage retira-t-il de ses plaidoyers tendres ? On ne le saurait préciser. On la disait marmoréenne (4), raisonneuse, peu encline à la bagatelle, sauvegardée par une terrible dévotion. D'ailleurs peu importe. On a beaucoup trop écrit sur cette vertu récalcitrante.

On eût mieux fait de suivre l'exemple de Scarron qui considérait avec philosophie l'emballement de Villarceaux (5). Pourtant il s'effrayait de voir sa femme si entourée et lui prodiguait publiquement de dures observations. Elle n'osait s'en plaindre. Elle déléguait Ménage pour plaider sa cause, souhaitant que le cul-de-jatte attendît pour s'emporter le départ de la compagnie (6).

Mais l'intermédiaire de Ménage était mal choisi,

(1) Villarceaux peignait. V. Scarron : *Œuvres, A M. le marquis de Villarceaux*, I, p. 266.

(2) Tallemant : *Hist. du Petit Scarron.*

(3) *Lettre* de Mme Scarron à Mme de Villarceaux relatant l'entrée à Paris de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse.

(4) *Lettre* de l'évêque Godet des Marais; *Lettres* de Méré à Mme de Lesdiguières; *Sorberiana.*

(5) *Segraisiana.*

(6) *Manuscrit* de Clairambault, cité par MM. A. de Boislile et Chardon. V. aussi ce que Segrais raconte du valet Mangin que Scarron invitait à engrosser sa femme.

d'autant mieux que Scarron, par la sottise du pédant, souffrait dans sa dignité conjugale. L'affaire venait de loin. Gilles Boileau, payeur des rentes à l'hôtel de ville, frère de Boileau-Despréaux, sollicita un jour le jugement de Ménage sur une élégie latine de sa composition. Ce dernier le traita fièrement, le renvoyant, pour toute amabilité, à la lecture de ses propres ouvrages. Or le dernier de ceux-ci, une églogue dédiée à la reine Christine de Suède, prêtait lamentablement le flanc à la critique. Boileau l'entreprit (1). Une querelle de plume s'ensuivit. Pellisson et toute une coterie pactisèrent avec Ménage. Si bien que le payeur des rentes s'étant présenté peu de temps après à l'Académie, il y eut bataille autour de son élection. Cependant il eut l'avantage (2) et songea à se venger. Il dédaigna Ménage couvert de ridicule, mais Scarron, engagé dans la lutte, s'offrait bénévolement à la satire. On pouvait, comme le fit Cyrano, l'écraser de son infirmité. Boileau chercha une vengeance plus cruelle, il attaqua sa femme :

Vois sur quoi ton erreur se fonde,
Scarron, de croire que le monde

(1) *Avis à Ménage sur une églogue intitulée Chritine.* V. aussi Gilles Boileau : *Lettres.*

(2) V. cette querelle dans Tallemant : *Hist. de Ménage* ; Chapelain : *Mémoires.* Elle fut suivie d'une autre querelle avec Boisrobert dont Tallemant : *Hist. de Boisrobert* ; Fournier : *Théâtre*

Te va voir pour ton entretien.
Quoi ! ne vois-tu pas, grosse bête,
Si tu grattais un peu ta tête
Que tu le devinerais bien ?...

Cette épigramme était la troisième et la plus féroce. Scarron, douloureusement affecté, jura d'écrire chaque jour, pendant trois ans, une épigramme contre son ennemi. Il commença, mais par lassitude ou par mépris, ne tint pas son serment (1).

Cette reine de Suède dont la louange occasionna à Scarron une si forte mortification, cette amazone du Nord, savante et garçonnière, politique intelligente, advint à Paris précisément à l'époque où s'échangeaient ces horions littéraires (2). Elle avait abdiqué par désir de goûter à l'indépendance des femmes ordinaires. Elle entretenait autour d'elle des étrangers qui servaient ses caprices sexuels, des écrivains et des savants qui complaisaient à sa mentalité supérieure. Elle portait avec elle sa fortune et traînait à sa suite ses favoris

complet de Scarron, p. 15 ; Henri Chardon, *op. cit.*, pp. 277, 323 ; donnent les détails.

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre à M. le surintendant Fouquet*, I, p. 269. Les épigrammes de Scarron sont toutes fort mauvaises. V. aussi Gilles Boileau : *Lettre au Chancelier Séguier*.

(2) La guerre d'épigrammes commença probablement vers 1655 pour se terminer vers 1660. Boileau fut élu à l'Académie en 1659. Christine de Suède vint en France à deux reprises en 1656 et 1657. Les événements que nous allons raconter doivent dater de son premier voyage.

italiens et quelques femmes interlopes. On l'accueillit grandiosement. On donna des fêtes en son honneur. Elle connaissait la vie française dans ses détails intimes, mais sa bizarrerie, ses allures, son accoutrement moitié masculin, ses habitudes de chevauchées, son goût pour les armes — elle revêtait quelquefois le buffle militaire et l'épée — choquèrent la délicatesse et le raffinement de la Cour.

Polyglotte, intéressée à la littérature et aux sciences, elle voulut connaître les écrivains qui faisaient de Paris la capitale intellectuelle du monde. Ménage fut chargé de les lui présenter. Il s'en acquitta avec une grâce proboscidienne, l'assassinant du mérite de chacun. Si bien que, satisfaite d'avoir pris contact avec les hommes éminents que leurs jambes valides rendaient prompts à saisir les occasions de renommée, elle manifesta le désir de voir à leur tour ceux que la maladie éloignait des honneurs. Scarron appartenait à cette catégorie (1). Il réintégra sa chaise et se fit porter au Louvre (2). Quel fut l'intermédiaire entre la reine et lui ? Peut-être Ménage, peut-être le maréchal d'Albret qui, quelques jours plus tard la conduisait chez Ninon (3) ; peut-être la comtesse de

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre à Mme la comtesse de Brienne,* I, p. 195.

(2) Scarron : *Œuvres, Lettre au Surintendant,* I, p. 232.

(3) Motteville : *Mémoires.*

la Suze avec laquelle elle faisait commerce d'amitié. C'était la deuxième fois qu'on l'emmenait au Louvre pour le présenter à une reine. Mais il avait acquis de l'audace. Il ne se troubla pas. Christine ne possédait pas la majesté d'Anne d'Autriche et ses mains de cire. D'une certaine beauté mâle, gâtée par quelques taches de petite vérole, casquée d'une perruque, sa singularité résidait dans son accoutrement, mi-partie composé d'un pourpoint d'homme et d'une hongreline de femme. Elle était vêtue en outre d'une courte robe grise « chamarrée de petits passements d'or et d'argent » (1). Des rubans noirs ornaient aussi ce costume hétéroclite et ses pieds nageaient dans une chaussure masculine. Fort poudrée et pommadée, une épaule de travers, elle ressemblait à une « Egyptienne dévergondée » (2).

Malgré cette apparence d'étrangeté, elle ne laissait pas de plaire, polie, caressante, familière. Scarron dut l'amuser car elle lui commanda de lui écrire. Il fit mieux : il lui dédia une comédie, espérant en tirer quelques pistoles. Il accompagna la dédicace d'une lettre :

S'il est permis à un petit malheureux comme je suis de faire des questions à une grande reine comme vous

(1) V. les Portraits de la reine de Suède insérés dans les Mémoires de Mme de Motteville.

(2) Motteville : *Mémoires*.

êtes, Votre Majesté n'est-elle pas quelquefois incommodée d'être si héroïne qu'elle l'est ? Le mérite extraordinaire a aussi ses incommodités, et toutes les dédicaces de livres que nous autres poètes voulons faire passer pour de l'encens à ceux que nous prétendons héroïser, ne sont pas toujours d'un même prix ni d'un même effet. Il se trouve de ces drogues-là qui ne parfument guère et qui font beaucoup de fumée (1)...

Bientôt, plus audacieux encore, Scarron demanda la permission de se poser en galant et de faire, pour l'amour d'elle, le petit Roland :

Majesté à part, Madame, vous êtes une admirable personne. Partout où vous passez, vos yeux vous font plus de sujets qu'un grand royaume ne vous en a donné ; et s'ils font d'eux-mêmes tout ce que nous leur avons vu faire, sans que vous preniez la peine de leur rien apprendre, il faut tomber d'accord qu'il n'y en a pas dans le monde de plus beaux et de plus charmants, mais encore de plus dangereux. Aussi ne vois-je que des rivaux en toutes les personnes qui me visitent... Je craindrois, Madame, d'être trop libre avec Votre Majesté si elle ne savoit mieux que personne du monde qu'il entre beaucoup d'Icare et d'Ixion dans la composition d'un poète et que l'histoire de ces deux téméraires, quoique la fin n'en soit pas à l'avantage de ces pauvres marchands d'immortalité, est, de toutes les fables, celle qui leur plaît le plus (2)...

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre à la reine de Suède*, I, p. 177.
(2) Scarron : *Œuvres, Lettre à la reine de Suède*, I, p. 189.

Le cul-de-jatte dépeignit ses tourments amoureux en des termes si pathétiques que Christine, plaisamment, en présence de Mme Scarron, dit à Mme de Brégy : « Ne savais-je pas qu'il ne fallait pas moins qu'une reine de Suède pour rendre un homme infidèle à cette femme-là (1)? » Cette galanterie platonique ne lui rapporta d'ailleurs qu'une légère gratification. Mais il conserva bon souvenir de la « gothique reine » et but quelquefois à sa santé (2).

Porter des santés ! Nul mieux que Scarron ne provoqua les occasions de célébrer les événements et les hommes le gobelet à la main. Ses poésies exhalent un fumet odorant de rotis et un bouquet pétillant de vins. Car, à côté du Scarron mondain vivait, nous l'avons écrit, un autre Scarron empruntant aux personnages de Rabelais les profondeurs de leur panse et leur verve bachique.

Ingambe il fut parasite dans ce siècle peuplé de parasites. Mais dès qu'il eut une demeure fixe et que des difficultés de transport l'empêchèrent de courir sus aux repas plantureux, il devint, à son tour, un agréable amphitryon. Pour Ninon seule

(1) La Beaumelle, *op. cit.*

(2) Scarron : *Œuvres*, *Épître II à Pellisson*, VII, p. 87. Pour la reine de Suède, V. Motteville, Montpensier : *Mémoires* ; *Lettres* de Christine, publiées en 1807 par L. Collin ; d'Alembert : *Mémoires et réflexions sur Christine, reine de Suède* ; Lacombe : *Histoire de Christine* ; Scudéry : *Le Grand Cyrus*, sous les traits de Cléobuline.

il consentit à se déranger parce qu'elle offrait, avec les mets choisis, les délices de sa conservation (1). D'ailleurs la courtisane acceptait aussi volontiers d'être de ses convives (2).

Les dîners étaient de trois sortes : ceux donnés de ses propres ressources; ceux donnés après la réception de présents ; ceux organisés avec la coopération des convives. De toutes façons, Scarron fournissait compléments et condiments. Mais souvent chacun apportait un plat de consistance (3). On en couvrait la table et l'on commençait spontanément à baffrer. Quelques seigneurs, du Lude entre autres, s'autorisaient de cette coutume pour prolonger leur séjour dans la maison et entrer en contact plus direct avec Françoise d'Aubigné. Mais ils en étaient pour leurs frais : la dame s'exilait volontairement dans sa chambre sachant que le repas dégénérerait en orgie (4).

Les amis de Scarron, connaissant sa friandise, n'oubliaient jamais de lui envoyer quelque « harnois de gueule ». C'était le prendre à l'endroit sensible. Le duc de Sully le gratifiait d'un pâté (5) ;

(1) Plusieurs lettres de Scarron disent qu'il se faisait transporter chez Ninon à l'heure du dîner. V. notamment, *Lettre au marquis de Villarceaux*, I, p. 175.

(2) Scarron: *Œuvres, Lettre à Marigny*, I, p. 203.

(3) Scarron: *Œuvres, Lettre à M. le comte de Vivonne*, I, p. 198.

(4) Tallemant: *Hist. du Petit Scarron.*

(5) Scarron: *Œuvres, A M. le duc de Sulli*, VII, p. 341.

le duc d'Elbeuf, de Picardie, lui en expédiait un autre (1); le maréchal d'Albret, de Saintonge, chargeait des fromages de rappeler son souvenir (2); l'abbé d'Espagny, par l'intermédiaire de sarcelles lardées, affirmait sa virtuelle présence (3); le comte de Selles arrosait le tout de muscat et entremêlait d'excellentes pastilles le dessert (4).

Scarron remerciait d'un mot ou de quelques vers, sans confusion, comme d'une chose due à sa boulimie naturelle. Et l'on buvait joyeusement à la santé des absents si bien représentés (5). Il s'assurait de partenaires à table en retenant les visiteurs du jour. Quand il n'en avait pas, il les conviait poétiquement:

Ce soir si nous joignons nos deux soupés ensemble,
Je possède un jambon si tendre que je tremble
Que les valets friands, quittés à le nier,
N'osent pendant la nuit me le diminuer.
Et je possède encore une énorme saucisse
Où Bologne la grasse a dispensé l'épice,

(1) Scarron: *Œuvres, Lettre à Mgr le duc d'Elbeuf*, I, p. 262.

(2) Scarron: *Œuvres, Lettre au maréchal d'Albret*, I, p. 213.

(3) Scarron: *Œuvres, A M. l'abbé d'Espagny*, VII, p. 143.

(4) Scarron: *Œuvres, Au comte de Selle, Madrigal*, VII, p. 342. Les présents envoyés à Scarron sont innombrables. Il faudrait une page entière pour les tous mentionner. Encore ne mentionnerait-on que ceux cités par ses lettres et poésies.

(5) Scarron: *Œuvres, Lettres au comte de Vivonne*, au duc d'Elbeuf, I, pp. 198, 262, etc.

D'un tel tempérament, que son goût, quoique haut,
Quoique roide de poivre est pourtant tel qu'il faut (1)....

Aucune forme ne lui semblait préférable à la forme poétique pour libeller ses invitations :

Dimanche, Mignart, si tu veux,
Nous mangerons un bon potage,
Suivi d'un ragoût ou de deux,
De rôti, dessert et fromage.
Nous boirons un vin excellent ;
Et contre le froid violent
Nous aurons grand feu dans ma chambre ;
Nous aurons des vins de liqueur,
Des compotes avec de l'ambre,
Et je serai de bonne humeur (2).

Il avait une tendresse délicate pour les bons vins et toujours une larme sincère pour les poulardes et les chapons. La suavité des sucreries édulcorait son humeur et le melon, cher à Saint-Amant, lui apparaissait ainsi que l'ambroisie aux dieux de l'empirée (3).

La physionomie des dîners changeait selon la qualité des convives. On y voit figurer le maréchal d'Albret, d'Elbène, les comtes de Vivonne et de

(1) Scarron : *Œuvres, Épître chagrine à M. d'Elbène*, VII, p. 175 ; Scarron n'écrit jamais à d'Elbène sans lui parler de boire et lorsqu'il donne de ses nouvelles, il se représente toujours buvant avec cet ami d'élection. V. *Épître II à Pellisson*, VII, p. 87.

(2) Scarron : *Œuvres, A M. Mignart, billet*, VII, p. 350.

(3) Scarron : un des premiers, adopta le thé comme boisson favorite. V. A. de Boislile, *op. cit.*

Matha, le duc d'Elbeuf, le peintre Mignart, le musicien Louis de Mollier et sa famille, Ménage, La Mesnardière, du Raincy, Desbarreaux, Pellisson, Rosteau, Colletet, Du Molin et Martin Pichesux, neveux de Costar et de Voiture ; puis des inconnus : De Lussans, Creuilly, Chamboy, Villeserain. Parmi les femmes : la comtesse de la Suze, Ninon de l'Enclos et Claudine Le Nain, épouse de Colletet. On s'étonne de ne pas rencontrer dans cette énumération le fameux du Parquet qui, autrefois rue de la Tisseranderie, fréquentait fort la table de Scarron. Mais il s'était mis dans la crapule, dit Tallemant, et avait transmué le *Grand Cyrus* en couplets, sur l'air de *La Duchesse*. Cette œuvre gigantesque lui aliéna peut-être le cul-de-jatte et son cercle qui sympathisaient avec Madeleine de Scudéry (1).

Il y avait d'ailleurs, sans lui, suffisamment de francs-lippeurs. Les poésies ne mentionnent pas Marigny, Montreuil, Saint-Pavin, Souvré, Saint-Amant, mais ils participèrent certainement aux festins. Les imbéciles et les mélancoliques seuls en furent écartés. Une grande cordialité y régnait. Le cliquetis des verres se mêlait au bruit des conversations ; on criait, on chantait, un bacchanal épouvantable ébranlait la maison.

Costar se chargeait d'approvisionner les man-

(1) Cela est improbable cependant car du Parquet est créancier de la succession Scarron. V. A. de Boislile, op. cit., p. 428.

geurs. Depuis longtemps il faisait à ses connaissances de la capitale des envois réguliers de chapons, espérant conserver ainsi dans leur gratitude une place privilégiée. Goinfre lui-même, il tenait table ouverte. La société mancelle se trouvait à l'aise devant les flacons poudreux et les rôtis fumants. Et tous les chanoines et clergeons, descendus du chapitre Saint-Julien, rivalisaient de bedaine avec les bourgeois de la ville (1).

Les poulardes de Costar, étaient, comme on pense, accueillies avec des démonstrations délirantes :

Les six pucelles qu'il vous a pleu de m'envoyer de votre pays du Maine, écrivait Pinchesne (2), ont été très bien receues et aussitôt que j'ai eu avis de leur arrivée, je n'ai pas manqué d'aller au devant d'elles jusqu'au logis du messager où, après les avoir complimentées sur la fatigue de leur voyage et sur l'obligation que je leur avois de s'estre mises en chemin pour l'amour de moy par un temps si froid, en ayant été quitte pour ceste simple civilité, je les ai enlevées de ce lieu, pour les conduire au logement que leur avois destiné chez M. Scarron. Elles y furent bien accueillies, tant de luy et de la belle et charmante dame du logis... Et pour les mieux délasser on les y fit reposer sur des coussins de velours vert garnis de duvet à costé

(1) *Vie de Costar et Pauquet* par un anonyme (Girault). V. aussi H. Chardon, *op. cit.* Costar jusqu'à sa mort (mai 1660), fournit des poulardes à Scarron.

(2) *Lettre inédite* de Pinchesne publiée par H. Chardon, *op. cit.*, I, pp. 287 et suiv.

de la cheminée où, à peine eurent-elles été un quart d'heure que leur bec commença à se dégeler. »

Les poulardes d'elles-mêmes s'offrent à orner la table de Scarron. On les prend au mot. On invite les amis. Puis, pour habiller gentiment les six pucelles, on s'enquiert du meilleur cuisinier de Paris, Me Gilles. Me Gilles prend les mesures et leur confectionne un accoutrement de panne qui rend plus décente leur nudité. Et l'on attend au lendemain pour célébrer la fête. A l'heure dite, les poulardes rôties embaument la table. Des cailles, des bécassines, des perdrix, des sarcelles leur font une escorte d'honneur. Et les bouteilles, tout auprès, semblent des sentinelles immobiles.

Scarron donne le signal : la gloutonnerie commence. Ménage entame les flacons, oubliant son ordinaire pédantisme au fond de leur panse poudreuse. Pour d'Elbène, les écrits de Costar empruntent une saveur à ses poulardes. La Mesnardière est une éponge. On ne voit que le geste automatique de la bouteille vers son verre. Desbarreaux, entre chaque bouchée et chaque lampée, conte des sornettes. Villeserain ne sachant plus à quel personnage dédier ses rasades boit aux vins eux-mêmes : Espagne, Rivesalte, Hypocras, Rossolis. Rosteau semble le tonneau des Danaïdes. Et Pinchesne, chargé des toasts, entonne la louange de Costar. Costar est divinisé. Vingt fois on lève les coupes à

sa prospérité future. Puis on cherche des formules nouvelles de libations (1). Et c'est, jusqu'à mourir, mêlée de boutades, de déclamations, de chants, de gageures, de licences variées, l'orgie embrumée bientôt d'une fumée bleue de tabac.

Claudine Le Nain, femme de Colletet et son ancienne servante, dont il essayait partout d'accréditer l'esprit et la beauté (2), assistait seule à ces ripailles. Du moins affirme-t-on que Mme Scarron, trop austère pour les présider, se réfugiait dans sa chambre (3). Peut-être son attitude lui était-elle dictée par une pruderie excessive, peut-être par le regret de voir s'en aller futilement les ressources du ménage. Scarron, sur ses gains, lui faisait la part maigre pour l'entretien de la maison (4). Il prodiguait le reste à la satisfaction de sa sensualité stomacale.

Cette prodigalité causa toujours sa misère et ses plaintes. Des revenus royaux eussent à peine subvenu à ses besoins. Au train désordonné dont il

(1) *Les Gélinottes*, poésie inédite de Pinchesne, publiée par H. Chardon, *op. cit.*, I, pp. 287 et suiv. V. aussi E. Fournier : *Paris démoli*, art. *Les logements de Scarron.*

(2) Tallemant : *Hist. de Colletet.*

(3) V. l'histoire du hareng qu'elle mangeait au bout de la table en temps de Carême, tandis que festoyaient son mari et ses invités. *Souvenirs* de Mme de Caylus ; La Beaumelle, II, p. 145. Mme Scarron comblait souvent par quelque beau conte l'insuffisance du menu.

(4) *Lettre* de Mme Scarron à M. de Villette dans le *Bulletin du Bibliophile*, mars 1862.

conduisait ses affaires, son budget rapidement diminua. Avec cela le rhumatisme le persécutait sans répit. Un jour sans douleur était pour lui miraculeux (1). Frappé à tout moment d'abcès, de fluxions, dont la cuisson l'affolait, il se prétendait être « un recueil d'accidents » (2) et « un magasin de douleurs » (3). Il regardait avec une tristesse indicible son corps décharné, son sec parchemin, « ses pattes en chapon rôti » (4), son dos qui devenait un dôme (5).

S'il lui prenait la fantaisie de sortir, pour rendre des visites ou bien pour voir autour de lui s'agiter la vie citadine, les heurts de sa chaise le suppliciaient. Il se faisait l'effet « d'un hôpital cheminant sur les jambes d'autrui » (6). Une tristesse indéfinissable le saisissait alors. Sa gaîté d'ailleurs était toute superficielle : son corps « faisait bande à part « (7). Il accusait le destin, cette néfaste divinité, proche parente des Parques qui se venge des

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre A...*, I, p. 249.

(2) Scarron : *Œuvres, Remerciement à Mme de Pommereuil*, VII, p. 254.

(3) Scarron : *Œuvres, Epître à une dame inconnue*, VII, p. 140.

(4) Scarron : *Œuvres, Epître au R. P. Clauzel de la Merci*, VII, p. 128.

(5) Scarron : *Œuvres, Epître aux R. P. Dom Cosme et dom Jean*, VII, p. 126.

(6) Scarron : *Œuvres, A la Reine*, VII, p. 243.

(7) Scarron : *Œuvres, Epître à M. d'Aumale d'Haucourt*, VII, p. 110.

chansons des poètes en les accablant d'infortunes (1). N'est-ce pas chose étrange, écrivait-il à Rosteau :

> Qu'ici-bas toute chose change
> Et que mon malheur seulement
> N'est point sujet au changement (2).

Il s'apercevait cependant qu'un changement se produisait en lui, celui de son humeur. Il grondait perpétuellement, se rendant odieux à son entourage (3). Et les nuits n'étaient pas meilleures que les journées. Il entendait sonner toutes les heures aux clochers du voisinage (4). Il se bourrait d'opium afin d'obtenir quelque repos. Mais l'insomnie persistait et l'hébètement suivait ces orgies de somniféres (5).

L'acuité même de la douleur, l'insupportable de cette torture inouïe au milieu de laquelle cet admirable stoïcien trouvait la force de rire et

(1) Scarron : *Œuvres, Relation véritable... sur la mort de Voiture*, VII, p. 35.

(2) Scarron : *Œuvres, Epître chagrine à M. Rosteau*, VII, p. 181 Comp. le quatrain suivant extrait du *Virgile travesti* :

> Ma plume est beaucoup fatiguée
> Et je n'ai plus cette âme gaie
> Qui m'a fait, malgré tous mes maux,
> Le moins chagrin des animaux.

(3) Scarron : *Œuvres, Epître à Mlle de Saint-Maigrin*, VII, p. 104.

(4) Scarron : *Œuvres, Epître à Maynard*, VII, p. 158.

(5) Scarron : *Œuvres, Ibid.*

d'écrire, l'incitèrent à chercher encore d mèdes. Il écarta la médecine ordinaire. Guénault, La Mesnardière, l'antimoine, la saignée, tout cela était faux et vain. Il repensa aux purs climats américains et l'idée du voyage habita son cerveau (1). Mais un voyage n'était plus praticable. Alors, l'incertitude le poignant, il commit la folie de tenter la résolution du problème alchimique : il chercha la pierre philosophale (2). Méré dut l'y engager. Il s'était occupé, avec d'autres esprits forts, de magie et d'évocations (3). Cabart de Villermont également encourageait ces pratiques.

Scarron commença par étudier la science magique. Il pria son ami Cabart, de lui adresser, de Sedan, les ouvrages de Raymond Lulle (4). Bientôt, impatient de réalisations, il passa de l'étude à la pratique. Il sollicita avec succès le privilège d'établir en sa maison fourneaux et cornues afin de rechercher les « secrets des métaux, minéraux, semi-minéraux et végétaux », d'en extraire « essences et sels », d'en composer « baumes et médicaments » pour le soulagement de la misère humaine. Une

(1) La Beaumelle, *op. cit.*

(2) *Lettre* de Mme Scarron à M. de Villette.

(3) Révillou : *Antoine Gombaud, chevalier de Méré, op. cit.* On s'occupait beaucoup de magie au XVIIe siècle. V. les premiers chapitres de *Francion.*

(4) Scarron : *Œuvres, Lettre A...*, I, p. 194. On retrouve cinq volumes d'alchimie dans l'inventaire publié par M. A. de Boislile.

autre lettre royale lui permit en outre « de méditer la manière de rendre l'or en liqueur potable » sans être incommodé par les visites de la justice (1).

On ne dit pas quelles mixtures sortirent de ces fourneaux. Ce Faust estropié, cherchant le secret de l'éternelle jeunesse, a quelque chose de pathétique. Il représente devant nous l'espoir indéfectible ; il reproduit à nos yeux le geste du moribond qui jette ses bras dans le vide pour s'agriffer à la vie. Nous admirons son effort. Nous louons son énergie qui peut-être, favorisée par le sort, eût gagné, sur des terrains moins chimériques, d'inoubliables victoires.

Mais nous sommes des admirateurs lointains, et la mesquinerie, et le trotte-menu de l'existence quotidienne s'effacent à de semblables distances. Mme Scarron certainement ne manifesta pas un tel enthousiasme. Pour elle, les vérités matérielles passaient avant les hypothèses de l'inconnu. Le résultat immédiat des expériences alchimiques fut de procurer au ménage les pires calamités.

Déjà, les propriétés venues de la succession paternelle, ces terres et métairies des Fougerets et de la Rivière que Scarron arracha si péniblement à la rapacité de son beau-frère Sigogne, étaient parties, payées bon prix grâce à l'entremise de

(1) Paul Morillot, *op. cit.*, pp. 115 et 116.

l'excellent avocat Nublé (1). Le cul-de-jatte se faisait bien encore dénommer sieur des Fougerets et de la Rivière, mais par pur orgueil nobiliaire (2). Après les métairies les objets d'art suivirent la déroute. La toile de Poussin, obtenue malgracieusement du grand artiste, fut vendue à quelque collectionneur avisé (3).

Tout en se gonflant le cerveau des pharmacopées et des formules rituelles de la magie, Scarron ne négligeait pas le métier littéraire. Le succès des Gazettes de Loret l'offusquait. Il concurrença cet ami. Le libraire Esselin publia ses *Gazettes burlesques*. Puis le théâtre étant une source de revenus, il bâcla des pièces (4). L'argent arrivait

(1) Nublé, avocat remarquable, lié avec les meilleurs esprits du temps, et à qui plusieurs écrivains renommés dédièrent leurs ouvrages, montra en cette circonstance, une grande et amicale habileté. Sigogne offrait 3.000 écus des terres. Nublé les alla visiter et en offrit à son tour 5.000 écus. Le beau-frère de Scarron tenant beaucoup à ces propriétés, fut obligé de les acheter, par retrait lignager, au prix avancé par l'avocat. V. *Segraisiana* ; Tallemant : *Hist. du Petit Scarron* ; Feuillet de Conches : *Causeries d'un curieux*, II, p. 576.

(2) A. de Boislile, *op. cit.*

(3) Cette toile est actuellement au Louvre.

(4) *L'Ecolier de Salamanque*, *Le Gardien de soi-même*, *Le Marquis ridicule*, *Les Fausses apparences*, *Le Prince corsaire*, et, en collaboration avec Tristan l'Hermite : *Les coups de l'Amour et de la Fortune*. Tout cela lui donnait de gros bénéfices, d'autant mieux que certaines autres de ses comédies, *Jodelet*, par exemple, ne quittaient pas l'affiche. V. les traités qu'il signait avec les libraires dans A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 406 et suiv. Scarron lança à cette époque ses *Nouvelles*.

et s'en allait. Il ne stationnait pas. Le cul-de-jatte d'ailleurs avait des charges. Le frère de sa femme, Charles d'Aubigné, enseigne au régiment d'infanterie du cardinal Mazarin, vivait à ses dépens (1). C'était un triste sire, bambocheur, joueur et dont Mme Scarron eut toujours à se plaindre. Il lui prêtait de l'argent, sans jamais en réclamer le remboursement (2).

Tiraillé de tous côtés, le cœur gros et l'imagination malade, il pestait contre le monde et contre lui-même, contre le froid, contre la cave vide, contre le valet qui lui annonçait le manque de combustibles, contre son père qui l'ébaucha sous un astre contraire, contre les sots qui le visitaient (3). La littérature elle-même l'exaspérait. Il souffrait d'être obligé de versifier pour vivre et de tirer sa subsistance de la comédie (4) :

> Les écus sont toujours écus,
> Les vers deviennent torche-culs (5).

Il avait, à ces moments pénibles, une piètre

(1) Tallemant: *Hist. du Petit Scarron.*

(2) Lavallée : *Correspondance générale;* A. de Boislile, *op. cit.*, p. 409 ; Chardon, *op. cit.*, I, pp. 274 et suiv.

(3) Scarron : *Œuvres, Epître III à Pellisson*, VII, p. 89.

(4) Scarron : *Œuvres, Lettre A...*, I, p. 242.

(5) Scarron : *Œuvres, Rogatum à MM. de Lyonne, Tubœuf et de Bertillac*, VII, p. 53.

idée de la poésie ou, du moins, on s'efforçait de la lui inculquer :

> ... J'en serais guigné de travers
> De maint Rolant, maint Holoferne,
> Qui croit que bien faire des vers
> Est pis que de tenir taverne (1).

Les beaux esprits sous des habits usés — et n'était-il pas de ceux-là ? — lui faisaient pitié (2). Il ne sortait plus, n'ayant pas de vêtement convenable (3). Mme Scarron, privée d'équipage et de toilettes, refusait d'aller au Brouage où l'appelait Marie Mancini (4). Et les créanciers tombaient comme la vermine sur le malheureux ménage. Leur verbe tonnait haut dans la maison sonore (5). On leur offrait des vers, mais ils refusaient toute considération et crédit à cette marchandise (6). Les propriétaires se montraient les plus tenaces et les plus impitoyables. Ils s'appelaient Mérault, étaient quatre frères, tenaient en grande partie la rue Saint-Louis sous leur domination. L'un d'eux, Jacques, le gros, se chargeait des locations. C'était le bourreau. Il avait une phrase terrible : « M. Mé-

(1) Scarron : *Œuvres, Ode à M. du Pin*, VII, p. 260.
(2) Scarron : *Œuvres, Épître I à Pellisson*, VII, p. 85.
(3) Feuillet de Conches, dans *Causeries d'un curieux*, Lettre de Scarron à Nublé.
(4) Scarron : *Œuvres, Lettre à Mme de Villette*, I, p. 263.
(5) Scarron : *Œuvres, Épîtres I à Pellisson*, VII, p. 85, 87.
(6) Scarron : *Factum ou Requête*, I, p. 123.

rault se recommande à vous. » Cela voulait dire : Payez, sinon... le *Quos ego* de Virgile. Scarron le craignait comme la peste (1). Il tentait quelquefois de s'adresser à ses frères, mais tous le renvoyaient au gros maître des comptes (2).

Au milieu de ses tribulations, il cherchait toujours des protecteurs zélés qui le fissent participer à leurs libéralités. Il importuna le chancelier Séguier, lui prodiguant d'idolâtres dithyrambes, le prétendant supérieur aux héros de l'antiquité, proclamant sa tendresse pour les Muses afin qu'il s'intéressât à la plus misérable, à la sienne. Séguier, plein de vanité, soucieux d'une hypothétique généalogie, acceptait bien les louanges, mais l'avarice lui tenait lieu de sentiment. S'il dotait de pensions les meilleurs flatteurs, il ne les ôtait point de sa bourse. Il en chargeait le sceau et c'était en réalité « le public qui payait les beaux esprits » (3). Dès lors il ne pouvait les multiplier (4).

(1) Scarron : *Œuvres*, *Lettre A...*, I, p. 237.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Epître II à Pellisson*, VII, p. 87.

(3) Tallemant : *Hist. du chancelier Séguier*.

(4) Le nom de Séguier revient souvent dans l'œuvre de Scarron. V. *Remerciement à S. A. le prince d'Orange*, VII, p. 215. *Epître à M. le chancelier ; Stances burlesques sur le retour de M. le chancelier*, VII, pp. 146, 228. Séguier ne semble pas avoir apprécié le cul-de-jatte. Il soutint la cause de son ennemi Gilles Boileau et empêcha la réussite de ses affaires.

Scarron sollicita aussi le surintendant Servien. Peut-être lui arracha-t-il quelques gratifications. Dans tous les cas il en fut visité. Ce borgne « garçailleur » s'apitoyait sur les infortunes physiques (1).

Mais l'amitié de toutes la plus généreuse fut assurément celle de Nicolas Fouquet. Nous ne saurions dire comment cette amitié se déclara. Le surintendant, allié du cardinal Mazarin, avait plutôt des raisons de honnir le misérable écrivain de la Fronde dont relevaient les pamphlétaires forcenés.

Mais entre le surintendant et Scarron s'éleva la parole charitable de Pellisson. Pellisson, venu à Fouquet par Mme du Plessis-Bellière, occupant dans la maison une situation confidentielle, obligeait ses amis et leur faisait distribuer des grâces pécuniaires. Il servait d'intermédiaire, émouvant le cœur du grand trésorier et portant ensuite les bonnes nouvelles aux intéressés. Sans l'avoir quémandée (2), Scarron fut ainsi favorisé d'une pension. C'était la première fois qu'une aubaine à ce point providentielle lui venait de cette façon inattendue. Il en fut touché jusqu'aux larmes (3).

(1) Scarron lui dédia sa 11e *Gazette burlesque*. V. aussi *Lettre A...*, I, p. 241.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Lettre A...*, Basile Fouquet, I, p. 215.

(3) Pour l'entremise de Pellisson, après de Fouquet, V. les œuvres de Scarron : *Epîtres à Pellisson* et les lettres qui lui sont adressées.

En vérité Fouquet, mieux que personne comprenait la détresse du cul-de-jatte. Ayant établi sa fortune de ses propres mains par un formidable travail, doué d'admirables facultés d'assimilation et d'initiative, fort contre le danger, sa vie fut une perpétuelle bataille. Mazarin lui dut, en grande partie, le succès de ses palinodies. Il gorgea ce ministre de la sueur d'or qu'il faisait verser au peuple dans les coffres de la surintendance. Aucun de ses amis ne s'adressait vainement à sa bienveillance. Il obligeait avec une grâce souriante.

Ce remueur d'or avait, en dehors de ses travaux, une âme bucolique. Outre son hôtel à Paris, entouré de jardins, il possédait une campagne à Saint-Mandé et sa terre de Vaux. Il quittait la ville fréquemment, non pour gagner Vaux, séjour d'apparat, mais Saint-Mandé, lieu d'intimité familiale. Là, simplicité et charme. Une bibliothèque considérable constituait tout le luxe. Il s'y reposait. Il s'y plaisait. Un parc merveilleux d'où fluait le parfum de ses orangers et de ses fleurs, servait à ses rêveries. Il cultivait les lettres, lisant Horace et Cicéron, écrivant des vers latins et français. Pellisson, La Fontaine, Brébeuf, Benserade, Boisrobert, Gombault, Charles Perrault, Madeleine de Scudéry, Ménage, Bussy-Rabutin, ses compagnons et ses guides, le distrayaient de la furie des affaires. Scarron ne le vit jamais dans cet intérieur, mais

il l'y devina, vêtu de « l'habit court, à peu près dans l'équipage et dans l'humeur où se trouvoit Scipion quand il ramassoit des coquillages au bord de la mer avec son ami Lélius » (1).

Nicolas Fouquet différait totalement de son frère l'abbé Basile, également en relations avec le cul-de-jatte. Hardi, téméraire jusqu'à l'imprudence, ambitieux à l'excès, l'abbé Basile était, lorsque commença la fortune du surintendant, un prêtre obscur, cherchant sa voie. La Fronde tempêtait dans Paris. Il résolut d'y jouer un rôle. Ne pouvant y tenir celui de Paul de Gondi, il se déclara son adversaire. Perspicace, né pour l'intrigue, il s'attacha à Mazarin et devint l'exécuteur de ses hautes et basses œuvres. Gondi le trouva partout en travers de ses projets politiques. Il le poursuivit même sur le terrain des amours, lui ravissant la duchesse de Chevreuse et Mlle de Longueville. Il proposa à la reine de le faire enlever, assassiner, saler (2). Mazarin le chargea de son arrestation. Ce fut le seul projet qu'il ne put exécuter.

L'abbé Basile exerça les fonctions d'intendant de police et de négociateur. Il distribua l'argent, fomenta des troubles, n'oubliant jamais son inté-

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre au* surintendant des finances, I, p. 229.

(2) Gui Joly, Retz ; *Mémoires.*

rêt personnel au milieu des pires aventures. Des bénéfices innombrables lui furent dévolus et bien que sa liaison avec la duchesse de Châtillon ait eu un retentissement scandaleux, il obtint la « charge de chancelier des ordres du roi qui permettait de porter le collier de Saint-Esprit et de marcher de pair avec la plus grande noblesse de France » (1).

On le pense bien, lorsque Scarron eut trouvé en Nicolas Fouquet sa poule aux œufs d'or, il ne la lâcha pas facilement. Ses importunités devinrent quasi-quotidiennes :

> Ce n'est pas un crime pour moi,
> Etant malade et n'ayant rien,
> De demander un peu de bien (2).

écrivait-il. Dès lors il demanda. La pension annuelle ne suffit plus. Les créanciers affamés, menaçant de tout casser, trois mille livres, venues du surintendant, l'en délivrèrent (3). Toutes ses lettres, épîtres, placets, continrent quelque équivoque appel à la finance. Les formes les plus étonnantes de la louange sortirent de sa plume (4).

(1) Scarron : *Œuvres*, *Dédicace du Marquis ridicule* ; *Lettre A...*, I, p. 215 ; V. Retz, Montpensier, Montglat, Gourville, Choisy : *Mémoires*; Tallemant : *Hist.* ; *Correspondance* de Mazarin ; Bussy-Rabutin : *Histoire amoureuse des Gaules* et le remarquable volume de M. Lair : *Nicolas Foucquet.*

(2) Scarron : *Œuvres*, VII, p. 60.

(3) Scarron : *Œuvres*, *Epître II à Pellisson*, VII, p. 87.

(4) Scarron : *Œuvres*, I, p. 232 : Il demande une grâce pour un de

Il s'offrit à dissiper par des lettres aimables les soucis dont se plissait le front du financier (1). Il composa, dans ce but, une fable subtile (2). Il s'attristait seulement de ne pouvoir, comme les autres « canailles intéressées » (3) faire partie de la cour qui l'entourait à Saint-Mandé (4). Il le consulta au sujet de ses polémiques (5). Il le relança même au cours de ses voyages (6).

Il importuna également Mme Fouquet (7), femme jeune, jolie, altière mais avenante, partageant les goûts de son mari, peignant, « écoutant volontiers les hommages des poètes » et recevant les dédicaces (8). Elle affectionnait Mme Scarron au point

ses parents ; I, p. 217 : il manifeste son chagrin de la mort du fils de Fouquet ; I, p. 220 : Flatteries ; I, p .221 : Foucquet malade ; I, p. 223 : il envoie sa fable de *Léandre et Héro* ; I, p. 224 : il lui dédie une comédie ; I, p. 225 : il le remercie d'une libéralité, etc., etc.

(1) Scarron : *Œuvres*, I, p. 229.

(2) *Léandre et Héro*.

(3) Mot de Chapelain relatif à Pellisson, Scarron, Scudéry. V. Sévigné : *Lettres*.

(4) Scarron : *Œuvres*, I, p. 230.

(5) Scarron : *Œuvres*, I, p. 269. Querelle avec Gilles Boileau.

(6) Scarron : *Œuvres*, *Lettre au maréchal d'Albret*, I, p. 206. Fouquet, le 28 septembre 1659, partit pour Saint-Jean-de-Luz afin de conférer avec Mazarin sur l'état des finances. Scarron écrivit à d'Albret, alors à Pons, en Saintonge, lui demandant de saisir le surintendant au passage et d'intercéder auprès de lui pour son affaire des Déchargeurs. V. aussi, Lettres au maréchal *d'Albret*, I, pp. 209, 212.

(7) Scarron : *Dédicace de la 2e partie du Roman comique*.

(8) Lair : *Nicolas Fouquet*.

que le cul-de-jatte craignait qu'il ne se mêlât quelque impureté à cette affection (1).

Malgré toute l'aménité de Fouquet et l'inépuisable patience de Pellisson, le ménage restait pauvre, rongé par la prodigalité. On demandait de constantes avances sur la pension. Quelquefois le valet mandataire de la douloureuse commission était renvoyé brutalement par les employés du trésor (2). On menaçait le maître lui-même de la bastonnade (3).

C'est pourquoi Scarron regrettait amèrement ses velléités frondeuses et sa maladresse à l'égard de la cour. La pension officielle redevenait son rêve familier. Si les trésoriers royaux montraient peu de bonne grâce, du moins, avec de l'opiniâtreté, emportait-on les beaux écus d'or. Et en lui s'implantait la pensée de recourir encore aux largesses d'Anne d'Autriche. Un bénéfice venu de ce côté complèterait les gratifications du surintendant et assurerait une existence désormais insoucieuse.

Il n'osait pas. Le vacarme de la *Mazarinade* résonnait encore. Il redoutait une rebuffade. Pourtant il fit une première démarche. La reine

(1) Scarron : *Œuvres*, *Lettre au maréchal d'Albret*, I, p. 206.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Lettres A...*, I, pp. 236, 240.

(3) Scarron : *Œuvres*, *Epitre à Mme...*, VII, p. 149. Il s'agit d'une altesse, peut-être de Mlle de Montpensier à qui Scarron dédia *L'Ecolier de Salamanque*.

avait demandé de ses comédies. Il trouva un personnage capable de l'appuyer. Déjà il se sentait moins coupable. Il ne repoussait pas tout à fait la responsabilité de son pamphlet, mais se donnait comme victime. Retz, prétendait-il, l'avait engagé dans la révolte. Les folliculaires de la rue lui portèrent tort aussi. Il se repentait. Il ne demandait pas le pardon définitif, mais que la reine ne conservât plus d'indignation contre un malheureux moribond (1).

Et lorsqu'il jugea bon l'effet produit par cette avance pateline, il supplia Anne d'Autriche de lui marquer quelque pitié en « rendant la paix à son esprit » (2). Il lui dédia ensuite sa *1re Gazette burlesque*, rappelant, du passé, les seuls événements qui lui furent favorables. Plus que jamais, maintenant, ayant, par le mariage, deux bouches à nourrir, il avait besoin d'une protection. Certainement on ne la lui refuserait pas. Mais la reine, prévenue contre lui, accueillit mal la raison matrimoniale, disant que « sa femme était le meuble le plus inutile de sa maison » (3).

Et ce faquin, ce Jean-fesse, ce bougre des bougres, Mazarin, fut aussi sollicité. Un sonnet

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre A...*, I, p. 268.
(2) Scarron : *Œuvres, A la reine mère du roi*, I, p. 192.
(3) *Lettre* de Méré à Mme Lesdiguières, dans la Correspondance de Lavallée.

audacieux et hypocrite tenta de le circonvenir (1). La première *Gazette burlesque* le loua. La quatrième lui fut dédiée. Mais le ministre, comme toujours, garda le silence. Alors, achevant d'implorer la trinité pensionneuse, Scarron se retourna vers le jeune roi. Il lui envoya, avec des lignes contrites, un exemplaire de *Don Japhet*. Louis XIV suivit l'exemple du ministre.

Le cul-de-jatte désespéra. Tout respect humain l'avait fui. Il se ravala à la dernière des humilités : il souhaita l'aumône (2).

Ce fut une défaillance passagère de sa dignité. Bientôt il se ressaisit. Une fureur d'activité pratique l'anima. Il résolut de lancer des affaires qui, du moins, lui rapportassent un argent honorablement gagné. Il prit une part d'entreprise dans la réfection des ponts de la Bretonne et de la Charente (3). Il s'embarqua dans les affaires des Déchargeurs et des Débets (4) qui lui créèrent des soucis invraisemblables et le forcèrent à multiplier les requêtes. Ses supplications innombrables lassèrent Fouquet et Pellisson. Il remua tout le peuple administratif. Mme Scarron elle-même l'aida

(1) Scarron : *Œuvres, Sonnet,* VII, p. 335, V. aussi, *Madrigal sur le portrait de Son Eminence, par Mignart le Romain,* VII, p. 343.

(2) Scarron : *Œuvres, Ode à M. du Pin,* VII, p. 260.

(3) A. de Boislile, *op. cit.*

(4) Ces affaires sont élucidées par Bruzzen de la Martinière, *op, cit.*, I, p. 107 et MM. M. Morillot et A. de Boislile, *op. cit.*

dans ses démarches (1). L'affaire des Déchargeurs, aboutissant à une réussite, lui devait rapporter quatre ou cinq mille francs de rentes ; celle des Débets quelques milliers d'écus comptant. Fouquet s'employa énergiquement à lui faire obtenir satisfaction. Mais Séguier, oubliant son thuriféraire burlesque, lui joua le mauvais tour de contrecarrer ses desseins. En outre il rencontra des filous comme le financier Baron qui lui soufflèrent les pistoles (2). On ne connaît pas le résultat définitif de son initiative (3). On sait seulement par ses lettres que le chagrin ne lui fut pas épargné. « Si cette affaire nous manque, nous n'avons, M. Vissins et moi, qu'à nous empoisonner les boyaux (4). »

Il ne mit pas ce projet à exécution. Il préféra

(1) Scarron : *Œuvres*, I, pp. 227, 252.

(2) Baron et Bruant, les deux filous dont Scarron médit dans ses vers et ses lettres, ne seraient-il pas des sous-ordres indélicats de Fouquet ? Ils sont tout deux nommés par M. Lair dans son ouvrage sur Nicolas Fouquet. Le dernier paraît être un commis de la surintendance.

(3) Pour ces affaires d'un intérêt purement documentaire, V. Scarron : *Œuvres*, *Lettre au surintendant*, I, pp. 218, 221, 222, 225, 227, 228, etc. ; *Au maréchal d'Albret*, I, pp. 206, 209, 212 ; *A M. du Raincy*, I, p. 200 ; *A...*, I, pp. 237, 244, 258 ; *Epigrammes contre Ganelon*, VII, pp. 352 et suiv. ; *à la Baronade*, I, p. 303.

(4) Scarron : *Œuvres*, I, p. 218. Ce n'était pas la première fois que Scarron parlait de se suicider. Il avait tellement à se plaindre de la vie ! V. *Lettre à Marigny*, I, p. 202 ; *Epître au surintendant*, VII, p. 63.

solliciter encore. Il sollicita jusqu'au seuil de la tombe. Gaston d'Orléans, son ancien protecteur et ami, lui « conféra la charge de maître des requêtes ordinaire de son conseil, sinécure honorifique qui donnait quelques profits indirects » (1). Et, après la mort du prince, Scarron entra avec une charge identique dans les conseils de la reine-mère. Cette charge nouvelle l'exonérait d'impôts. Sur ces entrefaites le gros chanoine Costar qui détenait la place d'historiographe du roi rendit au Seigneur son âme impénitente. Scarron aussitôt demanda à lui succéder (2), avide d'empocher les douze cents écus que cet emploi rapportait à son titulaire. Nous ne saurions dire s'il fut, autour du souverain, le collègue de Charles Sorel et le prédécesseur de Boileau.

Ce fut sa dernière tentative pour émarger à la caisse royale. Bientôt il se retirait à la campagne. Sa sœur Françoise, la maîtresse du duc de Tresmes, avait mis à sa disposition pour l'été une maison environnée d'arbres et de fleurs à Fontenay-aux-Roses (3). Il y parachevait paisiblement le *Roman comique* (4). Il y correspondait avec ses amis. Paris était vide. La cour et tout ce que la ville

(1) A. de Boislile, *op. cit.*, p. 407.
(2) Scarron : *Œuvres*, *Lettre A...*, I, p. 253.
(3) Delort : *Promenade aux environs de Paris*, I, p. 190.
(4) Scarron : *Œuvres*, *Lettre à Fouquet*, I, p. 232.

comptait de notable, concourait, en province, au voyage apothéotique de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse.

Mme Scarron tenait compagnie au cul-de-jatte qui continuait son éducation. Car, on peut l'affirmer, il orna son esprit de connaissances diverses (1) et la société dont il l'entoura contribua à lui donner l'assurance, le maintien, les grâces de la conversation dont elle fit, dans la suite, un usage pratique (2). Elle fut recherchée. Elle fréquenta les plus grandes dames de la cour (3). Mignart, avant de portraiturer Louis XIV pour l'infante, condescendit à fixer sur la toile les lignes adorables de son visage (4).

Et, à cause de ses obligations mondaines, de son goût très réel du plaisir, Mme Scarron dut souvent quitter le mélancolique ermitage de Fontenay-aux-Roses. La solennelle entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse dans la capitale, la trouva parmi les spectatrices les plus passionnées, cherchant dans la foule des dignitaires ceux qu'elle favorisait d'une attention admirative (5).

(1) Il lui apprit le latin et l'italien.

(2) *Segraisiana;* Somaize : *Dictionnaire des Précieuses.*

(3) Mme de Lesdiguières voulut voir cette merveille dont lui parlait Méré. *Lettres* de Méré à Mme de Lesdiguières.

(4) Il devait, plus tard, la peindre dans toute son opulence. V. Scarron : *Œuvres, A M. Mignard, le plus grand peintre de notre siècle,* VII, p. 265 ; Abbé de Marolles : *Vie de Pierre Mignard.*

(5) *Lettre* de Mme Scarron à Mme de Villarceaux. La Beaumelle I, lettre XIV; Lavallée, I, pp. 70,

Et tandis que dans la ville tapissée d'ornements, criblée d'arcs de triomphe, de statues, de draperies, d'étendards, d'obélisques, retentissante de musique, de chants et d'acclamations, le cortège royal, précédé de tous les corps de l'état en costume d'apparat, reluisant d'or, de pierreries et d'hermines, défilait entre les rangs enthousiastes du populaire, Scarron s'acheminait, souriant et doux, vers la paix éternelle (1).

(1) Les relations de l'entrée solennelle sont nombreuses. Plusieurs ont un caractère officiel, payées des deniers de l'Etat. La plus sérieuse nous paraît être celle-ci : « *L'entrée triomphale de Leurs Majestés Louis XIV, roi de France et de Navarre et de Marie-Thérèse d'Autriche, son épouse, dans la ville de Paris, capitale de leurs royaumes, au retour de la signature de la paix générale et de leur heureux mariage...* etc., 1662. » D'autres ont trait à l'iconographie; d'autres au feu d'artifice. V. la relation donnée par La Fontaine et le volume du P. Menestrier : *Histoire du roi Louis le Grand par les médailles, emblesmes*, etc., 1693.

LA MORT DE SCARRON

Scarron sentait depuis longtemps la fin venir au redoublement de ses souffrances. Il en avisait ses amis. La gaieté ne le quittait pas malgré tout. Il pensait triompher par elle de la mort comme il triompha de la douleur. Mais on peut braver la grande Visiteuse, on ne triomphe pas d'elle. Paris s'occupait du poète. Jusque sous ses fenêtres les crieurs publics vendaient les pièces de circonstances inspirées par sa maladie (1).

Deux mois il lutta dans des alternatives d'espoir et de résignation. On a rapporté d'innombrables anecdotes sur ces derniers moments. Aucune ne paraît justifiée (2). On a voulu que le subtil et

(1) *Le burlesque malade ou les nouvelles de la grève et perilleuse maladie de M. Scarron, prince des poètes burlesques*, 1660, J.-B. Loyson, colporteurs affligés des nou-

(2) V. La Beaumelle, *op. cit.*

parfois haineux *Testament burlesque* ait été dicté par cette bouche hoquetante. Il décèle plutôt l'esprit satirique d'un homme plein d'aspiration vers la vie.

Mme Scarron veillait sur cette momie encore agitée d'un souffle. Dévotement elle s'ingénia pour qu'à la minute suprême il fit acte de religion. D'Elbène et d'Albret penchaient pour qu'on le laissât en repos. Mais on amena les prêtres et si Scarron ne désavoua pas son passé, du moins sauva-t-il les apparences (1).

Un d'Elbène reçut dans la vie le petit Scarron souriant (2), un d'Elbène ferma les yeux à son cadavre. Les préparatifs de mort furent immédiats. Peut-être Mme Scarron désirait-elle éviter, sur le passage du cortège, un affolement de badauds ou un lancement de littérature nauséabonde. A peine le petit corps s'était-il refroidi, que le Châtelet envoyait ses sbires. On posa les scellés (3). Et à la nuit tombante, l'humble bière sortit de la rue Neuve-Saint-Louis. Nul des anciens rieurs qui emplissaient la salle d'assemblée et mangeaient les revenus du ménage, ne l'accompagnait. C'était l'abandon lamentable, le reniement (4).

(1) Tallemant : *Hist. du Petit Scarron* ; La Beaumelle : *Lettre de Françoise Scarron à Nublé.*

(2) Alexandre d'Elbène fut son parrain.

(3) A. de Boislile, *op. cit.*, pp. 426 et suiv.

(4) Mme Scarron assista à l'enterrement, contrairement à l'usage.

La paroisse Saint-Gervais fut sa dernière demeure, au cœur de ce quartier du Marais qu'il chérissait comme une petite patrie dans la grande. Personne ne consacra quelques écus à l'érection d'un monument sur la dépouille du plus fraternel des hommes. Et même, malgré les réclamations, on négligea de payer les frais d'enterrement et d'inhumation (1). Un mausolée n'eût cependant pas ruiné les pendards qui se réjouirent du cul-de-jatte et courtisèrent sa femme. Il dédaignait d'ailleurs cette piété posthume. Il l'avait dit : une serviette, un mouchoir même suffiraient à contenir son squelette (2). Une dalle de l'église, selon quelques-uns, l'enferma à jamais. Mais on n'a point de certitude. Peut-être s'évanouit-il dans les profondeurs de la fosse commune.

Passants, ne faites pas de bruit
Et gardez bien qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille (3).

Les regrets furent rares. Françoise, sa sœur et Françoise, sa femme versèrent quelques larmes (4).

(1) A. de Boislile, *op. cit.*, p. 425.

(2) Scarron : *Œuvres, A la Reine*. Il lui parle de sa pension, VII, p. 122.

(3) Scarron : *Œuvres, Epitaphe*, à la suite du Testament burlesque, I, p. 141.

(4) *Lettre* de Françoise Scarron à Nublé. Lettre de Mme Scarron à Mme de Villette.

Les lettrés, d'ordinaire loquaces, parlèrent à peine du disparu. On publia, peu de temps après, un *Libera* stupide (1). On semblait ignorer cette mort importante. Loret l'annonça sans certitude d'abord, puis définitivement (2). Deux *Pompes funèbres*, l'une de Beaudeau de Somaize (3), l'autre de Boucher (4) célébrèrent piètrement les mérites du défunt. Et enfin un anonyme écrivit un poème héroïfunèbre (5) où Scarron, apparaissant à sa femme, la conjurait de modérer l'excès de son chagrin.

Ironie amère ! Mme Scarron se débattait contre les créanciers. Ils étaient une meute : fournisseurs, domestiques, amis. Elle ordonnait ses affaires avec une remarquable pondération, disputant opiniâtrement aux vautours agriffés à la succession les sommes que le cul-de-jatte lui reconnut par contrat. On déménageait ; on vendait. Segrais, au retour d'un voyage, vit avec émotion la chaise grise partir entre les mains d'un rustre (6.

(1) *Le Libera chanté par les Muses sur le Mont Parnasse de la mort de M. Scarron, en vers burlesques.* Paris 1660.

(2) Loret ; *Muze historique*, 9 et 16 octobre 1660. V. aussi, Gui Patin : *Lettre* du 10 octobre 1660.

(3) *La pompe funèbre de M. Scarron.* Paris, Ribou, 1660.

(4) *La pompe funèbre de Scarron.* Paris, Sercy, 1660. V. aussi le quatrain latin sur cette mort dans *Ægidii Menagii poemata, in mortem Pauli Scarronis.*

(5) *Scarron ressuscité ou l'ombre apparue sur son tombeau, parlant à son épouse.* Paris 1660.

(6) *Segraisiana.*

C'était la débâcle. Bientôt Françoise allait quitter l'hôtel de la rue Neuve-Saint-Louis et marcher, par dures étapes, vers la gloire et la fortune (1). Une légion de pédants que choquait, à travers les siècles, le réalisme du poète burlesque, s'est emparée de cette femme glacée dont la raison et le sens pratique l'emportèrent toujours sur les effusions du cœur. Ils la transformèrent en sainte et en martyre. Elle ne mérite cependant ni l'attendrissement ni l'admiration de la postérité. Douée de remarquables aptitudes pédagogiques, elle créa une méthode dont se prévaut malheureusement encore l'enseignement (2). Mais elle manqua de pitié et d'amour. Et cela nous révolte cependant que nous conquiert son indicible charme physique. On la souhaiterait plus sensible, plus femme enfin ! Un âpre catholicisme tua chez elle la compréhension de la beauté et de la vie. Statue décorative, marbre divinement sculpté, elle cadra avec les galeries dorées du Louvre. Elle influa sur la mentalité, non sur le cœur du roi. Saint-Simon, constatant cette déplorable influence, n'est pas toujours injuste dans ses diatribes. En La Vallière, modeste et misérablement sacrifiée, vibrait toute l'éloquence

(1) On les lui avait prédites, ainsi que la royauté, à deux reprises différentes. V. *Segraisiana*, et les anecdotes rapportées par le P. Laguille.

(2) V. à ce sujet, Camille Sée : L'Université et Mme de Maintenon.

de la vie ; en Maintenon, superbe et triomphante, régnait l'aride sérénité du désert.

Ah ! pourquoi jamais ses paroles ou ses écrits ne nous assurent-ils qu'au fond de son âme subsistait un souvenir pour l'être tendre, spirituel et charitable qui la recueillit lorsque les cupides Neuillan la rejetèrent de leur sein ! Ce mutisme persévérant nous induirait à croire qu'elle regretta que ce monstre, ce gnome, ce comparse, par la laideur, des danses macabres, ait possédé, sinon l'avantage matériel de sa jeunesse, du moins le parfum de cette jeunesse, l'émanation, le peresprit de sa beauté. Pourtant quelle merveilleuse nature et que de qualités supérieures sous cette déplorable enveloppe physique !

Scarron ne connaissait pas la haine. Peut-être avait-il conscience que le prochain ne vaut pas qu'on l'entretienne en soi. Son procédé, sans se conformer aux prescriptions de l'Évangile, en approchait beaucoup. Il ne tendait pas l'autre joue. Il se servait des mots, magiques et nuancés sous sa plume, pour punir de façon innocente les imbéciles et les gredins qui abusaient de son impuissance et de sa fragilité. Il serait excessif d'affirmer que la colère n'envenimait pas quelquefois sa phrase. Des pages de son œuvre nous démentiraient. Mais elle passait comme elle était venue. Il n'en subsistait rien. Le repentir était proche : la réparation s'imposait.

Il avait le culte de la simplicité et de la franchise. Il s'alarma le premier voyant ses compatriotes tomber dans l'affectation et l'enflure, sombrer dans le pédantisme. Cerbère du Parnasse, il conjura les femmes de garder leurs élégances et leurs grâces naturelles. Il stigmatisa les poètes qui abandonnaient la limpidité de la langue. Pour réagir contre trop de raffinement, il inventa le burlesque. Les écrivains frondeurs, mille paperassiers damnables le compromirent, le ravalèrent, le tranportèrent au carreau des Halles où déjà Beaufort avait transporté les dignités aristocratiques.

Scarron était modeste. Il abhorrait les compliments presque autant que « les haleines fortes » (1). Il prétendait n'écrire que bagatelles (2). Il ne s'illusionnait pas sur ses travaux. C'étaient « fatras de livres » guère plus estimables que les « almanachs de l'année passée ». Il les eût volontiers livrés aux beurrières du Marché-Neuf. Mais des provinciaux les achetaient en bloc parmi des œuvres meilleures (3). Bien que Toussaint Quinet rompît de ses mérites les oreilles de tout le monde, il ne s'enor-

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre à le comte de Vivonne*, I, p. 198.
(2) Scarron : *Œuvres, Elégie à mademoiselle*, VII, p. 198.
(3) Scarron : *Œuvres, Epître dédicatoire à très honnête et très divertissante chienne dame Guillette, petite leurette de ma sœur*, I, p. 155. V. aussi : *L'auteur à vers*, VII, p. 1.

gueillissait pas. Il barbouillait du papier et s'en excusait. Sans révolte il eût accepté le châtiment de ce crime littéraire et compris que l'on purgeât l'Etat d'un poète de sa sorte (1). Hélas ! s'écriait-il :

... Je n'ai pour toute Muse
Qu'une malheureuse camuse
Et laquelle pour dix écus,
Un vieux cotillon, rien de plus,
Sert à laver les écuelles
D'Apollon et des Neuf Pucelles ;
Et qui n'a pour tout instrument
Que trompe à laquais seulement,
Deux os de bœufs, et deux sonnettes
Pour dire quelques chansonnettes (2).

Pour laver la littérature du blasphème burlesque, un jésuite, le père Vavasseur, brandit un volume aux intentions plutôt qu'aux résultats vengeurs (3). Il y démontrait « qu'aucun écrivain grec n'avait usé du genre burlesque ; qu'aucun écrivain latin n'en avait usé davantage ; qu'il n'en est même question nulle part dans l'antiquité, non plus chez Aristote ou Longin que chez Quintilien ou Horace ; qu'il n'y a pas une seule raison qui en puisse autoriser l'usage ; qu'il y en a beaucoup, au contraire, qui l'interdisent (4) ».

(1) Scarron : *Œuvres, Epître à M. d'Aumale d'Haucourt*, VII, p. 110.
(2) Scarron : *Œuvres, Epître à M. Maynard*, VII, p. 158.
(3) *De ludicra dictione.*
(4) Victor Fournel : *Préface au Virgile travesti*, Delahays, 1858, p. 23.

Le cul-de-jatte eût pu aisément se gausser de cette lourde et folle dissertation. Il préféra s'incliner : « Après les mauvaises haleines et les mauvais plaisants, écrivit-il, je ne connais point de plus grande incommodité que les vers burlesques et puisque je suis cause en quelque façon du grand débordement qui s'en est fait, le père Vavasseur n'auroit pas mal fait de s'en prendre à moi (1). »

Cette amende honorable ne suffirait-elle pas à lui concilier l'indulgence de ceux qui s'offensent des vérités crues et préconisent la pernicieuse périphrase (2) ?

Une bonté profonde et spontanée l'animait. Pour avoir été beaucoup obligé il considérait comme un devoir d'obliger à son tour dans la mesure de ses faibles moyens. Il usait de l'épître aussi bien pour l'infortune d'autrui que pour la sienne propre. La pitié sourdait de ce cœur battant la chamade sous le thorax racorni. Il entretenait des écornifleurs et imaginait l'argent comme une chose transitoire

(1) Scarron : *Œuvres, Lettre A...*, I, p. 254.

(2) Parmi eux citons M. Catulle Mendès dont le *Scarron*, donné au théâtre de la Gaîté quelque temps après l'élaboration de notre volume, affirme le triomphe nécessaire de la Beauté sur la Parodie. Cette œuvre, dont nous n'évaluerons pas le mérite intrinsèque, a déformé complètement le caractère du cul-de-jatte. Elle ne présente, quant aux personnages et aux événements, aucune fidélité historique.

qu'il fallait épandre en pluie dans toutes les mains et dans toutes les bourses (1).

Des gens s'indigneront de trouver, au long de ces pages, un Scarron étalant, comme Job, ses plaies et ses disgrâces. Ils l'accuseront de faiblesse, oubliant que le métier littéraire, au XVIIe siècle, fut une longue homélie au triomphant Veau d'or. Ils incrimineront son gémissement continu, ne songeant pas qu'il offrit au monde l'exemple d'un mémorable stoïcisme. Que l'on ne médise pas de ce malheureux. Le châtiment dépassa pour lui la faute. D'ailleurs son rôle de quémandeur, ses bassesses, ses compromissions, le suppliciaient (2). Il n'avait pas une âme vile, mais l'appréhension du lendemain tragique où sa femme, lui mort, demeurerait seule en face de l'adversité (3). Un avenir d'impuissance et d'horreur s'ouvrait constamment devant lui. Il préféra la mendicité de la Cour, à laquelle d'ailleurs prédispose le régime monarchique, à la mendicité de la rue. S'il fu prodigue, cela tenait à sa conception de la vie. Il avait trop pâti de la lésinerie pour s'absorber lui-

(1) Pour les services rendus par Scarron, V. *Œuvres*, I, pp. 185, 187, 241, 248, 250, 251 ; et, dans les *Lettres* du chancelier Séguier, t. XXX, p. 120. Bibl. nat. une lettre autographe qui recommande un parent de sa femme.

(2) Scarron : *Œuvres*, *Epître dédicatoire à Guillemette*, I, p. 155 ; *Épître chagrine à M. Rosteau*, VII, p. 181.

(3) *Segraisiana*.

même dans le rêve thésauriseur. Sa déchéance physique causa sa déchéance morale. Il vendit de l'immortalité parce que toute autre marchandise eût écrasé ses épaules. Par dégoût de son ravalement, il tenta la chance des affaires. Des filous arrêtèrent cet élan généreux. On le repoussa dans l'abomination des requêtes et des placets. Il accepta donc l'épreuve, l'agrémentant des ressources de son esprit. L'*Estocade* à Mazarin fut une merveille d'habileté. Le ministre se déshonora en ne répondant pas par un bénéfice à cette ingénieuse supplique. Et sur tous ses contemporains parasites, Scarron eut l'avantage de ne point haïr la main qui donnait son obole. Car, disait-il :

> ... Etre ingrat ne fut jamais le crime
> De moi qui suis pauvre en tout hors en rime (1).

Son activité fut immense et son imagination délirante. Pour la première fois, par son œuvre, Crispin, émigré de la comédie italienne, paraît sur la scène française (2). Pour la première fois le cousin d'Amérique, qui servira plus tard aux élucubrations de la dramaturgie, sort du mystère et de la nuit des Indes équinoxiales (3). Le lever de rideau rapide, brillant, mouvementé tente sa plume qui, aussitôt

(1) Scarron : *Œuvres*, *Requête* [illegible]
(2) Dans l'*Ecolier de Salamanque*
(3) Dans l'*Héritier ridicule*,

[illegible] cardinal de Richelieu, VII, p. 43.

qu
et
I
ces
plai
oub
fut
Ils i
gean
mém
ce m
faute
sesse
n'ava
lendr

pages [illegible] du *Roman comique*. Elle émerg[illegible]se. Elle se décompose en une m[illegible] jaillissants des mots. Elle ch[illegible]ans la voix...

Scarr[illegible] siècle où la litté-[illegible]ion. [illegible]pirations. Sans [illegible]*ne*, peut-être [illegible]. Une in-[illegible]esques. Il [illegible] nous [illegible]

(1) Scarr[illegible]

l'accrédite et le lègue à la postérité (1). Il inaugura, dit Fournier, la réclame personnelle. L'affiche théâtrale prit, de son vivant, une importance (2). Elle remplaça peu à peu les cavalcades de comédiens, qui clamaient les mérites de leurs pièces et racolaient les spectateurs.

Scarron procédait de Rabelais par le rire, l'amour des mangeailles excitantes et des rasades généreuses. Mais le rire du curé de Meudon fut celui d'un gros homme sanguin, bien équilibré, inattaquable au pessimisme. Il dégénéra chez le cul-de-jatte, perdit de sa largeur et de sa tonitruance. Passé à travers son tempérament bilieux, il s'amincit en tonalités de fausset, grinça au bord des lèvres retroussées par une légère grimace. De temps à autre il récupéra les robustesses de son origine. Puis graduellement, il descendit à la simple ironie, l'ironie insinuante et gracieuse, fleurissant la bouche édentée comme une giroflée fleurit un mur crevassé. Car la vraie gaieté de Scarron n'est pas cette gaieté outrancière et odieuse dont la Fronde anima ses plumitifs interlopes. La *Mazarinade*, le *Virgile travesti*, les *Chansons à boire* n'en participent point. Elle s'épanouit seulement dans les

(1) *Abrégé de comédie ridicule de Matamore.*

(2) Les affiches existaient avant lui. La réclame des journaux fut lancée par le gazettier Loret qui touchait des subsides pour faire connaître certains produits.

pages trémulantes du *Roman comique*. Elle émerge de chaque phrase. Elle se décompose en une multitude de sourires jaillissants des mots. Elle chante avec une larme dans la voix...

Scarron traduisit la vie en un siècle où la littérature dédaignait d'y puiser ses inspirations. Sans Mme de Maintenon et le *Roman comique*, peut-être serait-il rejeté de la mémoire populaire. Une injustice profonde le rangea parmi les grotesques. Il proteste à travers les voiles du tombeau et nous rappelle au sentiment de cette injustice :

On peut écrire en vers, en prose,
Avec art, avec jugement,
Mais écrire avec agrément,
Mes chers maîtres, c'est autre chose (1) !

(1) Scarron : *Œuvres*, *Léandre et Héro*, VII, p. 271.

Mars 1905.

TABLE

L'ADOLESCENCE DE SCARRON 9
LE MANS, PATRIE DES CHAPONS 55
AU GRÉ DES INFORTUNES ET DES REQUÊTES 119
SCARRON ET LA FRONDE 191
LE MARIAGE DE SCARRON. 236
L'HÔTEL DE L'IMPÉCUNIOSITÉ 281
LA MORT DE SCARRON 369

CHARTRES. — IMPRIMERIE ED. GARNIER.

MERCVRE DE FRANCI

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volu:

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpt Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzain

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en Fra elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « cyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se com des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Marcel Collière, Edmond Barthèlemy.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Science sociale : Henri Mazel.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Sciences : Dr Albert Prieur.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Georges Riat.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Les Musées : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souc
Chronique de Bruxelles : G. Eekh
Lettres allemandes : Henri Alber
Lettres anglaises : Henry-D. Dav
Lettres italiennes : Ricciotto Car
Lettres espagnoles : Gomez Carr
Lettres portugaises : Philéas Lebes
Lettres hispano-américaines : E nio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius teriotis.
Lettres roumaines : Marcel Mont don.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermi
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La C nais.
Lettres hongroises : Zrinyi Jànos.
Lettres tchèques : William Ritter
La France jugée à l'Etranger : Lc Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, av juillet et octobre

France		Étranger	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.5
Un an	25 fr.	Un an	30
Six mois	14 »	Six mois	17
Trois mois	8 »	Trois mois	10

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

45
46